

V. 5



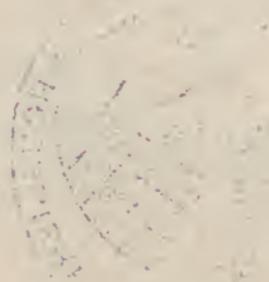


v. 5



176. Charlevoix y. 5

v. 5



IC

V

FAIT

L'A

SE

A

DE

P. &amp; P.

T

CENTO

L

# JOURNAL

D'UN

# VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DU ROI

DANS

# L'AMERIQUE

SEPTENTRIONNALE;

Adressé à Madame la Duchesse

# DE LESDIGUIERES.

Par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie  
de JESUS.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Libraire, Quai des Augustins,  
à l'Occasion.

---

M DCC XLIV.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

# OUR JOURNAL

OF THE

## VOYAGE

DE LA COMPAGNIE

DE

## LES INDIENS

DE LA MER DU SUD

ET DE LA TERRE

## DE LA MANNE

DE LA MER DU SUD

ET DE LA TERRE



DE LA MANNE

DE LA MANNE

DE LA MANNE

126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

RE

M

INGE

les

cher

W

Franc

de la

Jour

Paris



de

l'ind

de

de

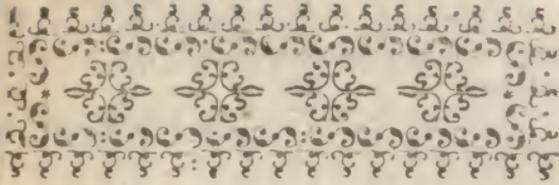
de

de

de

de

de



# REMARQUES

D E

M. B E L L I N

INGENIEUR DE LA MARINE,

Sur les Cartes & les Plans, qu'il a été chargé de dresser, pour joindre à l'Histoire générale de la Nouvelle France du R. P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS : Et au Journal de son Voyage dans cette Partie du Monde.



A Géographie répand un jour si avantageux sur l'Histoire, qu'elle devroit en être inséparable. C'est le sentiment des Sçavans, qui devient aujourd'hui un sentiment général. Tout le monde conviendra, que des faits arrivés dans un Pays éloigné & peu connu, exigent nécessairement, pour une plus parfaite intelligence, que l'on mette sous les yeux le théâtre, où

ij REMARQUES DE M. BELLIN  
ils se sont passés : & quelquefois la connoissance des lieux interesse autant, que les faits mêmes.

L'Histoire de la Nouvelle France semble être faite pour prouver ce que j'avance ; son Auteur l'a traitée de façon, que la Géographie de ces Pays s'y trouve développée d'une manière aussi claire & aussi juste, qu'elle est agréable & amusante : chose d'autant plus rare, que cette science est souvent obscure, & ses détails presque toujours secs & ennuyans.

Il est vrai que notre Auteur a un avantage bien grand, c'est qu'il a vû par lui-même. Il a parcouru ces vastes Pays par ordre de la Cour, & les a parcourus en Homme attentif & curieux, avec un dessein formé de prendre toutes les connoissances possibles, & d'en faire part au Public : aussi ai-je tiré de ses Mémoires particuliers beaucoup d'éclaircissemens, que j'aurois en vain cherchés ailleurs, & dont j'avois besoin pour former des Cartes, qui pussent nous donner des idées géographiques un peu plus justes, que celles, que l'on a aujourd'hui de ces Parties considérables de l'Amérique Septentrionale, connues sous les noms de la Nouvelle France, ou Canada, & de la Louysiane.

Les Cartes, que j'ai dressées pour cette Histoire, sont si différentes de tout ce qui a paru en ce genre, que je ne puis me dispenser de rendre compte des principaux changemens, que j'ai été forcé d'y faire : de relever en même tems les erreurs considérables, dans lesquelles ceux, qui m'ont précédé, sont tombés, & enfin de faire connoître les sources, où j'ai puisé.

Je dois au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine, le goût, que j'ai pris pour ce genre d'étude; & le peu de connoissances, que j'y ai acquises. On y trouve une quantité de Cartes & de Plans manuscrits, levés sur les lieux, & envoyés aux Ministres, soit par les Ingénieurs, soit par des Navigateurs habiles. On y trouve des Relations exactes & circonstanciées de toutes les nouvelles découvertes, & sur-tout un nombre prodigieux de Journaux de navigation, qui sont la plupart remplis de Remarques & d'Observations, de la comparaison & de la réunion desquelles la Géographie & l'Hydrographie peuvent tirer de très grandes lumieres.

Avec de pareils secours, & un peu d'amour pour le travail, il n'est point étonnant, que je sois en état de débrouiller un peu mieux, qu'on n'a fait jusqu'ici, la Géographie de ces Pays.

Mon dessein n'est point de faire la critique des Cartes, que l'on a de la Nouvelle France & de la Louysiane; il y en a peu, & elles sont à si petit point, & si éloignées du vrai, que j'ose dire, qu'elles ne méritent aucune attention. Cependant je ne puis me dispenser de parler de la grande Carte Angloise de l'Amérique Septentrionale en 20 feuilles, publiée depuis quelques années par M. Popple, sous le nom d'*Empire Anglois dans l'Amérique*.

Comme cette Carte est à plus grand point & plus détaillée, qu'aucune autre, beaucoup de Personnes l'ont regardée comme un bon Ouvrage; auquel on pourroit avoir quelque confiance; mais il s'en faut bien, que cela

iv REMARQUES DE M. BELLIN  
soit ainsi, & je le prouverai dans la suite.

Commençons par rendre compte de la construction de nos Cartes, & mettons sous les yeux les principales Remarques, dont nous nous sommes servis, & les changemens, qui en ont résulté.

Qu'il me soit permis de prier les Amateurs de la Géographie d'examiner avec un peu d'attention la Carte, que j'ai nommée *Partie Orientale de la Nouvelle France ou du Canada*. Elle comprend l'Isle de Terre-Neuve & Partie de Labrador, le Golphe de Saint Laurent, l'Isle Royale, l'Acadie, le cours du Fleuve de Saint Laurent, & les Rivieres, qui s'y déchargent, jusqu'à l'entrée du Lac Ontario: les Pays, qui sont au Nord de ce Fleuve jusqu'à la Baye d'Hudson, & ceux, qui sont au Midi, jusqu'à la Nouvelle Angleterre. Je puis assurer, que j'ai rendu ce morceau entierement neuf, & que les détails, dont il est rempli, ont été ignorés jusqu'à présent.

1°. L'Isle de Terre-Neuve y est réduite à sa juste étendue, & à la véritable configuration de ses Côtes. J'ai dans plusieurs Journaux de navigation (a) des observations de latitude, qui ont été faites à la vûe du Cap de Rase, qui est la pointe la plus méridionale de l'Isle, & qui toutes s'accordent à mettre ce Cap par les 46. degrés 50. minutes de latitude: la Carte de M. Popple le met par 46. degrés 30. minutes, ce qui fait 20. minutes trop Sud,

(a) J'avois dessein de citer ici les Journaux des Vaisseaux, dont j'ai tiré ces Remarques, mais cela meneroit loin, & ne seroit d'aucune utilité pour la plupart des Lecteurs.

SUR LES CARTES. 7

J'ai des latitudes observées (a) dans le Déroit de Belle-Isle, & auprès de la Pointe la plus Septentrionale de l'Isle de Terre-Neuve, qui la mettent par 51. degrés 30. minutes. Popple met cette Pointe par 52. degrés 10. minutes, c'est 40. minutes trop Nord. Ainsi nous constatons avec la plus grande évidence, la longueur de cette Isle du Nord au Sud, que la Carte Angloise fait d'un degré trop grande. Sa largeur de l'Est à l'Ouest est déterminée par les routes des Navigateurs, qui s'accordent à trouver du Cap de Rase au Cap de Raye, environ 80. lieuës; ils donnent aussi la latitude du Cap de Raye de 47. degrés, 30. à 35. minutes. La Carte de Popple ne met que 50. lieuës entre ces deux Caps, & place ce dernier 20. minutes trop Nord, de sorte qu'elle donne entre le Cap de Rase & le Cap de Raye, un degré 20. minutes, pour la différence en latitude, laquelle n'est que de 40. minutes. Joignons cette erreur en latitude à celles des 30. lieuës en longitude, qui valent ici plus de 2. degrés & demi; il en résultera une prodigieuse différence pour le gisement de cette Côte. Si l'on entroit dans le détail de cette Partie, tout s'y trouveroit défectueux: par exemple entre le Cap de Rase & le Cap de Sainte Marie, qui n'en est qu'à 20. lieuës, il n'y a que 5. minutes de différence en latitude; c'est un fait connu de tous les Navigateurs. Cette Carte y en met plus de 30. L'ouverture de la Baye de Plaisance entre le Cap

(a) Journal du Pilote du Brigantin du Roy la Reine Marie, envoyé de Québec en 1735. pour faire la visite des Côtes, & la découverte du Déroit de Belle-Isle.

vj REMARQUES DE M. BELLIN

Sainte Marie & le Chapeau Rouge, est de 15. lieuës au moins, & nous l'avons marqué ainsi: La Carte de Popple n'y met que 8. lieuës, &c. Je crois inutile d'observer, qu'en lisant ceci, il faut avoir notre Carte sous les yeux.

La Partie du Nord de Terre-Neuve, le Détroit de Belle-Isle, & la Côte de Labrador, sont ici bien autrement détaillés, & très-différens de ce qu'on trouve dans toutes les Cartes, & sur-tout de celle de Popple. Je dois ces connoissances aux divers (a) Manuscrits du Dépôt, sur lesquels j'ai dressé une Carte particulière de l'Isle de Terre-Neuve en assez grand point, pour y employer les noms de presque tous les Caps, Ports & Havres; quoiqu'elle ne le soit pas cependant encore assez pour rendre bien sensible le contour & le gisement de la Côte de proche en proche, & telle, qu'il la faudroit pour l'usage de la navigation, ce qui n'est point l'objet présent; mais elle est suffisante pour l'Histoire, à laquelle elle est jointe. J'y ai ajoûté un Plan du Port de Plaisance & de ses environs, dont la connoissance ne peut que faire plaisir. Avant de quitter Terre-Neuve, il est bon d'avertir, qu'il s'est glissé une faute dans l'impression de cet Ouvrage, tom. 1, page 8. En parlant de cette Isle, le Cap de Bonnevisse y est dit situé par les 46. degrés de latitude, il faut lire 49. degrés 30. minutes: & un peu plus bas on

(a) Les Côtes de Terre-Neuve ont été pendant plusieurs années fort fréquentées par les François, qui ont donné les noms à presque tous les Ports &

les Havres; & dans ces tems, plusieurs Vaisseaux du Roy ont fait le tour de l'Isle, & la visite des Côtes.

REMARQUES  
trouvé  
par  
le  
Cap  
de  
Bonnevisse  
le  
17.  
Sept.  
1701.  
Le  
Cap  
de  
Bonnevisse  
est  
situé  
par  
les  
49.  
degrés  
30.  
minutes  
de  
latitude  
N.  
Le  
Cap  
de  
Bonnevisse  
est  
situé  
par  
les  
49.  
degrés  
30.  
minutes  
de  
latitude  
N.  
Le  
Cap  
de  
Bonnevisse  
est  
situé  
par  
les  
49.  
degrés  
30.  
minutes  
de  
latitude  
N.

REM. SUR LES CARTES. vij  
trouve, il descendit au Sud Sud-Est 6. degrés, il faut lire 6. lieuës.

2°. L'Isle Royale & le Golphe Saint Laurent sont travaillés avec soin; mais pour le faire connoître, je ne puis que répéter ce que je viens de dire. Ce sont toujours des latitudes observées; des distances estimées par les Navigateurs, & conclusés de leurs routes; des relevemens de différens points, &c.

J'observerai cependant que la latitude du Cap de Nord en l'Isle Royale, est de 47. degrés 5. minutes; celle des Isles aux Oiseaux de 48. degrés; & celle du Cap des Rosiers de 49. degrés; qu'entre l'Isle de S. Paul & le Cap de Raye, il n'y a que 14. à 15. lieuës, & qu'ils gisent entr'eux Nord-Est-Quart-Est, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, &c.

Voyons comment la Carte Angloise marque ces Parties. On y trouve entre l'Isle de Saint Paul & le Cap de Raye 25. lieuës de distance, & leur gisement Nord-Quart de Nord-Est, & Sud-Quart de Sud-Ouest: quelle prodigieuse différence, quatre rumbes de vent sur un gisement, & 10. lieuës de trop sur une distance de 14. lieuës? mais ce qui doit surprendre, c'est d'y voir par 50. degrés 20. minutes de latitude, le Cap des Rosiers, que nous avons dit ci-devant être par les 49. degrés; de sorte que cette Carte met plus de 60. lieuës des Isles aux Oiseaux, au Cap des Rosiers, lorsqu'il n'y en a que 42, ou 43. au plus. L'Isle Royale & l'Isle de Saint Jean, de même que toute la Côte voisine, jusqu'à l'entrée du Fleuve S. Laurent, n'ont aucune précision dans la Carte Angloise, ni les détails nécessaires pour donner des idées

12  
vii REMARQUES DE M. BELLIN  
un peu justes de ces Pays : pour en être con-  
vaincu, il ne faut que la comparer avec la  
mienne.

L'Isle Royale m'a paru mériter une Carte  
particuliere ; celle que l'on trouve ici, a été  
dressée sur les divers Manuscrits du Dépôt,  
& sur les Journaux des plus habiles Naviga-  
teurs ; ainsi je crois, qu'on peut y avoir quel-  
que confiance : & comme cette Isle nous in-  
téresse, j'y ai joint le Plan du Port & de la  
Ville de Louysbourg, qui est la Capitale de  
l'Isle ; & un Plan du Port Dauphin & de sa  
Rade, dont la situation est des plus belles.

On sera peut-être surpris de ne pas trouver  
des sondes sur mes Plans ; c'est-à-dire, la  
quantité de brasses, ou de pieds d'eau ; je  
sçais que ces détails sont extrêmement utiles,  
& il m'auroit été facile de les remplir avec  
exactitude : mais des raisons particulieres,  
qui n'ont rien de commun avec la Géographie,  
m'en ont empêché. A l'égard des Plans des  
Ports, qui n'appartiennent pas à la France,  
j'y ai mis des sondes.

J'ai placé l'Isle de Sable à environ 30.  
lieuës au Sud de Louysbourg, par la latitude  
de 44. degrés 10. à 12. minutes. Cette position  
ne s'accorde point avec ce qui est dit à la page  
109. du tome premier, que *l'Isle de Sable est*  
*éloignée de l'Isle Royale, d'environ 25. lieuës*  
*au Sud-Est* ; ni avec ce qui est dit 2. lignes  
plus bas, qu'elle est à 35. lieuës Nord & Sud  
de Camceau. Ces deux gifemens se détruisent  
l'un l'autre ; mais l'Auteur, en les rappor-  
tant, n'a en vûë, que de faire connoître  
deux sentimens différens, sans y avoir égard ;  
& la preuve, c'est qu'ensuite il nous donne

la latitude de l'Isle de *Sable* très-exactement , & telle que je l'ai trouvée dans les meilleurs Journaux de navigation.

3<sup>o</sup> J'ai fait toutes les recherches possibles sur l'Acadie ; j'ai tiré des Journaux des différentes Campagnes , que les Vaisseaux du Roy y ont faites , des latitudes de la Pointe Orientale & de la Pointe Occidentale ; j'ai réduit leurs routes , & j'ai trouvé que d'une Pointe à l'autre , elles donnoient 80. lieuës ; par ce moyen le gisement & l'étenduë de la Côte sont déterminés. J'ai détaillé l'intérieur du Pays , dont il paroît par toutes les Cartes Géographiques , qu'on n'avoit eu jusqu'ici aucune connoissance ; & j'ai tâché de conserver aux Bayes & aux Ports leurs véritables figures. Et pour rendre ces détails plus sensibles , j'ai fait une Carte particuliere de l'Acadie. Sur quoi je remarquerai , que dans cette Carte , j'ai donné environ 15. lieuës de trop du Cap Camceau au Cap de *Sable*. Le détail m'a jetté insensiblement dans cette erreur , & y jettera presque toujours ; car en voulant exprimer la configuration des Ports , & tous les contours des Pointes & des Isles , il est impossible , lorsque la Carte est sur une petite échelle , qu'on ne leur donne un peu plus d'étenduë , qu'elles n'en ont réellement. C'est le cas , où je me trouve , puisque l'échelle de ma Carte ne porte qu'une ligne au plus , pour la grande lieuë de France de 2853. toises : mais j'ai corrigé cette erreur dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada , & j'y ai réduit la presqu'Isle de l'Acadie à ses justes bornes , comme on l'a vû ci-devant. Et pour satisfaire davantage la curiosité du Public ,

REMARQUES DE M. BELLIN  
 j'ai joint ici des Plans particuliers des principaux Ports. Ces Plans sont celui de la Baye de *Chedabouctou*, appelée aujourd'hui le Havre de *Milford*. Celui de la Baye de *Chibouctou*, le Port de la *Heve*, & le *Port Royal*, aujourd'hui *Annapolis Royale*. Je les ai tirés des Manuscrits de notre Dépôt, où l'on sçait qu'il y en a de toutes les parries de l'Univers, & à plus fortes raisons de celles, que nous avons possédées.

Avant que de quitter l'Acadie, jettons les yeux sur la Carte Angloise de *Popple*, je trouve qu'elle marque assez bien les latitudes & la longueur de cette Peninsule, quoiqu'elle mette le Cap de *Camceau* 20. minutes trop Nord. Mais il n'y a rien d'exaët sur la figure des Ports, ni sur le contour particulier de la Côte. A l'égard de l'intérieur du Pays, il n'en est pas question sur cette Carte. Le cours des Rivieres & des Lacs, qui sont les communications des divers Cantons de cette presque Isle, n'y sont point marqués: elle a cela de commun avec toutes les Cartes, que je connois.

4°. Le cours du Fleuve *Saint Laurent*, & les Pays, qui en sont au Nord & au Sud, demanderoient une Dissertation beaucoup plus étendue, que celle, qu'il m'est permis de faire ici. J'aurois même souhaité de pouvoir donner une Carte particuliere de ce fameux Fleuve, & de le faire connoître dans tout son cours, qui a plus de 250. lieues, depuis sa sortie du Lac *Ontario*, jusqu'à son embouchure dans le Golphe de *Saint Laurent*, & dont la moitié est navigable pour de gros Vaisseaux, de faire voir la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont il

est semé ; ses ports & ses mouillages ; les dangers, qu'il faut éviter ; les Rivieres, qui s'y déchargent ; les Lacs, qu'il forme ; les Rapides ou Saults, & ses Portages ; en un mot, mille détails géographiques aussi intéressans, que curieux, & entierement ignorés. Mais pour exécuter un pareil projet, il auroit fallu multiplier les Cartes, & les faire d'une grandeur suffisante ; or cela ne convenoit pas à la nature de l'Ouvrage, pour lequel je devois travailler, & auroit jetté les Libraires dans une trop grande dépense, car mon projet ne se seroit pas borné au Fleuve de Saint Laurent. J'aurois fait la même chose pour le Fleuve Micissipi, dont j'aurois donné plus de 400. lieues de cours, ce qui auroit entraîné le détail de diverses parties de la Louysiane, de la Nouvelle France, &c.

Quoique je dise que j'aurois pû entrer dans un plus grand détail, il ne faut pas croire, que j'aye rien négligé de ce qui peut contribuer à l'intelligence de l'Histoire, & à la satisfaction des Lecteurs, pour laquelle on voit que les Libraires n'ont rien épargné. Car comme dans ma Carte de la Partie Orientale du Canada, le Fleuve Saint Laurent devient un peu petit, j'ai fait des Cartes particulieres de certaines Parties, qui m'ont paru intéressantes. On trouvera une Carte de *l'Isle d'Orleans*, & d'un passage difficile, qui en est proche, qu'on appelle *la Traverse* ; une Carte contenant le Bassin de *Quebec* & ses environs, le Plan de la Ville de *Quebec*, une Carte de *l'Isle de Montreal* & des Isles voisines ; une Carte de la *Riviere de Richelieu* & du *Lac Champlain*, enfin une Carte du

12  
xij REMARQUES DE M. BELLIN  
Cours du *Saguenay* depuis *Checouitimi*, jus-  
qu'à son embouchure dans le Fleuve de Saint  
Laurent. Ce sont des morceaux de détails,  
que je puis assurer être curieux, & avoir  
quelque exactitude, les ayant travaillés sur  
de bons Mémoires.

Donnons quelques momens à l'examen de  
ce travail. Les Vaisseaux du Roy, qui font  
tous les ans la Campagne de Quebec, me  
fournissent les remarques nécessaires pour  
dresser une Carte du Fleuve depuis Quebec  
jusqu'à la Mer. J'ai des latitudes, des routes,  
des relevemens, des moiillages. Les Pilotes  
les plus habiles & les plus pratiques, avec  
lesquels je suis en relation, m'ont commu-  
niqué leurs observations. Voilà mes maté-  
riaux, & les sources, où j'ai puisé.

Que l'on compare à présent la figure de  
mon Fleuve, avec celle, que Popple lui  
donne dans sa Carte, on sera surpris de la  
différence, qui se trouve entre nous. Par  
exemple, la largeur du Fleuve devant *Matane*  
est d'environ 12. lieues, la Carte Angloise  
la fait de 28. Elle place les sept Isles au Nord  
de Matane, elles en sont au Nord-Est.

Tout le reste du Fleuve est aussi défectueux;  
près de la moitié des Isles n'y sont pas mar-  
quées, & celles, qu'on y trouve, ne sont,  
ni dans leurs proportions, ni dans leur vrai  
gisement. La plupart des Rivieres y sont ou-  
bliées, les autres y sont jettées au hazard,  
& sans aucune précision géographique: en  
voici la preuve.

Qu'on regarde sur ma Carte ce grand nom-  
bre de Lacs & de Rivieres, qui sont entre la  
Riviere du Saguenay, & le Lac des Mistassins,

elles ont toutes des noms. On trouvera plus de 80. Lacs, dont la plupart ont 5. & 6. lieues de tour, & plusieurs bien davantage : ils ont aussi presque tous des noms, ou Sauvages, ou François. Rien de tout cela dans la Carte Angloise, ni dans aucune autre. Le Lac des *Mistassins* y est marqué, mais il y est mal ; sur ma Carte on voit qu'il forme trois Lacs différens, qui se communiquent par des Détroits, & chaque Lac a son nom. Le plus grand est le Lac des *Mistassins*, le second le Lac *Albanel*, & le plus petit le Lac *Dauphin*.

Au Nord & à l'Ouest du Lac de *S. Jean*, il y a des Rivieres remarquables, & singulieres par le nombre de leurs chutes, & plusieurs Lacs, dont la Carte Angloise ne donne pas la moindre connoissance.

Je ne crois pas devoir pousser plus loin l'Analyse de la Carte de la Partie Orientale du Canada : ce qu'on vient de voir suffit pour faire connoître les recherches, que j'ai été obligé de faire, le travail, qui en a résulté ; & le degré de confiance, qu'on y peut avoir : je dis le degré de confiance, car il s'en faut bien, que ma Carte soit au point, où je souhaiterois : les connoissances suffisantes m'ont manqué dans quantité d'endroits : mais je ne crois pas qu'il soit possible de faire mieux, quant à présent. Ainsi il ne me reste plus qu'à dire un mot sur les longitudes.

L'Observation Astronomique de *Boston*, & celle de *Quebec*, sont les points fixes, auxquels je me suis assujetti. J'aurois fort souhaité d'avoir une bonne Observation à l'Isle de *Terre-Neuve*, ou à l'Isle *Royale*. On sent

12  
xiv REMARQUES DE M. BELLIN  
de quelle importance elle seroit pour fixer la  
longitude de ces Parties, de façon, qu'on ne  
pût y rien opposer.

Je sçai que quelques Géographes, & sur-  
tout les Anglois, prétendent que Quebec  
est plus Occidental, que Baston, d'environ  
40. ou 45. minutes: mais je ne vois pas sur  
quel fondement.

J'ai examiné l'Observation de l'éclipse de  
Lune, faite à Quebec par M. Deshayes, sur  
laquelle la longitude de cette Place a été dé-  
terminée 72. degrés 13. minutes, plus Occi-  
dentale que Paris; & je l'ai comparée avec celle  
de Baston, qui est de 72. degrés 55. minutes.  
J'ai trouvé que cette différence s'accordoit  
fort bien avec celle, qui résulloit des remar-  
ques des Voyageurs, avec les routes, que  
nous avons de Quebec à Baston; & enfin  
avec la discussion géographique la plus exacte,  
qu'on puisse faire aujourd'hui. M. Delille,  
dans sa Carte de l'Amérique de 1722, a  
suivi ces longitudes. Malgré cela, je suis  
prêt d'abandonner mon sentiment, & de me  
rendre à toute autre longitude pour Quebec,  
dès qu'elle me paroîtra prouvée. A l'égard de  
la longitude de Baston, elle est universelle-  
ment reçûe.

Il est bon de remarquer que, partant de  
Baston, & suivant les Côtes d'Acadie & de  
Terre-Neuve, jusqu'au Cap de Rase, les  
routes & les distances tirées des Journaux des  
meilleurs Navigateurs, déterminent ce Cap  
par les 53. degrés 10. minutes à l'Occident du  
Meridien de Paris, tandis que la Carte An-  
gloise de Popple le met par les 56. degrés à  
l'Occident du Meridien de Londres, ce qui

revient au 58<sup>e</sup>. degré 25. minutes de celui de Paris. C'est une différence en longitude de 5. degrés 15. minutes.

Ce n'est pas là le seul endroit, où l'on trouvera des différences considérables en longitude, entre la Carte Angloise & la mienne; en voici une bien plus forte encore.

Entre Quebec & le Fort de *Rupert*, qui est dans la Partie Orientale du fond de la Baye d'Hudson, je n'ai trouvé qu'environ 6. degrés de différence en longitude; la Carte de Popple en marque 14. J'avouë, que cette prodigieuse différence me surprend: je voudrois sçavoir sur quels Mémoires il a travaillé, & ce qui peut l'avoir jetté dans une pareille erreur.

Je puis assurer, que j'ai discuté cette Partie avec toute l'attention, dont je suis capable. Tous mes Manuscrits (a) s'accordent à ne donner que 6. à 7. degrés entre Québec & le fond de la Baye d'Hudson. Le sieur Franquelin, Géographe du Roy, qui a passé sa vie dans le Canada, qui a parcouru plusieurs Parties de ce grand Pays, & qui a vécu & conversé avec ceux, qui en faisoient les découvertes; dans ses Mémoires & dans les Cartes, qu'il envoyoit aux Ministres, n'a

(a) J'ai les Remarques de Louis Joliet, qui a fait le voyage de Tadoussac à la Baye d'Hudson en 1678. par le Lac des Mistassins & la Riviere de *Rupert*, & qui a dressé une Carte de sa route.

J'ai le voyage de Pierre

Allemand, qui a fait la route par les terres de Quebec à la Baye d'Hudson, & qui en a envoyé la Carte à M. de Seignelay en 1688. Ce même Voyageur a fait aussi deux autres voyages de Quebec à la Baye d'Hudson par Mer.

2  
v) REMARQUES DE M. BELLIN  
jamais mis que 6. degrés de longitude entre  
Quebec & la Baye d'Hudson : d'où il résulte,  
que le Fort de Rupert est au plus par les 78.  
degrés 20. ou 30. minutes de longitude Oc-  
cidentale ; au lieu que la Carte Angloise le  
met par 87. degrés 30. minutes.

La Baye d'Hudson est assez considérable,  
pour mériter d'être connue ; & comme on  
n'en a point de Cartes exactes, j'en donne ici  
une, que j'ai dressée sur les Mémoires & les  
Journaux de plusieurs Navigateurs : & pour  
rendre plus sensibles toutes les Isles, qui sont  
au fond de cette Baye, j'en ai fait une petite  
Carte particuliere.

Je ne ferai point l'Analyse de cette Partie ;  
je remarquerai seulement, que la Partie Occi-  
dentale de cette Baye depuis le 60me. degré  
de latitude, en allant vers le Nord, a été jus-  
qu'ici inconnue : on croyoit même qu'il pou-  
voit y avoir un passage par-là, pour aller dans  
la Mer du Sud. Les dernieres découvertes des  
Anglois ont éclairci ce point de Géographie,  
ainsi qu'on le peut voir sur ma Carte. C'est  
sur le Journal & la Carte du Pilote Midleton,  
qui a été chargé de cette découverte en 1741,  
& qui m'a été envoyée d'Angleterre, que j'ai  
travaillé.

Passons à la Partie Occidentale du Canada,  
je veux dire, à la Carte des Lacs. On sera  
peut-être surpris de me voir avancer que je  
n'ai pu tirer aucun secours de nos Géographes  
les plus habiles ; ni des sieurs Sanson, ni du  
P. Corneilli, ni du sieur Delille, tous Géo-  
graphes du premier ordre, & à qui nous som-  
mes redevables des meilleures Cartes, que  
nous avons aujourd'hui. Ils ne m'ont rien

SU  
Sont dans  
l'air le m  
meu, il ne  
Cote, &  
de la do  
Quatre  
Ampl par  
avoir m r a  
l'indication  
& me  
pas lui  
vient bien  
entre d'éc  
Rien de  
me de fait  
me d'en fait  
que est d'au  
nature & l'ar  
ait venir de  
pour le trava  
de d'arrac  
tous (sill  
l'atmosphère  
son longue  
l'air crispé  
Journaux, G  
& d'erreurs  
s'il n'est  
même inte  
Et il alle  
bielles ce  
ne de ré  
guse aux fa  
l'ont à c  
ar plus de be  
Revenons

fourni dans leurs Ouvrages, dont j'aye pû faire ici le moindre usage. Pour en être convaincu, il ne faut que jeter les yeux sur ma Carte, & la comparer avec ce que chacun d'eux a donné sur cette Partie.

Quoique je n'aye pas envie de faire une Analyse particuliere de cette Carte, je crois devoir m'y arrêter quelques instans, pour la satisfaction de ceux, qui aiment la Géographie, & me justifier en quelque façon de n'avoit pas suivi d'aussi grands Maîtres, qui avoient bien plus d'acquit que moi, en ce genre d'étude.

Rien de plus commun & de plus facile, que de faire des Cartes; rien de si difficile, que d'en faire de passables. Un bon Géographe est d'autant plus rare, qu'il faut que la nature & l'art se réunissent pour le former. Il doit tenir de la premiere la mémoire, l'amour pour le travail, la patience, & un esprit d'ordre & d'arrangement; de l'autre des connoissances suffisantes dans la Géométrie & dans l'Astronomie, après lesquelles viennent l'étude longue & sterile des Voyageurs, la discussion critique de leurs Relations & de leurs Journaux, sources continuelles d'incertitudes & d'erreurs, que souvent le travail le plus assidu ne sçauroient vaincre: joignez à cela quelque intelligence des Langues Etrangères.

Est-il aisé de réunir toutes ces Parties, sans lesquelles cependant on ne peut guere se flatter de réussir? On doit donc quelque indulgence aux fautes, qui échappent à ceux, qui se livrent à cette Science, & je sçais que j'en ai plus de besoin qu'un autre.

Revenons à ma Carte des Lacs. J'ai tiré du

xviiij REMARQUES DE M. BELLIN

Journal du R. P. de Charlevoix, la plus grande partie de ce qu'on y trouvera de bon. Cet Historien Voyageur a traversé dans toutes leurs longueurs le Lac Ontario, le Lac Erié, le Lac Huron & le Lac Michigan. Partout la Bouffole à la main, il a relevé les principaux gisemens de pointe en pointe; toutes les fois, que le tems lui a permis, il a observé la hauteur du Pole, il a estimé avec le plus de précision, qu'il étoit possible, les distances d'un lieu à un autre; enfin il n'a rien négligé de tout ce qui pouvoit servir à la connoissance de ce Pays.

Qu'on ne soit donc point surpris de voir que je fais courir le Lac Ontario Est & Ouest, tandis que la Carte de la Louysiane de M. Delille le fait courir Est Nord-Est & Ouest Sud-Ouest; & la Carte de Popple, Nord-Est & Sud-Ouest. Cette dernière marque le Fort de *Catarocoui* à l'entrée du Lac Ontario, près d'un degré trop Septentrional.

On trouvera sur ma Carte seize Rivieres, qui se déchargent dans l'étendue de la Côte méridionale du Lac Ontario, parmi lesquelles il y en a une, qu'on prétend avoir cent lieues de cours, & dont il n'y a pas la moindre trace sur la Carte Angloise, ni sur celle de M. Delille.

J'ai travaillé avec le même soin le Lac Erié & le Lac Huron: cependant la Côte du Sud du premier, & celle du Nord du second, ne me paroissent pas trop bien connues, & je ne suis point content de ce que j'en ai donné: mais il ne m'a pas été possible de faire mieux.

Au Sud du Lac Erié, j'ai marqué quatre Rivieres, qui n'en sont éloignées, que d'une

SUR  
 est en deux,  
 dans l'Ohio  
 de Carte  
 d'imagé à  
 Riviere Onno  
 un Manoir  
 y en a quelq  
 on peut avoir  
 & ceux  
 de communiq  
 de camps,  
 longueur, q  
 par la décou  
 Le Poste d  
 de Saint Sain  
 on du Lac  
 n'apar courie  
 Geographes. C  
 pare Carte p  
 ne pas en alle  
 deils géogra  
 le Lac Mich  
 tim de lairu  
 de Davoir, q  
 Fison, & a  
 Joseph, ce  
 Nord au Sud  
 me de la C  
 res, qui s'y  
 de Voyage d  
 les amides;  
 Corean Sult S  
 M. Delille l  
 de m' réful  
 Est le Lac  
 y voir qu'er

lieuë ou deux , par lesquelles on peut descendre dans l'*Ohio* , ou *la belle Riviere* : il n'y a point de Cartes , où elles soient marquées. J'ai changé aussi le cours de l'*Ohio* & de la Riviere *Onabuche*. Je dois ces connoissances aux Manuscrits du Dépôt , parmi lesquels il y en a quelques-uns de M. de la Sale , que l'on sçait avoir traversé plusieurs fois ces Cantons : & ceux , qui me manquoient , m'ont été communiqués par M. le Baillif , Auditeur des Comptes , arriere-Neveu de ce fameux Voyageur , qui a sacrifié son bien & sa vie pour la découverte de la Louysiane.

Le Poste de Michillimakinac & le Détroit du Sault Sainte Marie , qui fait la communication du Lac Huron avec le Lac Supérieur , m'a paru curieux , & entierement ignoré des Géographes. Cela m'a engagé d'en faire une petite Carte particuliere , celle des Lacs n'étant pas en assez grand point , pour rendre ces détails géographiques bien sensibles.

Le Lac Michigan est assujetti aux Observations de latitude , qui ont été faites à l'entrée du *Détroit* , qui fait la jonction avec le Lac Huron , & auprès de la Riviere de Saint Joseph , ce qui détermine sa longueur du Nord au Sud. J'ai des remarques sur le gisement de la Côte Orientale , & sur les Rivieres , qui s'y déchargent ; & ce sont les fruits du Voyage de notre Auteur , aussi-bien que les latitudes ; de sorte que j'ai fait courir cette Côte au Sud Sud-Est : au lieu que la Carte de M. Delille l'a fait courir au Sud Sud-Ouest , d'où il résulte plus de 60. lieuës entre le Lac Erié & le Lac Michigan , tandis qu'il ne peut y avoir qu'environ 45. lieuës.

xx REMARQUES DE M. BELLIN

Je remarquerai ici, que dans le Journal page 312. en parlant de la Côte Orientale du Lac Michigan, on trouve : *Je traversai une Baye, qui a trente lieues de profondeur* ; il faut lire trois lieues. L'inspection de la Carte fera sentir la nécessité de la correction (a).

Le cours de la Riviere de *Saint Joseph*, les sources du *Theakiki*, & celles de la Riviere *Ouabache*, ne sont pas bien dans la Carte de M. Delille : j'ai changé tout cela, & je suis en état de rendre compte de ces changemens. Je ne dis rien ici de la Carte Angloise, qui dans toute cette Partie n'est qu'une copie un peu défigurée de celle de M. Delille.

Le Lac Supérieur le plus grand & le plus considérable de ceux, que nous connoissons dans l'Amérique, n'est pas bien sur toutes les Cartes, & l'on peut voir du premier coup d'œil, combien j'y ai fait de changemens. Les Mémoires particuliers, qui sont au Dépôt, m'ont donné les moyens de le représenter un peu plus fidèlement, qu'on ne l'a vû jusqu'à présent. Cependant je crois qu'il faut attendre encore d'autres éclaircissemens, car toutes les Parties ne m'en paroissent pas également constatées ; mais c'est toujours beaucoup pour la Géographie de ces Pays-là, que de commencer à se développer. Il est inutile de remarquer, que les François sont les

(a) L'erreur est dans le mot de *profondeur*, au lieu duquel il faut dire de *circuit* ; car l'Auteur sçait très-bien, que s'il avoit été obligé de faire le tour de cette Baye, il lui auroit fallu faire trente lieues.

Il se peut faire aussi, que la Baye ne suive pas toujours le même Rhumb de vent, & que de l'Orient elle tourne au Midi, & alors il n'y aura point d'erreur.

SUR  
sais, qui pais  
telle de ces La  
s'expandes  
arrivent, qu  
grand nombre  
as l'orange  
es, mais est r  
Avant que d  
elles d'obier  
jours de long  
d'avo jusqu  
qui que c'est  
mes & l'el  
re si fort  
ans tour le  
re, la diff  
dame la caus  
tant, qu'il s  
ent, ou en  
beaucoup la  
dances. Ain  
Géographie, c  
s'entrevue trop  
pense la Carte  
que les lince  
moran d'y re  
Observations  
Ce sont des Pa  
as pour le pa  
travaux de m  
sont.  
Il ne me re  
à Carte de l'  
première à la  
pour être fin  
sont, qui to

seuls, qui puissent donner des connoissances fideles de ces Lacs; les noms des Isles, qui y sont répanduës, & des Rivieres, qui s'y déchargent, qui sont les unes & les autres en grand nombre, font voir que ce n'est qu'à nos Voyageurs, & sur-tout aux Missionnaires, qu'on est redevable de leurs découvertes.

Avant que de quitter la Carte des Lacs, il est bon d'observer, que j'ai donné plus de 21. degrés de longitude depuis l'entrée du Lac Ontario jusqu'au fond du Lac Supérieur; je crois que c'est un peu trop: c'est le détail des routes & l'estime des Voyageurs, qui m'ont jetté si fort vers l'Ouest. J'ai remarqué que dans tout le Canada les lieuës sont très-petites, la difficulté des chemins en est sans doute la cause: d'ailleurs le nombre de détours, qu'il faut faire en remontant une Riviere, ou en côtoyant un Lac, augmentent de beaucoup le chemin, sans augmenter les distances. Ainsi il n'est point étonnant que le Géographe, qui a suivi ces Itinéraires, ne se trouve trop d'étenduë, lorsqu'il veut rapporter sa Carte au Ciel, c'est à-dire, y marquer les latitudes & les longitudes. Le seul moyen d'y remédier, est d'avoir quelques Observations de latitudes & de longitudes. Ce sont des Points fixes, dont la Géographie ne peut se passer, & sa perfection dépendra toujours du nombre de ces sortes d'Observations.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur la Carte de l'Amérique Septentrionale, que j'ai mise à la tête de cet Ouvrage. On auroit peut-être souhaité de trouver ici une grande Carte, où toutes les Parties eussent été plus

xxij REMARQUES DE M. BELLIN  
sensibles, & mieux développées; & j'aurois  
été bien plus satisfait, si j'avois pû la faire:  
mais on a vû les raisons, qui m'ont forcé  
de me borner aux grandeurs convenables à  
un *in-quarto* & un *in-douze*. Il ne faut donc  
regarder cette Carte, que pour y voir la situa-  
tion, que les diverses Parties, que nous avons  
données séparément, ont entr'elles; le tout,  
qu'elles forment sur le globe de la Terre, &  
leur rapport au Ciel. Cependant je puis dire  
que, quoiqu'à petit point, & par conséquent  
peu susceptible de ce détail, elle mérite quel-  
que attention, tant par les choses neuves,  
qui s'y trouvent, que par les corrections,  
qu'on a faites sur les précédentes.

1°. Le Golphe du Mexique & les Isles de  
l'Amerique y sont assujettis à plusieurs obser-  
vations sûres de longitude & de latitude. Les  
Journaux des Navigateurs m'ont fourni le  
gisement des Côtes & des Isles de proche en  
proche; de sorte que je suis en état de prouver  
la justesse de la plûpart des positions. Ainsi  
qu'on ne soit pas surpris de trouver cette  
Partie de ma Carte si différente de tout ce  
qui a paru, & sur-tout de celle de M. Pop-  
ple. Je n'ai point envie de faire la critique de  
cette dernière, je remarquerai seulement,  
qu'entre Carthagene & Portobelo, elle mar-  
que 6. degrés de longitude, & qu'il n'y en a  
que 4. & 10. minutes au plus. C'est assuré-  
ment une grande erreur en Géographie, que  
de mettre 120. lieues d'un endroit à un autre,  
lorsqu'il n'y en a guere plus de 80. La Havane  
y est par les 83. degrés 10. minutes du Méri-  
dien de Londres, ce qui revient à 85. degrés  
35. minutes, du Méridien de Paris. L'Obser-

variation Astronomique, qui y a été faite, la détermine à 84. degrés, c'est un degré 35. minutes de différence. L'Isle de S. Domingue n'a qu'environ 100. lieues de longueur de l'Est à l'Ouest, la Carte de Popple y met 130. lieues. Elle donne à l'Isle de Cuba 240. lieues de la pointe de Mesy au Cap Saint Antoine, & il n'y en a que 200. au plus. La Vera-Cruz, au fond du Golphe du Mexique, est déterminée par Observation Astronomique à 100. degrés à l'Occident du Méridien de Paris. Cette Carte met la Vera-Cruz par les 101. degrés du Méridien de Londres, ce qui revient aux 103. degrés 25. minutes, de celui de Paris. Enfin je ne finirois point, si je voulois relever toutes les erreurs, qui se sont glissées dans cette Carte sur le Golphe du Mexique & les Isles de l'Amérique. Un de mes étonnemens, c'est qu'un de nos plus habiles Géographes se soit laissé prévenir en faveur de cette Carte au point, de publier une Copie de cette Partie, qu'il a prétendu rendre à l'usage des Navigateurs, où il a laissé subsister toutes les fautes, même les plus préjudiciables à la Navigation, lesquelles, avec le moindre examen, ne pouvoient manquer de sauter aux yeux d'un Homme de l'art.

2°. La Louysiane & le cours du Fleuve Micissipi auroient mérité un tout autre détail, que celui, qu'il m'a été possible de faire entrer dans une Carte générale; & je m'y serois livré avec d'autant plus de plaisir, que j'ai beaucoup de matériaux à pouvoir mettre en œuvre; mais comme cela m'auroit jetté un peu loin, & auroit multiplié les Cartes, je me suis contenté de charger en quelques en-

xxiv REMARQUES DE M. BELLIN

droits ma Carte générale de façon qu'on y trouvât ce qui m'a paru de plus intéressant & de plus nécessaire à l'intelligence de l'Histoire. J'ai fait plus ; j'ai donné quelques morceaux particuliers, que j'ai cru devoir faire plaisir au Public. Par exemple, on trouvera une Carte d'une partie de la Côte de la Louysiane & de la Floride, depuis la Nouvelle Orleans jusqu'à *Saint Marc d'Apalache*, une petite Carte des embouchures du Micissipi, un Plan de *la Nouvelle Orleans*, & un de *la Baye de Pensacole*.

Les Observations Astronomiques, qui ont été faites à la Nouvelle Orleans & à l'Isle Dauphine, m'ont servi à placer la Côte de la Louysiane par sa véritable latitude & longitude. M. Baron nous a donné celle de la Nouvelle Orleans par 92. degrés 16. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris. Et la Société Royale de Londres nous donne celle de l'Isle Dauphine, de 90. degrés 25. minutes. Cette dernière est fort différente de celle, qui résultoit des Observations Astronomiques que le Pere Laval y avoit faites en 1720, & qui étoit de 103. degrés. Mais on a sçu depuis que l'erreur venoit du dérangement de sa pendule, ce qu'il ignoroit alors ; erreur, dont M. Delille s'aperçut par ses détails géographiques, & sur laquelle il donna un fort bon Mémoire, qui est inséré dans les Mémoires de l'Académie de l'année 1726. Cependant M. Delille n'avoit point alors d'Observations immédiates, comme nous les avons aujourd'hui ; & voilà pourquoi dans sa Carte de la Louysiane, qu'il a publiée en 1718. il a mis la Nouvelle Orleans par 94. degrés

degrés 15. minutes, à l'Occident du Méridien de Paris, c'est-à-dire, 2. degrés trop à l'Occident. La Carte de Popple la met par 93. degrés 40. minutes, du Méridien de Londres, qui revient au 96°. degré 5. minutes, du Méridien de Paris: erreur bien plus considérable, & qui ne se peut excuser dans M. Popple, qui devoit avoir connoissance, en dressant sa Carte, des deux Observations Astronomiques, que nous venons de rapporter.

Je ne parlerai point du détail de la Côte depuis la Nouvelle Orleans jusqu'à S. Marc d'Apalache, que j'ai tiré de nos meilleurs Navigateurs, & du Journal du Réverend Pere de Charlevoix: on verra que j'ai profité des Remarques, qu'il a eu occasion de faire sur plusieurs endroits de cette Côte, dont avant lui on n'avoit presque point de connoissance. Il nous fait connoître, par exemple, l'*Iste des Chiens*, à 10. lieuës de Saint Marc d'Apalache; & le passage, qui est entre la Terre ferme & cette Isle, laquelle a 9. à 10. lieuës au moins de longueur, ce qui n'est marqué sur aucunes Cartes.

J'aurois beaucoup de choses à dire sur ces vastes Contrées, qui sont à l'Orient & à l'Occident du Fleuve Micissipi; sur les Rivieres, qui les arrosent; les Nations, qui les habitent; les Voyageurs, qui les ont parcourës; & la maniere, dont les Cartes nous les représentent. Mais cela demanderoit une Dissertation particuliere, & je suis obligé de finir celle-ci, qui n'est déjà que trop longue: peut-être quelque jour aurai-je occasion de travailler sur cette Partie, & de m'étendre autant

xxvj REMARQUES DE M. BELLIN  
que le sujet me paroît l'exiger. Cependant  
avant que de finir, il faut nécessairement dire  
un mot sur les Pays, qui sont à l'Ouest & au  
Nord de nos Lacs du Canada, dont la Gé-  
ographie est très imparfaite, pour ne pas dire  
entièrement ignorée.

Il n'est pas douteux, selon moi, qu'à l'Oc-  
cident du Canada, on ne trouve la Mer, qui  
sépare cette Partie de l'Amérique de l'Asie,  
que nous nommons *Mer de l'Ouest*, mais qui  
est proprement la Mer du Sud; & j'ai lieu de  
croire qu'elle n'est pas éloignée de plus de 300.  
lieuës du Lac Supérieur. Il est même presque  
certain qu'il y a une suite de Lacs & de Rivie-  
res, par lesquels on peut communiquer du  
Lac Supérieur avec cette Mer.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, que l'on a ras-  
semblé diverses conjectures, qui sembloient  
prouver l'existence & la découverte d'une Mer  
dans cette Partie: il ne faut que voir ce que  
dit Gomara, liv. 6. chap. 18, des Espagnols,  
qui virent la Mer, quand ils furent à *Qui-  
vira*, & qui apperçurent même des Vaisseaux  
sur la Côte. Jean de Laët, chap. du Nouveau  
Mexique, parlant du voyage de Vasq Coro-  
nat, dit que les Habitans de *Cibola*, qui sont  
un peu à l'Occident du Nouveau Mexique,  
vont querir des cuirs de Bœufs à huit journées  
de chez eux du côté du Nord; & Ramusio,  
tom. 3. pag. 359, qui rapporte aussi ce voyage,  
dit que les Plaines, dans lesquelles ils les  
vont querir, sont du côté de la Mer. Vitfiet,  
(dans sa Description du Nouveau Monde, au  
titre *Quivira & Anian*) marque une Mer au  
Nord de la Californie, & du Nouveau Me-  
xique, ajoutant que les Côtes de Quivira ne

SUR  
fortuités  
ou les font  
ogaeus. N  
lien, mar  
ven Mexiq  
ce Amur a  
communi  
Congregio  
ur voir ce  
(m. 3. de  
cités Rel  
u d Aguil  
Nord de  
proit, qu  
ance d'une  
du Nouve  
Ouest du Ca  
le pourro  
es, que nos  
Amirans on  
nre avec  
trop long. Il  
de quelques A  
son point ér  
nus & les f  
es Lacs, que  
Supérieur, &  
citémens. A  
& de celui d  
ou l'on en a  
ne dire fable  
salle le sentim  
ans page 11  
in Pays des A  
salle de les m  
au Carte ma

SUR LES CARTES. xxvij

font connuës, qu'en quelques endroits, parce qu'elles sont hors de toutes les routes des Navigateurs. Nicolosi, dans son *Hercule Sicilien*, marque aussi une Mer au Nord du Nouveau Mexique : j'ignore sur quels Mémoires cet Auteur a travaillé, mais je sçai qu'il a eu communication de ceux, que l'on envoie à la Congrégation de la Propagande. On peut encore voir ce que dit Purchas sur cette Mer, (tom. 3. de ses navigations). Joignez à ces diverses Relations, celle du voyage de Martin d'Aguilard, & de l'entrée, qu'il découvrit au Nord de la Californie. De tout cela il me paroît, qu'on doit hardiment conclure l'existence d'une Mer au Nord de la Californie & du Nouveau Mexique, & par conséquent à l'Ouest du Canada.

Je pourrois encore rapporter les connoissances, que nos Voyageurs François & des Missionnaires ont eu de cette Mer par leur Commerce avec les Sauvages ; mais cela seroit trop long. Il suffit que l'on sçache que c'est de quelques Mémoires particuliers, & qui ne sont point encore publiés, que j'ai tiré les noms & les situations de ces Rivieres & de ces Lacs, que j'ai marqués à l'Ouest du Lac Supérieur, & sur lesquels j'attends des éclaircissemens. A l'égard du *Lac des Assiniboils*, & de celui des *Cristinaux*, les Relations, que l'on en a, sont très-incertaines, pour ne pas dire fabuleuses : & il me paroît, que c'est aussi le sentiment du R. P. de Charlevoix, ci-après page 271. de son Journal, où il parle du Pays des Assiniboils. Cependant je n'ai pas laissé de les marquer, les ayant trouvés sur une Carte manuscrite du sieur Franquelain,

xxviiij REM. DE M. BELLIN, &c.  
dont j'ai parlé ci-devant, & qui devoit con-  
noître ces Parties, mieux que personne. Ainsi  
l'on y ajoutera telle foi, que l'on jugera à  
propos (a).

(a) L'Auteur de l'Hif-  
toire & du Journal a de  
bonnes raisons pour croi-  
re que ce n'est point par  
cette route, que l'on ira  
plus sûrement & plus  
promptement à la Mer,  
dont il s'agit. Il s'en est  
expliqué en plusieurs en-  
droits de son Journal, &  
il rapporte de bonnes  
preuves de ce qu'il avance.

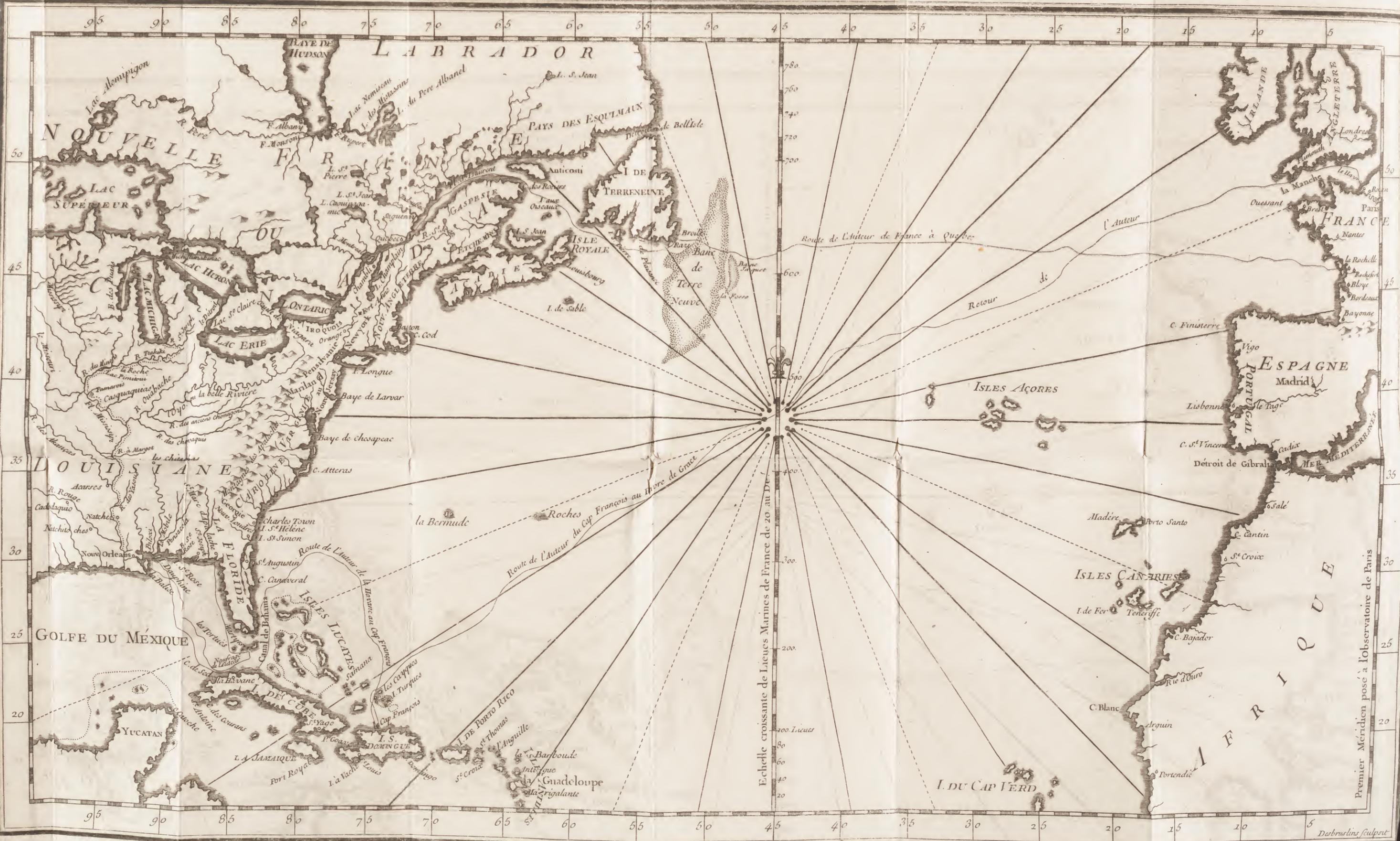


CARTE DE L'OCEAN OCCIDENTAL ET PARTIE DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE Dressée pour l'intelligence du Journal du Voyage.

Que le R. P. de Charlevoix de la Compagnie de Jesus a fait en 1720. au Canada, à la Louisiane, & à St Domingue.

Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.

N<sup>o</sup> Les Routes dans les Terres sont marquées par des Points, & sur Mer par des Lignes.



Premier Méridien posé à l'Observatoire de Paris

Dabruslins, Sculpteur



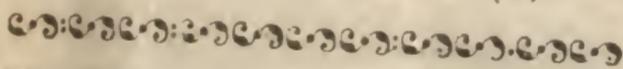
# JOURNAL D'UN VOYAGE

FAIT PAR ORDRE DU ROI,

Dans l'Amérique Septentrionale;

OU l'on trouvera la Description Géographique, & l'Histoire Naturelle des Pays, que l'Auteur a parcourus, les Coûtumes, le Caractere, la Religion, les Mœurs & les Traditions des Peuples, qui les habitent.

*Adressé à Madame la DUCHESSE  
DE LESDIGUIERES (a).*



DISSERTATION PRE' LIMINAIRE  
sur l'Origine des AMERIQUAINS.



PRE's avoir lû presque tout ce qui a été écrit sur la maniere, dont l'Amérique a pu être peuplée, il me paroît qu'on est aussi peu avancé, qu'on pouvoit l'être, avant qu'on eût agité cette grande

(a) Gabrielle-Victoire de Rochechouart Mortemart, morte en 1741.

*Tome V.*

A

question. Cependant on feroit un juste Volume, si on vouloit seulement rapporter les différentes opinions des Sçavans sur ce sujet. Mais la plupart ont tellement donné dans la chimère; presque tous ont appuyé leurs conjectures sur des fondemens si ruineux, ou ont eu recours à des convenances de noms, de mœurs, de Coûtumes, de Religion & de langages, si frivoles, qu'il est, ce me semble, aussi inutile de les réfuter, qu'impossible de les concilier.

Il n'est peut-être pas étonnant que les Premiers, qui ont traité cette matière, se soient égarés dans une route, qui n'étoit pas frayée, & où ils marchent sans guide. Ma surprise est que ceux, qui ont le plus approfondi la chose, & ont eu pour cela des secours, que n'avoient pas ceux, qui les ont précédés dans ce travail, aient donné dans de plus grands travers encore: ils auroient pourtant pû les éviter, s'ils s'étoient attachés à un petit nombre de principes certains, que quelques-uns ont assez bien établis; les conséquences simples & naturelles, qu'on en doit tirer, suffisoient à mon avis pour satisfaire & fixer la curiosité du Public, que le grand étalage d'une érudition mal placée, & qui souvent porte à faux, ne fait que rejeter dans ses premières incertitudes. C'est ce que je me flatte de rendre sensible par le peu, que j'en vais rapporter.

On fut sans doute fort étonné dans notre Hemisphere, lorsqu'on y apprit que l'on avoit découvert un Nouveau Monde dans l'autre, où jusques-là on n'avoit imaginé qu'une vaste Mer, sur laquelle on ne croyoit pas qu'il fût

DE  
de la proude  
peut Christ  
quelles Mo  
l'île E  
de, que  
Me éoit, t  
sic le Zif  
POL de V  
ETIENNE  
métique,  
chercher d  
tes de ses  
les plus  
Espagnol  
A R I A  
placé Oph  
mais il don  
chimérique  
à l'Emme  
Mexian, q  
fils de Nica  
qu'on a me  
mé dans l'E  
Peuples de la  
tagne Chien  
que les anfa  
partir de M  
des Aides, c  
long du Perou  
avant l'interp  
le même sent  
VIX GENEBR  
les Espagnols  
fins de leur Pa  
des Hébreux  
médium mē

DES AMERIQUAINS.

de la prudence de s'exposer. Cependant, à peine Christophe COLOMBY eut reconnu quelques Isles, & surtout celle, qu'il nomma l'*Isle Espagnole*, où il trouva des Mines d'Or, que lui-même se persuada que cette Isle étoit, tantôt l'*Ophir* de SALOMON, tantôt le *Zipangri*, ou le *Cipango* de Marc POL de Venise. V A T A B L E & Robert ETIENNE ont cru aussi que c'étoit dans l'Amérique, que Salomon envoyoit ses Flottes chercher de l'or, & Colomb a cru voir des restes de ses Fourneaux dans les Mines de *Cibao*, les plus belles & les plus abondantes de l'Isle Espagnole, & peut-être de tout le N. Monde.

A R I A S M O N T A N U S non-seulement a placé *Ophir* & *Parvaïm* dans le N. Monde, mais il donne pour Fondateur à *Juktan*, Ville chimérique du Perou, JECTAN, Fils d'HEBER, à l'Empire même du Perou, & à celui du Mexique, qu'il prétend être *Ophir*, un des Fils de Jectan, qui portoit ce nom. Il ajoute qu'un autre Fils du même Patriarche, nommé dans l'Ecriture JOBAB, fut le Pere des Peuples de la Côte de *Paria*; que la Montagne Orientale *Sephar*, jusqu'où Moÿse dit que les Enfans de Jectan s'avancerent, en partant de *Messa*, est la fameuse Chaîne des *Andes*, qui s'étend du Nord au Sud le long du Perou & du Chili. L'autorité de ce sçavant Interprète de l'Ecriture a entraîné dans le même sentiment POSTEL, BECAN, POSSEVIN, GENEBRARD, & quantité d'autres. Enfin les Espagnols ont avancé qu'au tems de l'invasion de leur Pays par les Maures, une partie des Habitans se réfugia en Amérique. Ils prétendirent même au quinziesme siècle y re-

trouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des tems leur avoit enlevées, & sur lesquelles ils avoient, disoient-ils, des droits incontestables. OVIEDO, un de leurs plus célèbres Auteurs, n'a pas craint d'avancer que les *Antilles*, sont les fameuses *Hesperides*, si vantées par les Poëtes, que Dieu, en les faisant passer sous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que leur restituer ce qui leur avoit appartenu trois mil cent cinquante ans auparavant, du tems du Roy HESPERUS, de qui elles avoient reçu le nom, qu'elles portoient, & que Saint Jacques & Saint Paul y ont prêché l'Evangile: ce qu'il appuye de l'autorité de Saint Gregoire dans ses Morales. Si on ajoûte à cela ce que Platon a dit qu'au de-là de son Isle *Atlantide*, il y avoit un très-grand nombre d'Isles, derriere ces Isles un très-vaste Continent, & derriere ce Continent la vraie Mer, il se trouvera que le N. Monde n'étoit rien moins que nouveau pour les Anciens. Et que deviendrait alors l'opinion de THEOPHYRASTE PANA-CELSE, qui a soutenu que chaque Hemisphere avoit eu son Adam?

Postel, que j'ai déjà cité, & qui s'est rendu fameux par ses opinions hasardées, a cru que toute l'Amérique Septentrionale avoit été peuplée par les Atlantides, Habitans de la Mauritanie, & il est le premier, qui ait séparé tellement les deux Amériques à l'isthme de Panama, que les Habitans de l'une, selon lui, & ceux, qui l'ont suivi, n'ont rien de commun dans leur origine avec les Habitans de l'autre. Mais dans ces cas, j'aimerois mieux encore mettre, com-

DES AMERIQUAINS. 5

me a fait BUDBECKS l'Atlantide dans le Nord, aussi-bien que les Colonnes d'Hercules, & dire que c'est la Scandinavie, qui a peuplé l'Amérique Septentrionale, que d'y envoyer les Maures des Côtes d'Afrique. D'autre part, GOMARA & Jean de LERY font descendre tous les Amériquains des Cananéens chassés de la Terre promise par Josué : quelques-uns au contraire font passer par le Nord de l'Asie en Amérique les Israélites, que SALMA NAZAR emmena Captifs dans la Médie. Mais THEVET, qui croyoit comme eux que les Israélites ont peuplé le N. Monde, conclut qu'ils se sont répandus par toute la Terre, de ce qu'on a trouvé dans une des Açores une espèce de Tombeau avec des caractères Hébraïques. Cet Auteur n'étoit pas bien instruit du fait. Ce n'est pas un Tombeau, qu'on a trouvé dans l'Isle de *Corvo*, la plus Septentrionale des Açores, mais une Statue Equestre, montée sur un pied-d'estal, où il y avoit les caractères; qu'on n'a pu déchiffrer.

Augustin TORNIEL estimoit que c'étoit par le Japon, & par le Continent, qui est au Nord de cet Archipel, que les Descendans de Sem & de Japhet ont passé en Amérique, & de-là dans les Terres, qui sont au Sud du Détroit de *Magellan*.

Un Sicilien, nommé MARINOEUS, sur ce qu'on publia de son tems qu'on avoit trouvé une Médaille d'Auguste dans une des Mines du Perou, ne douta point que les Romains n'eussent envoyé une Colonie dans ce Pays-là, comme s'il n'eût pas été plus naturel de croire que quelque Espagnol avoit laissé tomber cette Médaille, en visitant les Mines.

Paul JOVE a rêvé que les Méxiquains étoient venus dans les Gaules , & fondoit cette opinion bisarre sur ce que l'un & l'autre Peuple sacrifioit des Hommes à ses Fausles Divinités. Mais si cette prétenduë ressemblance pouvoit faire une preuve , n'auroit-il pas mieux valu envoyer au Méxique des Gaulois , qu'on sçait-avoir eu de tout tems beaucoup de goût pour les Voyages , & peuplé un très-grand nombre de Provinces de leurs Colonies ?

Les Frisons ont aussi eu leurs Partisans au sujet de l'Origine des Amériquains. Suffridus PETRI & HAMCONIUS ont écrit que les premiers Habitans du Perou & du Chili étoient sortis de la Frise. Jacques CHARRON & Guillaume Postel font le même honneur aux Gaulois ; Abraham MILIUS aux anciens Celtes ; le P. KIRKER aux Egyptiens ; & Robert LE COMTE aux Phéniciens , chacun à l'exclusion de tous les autres. Je passe quantité d'autres opinions , beaucoup moins soutenable encore , & qui sont toutes également fondées sur de simples conjectures , dénuées de vraisemblance , pour venir à ceux , qui ont le plus creusé la matiere.

Le Premier est le P. Gregorio GARCIA , Dominiquain Espagnol , qui après avoir longtemps travaillé dans les Missions du Perou & du Méxique , imprima en 1607 à Valence un Traité en Espagnol de *l'Origine des Indiens du Nouveau Monde* ; où il rapporte & discute un très-grand nombre d'opinions diverses sur ce sujet. Il propose chaque opinion , comme on fait une Question en Philosophie : il nomme ses Auteurs & ses Partisans , il ap-

porte leurs preuves, il répond aux objections, & ne décide point. Il y a joint les traditions des Peruviens, des Méxiquains, & des Insulaires d'*Haiti*, qui est l'Isle Espagnole, & qu'il avoit apprises sur les lieux mêmes. Il dit ensuite son sentiment, qui est que plusieurs Nations différentes ont contribué à peupler l'Amérique: il auroit pu s'en tenir là. Ce sentiment a quelque chose de plus, que de la vraisemblance, & il devoit, ce semble, lui suffire de l'appuyer, comme il fait, de quelques preuves tirées de la variété des Langues, des Caracteres, des Coûtumes, & des Religions, qu'on a remarquée dans les différentes Contrées du Nouveau Monde. Mais il en admet un si grand nombre de celles, dont les Auteurs des autres opinions avoient fait usage, qu'il affoiblit la sienne, en voulant la fortifier. En 1729 Dom André Gonzales de BARCIA fit réimprimer à Madrid l'Ouvrage de ce Religieux, considérablement augmenté; mais en y ajoutant beaucoup d'érudition, il n'a pas mis ses Lecteurs plus en état de prendre leur parti.

Le Second est le Pere Joseph de ACOSTA, Jesuite Espagnol, qui a aussi passé une grande partie de sa vie dans l'Amérique, & duquel nous avons deux excellens Ouvrages; l'un en Castillan, intitulé *Historia Natural y Moral de las Indias*; l'autre en Latin, sous ce titre: *De promulgando Evangelio apud Barbaros, sive de procurandâ Indorum Salute*. Cet Auteur, dans le Premier Livre de son Histoire, après avoir rapporté le sentiment de PARMENIDE, d'ARISTOTE, & de PLINE, qui ne croyoient pas qu'il y eût des Hom-

mes entre les deux Tropiques, ni qu'on eût jamais navigué à l'Occident de l'Afrique, plus loin que les Canaries, regarde la prétendue Prophétie de Medée dans Seneque, comme une simple conjecture de ce Poète, qui ne pouvant se persuader qu'il n'y eût point de Terre au-delà de l'Océan Occidental, & voyant que la navigation commençoit à se perfectionner, jugeoit qu'on ne seroit pas long-tems sans faire de ce côté-là quelque découverte. Quant à ce que j'ai déjà cité du Timée de Platon, cela paroît à l'Historien Espagnol une pure fiction, dans laquelle des Disciples de ce Philosophe, zelés pour sa gloire, s'efforçoient, pour sauver son honneur, de trouver quelque ingénieuse allégorie.

Au Chapitre seizième, le P. de Acoſta commence à examiner par quelle voie les premiers Habitans de l'Amérique ont pu passer dans ce grand Continent, & il rejette d'abord la voye directe & préméditée de la Mer, par la raison qu'aucun ancien Auteur n'a parlé de la Bouſſole. Il ne trouve pourtant point d'inconvénient à dire que des Bâtimens ont pû être jettés sur les Côtes de l'Amérique par quelque tempête. & sur cela il cite (a), comme un fait constant, la Fable du Pilote, qu'un vent forcé avoit poussé vers le Bresil, & qui laissa en mourant ses Memoires à Christophe Colomb. Il rapporte ensuite ce que Pline a écrit de quelques Indiens, qu'un mauvais tems avoit dégradés sur les côtes de la Germanie, & dont le Roi des Sueves fit present à Quintus Metellus Celer. Il ne trouve non plus rien que de croyable dans ce qui est rapporté sous

(a) Chapitre XIX.

le nom d'Aristote , qu'un Navire Carthaginois ayant été pris d'un Vent d'Est forcé , qui le porta fort loin à l'Occident , l'Equipe y découvrit des Terres , jusques-là inconnuës ; & il conclut de ces faits , que selon toutes les apparences , l'Amérique a reçu par de semblables voyes une partie de ses Habitans : mais il ajoute qu'il en a fallu nécessairement chercher un autre , pour peupler cette Partie du Monde , quand ce ne seroit que pour y transporter certains Animaux , qu'on ne peut pas raisonnablement supposer avoir été embarqués sur des Navires , ni avoir fait à la nâge de si grands Trajets.

Ce passage , continuë le Pere de Acosta ; ne peut être que par le Nord de l'Asie ou de l'Europe , ou par les Terres , qui sont au Sud du Détroit de Magellan , & de ces trois routes , n'y en eût-il qu'une de praticable , c'en est assez pour comprendre comment l'Amérique s'est peuplée peu à peu , sans avoir recours à la navigation , dont on ne voit nulle trace dans les Traditions des Américains. Pour fortifier ce raisonnement , il observe que les Isles , qui sont trop éloignées du Continent , pour supposer qu'on puisse y aller dans les petits Bâtimens , dont se servent les Peuples du Nouveau Monde , telle qu'est la Vermude , se sont trouvées désertes ; que la première fois . qu'on apperçut des Vaisseaux à la Côte du Perou , les Peruviens en témoignèrent une surprise extrême , & que les Animaux , qui vraisemblablement y sont allés par Terre , ou en traversant tout au plus de petits Détroits , comme les Tygres & les Lyons , étoient inconnus dans les Isles de cet Hemis-

phère, même les plus peuplées.

Dans le Chapitre XXII. il revient à l'Atlantide de Platon, & refute, peut-être un peu trop sérieusement, l'opinion de quelques-uns, qui ont voulu réaliser cette chimerre; car il ne balance pas à la traiter ainsi, & qui s'étoient mis dans la tête, que de cette Isle prétendue il n'y avoit qu'un très-court trajet en Amérique. Dans le Chapitre suivant, il rejette le sentiment de ceux, qui s'autorisant du Quatrième Livre d'Esdras, ont avancé que ce grand Pays a été peuplé par les Hébreux. Il leur objecte, 1°. que les Hébreux avoient des Caractères, & qu'aucun Peuple Américain n'en connoissoit l'usage: 2°. que ceux-ci ne faisoient aucun cas de l'argent, & que ceux-là en ont toujours été fort avides: 3°. que les Descendans d'Abraham ont de tout tems été fort attachés à la Circoncision, qui n'est pratiquée en aucun endroit de l'Amérique: 4°. qu'ils ont toujours conservé avec un grand soin leur Langage, leurs Traditions, leurs Loix, leurs Cérémonies, qu'ils n'ont jamais cessé d'attendre un Messie; que depuis leur dispersion dans toutes les Parties du Monde, ils ne se sont relâchés en rien de toutes ces choses, & qu'on n'a point de raison de croire qu'ils y eussent plutôt renoncé en Amérique, où l'on n'en voit aucun vestige, que par-tout ailleurs.

Dans le vintquatrième Chapitre, il observe qu'il est beaucoup plus aisé, dans cette discussion de réfuter les systèmes des autres, que d'en établir un nouveau; que le défaut d'écriture & de Traditions certaines dans les Américains rend leur origine très-difficile

à découvrir, & qu'on ne peut rien assûrer sur cela sans témérité : que tout ce qu'on y peut permettre à la conjecture, c'est que ce grand Continent s'est peuplé peu à peu par les voyes, dont nous avons fait mention : qu'il ne peut croire que ces transigrations soient anciennes ; & que selon toutes les apparences, les Premiers, qui ont tenté ce Passage, ont été plutôt des Chasseurs, ou des Peuples errans, que des Hommes civilisés ; mais que quand bien même les premiers Colons du Nouveau Monde auroient été tels, il n'y auroit pas lieu de s'étonner que leurs Descendans eussent dégénéré, & altéré la Religion & les Mœurs de leurs Ancêtres : que le manque de plusieurs choses suffisoit pour leur faire perdre leurs anciens usages, & que faute de secours pour se transmettre leurs Traditions d'âge en âge, ils ont dû les oublier insensiblement, ou les défigurer de maniere à les rendre tout à fait méconnoissables ; que l'exemple de plusieurs Peuples de l'Espagne & de l'Italie, qui semblent n'avoir de l'Homme, que la figure, donne à tout ceci un grand air de vraisemblance : que le Déluge, dont les Amériquains ont conservé le souvenir, ne lui paroît pas être celui, dont il est parlé dans l'Écriture ; mais quelque inondation particuliere, dont de très-habiles Gens prétendent qu'il reste dans l'Amérique des preuves certaines : enfin qu'on ne sçauroit démontrer que les plus anciens monumens de l'Amérique soient antérieurs au treizième, ou au quatorzième siècle, & qu'en remontant plus haut, on ne trouve que des Fables & des Contes si pueriles,

qu'il n'est pas possible d'en tirer même une conjecture raisonnable.

Jean de LAET, le troisième Auteur, dont je dois rapporter le sentiment, trouve qu'il y a bien du bon & du solide dans celui du Pere de Acosta. Voici ce qu'il n'en approuve point. 1°. Il prétend que ce Jésuite suppose mal à propos qu'on ne peut faire de longs trajets sur Mer sans le secours de l'Aiguille aimantée, puisqu'absolument parlant, on peut naviguer en observant le cours des Astres : qu'il semble même se contredire en soutenant que la Bouffole est une invention récente, après avoir rapporté lui-même que l'usage en étoit ancien au Mosambique dès le quinzième siècle : qu'il avance sans le prouver, que les Orientaux ne l'avoient pas, avant qu'elle eût été trouvée par les Occidentaux : qu'il falloit bien enfin qu'on pût s'en passer, ou qu'elle fût connue dans les premiers tems, puisque dans notre Hemisphere même plusieurs Isles assez éloignées du Continent, ont été peuplées peu de tems après le Déluge.

2°. Qu'il donne pour des faits certains l'Histoire du Pilote, dont on a prétendu que les Memoires avoient appris la route du Nouveau Monde à Christophe Colomb, & celle des Indiens envoyés par le Roi des Sueves à Metellus Celer ; qu'on sçait que les Espagnols n'ont publié la première, que par jalousie contre le Grand Homme, à qui ils avoient obligation de la possession de tant de riches Pays, mais qui avoit le malheur de n'être pas né en Espagne ; & qu'ils n'ont donné cours à la seconde, que pour enlever

aux Portugais la gloire d'avoir les Premiers ouvert un chemin aux Indes, en faisant le tour de l'Afrique : qu'il se trompe, s'il croit possible le passage des Terres Australes jusqu'au Détroit de Magellan, sans traverser la Mer ; puisque la découverte du Détroit de le Maire en a fait voir l'impossibilité. Mais l'erreur du P. de Acosta, si c'en est une, étoit excusable, car lorsqu'il écrivoit, le Maire n'avoit point encore trouvé le Détroit, qui porte son nom.

3°. Qu'il fait peupler l'Amérique trop tard, & qu'il est contre toute apparence que ce vaste Continent, & quelques-unes des Isles, qui l'environnent, eussent eu un si grand nombre d'Habitans à la fin du quinziesme siecle, si on n'avoit commencé à les habiter, que depuis deux cent ans. Jean de Laët prétend qu'il n'y a aucune raison de juger que le Déluge, dont la tradition s'est conservée parmi les Américains, n'est pas le Déluge Universel, dont Moÿse nous a décrit l'Histoire dans la Genese.

Outre le Jésuite Espagnol, trois autres Ecrivains ; un François, un Anglois, & un Hollandois, qui ont traité le même sujet, ont passé par l'examen du docte Flamand. Ce sont LESCARTOT, BREVEROOD, & GROTIUS. Il ne connoissoit apparemment pas l'Ouvrage du P. Garcia, dont j'ai déjà parlé, non plus que celui de Jean de SOLORZANO PEREYRA, Jurisconsulte Espagnol, qui a pour titre : *De Jure Indiarum*, dont le premier Volume, où l'Auteur rapporte toutes les opinions des Sçavans sur l'Origine des Américains, fut imprimé en 1629.

Quoiqu'il en soit, Marc Lescarbot, Avocat au Parlement de Paris, étoit un Homme d'esprit, & qui avoit de l'érudition, mais qui donnoit un peu dans le merveilleux. J'ai parlé de lui en plusieurs endroits de mon Histoire. En rapportant les diverses opinions sur la question présente, qui étoient en vogue de son tems, il rejette comme frivoles les applications, que l'on faisoit de quelques Prophéties à ce sujet, sur tout de celle d'ABDIAS à la conversion des Indes Occidentales par le ministère des Espagnols & des François, les seules Nations, qui ayent véritablement entrepris ce grand œuvre; car les Portugais, qui ont converti le Brésil, peuvent être compris sous le nom d'Espagnols, & les Missionnaires des autres Nations de l'Europe, qui ont eu part à la Publication de l'Evangile dans le Nouveau Monde, n'y sont allés que sous la Bannière des Couronnes de France, d'Espagne & de Portugal. En effet Abdias n'a eu certainement en vuë que les Iduméens, & il n'y a pas un mot dans sa Prophétie, qui puisse, avec quelque sorte d'apparence, être appliqué à l'Amérique.

Lescarbot panche un peu plus vers le sentiment de ceux, qui ont transporté dans le Nouveau Monde les Cananéens chassés de la Terre promise par Josué. Il y trouve au moins quelque vraisemblance, en ce que ces Peuples, aussi-bien que les Américains, avoient la coûtume de faire sauter leurs Enfans par-dessus le feu, en invoquant leurs Idoles, & de manger la chair humaine. Il approuve ce que le Pere de Acofta dit des accidens, qui peuvent avoir fait aborder quelques Navi-

D E  
ret en Ame  
l'Europe &  
Partes du  
moins, ou  
comme  
Sesent des  
faire qu'il  
maux, qu'  
politique  
la grosse  
trajet de  
son sent  
tant do  
ture.  
Est-il  
a vécu ta  
Juge, air  
cidental il  
& s'il a co  
la penult  
des Canari  
Canna, ou  
fil, que du  
ou à d'aures  
rapport a ce  
les Anciens  
ton, des v  
cure de l  
l'Amérique.  
dire que les  
Américains, &  
gon, qui, f  
d'ou  
s'empant au  
fremens na  
comme imp

res en Amérique, & du passage par le Nord de l'Europe & de l'Asie. Il croit que toutes les Parties du Continent se touchent, ou du moins, que s'il y a quelque Détroit à passer, comme celui de Magellan, qu'il supposoit séparer deux Continens, il se pourroit bien faire qu'ils n'eussent point arrêté les Animaux, qu'on trouve dans le Nouveau Monde, puisque Jacques CARTIER a vû un Ours de la grosseur d'une Vache, faire à la nâge un trajet de quatorze lieues. Enfin il propose son sentiment propre, qu'il ne paroît pourtant donner, que comme une simple conjecture.

Est-il, croyable, dit-il, que Noé, qui a vécu trois cent cinquante ans après le Déluge, ait ignoré qu'au-delà de l'Océan Occidental il y a une grande partie du Monde; & s'il l'a connu, manquoit-il de moyens pour la peupler? Y avoit-il plus de difficulté à passer des Canaries aux Açores, & des Açores au Canada, ou des Isles du Cap-Verd au Brésil, que du Continent de l'Asie au Japon, ou à d'autres Isles encore plus éloignées? Il rapporte à ce sujet tout ce qu'on trouve dans les Anciens, surtout dans Elien & dans Platon, des vestiges, qui restoient, dit-il, encore de leur tems, de la connoissance de l'Amérique. Il ne voit rien, qui empêche de dire que les Hesperides des Anciens sont les Antilles, & il explique la Fable du Dragon, qui, selon les Poètes, en gardoit les Pommes d'or, des différens Détroits, qui serpentent autour de ces Isles, & que de fréquens naufrages ont pu faire regarder comme impraticables. Il ajoute à cela

beaucoup d'autres observations géographiques, qui ne sont pas toutes fort exactes, & que Jean de Laët réfute très-bien.

Ce Critique remarque aussi avec raison que, si les Cananéens sacrifioient leurs Enfants à leurs Idoles, on ne lit dans aucun endroit des Livres Saints qu'ils fussent Anthropophages. Il convient de la possibilité & de la vraisemblance du passage des Hommes & des Animaux par le Nord dans l'Amérique, & il avouë qu'il est aisé de comprendre comment des Hommes ainsi transplantés dans un Pays désert, & si éloigné, y sont devenus Sauvages & Barbares; mais il regarde comme un vrai Paradoxe, il trouve même du ridicule à imaginer que Noë ait jamais pensé à peupler ce grand Continent. Sa mauvaise humeur, excitée sans doute par quelques-unes des preuves de Lescarbot, qui véritablement ne sont pas de trop bon alloy, l'a empêché de voir ce qu'il peut y avoir de sensé dans cette conjecture. Il est assez ordinaire aux Sçavans d'en user de la sorte: comme si la vérité & la vraisemblance cessent d'être telles, parce qu'on mêle de mauvaises preuves parmi celles, dont on les appuye.

EDOUARD DE BREVEROOD, sçavant Anglois, après avoir réfuté le sentiment insoutenable, qui fait descendre tous les Tartares des Israélites, & montré que l'ignorance de la véritable étymologie du nom de *Tartares*, laquelle vient, non de l'Hebreu, ni du Syriaque, mais du Fleuve *Tartar*, veut que ce soit uniquement cette nombreuse Nation, qui ait peuplé le Nouveau Monde:

& voici ses preuves. 1°. L'Amérique a toujours été plus peuplée du côté de l'Asie, que du côté de l'Europe. 2°. Le génie des Américains a un très-grand rapport avec celui des Tartares, qui ne se sont jamais appliqués à aucun Art; ce qui n'est pourtant pas universellement vrai. 3°. La couleur des uns & des autres est à peu près la même: il est certain que la différence n'est pas considérable; & peut être l'effet de celle du Climat, & des Drogues, dont les Américains se frottent. 4°. Les Animaux féroces, qu'on voit en Amérique, & qu'on ne peut raisonnablement juger y avoir été transportés par Mer, ne peuvent y avoir passé que par la Tartarie. Il répond ensuite à une objection, qu'on lui peut faire sur ce que les Tartares sont circoncis, & il soutient que la circoncision n'a jamais été en usage parmi les Tartares, qu'après qu'ils eurent embrassé le Mahométisme.

De Laët se contente d'exposer cette opinion du docteur Anglois, laquelle consiste à rejeter le sentiment, qui fait descendre les Tartares des Israélites, transférés par Salmanaçar; & à donner à tous les Américains les Tartares pour Ancêtres. Nous verrons ce qu'il pense lui-même de cette origine, lorsque nous exposerons son sentiment propre. Mais il faut auparavant examiner ce qui se passa entre lui & le fameux Hugues Grotius, sur le sujet que nous traitons. La dispute fut très-vive de part & d'autre, & ne fit guères qu'embrouiller la question.

En 1642. Grotius publia un petit Ouvrage in-quarto sous ce Titre: *De Origine Gen-*

*tium Americanarum*, où il commence par supposer que l'Isthme de Panama fut jusqu'au tems de la découverte du Nouveau Monde par les Espagnols une barriere regardée comme impénétrable entre les deux parties de l'Amérique; d'où il conclut, que les Habitans de l'une & de l'autre n'avoient rien de commun dans leur Origine. MILIUS, qu'il ne cite point, avoit avancé ce Paradoxe avant lui. Or, si on en croit le docteur Hollandois, à l'exception de l'Yucatan, & de quelques autres Provinces voisines, dont il fait une classe à part, toute l'Amérique Septentrionale a été peuplée par les Norvégiens, qui y passerent par l'Islande, le Groenland, l'Estotiland, & la Norimbegue. Il avouë néanmoins qu'ils y furent suivis quelques siècles après par des Danois, des Suédois, & d'autres Peuples Germaniques.

Il tire la plus grande partie de ses preuves de la conformité des mœurs & de la ressemblance des noms; mais il faut convenir, que rien n'est plus forcé que ces prétendus rapports, dont il paroît néanmoins fort persuadé, & qu'il ne persuade à personne. Ce qui l'oblige de mettre à part l'Yucatan, c'est l'usage de la circoncision, dont il s'est mis dans la tête qu'on a trouvé des traces dans cette Province, & une prétendue Tradition ancienne des Habitans, qui portoit que leurs Ancêtres avoient été sauvés des flots de la Mer; ce qui a fait croire à quelques uns, ajoute-t'il, qu'ils étoient issus des Hébreux. Il réfute néanmoins cette opinion avec les mêmes argumens à peu près, dont s'est servi Breverood, & il estime, avec Dom Pierre

MARTYR D'ANGLERIE , que les Premiers , qui peuplerent l'Yucatan , furent des Ethiopiens jettés sur cette Côte par une tempête , ou par quelque autre accident. Il juge même que ces Ethiopiens étoient Chrétiens , ce qu'il infere d'une espèce de Baptême usité dans le Pays. Il ne sçauroit disconvenir , que le langage des Amériquains Septentrionaux n'est proprement ni Ethiopien , ni Norvégien , mais cette difficulté ne l'arrête point : il en cherche , comme il peut , la solution dans le mélange des Peuples divers , qui se sont établis dans la suite des tems dans cette partie du Nouveau Monde , & dans leur vie errante , qui les a obligés , dit-il , de se faire de nouveaux jargons.

Il passe de-là aux Nations les plus voisines du Détroit de Magellan , & s'imaginant voir beaucoup de ressemblance entre celles , qui sont établies en-deçà dans le Continent de l'Amérique Méridionale ; & celles , qui demeurent au-delà , il décide que les Premières tirent leur Origine des Dernieres ; & que celles-ci , aussi-bien que les Habitans de la Nouvelle Guinée , sont venuës des Moluques & de l'Isle de Java. Néanmoins le génie particulier des Peruviens , leurs Loix , leurs Coûtumes , leur Police , les superbes édifices , qu'ils avoient construits , & les débris des Navires Chinois , que des Espagnols , dit-il , ont aperçus à l'entrée de la Mer Pacifique , au sortir du Détroit de Magellan , ne lui permettent point de douter , que cette Nation ne soit originairement une Colonie Chinoise ; ce qui se confirme , ajoûte-t-il , par le culte du Soleil également établi dans l'un

& dans l'autre Empire, par la ressemblance de leurs caractères & de leur manière d'écrire, & par la réputation, qu'ont eu les anciens Chinois, d'exceller dans la Navigation. Enfin il rejette l'Origine Tartare ou Scythe des Américains par le peu de conformité, qui se trouve, selon lui, entre les mœurs & les coutumes des uns & des autres : il insiste principalement sur ce que ceux-ci n'ont point de chevaux, dont on sçait, dit-il, que les Scythes ne peuvent absolument se passer.

Pour faire tomber ce système, il suffit de montrer, qu'il porte presque toujours à faux, & c'est ce que le Critique Flamand rend très-sensible. Il ne prouve pas moins bien que Grotius n'est pas plus heureux à attaquer les sentimens des autres, qu'à établir le sien. En effet il observe que tous les Scythes n'ont pas l'usage des chevaux, puisque plusieurs habitent des Pays, qui n'en peuvent pas nourrir; à quoi il ajoute, que dans le sentiment de ceux, qui prétendent que c'est par la Scythie, que l'Amérique a été peuplée, il n'est pas nécessaire de dire, que tous ceux, qui ont pénétré par-là dans le Nouveau Monde, étoient Scythes ou Tartares; que les Pays, qu'il a fallu traverser, n'étoient nullement propres pour les chevaux; que la coutume des Scythes, quand ils se voyent contraints de passer quelque Détroit de Mer, est de tuer leurs chevaux, de les écorcher, & de couvrir de leurs peaux les Bâtimens, sur lesquels ils s'embarquent. Il soutient enfin que, selon toutes les apparences, ces transmigrations se sont faites assez peu de tems après la dispersion des petits-fils de

Noë, & qu'alors les Scythes & les Tartares pouvoient bien ne pas encore faire usage des Chevaux.

Il prouve l'antiquité de ces Colonies par la multitude des Peuples, qui habitoient l'Amérique Septentrionale, lorsqu'on en fit la découverte; & quant à l'impossibilité prétendue de franchir l'Isthme de Panama, il en fait voir l'absurdité par le peu d'obstacles, que les Européens ont trouvé dans ce passage. Il entreprend ensuite de montrer, que les Américains les plus Septentrionaux ont beaucoup plus de ressemblance, soit dans les traits du visage, soit dans la couleur, soit dans la maniere de vivre avec les Scythes, les Tartares & les Samojedes, qu'avec les Norvégiens & les Peuples Germaniques; & sur ce que Grotius fait partir ceux-ci de l'Islande, il remarque fort bien que cette Isle n'a commencé d'être peuplée par les Norvégiens qu'à la fin du IX<sup>e</sup>. siècle de l'Ere Chrétienne; qu'alors même il n'y passa que quelques Familles, & qu'ainsi elle ne fut pas si tôt en état d'envoyer en Amérique des Colonies assez nombreuses, pour avoir produit tant de milliers d'Hommes, qui dans le quinzième siècle remplissoient ces vastes Contrées.

La route, que Grotius fait prendre à ses Norvégiens, fournit encore à son Adversaire de puissantes armes pour le combattre. Il lui fait observer, que le Groënland est entrecoupé de vastes & profonds Détroits de Mer presque toujours glacés, que tout le Pays est couvert de neiges très-hautes, & qui ne fondent jamais entièrement; que la Frislan-

de , si elle existe , ne peut être qu'une partie de Groënland , ou de l'Islande ; & qu'il n'y a nul fond à faire sur tout ce qu'en ont débité les deux Freres Zanis : que l'Estotiland , suivant le rapport de ces deux Nobles Véritiens , est fort éloigné de la Frislande , puisque de leur tems il n'y avoit aucun Commerce entre ces deux Pays , & que ce fut par un pur hasard , que des Pêcheurs eurent connoissance de ce Dernier ; que ce Royaume enchanté , dont le Souverain avoit une si magnifique Bibliothèque , a disparu depuis qu'on a parcouru le Nord de l'Amérique ; que la Norimbegue , où Grotius conduit les Norvégiens , n'est gueres moins fabuleuse ; que ce nom , dans lequel ce Sçavant trouve avec complaisance un si grand rapport avec celui de Norvége , n'est pas le nom du Pays , mais un nom factice , dont personne ne connoît le Parrain ; que les Naturels du Pays l'appelloient *Agguncia* ; que ce Pays est bien éloigné au Sud de l'endroit , où l'on avoit supposé qu'étoit l'Estotiland , puisqu'il fait partie de la Côte Méridionale de la Nouvelle France , entre l'Acadie & la Nouvelle Angleterre.

Grotius avoit beaucoup appuyé sur la terminaison en *are* , si commune dans l'Ancien & le Nouveau Mexique. Laët le tire de ce retranchement , en faisant voir que presque tous ces noms sont modernes , & de la façon des Espagnols. Il renverse avec la même facilité l'argument , que Grotius tiroit des Traditions des Mexiquains , en observant que quand ces Peuples se sont placés aux environs du Lac de Mexico , ils y ont trouvé

quantité de Barbares, qui parloient toutes sortes de Langues, entre lesquelles il n'y avoit aucune affinité, ni aucune sorte d'analogie; de sorte qu'après les avoir subjugués, ils furent contraints d'établir des Interprètes pour les pouvoir gouverner. Cette vaine ressemblance de noms avoit encore fait imaginer à Grotius dans la Californie un Peuple *Alavard*, qu'il fait descendre des Lombards; Laët lui répond que le nom d'*Alavard* pourroit bien n'avoir point d'autre fondement, que celui d'*Alvarado*, Capitaine Espagnol, qui avoit suivi Fernand Cortez au Mexique, & peut-être aussi dans la Californie, dont on sçait que ce Conquérent en a fait la première découverte.

Laët fait voir ensuite que Grotius ne réussit pas mieux à montrer une conformité de Mœurs, de Coûtumes, de Traditions, & de Forme de gouvernement entre les Américains Septentrionaux & les Norvegiens; presque tout ce qu'il en rapporte, étant fondé sur de faux Mémoires. Puis il vient à l'argument, que tire son Adversaire de la Circoncision & du Baptême prétendu des Peuples de l'Yucatan. Il soutient d'abord qu'il est contre toute vraisemblance d'aller chercher un Pays renfermé entre des Colonies Norvegiennes, pour y placer des Africains, qui auroient dû plus naturellement prendre Terre au Brésil, ou du moins s'arrêter aux Antilles, qu'ils auroient rencontrées sur leur passage, en supposant qu'ils auroient passé le Tropic. Il avouë que D. Pierre Martyr d'Anglerie en parlant des Peuples de l'Yucatan, dit que plusieurs étoient circoncis; mais il prétend que cet Auteur Italien a été mal informé, puisque,

ni Antoine de HERRERA, ni le Pere de Acosta, ni Oviedo, dont l'autorité est fort supérieure à la sienne, n'ont parlé ni de cette Circonscription, ni de ce Baptême, ni des Croix dressées sur les Tombeaux, que comme de pures Fables. Enfin, pour faire passer des Abyssins en Amérique, il falloit les faire partir de la Côte Occidentale d'Afrique, & Laët assure que Grotius s'est trompé, en avançant que les Etats du Roi d'Ethiopie s'étendoient jusques-là. Il est cependant certain par des Relations Portugaises que le Roi de Benin relevoit du Monarque Abyssin.

Laët dit peu de choses sur la maniere, dont Grotius prétend que l'Amérique Méridionale a été peuplée par les Habitans des Terres, qui sont au Sud du Détroit de Magellan; il se contente de remarquer que ces Terres ne sont que des Isles, & qu'au-delà, jusqu'aux Terres Australes, il y a une étendue immense de Mer: qu'on ne sçait pas encore au juste ce qu'il y a entre ces Terres & la Nouvelle Guinée, & que tous les Américains Méridionaux, sans en excepter les Peuples, qui étoient soumis aux Incas du Perou, parloient une infinité de Langues différentes. Les preuves, sur lesquelles Grotius établissoit l'Origine Chinoise des Peruvians, ne paroissent pas beaucoup plus solides à son Censeur.

Premierement, dit-il, le caractère des deux Nations, & leur goût pour les Arts sont extrêmement opposés. En second lieu, personne n'a encore dit que les Chinois aient jamais adoré le Soleil; & quand cela seroit, ce culte est commun à tant de Peuples, qu'on

n'en

n'en pe  
tion pe  
Perou,  
mais  
combin  
ou l'ou  
quaint  
tu, for  
qu'il ve  
Grotiu  
pè, en  
voient  
nois,  
perpe  
qui a  
lailo d  
même  
connou  
forte de  
avoir  
mier de  
être qu  
téc qu  
fait aume  
Perou  
Enin,  
dans mon  
bris de Nav  
fume. La ch  
États à croir  
de la Chine  
semble teller  
ment de pre  
sides, que l  
à les Péruvi  
(\*) En de  
Tome

n'en peut tirer aucun argument dans la question présente. Il est vrai que les Incas du Perou, aussi-bien que les Monarques Chinois, se disoient les Fils du Soleil ; mais combien d'autres Princes ont pris ce titre, ou l'ont reçu de leurs Sujets ? Les Méxiquains ne le donnerent-ils pas même à Cortez, soit pour lui faire honneur, soit parce qu'il venoit de l'Orient. En troisième lieu, Grotius s'est encore plus grossièrement trompé, en assurant que les Peruviens se servoient de Caracteres figurés, comme les Chinois, & les plaçoient comme eux, en lignes perpendiculaires ; puisque le Pere de Acolta, qui a demeuré longtems au Perou, & Garcilasso de la VEGA, qui y étoit né du Sang même des Incas (a), assurent qu'on n'y connoissoit ni Caracteres, ni l'usage d'aucune sorte d'écriture. Ce que le Docte Hollandois avoit ajouté, que MANGO CAPA, le Premier des Incas, étoit Chinois, ne pouvoit être qu'une conjecture, ou une fable inventée par quelque Voyageur ; car il n'en est fait aucune mention dans les Traditions du Perou.

Enfin, Laët déclare qu'il n'a jamais lu dans aucun Auteur qu'on ait trouvé des débris de Navires Chinois dans la Mer Pacifique. La chose lui paroît même assez difficile à croire, par la raison, que, pour aller de la Chine au Perou, les Vents sont toute l'année tellement contraires, qu'il seroit plus court de prendre le grand détour par l'Occident, que la route directe. Il ajoute que, si les Péruviens descendoient des Chinois,

(a) Il en descendoit par la Mer.

ils auroient conservé du moins quelques vestiges de l'art de naviguer, & l'usage du fer, au lieu qu'ils ne connoissoient ni l'un, ni l'autre; qu'il étoit donc bien plus naturel de faire venir les Peruviens & les Peuples du Chili, leurs Voisins, de quelque Nation Indienne. Il y en a toujours eu d'assez policées, pour être capables de donner naissance à un Empire tel, qu'étoit celui du Perou.

Grotius répliqua; mais en Ambassadeur, & en Sçavant étonné de ce qu'on avoit osé le contredire. Laët un peu piqué, le ménagea moins dans sa repartie: il lui fit voir qu'il ne disoit rien de nouveau, que des injures, & prétendit que dans une dispute purement littéraire, le caractere d'Ambassadeur ne donnoit aucun avantage à un Ecrivain, ni aucun poids à ses raisons.

Grotius triomphoit de ce que son Adversaire étoit convenu que le Groenland avoit été peuplé par les Norvégiens: voilà donc, disoit-il, une partie de l'Amérique: donc les Habitans tirent leur origine de la Norvege. Or qui auroit empêché ces Norvégiens Groenlandois d'aller plus loin? Il ne s'agit pas, répond de Laët, de sçavoir si quelques Peuples du Nord ont passé en Amérique par le Groenland; mais si tous les Américains viennent de la Norvége; & je soutiens que cela est impossible. ANGRIMUS JONAS, Islandois, assure que la premiere découverte du Groenland n'a été faite qu'en 964. Herrera & GOMARA nous apprennent que les *Chichimeques* s'établirent sur le Lac de Mexico en 721. Ces Sauvages venoient du Nouveau Mexique & du voisinage de la Califor-

nie. Telle est la Tradition constante des Méxiquains : l'Amérique Septentrionale avoit donc des Habitans plusieurs siècles avant qu'elle en ait pû recevoir de la Norvege par le Groenland.

Il n'est pas moins constant que les vrais Méxiquains fonderent leur Empire en 902 , après avoir subjugué les *Chichimeques* , les *Otomias* , & les autres Barbares , qui s'étoient emparés des environs du Lac de Mexico : & le Pere de Acoſta nous aſſûre que chacun de ces Peuples avoit ſa Langue particulière. On ſçait d'ailleurs que les Méxiquains venoient eux-mêmes de la Californie , ou du Nouveau Méxique , & qu'ils avoient fait , du moins pour la Plûpart , le voyage par Terre. Ils ne ſont donc point venus de la Norvege.

Grotius ayant ainſi erré dans le principe par un Anachroniſme évident , tout ce qu'il bâtit ſur ce fondement , n'eſt plus qu'une ſuite de ce premier égarement : & ſon Antagoniſte , qui , avec toute la liberté Belgique , croit être en droit de ne le regarder que comme un ſçavant dont le ſyſtème lui paroit ruineux , & qui , offeñſé à ſon tour de ce que l'ayant attaqué avec aſſez de modération , il n'en avoit pas reçu le retour de politèſſe , qu'il en attendoit , le ſuit pas à pas dans tous ſes écarts , & les lui remet ſans ceſſe devant les yeux.

Le docte Ambaſſadeur ſ'imaginoit avoir lû dans Herrera que les Inſulaires de *Baccalaos* reſſembloit parfaitement aux Lapons. Laët , après avoir proteſté qu'il n'a pu trouver ce fait dans l'Hiſtorien Eſpagnol , repete ce qu'il avoit déjà dit , qu'il ne nie point

que quelques Amériquains n'ayent pu avoir tiré leur origine de l'Europe ; puis ramenant son Adverfaire au Mexique, il lui demande ce que peuvent avoir de commun les Mexiquains avec les Habitans de l'Isle Bacalaos ? Il avouë ensuite qu'Herrera parle d'une espece de Baptême, & de Confession usitée dans l'Yucatan & dans les Isles voisines, mais il soutient que le Culte de ces Barbares étoit mêlé de tant d'impiétés, & si manifestement Idolâtre, qu'on ne peut raisonnablement supposer qu'ils l'eussent reçu des Abyssins Chrétiens. Il ajoûte qu'il est bien plus naturel d'attribuer toutes ces marques équivoques de Christianisme & de Judaïsme, qu'on a cru appercevoir en plusieurs Provinces du Nouveau Monde, au Démon, qui a toujours affecté de contrefaire le Culte du Vrai Dieu. Cette remarque est de tous les bons Auteurs, qui ont parlé de la Religion des Peuples nouvellement découverts, & fondée sur l'autorité des Peres de l'Eglise.

Sur ce que Grotius ne trouvoit point de difficulté à dire que les Ethiopiens avoient pû, avec le tems, changer leur couleur sous un Soleil moins brûlant, que celui, qu'ils avoient quitté, Laët lui répond que les peuples Blancs peuvent bien perdre un peu de leur blancheur sous un Climat plus chaud, que celui, où ils sont nés ; mais qu'il est sans exemple que les Descendans d'un Noir soient devenus blancs dans un Pays froid, & que la couleur des Negres ne vient pas seulement de l'ardeur du Soleil, puisque les Brasiliens & tant d'autres, qui habitent sous les mêmes paralleles, ne l'ont point. Enfin, il releve une

dernière erreur de Grotius, qui s'étoit persuadé que les Chinois ne connoissoient point l'Imprimerie avant l'arrivée des Portugais dans leur Pays, & par-là vouloit se tirer d'une objection, qu'on auroit pû faire contre son système de l'Origine Chinoise des Peruvians.

Il me paroît qu'il n'y a rien à ajoûter à la Critique, que Jean de Laët a publiée du sentiment du célèbre Grotius; il faut voir maintenant, s'il a été aussi heureux à bien établir le sien. Il rapporte d'abord, sur l'autorité de quelques Auteurs cités par Pline, mais qui ne paroissent pas avoir été fort habiles Géographes, que dans quelques Isles peu éloignées de l'Afrique, & du nombre desquelles sont les Canaries, on a vû des Edifices anciens, preuve certaine qu'elles avoient été habitées avant leur découverte par les Européens. Il faut convenir, dit-il, que puisqu'elles ont été dans la suite entièrement désertes, les Habitans se sont retirés ailleurs, & il y a bien de l'apparence qu'ils ont passé en Amérique, le trajet n'étant ni long, ni difficile.

Cette Transmigration, suivant le calcul de ces Auteurs, doit être arrivée il y a environ deux mille ans: alors les Espagnols étoient fort inquiétés par les Carthaginois, & peu de tems après ils ne le furent pas moins par les Romains. Or n'est-il pas naturel de penser que plusieurs d'entre eux songerent à se réfugier en des Pays, où ils n'eussent pas à craindre qu'on vînt encore troubler leur repos? Et qui a pu les empêcher de se retirer dans les Antilles, en passant

par les Açorres , qui sont à moitié chemin : Les Bâtimens des Carthaginois étoient fort propres pour cette navigation , & pouvoient servir aux Espagnols de modèles pour en construire de semblables. Ils avoient devant les yeux l'exemple assez récent du célèbre HANNON , Carthaginois , qui avoit navigué fort loin à l'Occident. Il n'y a pas moins de vraisemblance à dire que des Isles du Cap Vert on ait traversé au Bresil. Les *Autololes* , que Pline a placés dans leur voisinage , étoient Getules , & non pas Ethiopiens ; leur couleur & leurs mœurs conviennent assez avec celles des Brasiliens.

La Grande-Bretagne , l'Irlande , & les Orcaades paroissent aussi au Sçavant d'Anvers très propres à fonder une conjecture toute semblable en faveur de l'Amérique Septentrionale. Il rapporte à ce sujet ce qui est marqué dans l'Histoire du Pays de Galles , écrite par le Docteur David POWEL , sous l'année 1170. MADOC , dit cet Historien , un des Fils du Prince OWEN GUYNETH , las & rebuté des Guerres Civiles , qui s'étoient élevées entre ses Freres après la mort de leur Pere , arma plusieurs Vaisseaux , les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour un voyage de long cours , & alla chercher de nouvelles Terres à l'Occident de l'Irlande. Il en trouva de très-fertiles , & qui n'étoient point habitées : il y débarqua une partie de son Monde , puis retourna en Angleterre , où il fit de nouvelles Recrues , qu'il mena dans sa Colonie. Laët paroît faire beaucoup de fond sur cette Histoire , & il en conclut qu'on a pu former de pareilles Entreprises

dans toutes les Isles Britanniques. Il seroit à souhaiter, ajoute-t'il, qu'on se fût appliqué à comparer les Langues de quelques-unes des Régions de l'Amérique Septentrionale avec celles de l'Irlande & du Pays de Galles.

De-là il vient aux Scythes, & fait un parallèle de leurs mœurs avec celles des Américains. Il prouve d'abord, par le témoignage de Pline, que ce nom étoit autrefois commun à toutes les Nations Septentrionales de l'Asie & de l'Europe; & qu'on le donnoit même quelquefois aux Sarmates & aux Germains, quoique dans la suite on l'ait restreint aux Peuples, qui habitoient à l'extrémité du Nord, où plusieurs ont été lontems ignorés du reste du Monde. Il prétend que parmi eux il y avoit beaucoup d'Anthropophages; que tous ont pû envoyer des Colonies en Amérique, & que, si on lui objecte qu'il n'y a d'Anthropophages, que dans l'Amérique Méridionale, c'est que tous ceux, qui étoient dans ce détestable usage y ont passé. Il pouvoit sans doute s'épargner la peine de répondre si mal à une objection, que Personne ne lui auroit apparemment faite, puisque plusieurs Américains Septentrionaux ont toujours été, & sont encore Anthropophages: mais continuons de le suivre dans l'exposition de son systême. Je dis son systême, car, où les Mémoires manquent pour constater le vrai, c'est une nécessité pour lui, comme pour tous ceux, qui traitent cette question, d'avoir recours au vrai-semblable, & il doit suffire de ne s'en pas éloigner.

Pline, à la vérité, dit que les Scythes se picquoient d'avoir beaucoup de Chevaux;

mais il ne le dit point de tous les Scythes. STRABON parle de plusieurs, qui étoient au Nord de la Mer Caspienne, & dont une partie menotent une vie errante : ce qu'il rapporte de leurs mœurs & de leur façon de vivre, s'accorde en bien des choses avec ce qu'on a remarqué dans les Sauvages de l'Amérique : & il n'est pas fort étonnant, ajoute Laët, que ces rapports ne soient pas absolument parfaits ; car ces Peuples, avant même que de sortir de leur Pays différoient déjà les uns des autres, & ne portoient pas le même nom : le changement de demeure a fait le reste. On trouve les mêmes rapports entre plusieurs Nations Américaines, & les Samojesdes établis sur le grand Fleuve Oby, tels que les Russiens nous les ont représentés ; & il est bien plus naturel de supposer que des Colonies de ces Peuples ont passé en Amérique, en traversant la Mer Glaciale sur leurs traînes, que de faire faire aux Norvégiens tout le chemin, que Grotius leur a tracé. Outre que les Américains tiennent beaucoup moins de ceux-ci, que des Samojesdes & des Scythes Nomades.

De l'Amérique Septentrionale Laët passe à la Méridionale, & examine si elle a pu recevoir des Habitans par la Mer Pacifique. Les Isles de Salomon sont à huit cent lieues des Côtes du Perou, & on sçait aujourd'hui qu'elles sont séparées des Terres Australes par une Mer, dont on ne connoît point encore toute l'étenduë. Le Pere de Acosta ne les croyoit pas fort éloignées de la Nouvelle Guinée, qu'il jugeoit être un Continent : mais le Chevalier Richard HAWKINS Anglois, prétend avoir vérifié que

c'est une Isle. Il faut donc , continuë le docte Flamand , que l'Amérique Méridionale ait été peuplée par cette grande Terre Australe , la même que Dom Pierre Ferdinand Giros , Portugais , & Dom Ferdinand de Quiros , Espagnol , rangerent l'espace de huit cent lieues en 1609. & en 1610. ( a ) Ce Dernier , qui a donné son nom à une partie de cette Terre , marque dans sa Lettre au Roy Catholique que le Pays où il débarqua en plusieurs endroits , étoit fort peuplé , & qu'il y avoit vû des Hommes de toutes les couleurs. Mais n'est-il pas étrange que Laët aime mieux faire peupler l'Amérique Méridionale par une Terre , qui en est séparée par une Mer immense , & beaucoup plus que du reste du Monde , que par la Septentrionale , laquelle , en supposant qu'elle a été peuplée la première , doit naturellement avoir fourni des Habitans à tout le Nouveau Monde.

Pour appuyer ce qu'il avoit déjà dit , que l'Amérique n'a pû être peuplée par la Mer Pacifique , il observe que les vents de la partie de l'Est , qui y regnent toujours , ne permettent point de naviguer d'Occident en Orient ; puis il examine plusieurs Langues Américaines pour les confronter , & ce n'est point-là le meilleur endroit de son Ouvrage ; au moins , si nous en jugeons par l'Extrait , qu'il nous donne d'un Vocabulaire Huron , pour opposer cette Langue à celle du Mexique ; car il l'a tiré du Frere Gabriel Saghart ;

( a ) Voyez dans les Voyages de Quiros , & Fastes Chronologiques à quelle est la vraie situation des Isles de Salomon.

Recollet, qui entendoit très-peu le Huron.

Il ne paroît pas mieux instruit de la Religion des Sauvages du Canada dans laquelle il tâche de trouver des vestiges, qui le puissent conduire à leur première Origine; & en effet tout cet étalage d'érudition ne le mène pas bien droit à son but. D'ailleurs, quoique Personne de son tems n'ait fait une étude plus suivie, & n'ait parlé plus exactement que lui des Indes Occidentales, il trouveroit aujourd'hui bien des choses à réformer dans son Ouvrage.

Il finit par l'exposition, qu'il fait en peu de mots du sentiment d'Emmanuel de MORAËZ, Portugais, tiré du vintième Livre de son Histoire du Bresil, laquelle n'est pas encore imprimée. Suivant cet Auteur, ce sont les Carthaginois & les Israélites, qui ont peuplé toute l'Amérique. Sa preuve, à l'égard des Premiers, est qu'ils ont fait des découvertes bien loin de l'Afrique, & que le Sénat de Carthage en interrompit le cours, d'où il est arrivé que ceux, qui se trouvoient alors dans les Pays nouvellement découverts, n'ayant plus aucun commerce avec leurs Compatriotes, & manquant de beaucoup de choses, sont tombés dans la barbarie. Quant aux Israélites, Moraëz prétend que, pour trouver un rapport parfait entre eux & les Brasiliens, il ne manque à ceux-ci que la Circoncision. Ce seroit encore beaucoup, si on considère l'attachement invincible de ceux-là à cette pratique. Mais il y a bien d'autres points aussi essentiels, en quoi ces deux Nations different, & je puis assurer que cette prétendue ressemblance, qui a tant frappé l'Hif-

torien Portugais , est tout au plus un faux air , qui saisit au premier coup d'œil , & disparoît , quand on y regarde de près , & qu'on ne s'est pas laissé prévenir.

Jean de Laët ayant donc bien réfuté les opinions , qu'on avoit avancées jusqu'à lui ; & n'ayant pas prouvé la sienne avec le même succès, un Sçavant Hollandois, nommé Georges de HORN, entra dans la lide ; & il y entra avec d'autant plus de confiance, qu'il crut tirer un grand avantage des nouvelles découvertes, que ses Compatriotes & les Anglois venoient de faire au Nord de l'Asie, de l'Europe, & de l'Amérique.

Après avoir rapporté tout ce qu'on a jamais imaginé, c'est-à-dire, tout ce qu'on trouve dans le Pere Garcia, & dans Solorzano sur le sujet, qu'il entreprend de traiter, il met dans tout son jour la difficulté de prendre son parti ; difficulté fondée sur le peu de connoissance, que nous avons des extrémités de la Terre, du côté du Nord & du côté du Sud, & sur ce que les Espagnols, qui les Premiers ont découvert le Nouveau Monde, en ont ruiné les plus anciens monumens : témoin ce grand Chemin double de Quito à Cuzco ; Entreprise, à laquelle les Romains mêmes n'ont rien exécuté de comparable (a). Il ne craint pourtant pas de se promettre un heureux succès de ses recherches, & trouve que le Pere de Aosta décide bien légèrement qu'on ne peut sans témérité se répondre de réussir dans cette Entreprise. Voyons s'il n'a pas lui-même justifié ce

(a) Voyez M. BERCIER, sur les Grands Chemins des Romains.

qu'il blâme dans l'Auteur Espagnol.

Il déclare d'abord qu'on ne croit pas possible que l'Amérique ait été peuplée avant le Déluge, vû le peu de tems, qui s'est écoulé depuis la Création du Monde, jusqu'à ce grand événement. De très-habiles Gens ont pourtant cru que dès-lors il y avoit autant d'Hommes sur la Terre, qu'il y en a aujourd'hui, du moins la chose est-elle possible, & c'en est assez pour ne point assurer le contraire. Il faut avoier néanmoins que de Hornn n'est pas seul de son sentiment; mais ce qu'il ajoûte, ne donne pas une grande idée de son exactitude, ou de sa bonne foi. Selon lui, Lescarbot fait naître Noë dans le Nouveau Monde; cependant l'Historien François n'a rien écrit, qui approche de ce Paradoxe.

Il pose ensuite pour principe qu'après le Déluge, les Hommes & les Animaux Terrestres ont pénétré dans l'Amérique par Terre, par Mer, de dessein formé, & par hasard; que les Oiseaux y ont passé en volant; ce qui ne doit point paroître étrange, puisqu'on en a vû suivre pendant trois cent lieues des Vaisseaux, sans s'arrêter, & qu'il se rencontre par-tout des Rochers, & des Isles, où ils peuvent se reposer. Ainsi, selon lui, Jean de Laët a eu raison de dire que l'article des Oiseaux ne fait aucune difficulté. Tout le monde ne sera pourtant pas de leur avis, car combien connoissons-nous de Volatilles, qui ne peuvent ni nâger, ni voler si loin? Le Pere de Acoſta a aussi très-bien observé, au jugement du docte Hollandois, que les Bêtes Fauves ont pu trouver un pas-

sage libre par les Terres, & que, si l'on n'a rencontré dans le Nouveau Monde, ni Chevaux, ni Bœufs, il pouvoit ajouter, ni Elephans, ni Chameaux, ni Rhinoceros, ni beaucoup d'autres, c'est que les Nations, qui y ont passé, n'en avoient point l'usage, ou n'ont pas eu la commodité de les y conduire. Il y a cependant des Bœufs en Amérique, mais d'une espece très-differente de tous ceux, que nous connoissons dans notre Hémisphere.

Pour ce qui est des Hommes, de Hornn exclut de l'Amérique, 1°. Les Ethiopiens, & tous les Noirs, tant de l'Asie, que de l'Afrique, le peu de Negres, qu'on a trouvé dans la Province de *Careta*, y ayant sans doute été conduits peu de tems auparavant par quelque accident, ou par quelque hazard. 2°. Les Norvégiens, les Danois, les Suédois, les Celtes, en un mot, tous les Peuples du Nord & du milieu des Terres de l'Europe & de l'Asie. Cependant les Celtes & les anciens Bretons étoient grands Navigateurs & autant portée qu'aucun autre Peuple, de se transporter en Amérique. 3°. Les Samoïedes & les Lapons. Sa raison pour exclure toutes ces Nations, est qu'en Amérique on ne voit personne, qui ait les cheveux blonds & frisés, ni qui porte de la barbe, si ce n'est les *Miges*, dans la Province de *Zapoteca*, les *Scheries*, vers *Rio de la Plata*, & les *Malopoques*, dans le Bresil. Les Esquimaux ont aussi les cheveux blonds; & ces exceptions ne laissent pas d'embarrasser.

Tous les Indiens de l'Asie, continuë de Hornn, croient la Métempsychose: donc ils n'ont point passé en Amérique, où on ne

la connoit point. Cependant de bons Auteurs, & surtout le Sçavant KOEMPFER, prétendent que la Métempsychose n'a été portée aux Indes, que par XACA, qui vraisemblablement étoit un des Prêtres Egyptiens, que Cambise chassa de leur Pays, quand il en eut fait la conquête. Avant lui, la Religion du Feu, & le Culte du Soleil, étoient répandus dans la Perse & dans les Indes, & l'un & l'autre sont fort anciens dans une bonne partie de l'Amérique. Autre preuve, qui ne me paroît pas plus convainquante, quoiqu'appuyée de l'autorité de DIONORE de Sicile. Les Indiens n'ont jamais, dit-on, envoyé de Colonies hors de chez eux : donc ils n'ont point contribué à peupler le N. Monde. Ces propositions générales sont bien difficiles à démontrer, sur-tout par rapport à un Pays tel que les Indes, occupé par tant de Nations, de mœurs, d'usages, & de génies si différens.

Les Grecs & les Latins sont encore exclus du Nouveau Monde. Ils ne pouvoient pas, selon notre Auteur, naviguer au-delà de Cadix, par la raison, que les Carthaginois, puissans sur la Mer Atlantique, ne les y auroient pas soufferts. Cette preuve me paroît bien foible, sur-tout par rapport aux Grecs, qui ayant fondé Cadix, pouvoient y être assez forts pour tenir la Mer malgré les Carthaginois. J'aimerois mieux dire qu'HERCULES s'étant persuadé qu'il n'y avoit rien au-delà de cette Mer, il n'est pas venu à l'esprit de ses Compatriotes de s'y embarquer, ce qui ne seroit pourtant qu'une conjecture assez aisée à détruire.

Enfin, les Chrétiens, les Hébreux, les

Mahométans, si on en croit de Hornn, ne se sont point établis dans le Nouveau Monde; & si ce Sçavant ne rejette pas absolument tout ce qu'on a publié des Croix, du Baptême, de la Circoncision, de la Confession, des Jeûnes, & des autres pratiques de Religion, dont on a prétendu avoir trouvé des vestiges dans l'Yucatan & ailleurs, nous allons voir quel égard il y a eu dans l'arrangement de son système, dont voici le plan.

Il suppose d'abord que l'Amérique a commencé d'être peuplée par le Nord; & regardant comme une supposition dénuée de fondement, la Barrière de l'Isthme de Panama, que Grotius a cru n'avoir point été franchie avant les Espagnols, il soutient que les premières Colonies sont allées beaucoup au-delà, puisque l'on rencontre dans toute l'étendue de ce Continent; dans la Partie Méridionale, comme dans la Septentrionale, des traces certaines du mélange des Nations du Nord avec celles, qui sont venues d'ailleurs. Il croit que les premiers Fondateurs de ces Colonies sont des Scythes; que les Phéniciens & les Chartaginois ont abordé ensuite en Amérique par l'Océan Atlantique, & les Chinois par la Mer Pacifique, mais que de tems en tems d'autres Peuples ont pû y passer par quelque-une de ces voyes, ou y avoir été jettés par la Tempête; enfin, que quelques Chrétiens & quelques Juifs ont pû s'y trouver transportés par quelque événement semblable, mais dans un tems, où tout ce Nouveau Monde étoit peuplé.

Il observe, ce me semble, très-bien que les

Géans, qu'on a pu voir en quelques endroits de l'Amérique, ne prouvent rien; que si dans les premiers siècles ils étoient moins rares, on ne peut pas dire qu'ils ayent jamais fait un Corps de Nation; que comme leurs Descendants n'ont pas tous hérité de leur taille, des hommes d'une structure ordinaire ont pu produire, & produisent encore aujourd'hui de ces Colosses, ainsi qu'on le peut voir dans les Relations modernes de la Virginie, & du Sénégal. Jusqu'ici il ne dit rien de nouveau, & la plupart de ces observations avoient été faites avant lui: mais voici du neuf, qui lui est propre: il passe de la possibilité au fait, & des conjectures aux assertions, & cet essor une fois pris, il va fort loin: suivons-le, il nous divertira, & de tems en tems il nous dira d'assez bonnes choses.

Laisant à part les Scythes, qu'il suppose avoir passé par le Nord en Amérique, & y avoir formé les premières Peuplades, il établit une première transmigration de Phéniciens, en posant pour principe que dès les premiers tems ils ont été Navigateurs, & ont rempli tout notre Hémisphère de leurs Colonies: mais il est bon d'observer, que sous le nom de Phéniciens, il comprend aussi les Cananéens. Il trouve dans STRABON que les Phéniciens sont entrés dans la Mer Atlantique, & ont bâti des Villes au-delà des Colonnes d'Hercules. APPIEN, continuë-t'il, & PAUSANIAS ont écrit que les Carthaginois, qui étoient originaires de Phénicie, ont couvert toutes les Mers de leurs Flottes: HANNON a fait le tour de l'Afrique; les Cana-

ries étoient connuës des Anciens. On ſçait d'ailleurs que les premiers Phéniciens établis en Afrique y ont eu à ſoutenir de grandes guerres contre les Naturels du Pais, qui leur ruinerent plus de trois cent Villes dans la Mauritanie. ERASTOTHENE est ici ſon garant, & il préfere l'autorité de cet ancien Ecrivain à celles de Strabon & d'ARTEMIDORE, qui le contredifent. Oû ces Phéniciens, ajoute-t'il, auroient-ils pû ſe retirer après de ſi grandes pertes, que dans l'Amérique ?

Cette premiere Transmigration lui paroît certaine, dès qu'elle est poſſible, & il la juge très-ancienne; mais il ſe mocque d'OPMEER, qui a avancé que les Afriquains des environs du Mont Atlas ont navigué en Amérique avant le Déluge. Il croit bien que tout ce que Platon a dit de l'Atlantide, n'eſt pas exact, mais il prétend qu'il y a du vrai dans la description, qu'il en fait. Il obſerve qu'on a nommé Atlantides toutes les Iſles, qui ſont à l'Occident de l'Afrique, & il eſtime vraisemblable que l'Atlantide de Platon étoit dans l'Amérique, & qu'elle a été ſubmergée par le Déluge, dont il reſte encore quelque leger ſouvenir parmi les Amériquains. Il dit encore que, ſelon Pierre Martyr d'Anglerie, les Inſulaires des Antilles racontotent que leurs Iſles avoient été autrefois jointes à la Terre-ferme, & n'en avoient été ſéparées, que par des Tremblemens de Terre, & de grandes Inondations: qu'on trouve encore dans le Pérou des veſtiges d'un Déluge, & que toute l'Amérique Méridionale eſt pleine d'eau. Il auroit pû y joindre la

Septentrionale, où la Nouvelle France seule a plus d'eaux, que tout le reste de ce grand Continent.

Diodore de Sicile a écrit que les Phéniciens avoient navigué fort loin dans l'Océan Atlantique, & forcés par des Tempêtes, avoient pris Terre à une grande Isle, à l'Occident de la Lybie, où ils avoient trouvé un Terrain fertile, des Fleuves navigables, & de somptueux Edifices. De Hornn explique ceci de la seconde Transmigration de ces Peuples en Amérique. Diodore ajoute que dans la suite les Carthaginois, vexés par les Tyriens & par les Habitans de la Mauritanie, qui ne leur donnoient ni paix, ni trêve, menerent dans cette Isle des Colonies, & tinrent la chose secrète, afin d'avoir toujours de ce côté-là une retraite assurée, en cas de disgrâce. D'autres Auteurs, que de Hornn ne nomme pas, ont prétendu que ces Voyages se faisoient à l'insçû des Magistrats, lesquels s'appercevant que leur Etat se dépeuploit, & ayant découvert la source de ce désordre, défendirent cette navigation sous de très-grièves peines.

Enfin, la troisième Transmigration des Phéniciens dans le Nouveau Monde fut occasionnée, selon notre Auteur, par un Voyage de trois ans, que fit la Flotte Tyrienne, qui étoit au service de Salomon. D'abord, sur l'autorité de Joseph, il assure qu'Asiongaber, où se fit l'embarquement, est un Port de la Méditerranée. La Flotte, ajoutet-il, alloit chercher des Dents d'Eléphants & des Paons sur la Côte Occidentale d'Afrique, qui est *Tharsis* : c'est aussi le sentiment de

MONSIEUR HUET : puis de l'Or à *Ophir*, qui est *Haiti*, l'Isle Espagnole : Christophe Colomb l'avoit dit avant lui, selon quelques-uns, & Vatable a certainement été du même sentiment. De Hornn revenant ensuite aux Isles Atlantiques, veut nous persuader que les Phéniciens y ont eu en divers tems des Colonies, & que la *Cerné* des Anciens est la Grande Canarie, laquelle doit son nom aux Cananéens, qui s'y réfugièrent.

Une des Canaries s'appelle *la Gomera* : le docte de Hornn ne doute point qu'elle ne doive son nom aux Amorrhéens, qui vinrent l'habiter, après avoir été chassés de la Palestine par les Hébreux. Faut-il s'étonner après cela, s'il retrouve le *Cham* des Phéniciens dans les *Chemex* de l'Isle *Haiti*, dans les *Camis* du Japon, & dans le *Chile Cambal* de l'Yucatan ? Tout est à peu près de la même force & du même goût dans le détail, où il entre ensuite pour découvrir des traces de la Religion & des Mœurs Phéniciennes dans le Nouveau Monde. Mais il fait ici une remarque, que je ne dois point passer sous silence, c'est que les premiers Phéniciens, qui s'établirent dans l'Afrique, & dans les Isles Baleares, n'avoient ni Caractères, ni aucun usage de l'écriture, & que Cadmus, qui étoit Phénicien, porta dans la Grece, non les Caractères, dont sa Nation s'est servie depuis, mais ceux, dont se servoient de son tems les Egyptiens.

Toutes ces Transmigrations ont précédé de plusieurs siècles la Venuë de Jesus-Christ : en voici de plus modernes. Notre Auteur distingue trois sortes de Scythes, qui ont pa-

fé dans le Nouveau Monde, des Huns, des Tartares du Cathay, & des Chinois : A coup sûr, les Partisans de l'Antiquité de la Nation Chinoise ne lui passeront pas que ce grand Empire a eu des Scythes pour Fondateurs, & ceux mêmes, qui n'admettent point ce qu'il y a d'incertain dans les prétentions de quelques Chinois, ne seront pas de son avis. Il est aujourd'hui constant que l'Empire Chinois n'est pas fort postérieur aux Petits-Fils de Noë. Mais nous ne finirions point, si nous voulions relever toutes les suppositions fausses & hasardées de l'Ecrivain Hollandois.

Sous le nom de Huns, il comprend des Nations sans nombre, qui occupoient un Pays immense : & l'occasion du passage de plusieurs en Amérique fut, selon lui, leur multitude & leurs guerres intestines. Pour ce qui est de la route, qu'il leur fait prendre, il prétend qu'ils passèrent par l'extrémité du Nord, où ils trouverent des Mers glacées. Puis oubliant ce qu'il venoit de dire du nombre infini de ces Barbares, que leurs vastes Contrées ne pouvoient plus contenir; comme il avoit déjà oublié ce qu'il avoit dit d'abord, que les premières Peuplades de l'Amérique s'étoient formées par les Scythes, il nous avertit que si les Quartiers Septentrionaux de l'Amérique sont les moins peuplés, c'est que le Pays des Huns l'a été fort tard, & qu'encore aujourd'hui il ne l'est pas beaucoup.

Mais, allerent-ils tous par le même chemin ? Non, car tandis que le plus grand nombre tournoit à droite, vers l'Orient, ceux, qu'on appelloit *Finnes*, & que Corneille TA-

ESTE place dans la Finlande, les *Samojedes*, & les *Caroliens* prirent à gauche par l'Occident, traverserent la Nouvelle Zemble, la Lapponie, & le Groënland, d'où il juge aussi que des Norvegiens, qui avoient été autrefois débarqués dans le Groënland, & dont on ne trouva plus un seul en 1348, ont pénétré dans le Nord de l'Amérique, pour y chercher des Pays plus habitables. Rien dans le fond n'empêche de croire que les Eskimaux & quelques autres Nations voisines de la Baye d'Hudson, tirent leur Origine des Norvégiens Groënlandois, s'il y en a jamais eu. Ce qui est certain, c'est que les Eskimaux n'ont rien de commun, ni pour le langage, ni pour les mœurs, ni pour la maniere de vivre, ni pour la couleur du Corps & des Cheveux avec les Peuples du Canada même, leurs plus proches Voisins.

Quant à certains Animaux, tels que les Lions & les Tygres, qui selon toutes les apparences, ont passé de la Tartarie & de l'Hircanie dans le Nouveau Monde, leur passage pourroit bien être une preuve que les deux Hemispheres se touchent par le Nord du côté de l'Asie, & ce n'est pas la seule, que nous en ayons, si ce que j'ai souvent oüï raconter, comme un fait certain, du Pere GRELLON, Jésuite François, est véritable. Ce Pere, dit-on, après avoir travaillé quelque tems dans les Missions de la Nouvelle France, passa à celles de la Chine. Un jour, qu'il voyageoit en Tartarie, il rencontra une Femme Huronne, qu'il avoit connue en Canada: il lui demanda par quelle aventure elle se trouvoit dans un Pays si éloigné

gné du Sien ? Elle répondit qu'ayant été prise en guerre , elle avoit été conduite de Nation en Nation jusqu'à l'endroit , où elle se trouvoit. On m'a encore assuré qu'un autre Jésuite passant par Nantes au retour de la Chine , y avoit rapporté un trait assez semblable d'une Femme Espagnole de la Floride : elle avoit été prise , disoit-il , par des Sauvages , & donnée à une Nation plus éloignée , & par celle-ci à une autre ; elle avoit ainsi successivement passé de Pays en Pays , traversé des Régions très-froides , & s'étoit enfin rencontrée en Tartarie , y avoit épousé un Tartare , qui avoit passé en Chine avec les Conquérens , & s'y étoit établi.

A la vérité ceux , qui ont navigué le plus loin à l'Orient de l'Asie , en suivant les Côtes d'Yesso , ou de Kamtschatka , ont prétendu appercevoir l'extrémité de ce Continent , & ont conclu qu'entre l'Asie & l'Amérique , il n'y avoit point de communication par Terre ; mais outre que François GUELLA , Espagnol , si on en croit Jean Hugues de LINSCHOOTEN , a vérifié que cette séparation n'étoit qu'un Détroit de cent milles de large , les dernières navigations des Japonnois donnent lieu de juger que ce Détroit n'est qu'une Baye , au-dessus de laquelle on peut passer par Terre.

Revenons à Georges de Hornn. Cet Ecrivain ne s'exprime pas exactement , lorsqu'il dit que l'Amérique Septentrionale est remplie de Lions & de Tygres. On trouve bien dans le Pays des Iroquois une espèce de Tygres , dont le poil est de petit gris , qui ne sont pas mouchetés , dont la queue est fort lon-

ue, & dont la chair est bonne à manger : mais à cela près, ce n'est que vers le Tro-  
 que, que l'on commence à voir de vrais  
 ygres & de vrais Lions, ce qui ne prouve  
 outant point, qu'ils n'y soient point venus  
 de la Tartarie & de l'Hircanie : mais comme  
 n avançant toujours au Sud, ils y ont trouvé  
 les Climats, qui leur convenoient davantage,  
 on peut croire qu'ils ont tout-à-fait aban-  
 donné les Pays Septentrionaux.

Ce que SOLIN & Pline rapportent, que  
 les Scythes Anthropophages ont dépeuplé une  
 grande étendue de Pays, jusqu'au Promon-  
 toire *Tabin* : & ce que Marc Pol de Venise  
 nous apprend, qu'au Nord-Est de la Chine  
 & de la Tartarie il y a de vastes Pays in-  
 habités, pourroient bien confirmer la conje-  
 cture de notre Auteur touchant la retraite  
 d'un grand nombre de Scythes en Amérique.  
 On trouve dans les Anciens les noms de  
 quelques-uns de ces Peuples : PTOLE'ME  
 parle des *Tabiens* ; Solin nomme les *Apaléens*,  
 qu'il dit avoir eu pour Voisins les *Messagetes*,  
 & que Pline assure avoir disparu. Ammien  
 MARCELLIN dit expressement que la  
 crainte des Anthropophages obligea plusieurs  
 des Habitans de ces Contrées à se réfugier  
 ailleurs. Toutes ces Autorités forment, ce me  
 semble, au moins une forte conjecture, que  
 plus d'une Nation Américaine a une Origine  
 Scythe ou Tartare.

Jusques-là de Hornn ne s'égare donc pas si  
 loin de son but, qu'il n'y revienne de tems en  
 tems, & l'on reconnoît le Sçavant jusques dans  
 ses écarts. Mais à la fin on diroit qu'à force  
 de vouloir conjecturer sur des convenances

de noms , la tête lui a tourné. Qui ne riroit , par exemple , en lui voyant avancer sérieusement que les *Apalaches* , Nation Floridienne , sont les *Apaléens* de Solin , & que des *Tabiens* de Ptolémée sont descendus les *Tombas* du Perou ? Ce qui suit est encore plus risible. Il y a , dit-on , un Peuple Voisin des *Mogols* , qu'on appelle *Huyrons*. Voilà les *Hurons* du Canada : Herodote donne aux *Turcs* le nom d'*Yrcas*. Voilà les *Iroquois* & les *Souriquois* de l'Acadie. Par malheur pour de si rares découvertes , la conjecture porte à faux : car tous ces noms des Sauvages de la Nouvelle France , ou presque tous , sont de la façon des François.

Il y a plus , les *Hurons* & les *Iroquois* , à qui notre Auteur donne des Origines si différentes , parlent à peu près la même langue ; l'une est une Dialecte de l'autre : au lieu que les *Souriquois* , auxquels de Hornn donne les mêmes Ancêtres , qu'aux *Iroquois* , n'ont absolument rien de commun avec eux dans le Langage , ni dans le caractère d'esprit. La Langue , qu'ils parlent est une Dialecte *Algonquine* ; & le *Huron* est aussi différent de l'*Algonquin* , que le *Latin* l'est de l'*Hébreu*. Ne faut-il pas aussi avoir l'imagination bien frappée , pour se persuader que le *Meyra Humona* des *Brasiliens* , & le *Paicura* des *Habitans* de *Santa-Cruz* , viennent de *Saint Thomas* , & sont dérivés de la Langue des *Turcs* , qui avant que de passer en *Amérique* , avoient eu quelque connoissance de cet Apôtre ?

La confiance abandonne notre Auteur , lorsqu'il semble qu'elle devroit moins lui manquer ,

quer, il n'ose décider, si l'Amérique Méridionale a peuplé les Terres Australes, ou si elle en a reçu les Habitans : mais il la retrouve bientôt, & elle lui fait entreprendre de débrouiller l'Origine des Empires du Pérou & du Mexique. Il convient avec plusieurs Historiens que ces Monarchies n'étoient pas fort anciennes lorsque les Espagnols les détruisirent, & que leurs Fondateurs ont eu à combattre des Peuples Barbares, établis depuis lontems dans les Pays, qu'ils avoient choisis, sur-tout dans le Mexique, où les mœurs étoient bien moins douces au tems de Cortez, que parmi les Péruviens. Cette différence venoit apparemment de ce que les Conquerans du Mexique n'étoient pas aussi policés, que ceux du Perou.

Les uns & les autres, si on en croit de Hornn, sont néanmoins sortis des mêmes lieux ; ce sont, dit-il, les Peuples du Cathay ; les Japonnois, qui en sont originaires ; les Chinois, qu'il suppose toujours descendus des Scythes ; quelques Egyptiens & quelques Phéniciens, de qui ces deux Empires ont reçu toute leur Police, leur Religion, & les Arts. Voilà assurément une Origine bien mélangée, & bien bisarrement assortie. Mais enfin le Sçavant Hollandois veut que tous ces Peuples ayent envoyé des Colonies en Amérique, & pour le prouver, il n'est pas concevable où il va chercher des noms Cathayens, Coréens, Chinois, & surtout Japonnois dans toutes les Parties du Nouveau Monde. Il y a souvent entre ces noms à peu près le même rapport, qu'entre l'*Alfana* & l'*Equus* de MÈNAGE ; mais aussi

on leur fait faire un si long chemin , qu'on ne doit pas être surpris , s'ils ont si fort changé sur la route.

Il n'y a pas jusqu'aux *Chiquites* du Paraguay , dont il ne fasse dériver le nom, lequel est purement de la façon des Espagnols , de celui de Cathay. Le nom d'*Incas* , qui étoit celui de la Famille Impériale du Perou , a , selon lui , trop de ressemblance avec le même nom de Cathay , pour qu'il soit permis de douter que ces Souverains ne tirassent leur Origine de ce grand Pays. En un mot, chercher des Catayens en Amérique, c'est, dit-il, chercher des Grecs en Italie, & des Phéniciens en Afrique. Les Coréens appellent leur Pays *Caoli* : donc la *Californie* a été peuplée par une Colonie Coréenne. *Chiappa*, Province du Mexique , peut-il venir d'ailleurs que de *Giapan* , nom , que quelques-uns donnent au Japon ? Motezuma Empereur du Mexique, avoit une Barbe à la Chinoise : il n'en faut pas davantage pour le faire Originaire de la Chine. Ce n'est pourtant pas sans scrupule , que notre Auteur quitte les étymologies pour la figure de la Barbe : mais cette Barbe est fort singulière dans un Mexiquain. D'ailleurs il trouve que le nom du Monarque a beaucoup d'affinité avec celui de *Motuzaiuma* , qu'il prétend, je ne sçai sur quelle autorité , être un titre d'honneur au Japon : ainsi ce Prince pouroit bien tirer son Origine de ces Isles.

Cependant ce ne sont ni les Cathayens , ni les Japonnois , qui ont fondé la Monarchie Mexiquaine : de Hornn en fait honneur à *Facur* , Roi de la Chine , qui , détrôné par

Cublay, Grand Cham des Tartares, s'enfuit avec cent mille Hommes sur mille Vaisseaux en Amérique, & y devint le Fondateur d'un nouvel Empire. Manco, autre Prince Chinois, Originaire du Cathay, avoit fondé deux siècles auparavant celui du Perou. Voilà bien des noms, que les Peres COUPLET, LE COMTE & DU HALDE ne sçavoient pas. Manco avoit porté les Arts à une très grande perfection, & ce fut lui, qui éleva ces Edifices somptueux, qui étonnerent si fort les Espagnols. Il ne mena point de Chevaux en Amérique, parce que de son tems, dit Marc Pol de Venise, il n'y en avoit point à la Chine. Mais pourquoi les Chinois du Perou n'ont-ils pas conservé leurs caractères? c'est, répond de Hornn, qu'ils étoient trop difficiles à écrire; ils ont trouvé qu'il étoit plus court & plus aisé d'y suppléer par des figures symboliques.

Voilà une partie de ce qui a été écrit sur la question présente; & je suis bien trompé, si la simple exposition de tant d'opinions diverses n'est pas suffisante pour fournir à tout Lecteur attentif les lumieres, dont il a besoin pour prendre le seul parti, qui convienne sur cette grande controverse, qu'on n'a fait qu'embrouiller, en voulant l'éclaircir. Il me paroît qu'elle se réduit à ces deux points. 1°. Comment le Nouveau Monde a-t-il pu être peuplé? 2°. Par qui, & par quelle voye l'a-t-il été?

Rien, ce me semble, n'est plus aisé que de répondre au premier. L'Amérique a pu être peuplée, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé sur cela des dif-

difficultés, qu'on croyoit insolubles, & qui ne  
 l'étoient point. Les Habitans de l'un & de  
 l'autre Hemisphere, sont certainement les  
 Descendans d'un même Pere. Ce Pere com-  
 mun avoit reçu du Ciel un ordre précis de  
 peupler toute la Terre, & elle a été peuplée. Il  
 a fallu pour cela franchir des difficultés, & on  
 les a franchies. Y en avoit-il de plus grandes  
 pour les extrêmités de l'Asie, de l'Afrique,  
 & de l'Europe; pour se transporter dans des  
 Isles assez éloignées de ce grand Continent,  
 que pour passer en Amérique? non sans doute.  
 La navigation, qui s'est si fort perfection-  
 née depuis trois ou quatre siècles, étoit peut-  
 être plus parfaite dans les premiers tems,  
 qu'elle ne l'est aujourd'hui. Du moins ne peut-  
 on pas douter qu'elle ne fût alors dans le  
 degré de perfection nécessaire, pour le des-  
 sein, que Dieu avoit de peupler toute la Terre.

Tant que les Auteurs, que j'ai cités, s'en  
 sont tenus à cette possibilité, qu'on ne sçau-  
 roit nier, ils ont raisonné fort juste; car s'il  
 n'est pas démontré qu'il y ait un passage par  
 Terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie  
 & de l'Europe, soit au Sud; le contraire ne  
 l'est point: d'ailleurs des Côtes de l'Afrique  
 au Bresil; des Canaries aux Açorres, des  
 Açorres aux Antilles, des Isles Britanniques  
 & des Côtes de France en Terre-neuve, la  
 Traversée n'est ni longue ni difficile: j'en  
 pourrois dire autant de la Chine au Japon,  
 du Japon & des Philippines aux Isles Ma-  
 rianne, & de-là au Mexique. Il y a dans  
 l'Asie des Isles aussi éloignées de tout Conti-  
 nent, où l'on n'a pas été surpris de trouver  
 des Hommes; pourquoi le seroit-on d'en

avoir trouvé dans l'Amérique? & peut-on concevoir que les petits-Fils de Noë, lorsqu'ils furent obligés de se séparer, & de se répandre, selon les desseins de Dieu, par toute la Terre, ayent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers?

Il falloit donc s'en tenir là; mais la question étoit trop simple, & la réponse trop aisée à faire. Les Sçavans veulent discuter, & ils ont cru pouvoir décider comment, & par qui l'Amérique a été peuplée: & parce que les Histoires ne leur fournissoient rien pour cela, plutôt que de demeurer court, ils ont réalisé les conjectures mêmes les plus frivoles. Une simple convenance de noms, une légère apparence leur ont paru des preuves, & sur ces fondemens ruineux ils ont bâti des systèmes, dont ils se sont entêtés, dont les plus ignorans peuvent appercevoir le faux, & qu'on renverse souvent par un seul fait, qui ne peut être contesté. De-là il est arrivé que la manière, dont le Nouveau Monde a reçu ses premiers Habitans, demeurant fort incertaine, on a imaginé des difficultés, où il n'y en avoit point; on a porté l'extravagance jusqu'à se persuader que les Américains n'étoient point issus du premier Homme, que nous reconnoissons pour notre Pere commun; comme si l'ignorance de la manière, dont un fait est arrivé, devoit le faire juger impossible, ou lui donnoit même un degré de difficulté.

Ce qu'il y a en ceci de plus singulier, c'est qu'on n'a pas pris, pour sçavoir ce qu'on cherchoit, le seul moyen, qui nous restoit: je veux dire, la confrontation des Langues. En effet dans

la recherche, dont il s'agit, il me paroît que la connoissance des Langues principales de l'Amérique, & leur comparaison avec celles de notre Hemisphere, qui sont regardées comme Primitives, pourroient nous faire parvenir à quelque heureuse découverte; & que ce moyen le moins équivoque de tous, de remonter à l'origine des Nations, n'est pas aussi difficile, qu'on pourroit le croire. Nous avons eu, & nous avons encore des Voyageurs & des Missionnaires, qui ont travaillé sur les Langues, qu'on parle dans toutes les Provinces du Nouveau Monde. Il ne faudroit que faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, & les rapprocher des Langues mortes, ou vivantes de l'ancien Monde, qui passent pour être originales. Les Dialectes mêmes, malgré l'alteration, qu'elles ont souffertes, tiennent encore assez de la Matrice, pour nous fournir de grandes lumieres.

Au lieu de ce moyen, qu'on a négligé, ou a cherché dans les Mœurs, les Coûtumes, la Religion, & les Traditions des Américains, leur premiere Origine: cependant je suis persuadé que cet examen ne peut produire qu'un faux jour, plus capable d'éblouir & d'égarer, que de conduire sûrement au but, qu'on se propose. Les anciennes Traditions s'effacent de l'esprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant plusieurs siècles n'ont eu aucun secours pour les conserver; & la moitié du Monde est dans le cas. De nouveaux évènements, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui effacent les premières, & sont effacées à leur tour. Au bout d'un siècle ou deux on n'a plus rien, qui puisse ser-

vir de guide pour retrouver la trace des premières Traditions.

Les Mœurs dégénérent en très-peu de tems par le Commerce avec d'autres Nations, par le mélange de plusieurs Peuples, qui se réunissent; par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de gouvernement. A combien plus forte raison cette altération de mœurs & de caractère doit-elle être sensible parmi des Peuples errans, devenus Sauvages, vivant sans principe, & sans règles, qui les rappellent aux Mœurs antiques, telles que sont l'éducation, & la société. Les Coûtumes s'abolissent encore plus aisément. Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & l'on a bientôt oublié celles, que l'on a abandonnées. Que dirai-je de la privation des choses les plus nécessaires à la vie? La nécessité, où l'on est de s'en passer, en fait perdre les noms avec l'usage.

Enfin rien n'a essuyé de plus promptes, de plus fréquentes & de plus étranges révolutions, que la Religion. Quand une fois on a renoncé à l'unique véritable, on ne tarde point à la perdre de vûë, & on s'engage dans un labyrinthe d'erreurs si peu liées entr'elles, parce que l'inconséquence & les contradictions sont l'appanage essentiel du mensonge, qu'il ne reste pas le moindre fil, qui puisse ramener à la vérité. Nous en avons vû dans le siècle précédent un exemple bien sensible. Les Boucaniers de S. Domingue étoient Chrétiens, & n'avoient de commerce qu'entr'eux: toutefois en moins de trente ans; par le seul défaut d'exercice de Religion, d'instruction, & d'une autorité, qui les retînt dans le devoir,

ils en étoient venus jusqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baprême. S'ils avoient subsisté seulement jusqu'à la troisiéme génération, leurs Petits-Fils auroient été aussi peu instruits des principes du Christianisme, que les Habitans de la Nouvelle Guinée, ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raison, & n'est-ce pas de cette sorte que tant de Nations Infidèles se sont trouvées avoir mêlé dans leur Culte Idolâtre, des cérémonies, qui paroissent copiées d'après les nôtres ?

Il n'en est pas de même des Langues. Je conviens qu'une Langue vivante est sujette à de continuel changemens, & comme toutes l'ont été, on peut dire qu'aucune ne s'est conservée dans sa pureté originale. Mais il n'en est pas moins vrai, que malgré les changemens que l'usage y a faits, elles n'ont pas perdu tout ce qui les distinguoit des autres, ce qui suffit pour ce qu'il nous faut dans le cas présent ; & que des ruisseaux, qui sont sortis des principales sources, je veux dire des dialectes, on peut remonter jusqu'aux Langues Meres, comment cela ? c'est que, suivant la remarque d'un sçavant Académicien (a), les Langues Meres se reconnoissent en ce qu'elles sont plus énergiques, que celles, qui en sont dérivées, parce qu'elles ont été formées sur la nature ; qu'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses, dont ils sont les signes ; qu'elles doivent moins au hazard, & que le mélange, qui a formé les dia-

(a) M. l'Abbé DUBOS, *Histoire de la Peinture & de la Poësie*,

lectes, fait toujours perdre à celle-ci une partie de l'énergie, que leur donnoit le rapport naturel de leur son avec les choses, dont ils étoient les signes institués.

De-là je conclus, que si l'on trouve dans l'Amérique des Langues, qui ayent des caracteres, il n'est pas permis de douter qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues; & par consequent que les Nations, qui les parlent, n'ayent passé dans cet Hemisphere assez peu de tems après la premiere dispersion des Peuples: surtout, si dans notre Continent elles sont entierement inconnuës. J'ai déjà observé, qu'on suppose gratuitement que les arrieres Petits-Fils de Noë, ou n'ont pu passer dans le Nouveau Monde, ou n'y ont pas pensé. Je ne vois en effet aucune raison, qui puisse autoriser une pareille supposition; & qui peut croire de bonne foi, que Noë & ses Enfans en sçavoient moins que nous: que l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire, qui ait jamais été, d'un Navire, qui devoit voguer sur une Mer, laquelle n'avoit plus de bornes, & qui avoit à se garantir de tant d'écueils, ait ignoré, & n'ait pas communiqué à ceux de ses Descendans, qui ont vécu avec lui, & par qui devoit s'exécuter l'ordre du Créateur, de peupler l'Univers, ne leur ait pas, dis-je, communiqué l'art de naviguer sur un Océan plus calme, & renfermé dans ses anciennes limites?

Est-il même bien décidé, que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge? Est-il vraisemblable que Noë & ses Enfans n'ont connu que la moitié du Monde; & Moÿse ne nous apprend-il pas que toutes les

Terres & les Isles les plus éloignées ont été peuplées ? Comment accorder cela avec la prétention de ceux , qui soutiennent que les premiers Hommes ignoroient l'art de naviguer ; & peut-on bien dire sérieusement , contre l'autorité d'un témoignage si respectable, comme a fait Jean de Laët , que la navigation est un effet de l'audace des Hommes ; qu'elle n'entroit point dans les vûes directes du Créateur , & que Dieu avoit abandonné la Terre aux Hommes , & l'Eau aux Poissons ? D'ailleurs les Isles ne font-elles point partie de la Terre , & n'y a-t-il point des endroits du Continent , où il étoit plus naturel d'aller par Mer , que par de longs détours , souvent impraticables , ou du moins d'une difficulté capable de faire tout entreprendre pour les éviter ?

Il est certain que l'art de naviguer a eu le sort de quantité d'autres , dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres ont été privés , dont quelques-uns sont perdus , & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de nations : mais qu'est-ce que cela prouve ? Il faut toujours en revenir à ce principe , que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux , qui les devoient remplir. L'industrie en a peut-être fait inventer , qui n'étoient qu'utiles ; & la cupidité en a fait découvrir , qui ne pouvoient servir , qu'à satisfaire nos passions. On peut croire aussi que ce qui en a fait tomber plusieurs dans l'oubli , c'est qu'ils n'étoient plus nécessaires , & que telle a été la navigation de long cours , dès que toutes les parties de la Terre ont eu des Habitans. Il suffisoit pour le Com-

merce de ranger les Côtes , & de traverser aux Isles les plus proches. Faut-il s'étonner que , faute d'usage , on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si inconstant , & si souvent orageux ?

Qui peut même assurer qu'on l'ait perdu si-tôt ? Strabon dit en plusieurs endroits que les Habitans de Cadix & tous les Espagnols avoient de grands Vaisseaux , & excelloient en l'art de naviguer. Pline se plaint de ce que de son tems la navigation n'étoit pas aussi parfaite , qu'elle l'avoit été plusieurs siècles auparavant ; les Phéniciens & les Carthaginois ont eu longtems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Le P. de Acoſta convient que Vasco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique l'usage de la Bouffole. Les Insulaires de Madagascar ont une Tradition , qui porte que les Chinois ont envoyé une Colonie dans leur Isle. Rejetter cette Tradition sur l'impossibilité de naviguer si loin sans Bouffole , n'est-ce pas une pure pétition de principe ? Car enfin si la Bouffole est nécessaire pour aller de la Chine à Madagascar , j'ai autant de droit de dire , sur la foi d'une Tradition constante dans une grande Isle ; les Chinois ont passé à Madagascar , donc ils connoissoient l'usage de la Bouffole ; qu'on en a de raisonner ainsi : les Chinois ignoroient l'usage de la Bouffole , donc ils n'ont point passé à Madagascar. Je n'entreprends pourtant pas de soutenir le fait , quoique je puisse le faire avec de bons Auteurs ; mais je serois aussi fondé à l'avancer , que d'autres à le rejeter.

Les Chinois , dont l'Origine remonte aux

Petits-Fils de Noë, ont eu anciennement des Flottes; c'est un fait assez bien établi dans l'Histoire: Qui a pu les empêcher de passer au Mexique par les Philippines? Les Espagnols font tous les ans cette route. De-là ils ont pu en rangeant la Côte peupler toute l'Amérique du côté de la Mer du Sud. Les Isles Mariannes & tant d'autres, qu'on découvre tous les jours dans l'espace de Mer, qui sépare la Chine & le Japon de l'Amérique, ont pu être peuplées de la même maniere, les unes plutôt, & les autres plus tard. Les Habitans des Isles de Salomon, & ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Australes ressemblent trop peu aux Américains, pour qu'on puisse imaginer qu'ils ayent la même origine, si on ne remonte pas aux tems les plus éloignés. Leur ignorance ne permettra jamais de sçavoir d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Pays sont peuplés: il est bien vraisemblable que quelques-uns l'ont été par accident. Or s'ils l'ont pu être de cette maniere, pourquoi veut-on qu'ils ne l'ayent pas été dans le même tems & par la même voye, que les autres parties de la Terre?

Les anciens Celtes & les Gaulois, si renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoyé tant de Colonies jusqu'aux extrémités de l'Asie & de l'Europe, & dont on ne sçauroit presque nier que l'Origine ne remonte jusqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pu pénétrer par les Açores jusqu'en Amérique? & si on objecte que les Açores étoient sans Habitans au quinzième siècle, je réponds que ceux, qui les Premiers ont découvert ces Isles, les ont sans doute négligées,

pour aller s'établir dans de plus grandes, de plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Eskimaux & quelques autres Nations de l'Amérique Septentrionale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Peuples du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des Premiers, & qu'ils n'ont rien de commun dans leur Origine moderne avec les Seconds; je dis leur Origine moderne, car il n'y a guères d'apparence qu'elle soit ancienne; & il n'y a aucun inconvénient à supposer que des Pays si peu habitables, ont été habités plus tard que les autres.

Il n'en est pas de même du reste de l'Amérique, on ne me persuadera jamais qu'une partie si considérable de la Terre ait été ignorée ou négligée des premiers Fondateurs des Nations; & la raison, qui se tire du caractère des Américains, & de la peinture affreuse, qu'on en a faite d'abord, ne prouve rien contre leur antiquité. Il y a trois mille ans au plus, que l'Europe étoit pleine de Peuples aussi Sauvages & aussi peu policés, que la plûpart d'entr'eux, & elle en a encore quelques restes. L'Asie, le premier siège de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, & le centre des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés de la plus épaisse barbarie? L'Egypte, qui s'est vantée d'avoir été la source des plus belles connoissances, & qui est retombée dans l'ignorance la plus profonde; l'Empire des Abyssins si ancien, & autrefois si florif-

fant ; la Lybie , qui a produit tant de Grands Hommes ; la Mauritanie , d'où sont sortis tant de Sçavants en tout genre , n'ont-ils pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples , qui sembloient n'avoir de l'Homme que la figure ? Pourquoi s'étonner que les Américains , si lontems ignorés du reste du Monde , soient devenus Barbares & Sauvages , & que leurs plus florissans Empires se soient trouvé dénués de tant de choses , qu'on croyoit d'une nécessité indispensable dans notre Hemisphere.

Qu'on recherche ce qui avoit rendu si féroces , les Montagnards des Pyrenées , dont plusieurs le sont encore ; quelle est l'Origine des Lapons & des Samojedes , d'où sont venus les Cafres & les Hottentots. Pourquoi sous les mêmes paraleles il y a des Noirs en Afrique , & il n'y en a point ailleurs ; & on pourra trouver de quoi répondre aux mêmes questions touchant les Eskimaux & les Algonquins , les Hurons & les Sioux , les Guayranis & les Patagons. Que si on demande pourquoi les Américains n'ont point de barbe , ni de poil par tout le corps , & pourquoi la plupart sont de couleur rougeâtre , je demanderai à mon tour pourquoi la plupart des Africains sont noirs ? Cette question n'entre pour rien dans la dispute sur l'Origine des Américains.

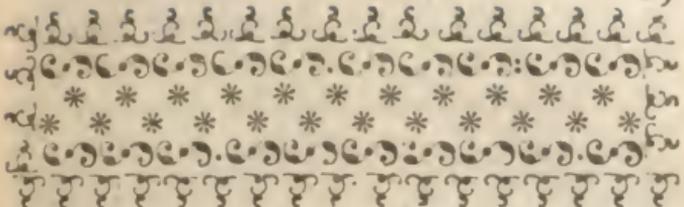
Les Nations Primitives se sont mêlées & divisées à diverses reprises ; les guerres étrangères & domestiques , aussi anciennes que la passion de dominer ; la nécessité de se séparer & de s'éloigner , soit parce qu'un Pays ne pouvoit plus contenir ses Habitans , qui se multi-

plioient à l'infini ; soit parce que les plus Foibles étoient obligés de fuir devant les plus Forts ; l'inquiétude & la curiosité , si naturelles aux Hommes , mille raisons , qu'il est aisé d'imaginer , & qui entroient toutes dans les desseins de la Providence ; la maniere , dont se sont faites ces transmigrations ? la difficulté de conserver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs transplantés dans des Pays incultes , & hors de portée d'avoir quelque Commerce avec les Nations civilisées : tout cela est aisé à concevoir. Les accidens imprévûs , les tempêtes & les naufrages ont certainement contribué à peupler toute la Terre habitable ; & faut-il s'étonner après cela de certains rapports , qu'on apperçoit entre des Peuples aujourd'hui si éloignés les uns des autres , & de la difference , qui se trouve entre des Nations voisines ?

On peut comprendre encore qu'il a du arriver qu'une partie de ces Hommes errants , ou forcés par la nécessité de se réunir pour se défendre , & se soustraire à la domination d'un Peuple puissant , ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur , ayant formé des Corps de Monarchie , se soient soumis à des Loix , se soient rassemblés en Corps de Nations. Tels ont été les commencemens des plus anciens Empires dans l'Ancien Monde ; tels ont pu être ceux du Perou & du Mexique dans le Nouveau ; mais les monumens historiques nous manquent pour en sçavoir davantage , & il n'y a , je le répète , que la connoissance des Langues primitives , qui puisse porter quelque jour dans ces ténèbres. Il est assez étonnant qu'on ait négligé jusqu'à

présent un moyen si naturel , & d'une exécution si facile , de faire des découvertes aussi intéressantes pour le moins , que la plûpart de celles , qui occupent les Sçavans depuis deux siècles. On connoîtroit du moins parmi ce prodigieux nombre de Peuples divers , qu'on voit dans l'Amérique, & si differens entr'eux de langage , quels sont ceux , qui parlent des Langues totalement si différentes de celles de l'ancien Monde , & qui par conséquent doivent être censés avoir passé en Amérique dans les premiers tems ; & ceux , qui par l'Analogie de leur Langue avec celles , qui sont en usage dans les trois autres Parties du Monde, donnent lieu de juger que leur Transmigration est plus récente , & doit être attribuée, ou à quelque naufrage , ou à quelque accident semblable à ceux , dont j'ai parlé dans le cours de cette Dissertation.





# JOURNAL HISTORIQUE D'UN VOYAGE DE L'AME'RIQUE.

*Adressé à Madame la DUCHESSE  
DE LESDIGUIERES.*

PREMIERE LETTRE.

1720.  
Juin.

*A Rochefort, ce trentième de Juin, 1720.*



ADAME,

VOUS avez souhaité que je vous écri-  
visse régulièrement par toutes les occasions,  
que j'en pourrois trouver, & je vous l'ai pro-  
mis, parce qu'il ne m'est pas permis de vous  
rien refuser : mais je crains fort que vous

1720.

Juin.

ne vous lassiez bientôt de recevoir mes Lettres : car je ne puis me persuader que vous les trouviez aussi intéressantes, que vous avez cru qu'elles le devoient être. En effet, c'est sur un Journal suivi, que vous avez compté ; mais en premier lieu, je prévois que les Messagers, dont je me servirai, pour vous faire tenir mes Lettres, ne seront pas tous bien fidèles, ni des plus exacts ; & si cela est, vous n'aurez qu'un Journal tronqué & sans suite : d'ailleurs je ne sçai pas trop de quoi je le remplirai. Car vous n'ignorez pas que l'on m'envoie dans un Pays, où je ferai souvent cent lieuës, & davantage, sans rencontrer un Homme, & sans voir autre chose que des Bois, des Lacs, des Rivieres & des Montagnes. Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on y peut rencontrer ? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, & qui ne sçavent pas la mienne. De plus, que me diroient ils ? Ils ne sçavent rien ; & que leur dirai-je ? ils ne sont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe ; que vous ni moi, Madame, ne le sommes d'être instruits de leurs affaires.

En second lieu, quand je serois Homme à user du privilège des Voyageurs ; je vous connois trop, pour oser prendre cette liberté avec vous ; & pour me flatter de vous en faire accroire. Mais ne craignez rien, je ne me sens point d'inclination à forger des aventures ; J'ai déjà fait l'expérience de ce que dit un Ancien, qu'on ne change point de caractère en passant la Mer, en changeant de Climat ; j'espère conserver celui de sincérité, que vous me connoissez, en parcourant l'A-

mérique, & les Mers, qui la séparent de nous. Vous étiez en peine de ma santé, qui ne vous paroïssoit pas en assez bon état pour entreprendre un voyage si pénible; graces au Seigneur, elle se fortifie de jour en jour, & je voudrois bien être aussi sûr d'avoir toutes les autres qualités nécessaires, pour m'acquitter, comme il faut, de la Commission, dont on m'a chargé. Mais croiriez-vous bien, Madame, que j'ai déjà pensé perir à moitié chemin de Paris à Rochefort? Vous n'avez, peut-être pas oublié que je vous ai souvent dit que nos Rivieres de France ne sont que des Ruisseaux, en comparaison de celles de l'Amérique: il s'en est peu fallu que la Loire n'ait été vengée de cet outrage.

J'avois pris une Cabanne à Orleans avec quatre ou cinq Officiers du Régiment de Conti, Infanterie. Le seize, étant vis-à-vis de Langets, & ne pouvant avancer à cause d'un vent contraire assez fort, nous voulûmes gagner cette Bourgade pour nous assurer d'un bon gîte, au cas qu'il fallût y passer la nuit. Il falloit pour cela traverser la Riviere, & nous le proposâmes à nos Bateliers, qui y témoignèrent de la répugnance; mais c'étoit de jeunes Gens, & comme nous insistâmes, ils n'osèrent nous contredire. Nous n'étions pas encore au milieu du Canal, que nous aurions bien voulu être à recommencer; mais il n'étoit plus tems, & ce qui me fâchoit le plus, c'est que c'étoit moi, qui avoit ouvert l'avis, qu'on se repentoit fort d'avoir suivi. Nous étions véritablement en grand danger, & on le voyoit bien sur le visage de nos Conducteurs; ils

1720.

Juin.

ne se démonterent pourtant point , & manœuvrèrent si bien , qu'ils nous tirèrent d'affaire.

Le danger passé , quelqu'un de la Compagnie , lequel avoit été plusieurs fois sur le point de se déshabiller pour se jeter à la nâge , se mit à crier de toute sa force , mais d'un ton , qui faisoit voir que le Cœur lui battoit encore , que j'avois eu grand peur. Il disoit peut-être , plus vrai , qu'il ne pensoit ; mais à coup sûr , il devinoit ; car pour écarter les reproches , que l'on commençoit à me faire , & pour tâcher de persuader les autres , qu'il n'y avoit pas de danger , j'avois fait assez bonne contenance. On rencontre assez souvent de ces faux Braves , qui , pour cacher la frayeur , dont ils sont saisis , veulent faire diversion , en donnant sur ceux , qui sont beaucoup plus rassûrés qu'eux-mêmes. Cependant , Madame , si je croyois aux présages , voilà bien de quoi augurer mal d'un Voyage , où je dois faire plus de trois mille lieues sur Mer , & naviguer en Canot d'Ecorce sur deux des plus grands Fleuves du Monde , & sur des Lacs presque aussi grands & pour le moins aussi orageux , que le Pont Euxin & la Mer Caspienne.

La Loire ne fut point traitable tout le reste du jour , & nous couchâmes à Langets ; nos Officiers , qui avoient à leur tête leur Lieutenant de Roi , étoient de fort honnêtes gens , & d'un aimable commerce. Ils avoient d'ailleurs beaucoup de Religion , & ils en donnèrent une preuve , qui n'avoit rien d'équivoque. Une espece d'Aventurier , moitié petit-Maitre , & moitié bel-esprit , s'étoit joint à

R I Q T  
point, de  
us tirez  
in de la Ca  
eurs fin  
e jeter a  
orce, ma  
Cœur les  
ed pour  
ne pen  
pour ces  
neoit à m  
les autres  
avois fin  
ntre affe  
i, pour c  
s, veule  
eux, ce  
mêmes  
s aux  
al d'un  
ois mille  
noc d'Em  
s du Mon  
ands & m  
Pour les  
able cont  
à Lan  
rète jou  
honn  
s avou  
& ils en  
it rien  
r, m  
s'élev

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. I. 69  
eux à Paris : jusqu'à Orleans il s'étoit assez  
contenu , mais du moment que nous fûmes  
embarqués , il commença de s'émanciper un  
peu , & insensiblement il tint des propos fort  
libres sur la Religion. J'eus la consolation de  
voir que tous nos Officiers en furent offensés  
au point , qu'aucun ne voulut loger avec lui  
à Langets. Ce fut un jeune Lieutenant , qui  
lui en fit la déclaration , & qui l'obligea d'al-  
ler chercher ailleurs un gîte.

J'arrivai ici le dix-neuf ; on m'y attendoit,  
parce que j'étois chargé de Pacquets de la  
Cour ; mais on y attendoit aussi de l'argent ,  
& il n'est arrivé qu'aujourd'hui. Je vais de-  
main m'embarquer sur le *Chameau* , grande  
& belle Flûte du Roi , laquelle est en Rade  
sous l'Isle d'Aix , & j'y serai en pays de con-  
noissance. J'ai déjà fait Campagne avec M.  
de V O U T R O N , qui la commande , & avec  
C H A V I T E A U , son premier Pilote : j'ai eu à  
Quebec pour Disciple M. le Comte de V A U -  
D R E U I L , son Capitaine en second , & j'ai  
vécu en Canada avec quelques-uns des Offi-  
ciers & des Passagers. On nous assure que nous  
avons un très-bon Equipage , & il n'est point  
d'Officier de Marine , qui ait plus d'expérience  
pour la navigation , que nous allons faire ,  
que notre Commandant. Ainsi je ne pouvois  
rien desirer de mieux , & pour la sûreté du  
Navire , & pour l'agrément de la Société.

Je suis , &c.

1720.

Juin.

1720.

Juillet.

## SECONDE LETTRE.

*Voyage de la Rochelle à Quebec : Quelques Remarques sur cette Navigation , sur le Grand Banc de Terre - Neuve , & sur le Fleuve Saint Laurent.*

A Quebec , ce vint-quatre Septembre , 1720.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville , après quatre-vingt trois jours d'une lente & assez fâcheuse Traversée : nous n'avions pourtant que mille lieues à faire ; ainsi vous voyez qu'on ne va pas toujours sur Mer *per la via delle Poste*, comme disoit M. l'Abbé de CHORSY. Je n'ai point fait de Journal de ce Voyage, parce que le mal de Mer m'a beaucoup fait souffrir pendant plus d'un mois. Je m'étois flatté d'en être quitte , parce que j'avois déjà payé deux fois le tribut ; mais il y a des tempéramens , qui ne peuvent sympathiser avec cet Elément , & le mien est de cette espee. Or , dans l'état , où ce mal nous réduit , il n'est pas possible de faire attention à ce qui se passe sur le Vaisseau. D'ailleurs rien n'est plus stérile qu'une Navigation comme celle-ci ; aussi n'y est-on occupé qu'à examiner d'où vient le Vent , combien on avance , & si l'on est en route : car pendant les deux tiers du chemin , on ne voit que le Ciel & l'Eau. Je

vais néanmoins vous marquer ce que ma mémoire me fournira de plus propre à vous amuser pendant un quart d'heure, pour tenir, autant qu'il m'est possible, la parole, que je vous ai donnée.

Nous restâmes en Rade tout le premier de Juillet, & le second nous appareillâmes à la faveur d'un petit soufle du Nord-Est. Les trois premiers jours les Vents furent toujours du bon côté, mais bien foibles, & on s'en consolait, parce que la Mer étoit belle. Il sembloit qu'elle voulût nous amadoier, avant que de se montrer dans toute sa mauvaise humeur. Le quatrième, ou le cinquième le Vent tourna & nous mit à la Bouline (a). La Mer devint grosse, & pendant près de six semaines nous fûmes secoués de la bonne maniere. Les Vents ne faisoient que tourner, mais il nous prenoient bien plus souvent par devant que par derriere, & nous étions presque toujours au plus près (b).

Le neuvième d'Août nos Pilotes se croyoient sur le *Grand Banc de Terre-Neuve*, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Ils étoient même en regle; car un bon Pilote doit toujours être un peu de l'Avant de son Vaisseau (c); mais depuis le neuf jusqu'au seize, nous ne fîmes presque point de chemin. Ce qu'on appelle le Grand Banc de Terre-neuve, est proprement une Montagne cachée sous les Eaux, environ à six cent lieuës de France

1720.

Juillet.

Description  
du grandBanc

1720.

Août.

(a) Aller à la Bouline, c'est prendre le Vent de biais.

(b) Etre au plus près, c'est quand on pince le

Vent, en le prenant de biais, parce qu'il vient presque de devant.

(c) C'est-à-dire se croire plus avancé qu'il n'est.

1720.

Août.

du côté de l'Occident. Le Sieur DENYS, duquel nous avons un très-bon Ouvrage sur l'Amérique Septentrionale, & un Traité fort instructif de la Pêche de la Moruë, donne à cette Montagne cent cinquante lieuës d'étenduë du Nord au Sud; mais, selon les Cartes Marines les plus exactes, son commencement, du côté du Sud, est par les quarante & un degrés de Latitude Nord, & son extrémité Septentrionale est par les quarante-neuf degrés, vint-cinq Minutes.

La verité est que ses deux extrémités se terminent tellement en pointe, qu'il est mal aisé d'en marquer exactement les bornes. Sa plus grande largeur, d'Orient en Occident, est d'environ quatre - vint - dix lieuës Marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de Longitude. J'ai oui dire à des Matelots qu'ils y avoient mouillé l'Ancre à cinq brasses; ce qui est encore contre le Sieur Denys, lequel prétend qu'il n'y en a jamais trouvé moins de vint-cinq. Mais il est certain qu'en plusieurs endroits il y en a plus de soixante. Vers le milieu de sa Longueur, du côté de l'Europe, il forme une espece de Baye, qu'on a nommée *la Fosse*; & c'est ce qui fait que de deux Navires, qui sont sur la même ligne, & à la vûë l'un de l'autre, l'un trouvera fond, & l'autre ne le trouvera pas.

Avant que d'arriver au Grand Banc, on en rencontre un plus petit, qui s'appelle le *Banc Jacquet*. Il est par le travers du milieu de sa longueur: quelques-uns même le font précéder d'un autre, auquel ils donnent la figure d'un Cône: mais j'ai vû des Pilotes, qui des  
trois

1720.  
Août.

trois n'en font qu'un , & se tirent des objec-  
tions , qu'on leur fait , en disant , qu'il y  
a sur le Grand Banc des cavités , dont la  
profondeur a trompé ceux , qui n'en distin-  
guent trois , que pour n'avoir pas filé assez de  
Cable. Quoiqu'il en soit de la grandeur &  
de la figure de cette Montagne , dont il n'est  
pas possible d'être instruit au juste , on y  
trouve une quantité prodigieuse de Coquil-  
lages , & plusieurs espèces de Poissons de  
toutes grandeurs ; la plûpart servent de nour-  
riture ordinaire aux Moruës , dont le nom-  
bre semble égaler celui des Grains de Sable ,  
qui couvrent le Banc. Depuis plus de deux  
siècles on en charge tous les ans deux à trois  
cent Navires , & il n'y paroît presque point.  
On ne feroit pourtant pas mal de disconti-  
nuer de tems en tems cette Pêche , d'autant  
plus que le Golphe de Saint Laurent , le  
Fleuve même , pendant plus de soixante lieues,  
les Côtes de l'Acadie , celles de l'Isle Royale  
& de Terre-neuve , ne sont guères moins  
fournies de ce Poisson , que le Grand Banc.  
Ce sont là , Madame , de vraies Mines , qui  
valent mieux , & demandent beaucoup moins  
de frais , que celle du Perou & du Méxique.

Nous eûmes beaucoup à souffrir tout le tems,  
que les Vents contraires nous retinrent sur  
les Frontieres du Royaume des Moruës ; car  
c'est bien le plus désagréable & le plus in-  
commode Parage de tout l'Océan. Le Soleil  
ne s'y montre presque jamais , & la plûpart  
du tems l'air y est ouvert d'une Brume froide  
& épaisse , qui fait connoître les approches  
du Banc , de maniere à ne s'y pas mépren-  
dre. Quelle pourroit être la cause d'un Phé-

Causes des  
Vents & des  
Brûmes , qui  
y regnent.

1720.

Août.

nomene si marqué & si constant ! Seroit ce le Voisinage des Terres & des Forêts, qui les couvrent ? Mais outre que le *Cap de Raze*, qui est la Terre la plus proche du Grand Banc, en est éloigné de trente-cinq lieuës, la même chose n'arrive point de tous les autres côtés de l'Isle ; & de plus, l'Isle de Terre-neuve n'est embrûmée, que du côté du Grand Banc : par-tout ailleurs ses Côtes jôüissent d'un air pur, & d'un Ciel serein. Il est donc vraisemblable que c'est la proximité du Grand Banc, qui cause les Brouillards, dont le *Cap de Raze* est ordinairement enveloppé, & il en faut chercher la cause sur le Banc même. Or voici sur cela ma conjecture, que je soumets à la décision des Sçavans.

Je commence par observer que nous avons un autre signe de l'approche du Grand Banc : c'est que sur toutes ses extrémités, qu'on appelle communément les *Ecorres*, la Mer est toujours glapissante, & les Vents impétueux. Ne pourroit-on point regarder cela comme la cause des Brouillards, qui y regnent, & dire que l'agitation de l'Eau, dont le fond est mêlé de Sable & de Vases, épaisit l'Air & l'engraisse, & que le Soleil n'en attire que des Vapeurs grossières, qu'il ne peut jamais bien résoudre ? On me demandera d'où vient cette agitation de la Mer sur les *Ecorres* du Grand Banc, tandis que par-tout ailleurs, & sur le Banc même, il regne un calme profond ? La voici, si je ne me trompe. On éprouve tous les jours dans ces Parages des Courans, qui portent tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. La Mer irrégulièrement

poussée par ces Courans , & heurtant avec impétuosité contre les bords du Banc , qui sont presque partout à pic , en est repoussée avec la même violence , ce qui cause l'agitation , qu'on y remarque.

Que si la même chose n'arrive point aux approches de tous les Hautsfonds , c'est que tous n'ont pas une aussi grande étendue , que-celui-ci ; qu'il n'y a point de Courans aux environs , qu'ils n'y sont pas si forts , ou qu'ils ne s'y croisent pas , qu'ils ne rencontrent pas des bords aussi roides , & n'en sont point repoussés avec autant de force. Il est certain d'ailleurs , comme je l'ai déjà observé d'après les Marins , que l'agitation de la Mer , & les Vases , qu'elle remuë , contribuent beaucoup à épaisir l'Air , & à engraisser les Vents ; mais que ces Vents , quand ils n'ont point d'autre cause , ne s'étendent pas bien loin , & que sur le Grand Banc , à quelque distance des Bords , on est tranquille comme dans une Rade , à moins d'un Vent forcé , qui vienne d'ailleurs.

Ce fut un Vendredi , seizième d'Août , à sept heures du soir , que nous nous trouvâmes sur le Grand Banc , par soixante & quinze Brasses d'eau. Arriver au Grand Banc , cela s'appelle *bancquer* ; en sortir , c'est *débancquer* ; ce sont deux mots , dont la Pêche des Moruës a enrichi notre Langue. C'est la coûtume , quand on a trouvé fond , de crier : *Vive le Roi* , & on le fit de bon cœur. Notre Equipage soupiroit après la Mornë fraîche ; mais le Soleil étoit couché , le Vent étoit bon , & on jugea à propos d'en profiter. Vers les onze heures du soir , Vent forcé de Sud-

1720.

Août.

Tempête.

1720.

Août.

Est, lequel, avec la seule *Miséne*, nous auroit fait faire trois lieues par heure. S'il n'y avoit eu que cela, en serrant, comme on fit dans la minute, toutes les autres Voiles, nous n'aurions pas été à plaindre; mais il survint une Pluie si abondante, qu'on auroit dit que toutes les Cataractes du Ciel étoient ouvertes. Ce qu'il y eut de pis, c'est que le Tonnerre commença par où il finit ordinairement; il tomba si près de nous, que le Gouvernail en fut engourdi, & que tous les Matelots, qui faisoient la Manœuvre, en ressentirent le contre-coup. Il redoubla ensuite, & cent Pièces de Canon n'auroient pas fait plus de bruit. On ne s'entendoit point; un coup n'attendoit pas l'autre; on ne se voyoit point au milieu des Eclairs, parce qu'on en étoit ébloui. Enfin pendant une heure & demie; il sembloit que nous étions à la Tranchée; le Cœur battoit aux plus intrépides; car le Tonnerre restoit toujours sur notre tête, & s'il étoit tombé une seconde fois, nous aurions pû aller servir de pâture aux Moruës, aux dépens desquelles nous avions compté de faire bientôt bonne chère. Castor ou Pollux, car je ne sçai lequel des deux étoit en faction, sous le nom de *Feu Saint Elme* (a), nous avoit bien avertis de tout ce fracas, & sans cela, nous aurions bien pû être surpris, & tourner sous Voiles.

Au bout d'une heure & demie, la Pluie cessa, le Tonnerre ne grondoit plus que de loin, & les Eclairs n'étoient plus que de foibles lueurs à l'Horison. Le Vent étoit tou-

(a) On ne manque guères de voir ces Feux sur les Vergues, à l'approche d'une Tempête.

jours bon , & n'étoit plus si brutal , & la Mer paroiffoit unie comme une Glace. Chacun alors voulut aller se coucher ; mais tous les Lits étoient inondés , la Pluye ayant pénétré par les fentes les plus imperceptibles , ce qui est inévitable , quand le Vailseau est fort agité. On fit comme on put , & on fe trouva encore très-heureux d'en être quitte à si bon marché. Tout ce qui est violent ne dure point , sur-tout le Vent de Sud-Est , au moins dans ces Mers. Il n'est constant , que lorsqu'il se fortifie peu à peu , & souvent il finit par une Tempête. Le Calme revint avec le jout ; nous n'avançons pas , mais nous nous désennuyâmes en pêchant.

Tout est bon dans la Moruë , quand elle est fraiche ; elle ne perd même rien de sa bonté , & elle devient un peu plus ferme , quand elle a été deux jours dans le Sel ; mais ce sont les Pêcheurs seuls , qui en mangent ce qu'elle a de plus excellent , c'est-à-dire , la Tête , la Langue , & le Foye , qui délayé dans l'Huile & le Vinaigre , avec un peu de Poivre , lui fait une Saussé exquisite. Pour conserver tout cela , il faudroit trop de Sel : ainsi on jette à la Mer tout ce qu'on n'en peut pas consommer dans le tems de la Pêche. La plus grande Moruë , que j'aye vûë , n'avoit pas trois pieds : cependant celles du Grand Banc sont les plus fortes : mais il n'y a peut-être point d'Animal , qui à proportion de sa grandeur , ait la Gueule plus large , ni qui soit plus vorace. On trouve de tout dans le Corps de ce Poisson , jusqu'à des têts de Pots cassés , du Fer , & du Verre. On s'étoit imaginé qu'il digeroit tout cela , mais

1720.

Août.

Des Moruës ,  
& de la Pêche  
de ce Poisson.

1720.

Août.

on est revenu de cette erreur, qui n'étoit fondée que sur ce qu'on lui avoit trouvé des morceaux de Fer à moitié usés. On est persuadé aujourd'hui que le *Gau*; c'est le nom que les Pêcheurs ont donné à l'Estomac de la Moruë, se retourne comme une Poche, & que ce Poisson se décharge, en le retournant, de tout ce qui l'incommode.

On appelle en Hollande *Cabeliau*, une sorte de Moruë, qui se pêche dans la Manche & dans quelques autres endroits, & qui ne differe des Moruës de l'Amérique que parce quelle est plus petite. On se contente de saler celle du Grand Banc, & c'est ce qu'on appelle *Moruë Blanche*, & plus communément, *Moruë Verte*. M. DENYS dit à cette occasion qu'il a vû faire en Canada d'aussi beau Sel, que celui, qu'on y porte de Brouage, mais qu'après qu'on en eut fait l'essai dans des Marris creusés exprès, on les reboucha. Ceux, qui ont le plus crié que ce Pays n'étoit bon à rien, ont été plus d'une fois ceux mêmes, qui ont empêché qu'on n'en retirât aucun avantage.

La Moruë sèche, ou la Merluche ne se peut faire que sur les Côtes : cela demande de grands soins, & beaucoup d'expérience. M. Denys, qui convient que tous ceux, qu'il a vû faire ce Commerce en Acadie, s'y sont ruinés, prouve parfaitement, & rend très-sensible, qu'on a eu tort d'en conclure que la Moruë n'y est pas abondante. Mais il prétend que pour y faire la Pêche avec succès, il faut que les Pêcheurs soient établis dans le Pays; & voici quel est son raisonnement. Toute Saison n'est pas propre pour cette Pêche; on ne la peut faire que depuis le com-

commencement du mois de Mai jusqu'à la fin du mois d'Août. Or si vous faites venir des Matelots de France, ou vous les payerez pour toute l'année, & les frais absorberont les profits, ou vous ne les payerez que pendant la Pêche, & ils n'y trouveront pas leur compte. Car de dire qu'on les employera le reste du tems à scier des Planches, & à couper du Bois, c'est une erreur; ils n'y gagneront certainement pas ce qu'ils dépenseront; ainsi ou il faudra qu'ils ruinent l'Entrepreneur, ou ils mourront de faim.

Mais s'ils sont Habitans, on en fera mieux servi, & il ne tiendra qu'à eux d'être à leur aise. On connoîtra les bons Ouvriers; ils prendront leur tems pour la Pêche, ils choisiront les bons endroits, ils gagneront beaucoup pendant quatre mois, & le reste de l'année ils travailleront pour eux dans leurs Habitations. Si on s'y étoit pris de cette sorte il y a cent cinquante ans, l'Acadie seroit devenue une des plus puissantes Colonies de l'Amérique. Car tandis qu'on publioit en France, avec une sorte d'affectation, qu'il n'étoit pas possible d'y rien faire, elle enrichissoit la Nouvelle Angleterre par la seule Pêche, quoique les Anglois n'y eussent pas tous les avantages, que nous y pouvions avoir.

Quand on est sorti du Grand Banc, on en rencontre plusieurs autres plus petits, & tous presque également poissonneux. La Moruë n'est pas même le seul Poisson, qu'on trouve dans cette Mer. On y voit à la vérité peu de Requiems, point du tout de Dorades, de Bonites, ni de tous ces autres Poissons, qui demandent des Mers plus chaudes: mais en té-

1720.

Août.

1720.

A.ôût.

compensé elle est remplie de Baleines, de Souffleurs, d'Espadons, de Marsoïins, de Flettans, & de quantité d'autres de moindre valeur. Nous y avons eu plus d'une fois le plaisir du Combat de la Baleine contre l'Espadon, & rien n'est plus amusant. L'Espadon est de la grosseur d'une Vache, long de sept à huit pieds, & son Corps va toujours en rétrécissant vers la queue. Son nom vient de son arme, espece d'Espadon long de trois pieds, & large de quatre doigts. Il est posé sur son nez, & de chaque côté il a une suite de dents de la longueur d'un pouce rangées dans une distance égale les unes des autres. Ce Poisson se met à toute sauce, & c'est un excellent manger. Sa tête est plus délicate que celle du Veau, plus grosse & plus quarrée. Il a les yeux extrêmement gros.

Combat de  
la Baleine &  
de l'Espadon.

Jamais la Baleine & l'Espadon ne se rencontrent, qu'ils ne se battent, & c'est, dit-on, celui-ci, qui est toujours l'Agresseur. Quelquefois deux Espadons se joignent contre une Baleine, & alors la partie n'est pas égale. La Baleine n'a pour Arme offensive & défensive, que sa queue: pour s'en servir contre son Ennemi, elle plonge la tête, & si elle peut frapper l'Espadon, elle l'assomme d'un coup de sa queue, mais il est fort adroit à l'esquiver, & aussi-tôt il fond sur la Baleine, & lui enfonce son Arme dans le dos. Le plus souvent il ne la perce pas jusqu'au fond du lard, & ne lui fait pas grand mal. Quand elle le peut voir s'élancer pour la frapper, elle plonge, mais l'Espadon la poursuit dans l'Eau, & l'oblige à se remonter. Alors le Combat recommence, & dure jusqu'à ce que l'Espadon

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 81  
perde de vûë la Baleine , qui bat toujours en  
retraite , & qui nâge mieux que lui à fleur  
d'eau.

1720.

Août.

Du Flettan.

Le *Flettan* est comme une grande Plie : il paroît que ce qu'on appelle *Flet* , est son diminutif. Il est gris sur le dos , & blanc sous le ventre. Sa longueur est ordinairement de quatre à cinq pieds , sa largeur au moins de deux , & il en a un d'épaisseur. Il a la tête fort grosse ; tout en est exquis & fort tendre : on tire des os un suc , qui vaut mieux que la moëlle la plus fine. Ses yeux , qui sont presque aussi gros que ceux de l'Espadon , & les bords des deux côtés , qu'on appelle *Relingues* , sont des morceaux très-déliçats. On jette tout le Corps à la Mer pour engraisser les Moruës , dont le Flettan est le plus dangereux ennemi , & qui ne fait qu'un repas de trois de ces Poissons. Je ne vous dirai rien , Madame , de toutes les especes d'Oiseaux , qui vivent sur ces Mers , & qui n'y subsistent , que de la Pêche , car tous sont Pêcheurs. Bien des Voyageurs en ont parlé , & ils n'en ont rien dit , qui mérite qu'on s'y arrête.

Le dix-huit , bon vent : nous croyons que les Vents nous ont porté un peu trop au Sud , & nous faisons l'Ouest-Nord-Ouest , pour nous remettre dans notre latitude. C'est que depuis dix ou douze jours nous n'avons point vû le Soleil , & que par conséquent nous n'avons pu prendre hauteur. Cela arrive assez souvent , & c'est ce qui fait le plus grand danger de cette navigation. Vers les huit heures du matin on apperçoit un petit Bâtiment , qui semble venir à nous , on va au-devant , & quand il est proche , on lui demande par quelle

1720.

Août.

latitude nous sommes ? C'étoit un Anglois, & le Capitaine répondit dans sa Langue : on crut entendre que nous étions par les quarante-cinq degrés. Il n'y avoit pourtant pas trop à s'y fier, car il pouvoit être dans la même erreur que nous. Cependant on se rassura, & comme le Vent continuoit à être bon, on se flate, s'il ne change point, d'avoir passé le Golphe dans deux jours.

Erreur des Pilotes, & le danger, où elle met le Vaisseau.

Vers les quatre heures du soir le Vent tomba, & nous en fûmes consternés; c'étoit cependant notre salut. A onze heures de nuit l'Horison parut fort noir devant nous, quoique par-tout ailleurs le Ciel fût très-serain. Les Matelots de quart (a) ne balancerent point à dire que c'étoit la Terre. L'Officier se mocqua d'eux, mais comme il les vit persister dans leur sentiment, il commença à croire qu'ils pouvoient bien avoir raison. Par bonheur il faisoit si peu de vent qu'à peine le Navire gouvernoit; ainsi il espéra que le jour viendrait avant qu'on approchât cette Terre de trop près. A minuit le quart changea. Les Matelots, qui succederent aux Premiers, furent d'abord de leur avis; mais leur Officier entreprit de leur prouver par de bonnes raisons que la Terre ne devoit point être là, & que ce qu'ils voyoient, étoit une Brume, qui se dissiperoit avec l'Aurore. Il ne les persuada point, & ils s'obstinerent à soutenir que le Ciel étoit trop pur, pour être embrûmé de ce

(a) L'Equipage d'un Vaisseau est partagé en quatre Bandes, dont chacune est en Faction pendant quatre heures. C'est ce qu'on appelle faire le Quart. Chaque Bande est commandée par un Officier.

Au point du jour, ils se mettent tous à crier qu'ils voyent la Terre. L'Officier, sans daigner même y regarder, leve les épaules, & quatre heures sonnans, il va se coucher, en assurant qu'à son réveil il trouvera cette prétendue Terre fondue. Son Successeur, qui étoit le Comte de Vaudreuil, plus circonspect, commence par faire serrer quelques Voiles, & ne fut pas lontems sans s'appercevoir que cette précaution étoit nécessaire. Dès que le jour parut, on vit l'Horison presque tout bordé de Terres, & on découvrit un petit Navire Anglois mouillé à deux portées de canon de nous. M. de VOUTRON, qui en fut averti, fit aussi-tôt appeller l'Officier incrédule, qu'on eut bien de la peine à faire sortir de sa Chambre, d'où il protestoit que nous ne pouvions pas avoir une Terre si près de nous. Il vint cependant après deux ou trois sermons, & à la vûe du danger, que son entêtement nous avoit fait courir, il fut saisi d'étonnement. C'est pourtant le plus habile Homme de France pour naviguer sur ces Mers, mais trop d'habileté nuit quelquefois, quand on s'y fie plus que de raison.

Cependant, Madame, si le Vent n'étoit point tombé la veille à quatre heures du soir, nous nous serions perdus dans la nuit; car nous courions à pleines Voiles sur des Brisans, dont il ne nous auroit pas été possible de nous tirer. L'embarras étoit de sçavoir où nous étions. Ce qu'il y avoit de certain, c'est que la veille nous n'étions point par les quarante-cinq degrés. Mais étions-nous plus au Nord, ou plus au Sud? C'est sur quoi

1720.

Août.

les sentimens furent partagés. Un de nos Officiers assura que la Terre, qui paroissoit devant nous, étoit l'Acadie; qu'il y avoit fait un voyage, & qu'il la reconnoissoit: un autre soutint que c'étoit les *Isles de Saint Pierre*, Mais quelle apparence, lui dit-on, que nous soyions si avancés? Il n'y a pas encore vingt-quatre heures que nous étions sur le Grand Banc, & il y a plus de cent lieues du Grand Banc aux Isles de Saint Pierre. Le Pilote Chaviteau prétendit que c'étoit le *Cap de Raze*. Qu'il y ait de l'erreur dans notre estime, dit-il, cela n'est plus douteux, & il ne faut pas s'en étonner, vû qu'il n'est pas possible de se régler sur des Courants, qu'on ne connoît pas, & qui varient sans cesse, & que la hauteur nous a manqué pour nous redresser. Mais il est hors de toute vraisemblance que nous puissions être ni sur les Côtes de l'Acadie, ni aux Isles de S. Pierre (a).

Son raisonnement nous parut juste, nous aurions néanmoins bien désiré qu'il se fût trompé, car nous comprenions combien il étoit fâcheux d'être affalés sous le Cap de Raze. Dans cette incertitude on prit le parti d'aller consulter le Capitaine du Navire Anglois, que nous avions devant nous, & Chaviteau en reçut l'ordre. A son retour il nous rapporta que les Anglois avoient été aussi

(a) En 1725 le même Chaviteau se trompa dans son estime d'une manière bien plus funeste. Il étoit encore Pilote du Roi sur le *Chameau*, & ayant été plusieurs jours sans prendre hauteur, la nuit du 25

d'Août ce Navire se brisa sur un Rochet, près de *Louysbourg*, dans l'Isle Royale, & personne ne se sauva. On trouva sur les Journaux des Pilotes qu'ils s'en croyoient encore à 70 lieues.

surpris que nous, de se trouver dans cette Baye, mais avec cette difference, que c'étoit là, où ils avoient affaire : que le Cap de Raze étoit devant nous, le *Cap de Brolle* par notre travers, dix lieuës au-dessous ; que du milieu de ces Brisants, sur lesquels nous avons couru risque de nous perdre, il sortoit une Riviere, à l'entrée de laquelle il y avoit une Bourgade Angloise, où le petit Navire alloit porter des Provisions.

1720.

Août.

Il y a quinze ans, qu'il nous arriva dans ce même Parage une aventure fort singuliere, & qui nous fit courir un aussi grand risque peut-être que celui, dont je viens de vous entretenir. C'étoit peu de jours après la Notre-Dame d'Août, & nous avons essuyé jusques-là d'assez grandes chaleurs. Un matin, en nous levant, nous fûmes saisis d'un froid, qui fit recourir tout le monde à ses Habits d'Hyver. Nous ne pouvions comprendre d'où cela venoit, le tems étant fort beau, & le vent ne venant point du Nord. Enfin, le troisième jour à quatre heures du matin un Matelot se mit à crier de toute sa force *au Lof*, c'est-à-dire, mettez le Gouvernail à venir au Vent. Il fut obéi, & un moment après on apperçut une Glace énorme, qui rasoit le Vaisseau, & contre laquelle il se seroit brisé, si le Matelot n'avoit pas eu des yeux marins, car à peine y voyoit-on, & si le Timonnier eût été moins prompt à changer son Gouvernail.

Je n'ai point vû, Madame, cette Glace, car je n'étois point levé ; mais tous ceux, qui étoient alors sur le Pont, nous assûrent qu'elle paroïssoit aussi haute que les Tours de Notre-Dame de Paris, & qu'elle passoit du moins de

1720.

Août.

beaucoup les Mats du Navire. J'ai souvent vû soutenir que cela étoit impossible, parce qu'il eût fallu qu'elle eût été prodigieusement profonde pour s'élever si haut au-dessus de la Mer, & qu'il n'est pas possible qu'il se forme une Glace de cette hauteur. A cela je répons en premier lieu, que pour nier le fait, il faut donner le démenti à bien du Monde, car ce n'est pas la premiere fois que l'on a vû en Mer de ces Ecueils flottans. La Mere de l'INCARNATION faisant la même route que nous, courut le même danger en plein jour: la Glace, qui pensa la faire perir, faute de vent pour l'éviter, fut apperçue de tout l'Equipage, & jugée beaucoup plus grande encore, que celle, que nous rencontrâmes. Elle ajoute que l'on donna l'Absolution Générale, comme on fait dans les plus grands perils.

Il est certain en second lieu que dans la Baye d'Hudson il y a de ces Glaces formées par la chute des Torrents, qui tombent du haut des Montagnes, & qui se détachent avec un grand fracas pendant l'Eté, & sont ensuite portées par les Courants de côté & d'autre. Le Sieur JEREMIE, qui a passé plusieurs années dans cette Baye, dit qu'il a eu la curiosité de faire sonder au pied d'une de ces Glaces, qui étoit échouée, & qu'on fila cent brasses de lignes, sans trouver le fond. Je reviens à notre aventure.

Du Cap de Raze.

Le Cap de Raze, Madame, est la pointe du Sud-Est de l'Isle de Terre-neuve: il est situé par les quarante-six degrés, & environ trente minutes de Latitude-Nord. La Côte court de-là cent lieuës à l'Ouest, prenant un peu du Nord, & se termine au *Cap de Raze*,

qui est par les quarante-sept degrés. Presque à moitié chemin est la Grande Baye de *Plaisance*, qui forme un des plus beaux Ports de l'Amérique. A l'Ouest - Sud - Ouest de cette Baye il y a un Morne, qu'on apperçoit de loin, & qui sert à la reconnoître : on l'a nommé le *Chapeau Rouge*, parce qu'en effet il paroît de loin avoir la forme d'un Chapeau, & que la couleur en est rougeâtre. Le vint-trois à midi nous étions par son travers, & le soir nous rangeâmes les Isles de Saint Pierre, que nous avions à *stribord*, c'est-à-dire, à main droite.

Ce sont trois Isles, dont les deux premières sont fort hautes, & du côté, où nous étions, il ne paroïssoit que des Montagnes couvertes de Mouffe. On prétend que cette mouffe couvre en quelques endroits de très-beau Porphyre. Du côté de Terre-neuve il y a quelques Terres labourables, & un assez bon Port, où nous avons eu quelques Habitations. La plus grande & la plus Occidentale des trois, qu'on appelle plus communément l'Isle *Maguelon*, n'est pas si haute, que les deux autres, & son Terrain paroît fort uni. Elle a environ trois quarts de lieuës de long. Le vint-quatre au point du jour elle restoit cinq ou six lieuës derriere nous, mais depuis minuit nous n'avions pas eu de vent. Vers les cinq heures du matin il s'éleva un petit soufle de Sud-Est. En attendant qu'il fût assez fort pour enfler nos Voiles, on s'amusa à pêcher, & on prit une assez grande quantité de Moruës. On s'arrêta deux heures plus qu'il ne falloit à cette Pêche, & nous eûmes bientôt tout lieu de nous en repentir.

Il étoit huit heures, quand on appareilla,

1720.

Août.

Des Isles de  
Saint Pierre.

1720.

Août.

& nous courûmes tout le jour, dans l'esperance de découvrir le Cap de Raye, qui étoit sur notre droite, ou la petite *Isle de Saint Paul*, que nous devions laisser à la gauche, & qui est presque vis-à-vis du Cap de Raye; mais la nuit se ferma, sans que nous eussions rien vû. On eut bien voulu alors avoir profité du tems, que nous avions perdu. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que vers le minuit nous esuyâmes une tempête assez semblable à celle que nous avions esuyée sur le Grand Banc, & que ne pouvant douter que nous ne fussions près de l'une des deux Terres, entre lesquelles nous devions passer, nous n'osâmes profiter du Vent, qui nous auroit fait faire bien du chemin. Ainsi, malgré l'avis de Chaviteau, qui répondoit de passer sans risque, *on mit en Panne (a)*.

Au point du jour nous apperçûmes le Cap de Raye, sur lequel les Courants nous portoient, & pour surcroît de disgrâce, nous n'avions plus de Vent pour nous soutenir. Nous étions presque dessus, lorsque sur les cinq heures & demie du matin un petit air de Vent de Nord-Ouest vint fort à propos à notre secours. Nous n'en perdîmes rien, & nous nous tirâmes du mauvais pas, où nous étions. Le Nord-Ouest, après nous avoir rendu ce bon office, nous auroit fait bien plaisir de

(a) Mettre en Panne, c'est arrêter le Vaisseau, quand il est sous voiles. Pour cela on cargue les grandes Voiles, & on dispose les Huniers de telle sorte, que le Vent souffle dans la grande Misene pour lui faire battre le Mât, & dans la petite, pour l'éventer. Ainsi, le Vaisseau poussé des deux côtés, n'avance point.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. II. 89  
céder la place à un autre ; mais il ne le fit point , & pendant deux jours il nous retint à l'entrée du Golphe de Saint Laurent. Le troisième jour nous passâmes entre l'Isle de Saint Paul , & le *Cap Saint Laurent* , qui est la pointe la plus Septentrionale de l'Isle Royale. Ce Passage est fort étroit , & on ne s'y hazarde point , quand le Ciel est embrumé , parce que l'Isle de Saint Paul est si petite , que la Brûme la cache aisément. Celui , qui est entre cette Isle & le Cap de Raye est beaucoup plus large : mais nous étions parés pour prendre l'autre , lorsque le Vent changea , & nous en profitâmes.

Le Golphe de Saint Laurent a quatre-vingt lieuës de long , qu'un bon Vent de Sud-Est nous fit faire en vingt-quatre heures à l'aide des Courants. Environ à moitié chemin on rencontre les *Isles aux Oiseaux* , que nous rangeâmes à la petite portée du Canon , & qu'il ne faut pas confondre avec celles , que Jacques CARTIER découvrit auprès de l'Isle de Terre-neuve. Celles , dont il s'agit , sont deux Rochers , qui m'ont paru s'élever à pic , environ soixante pieds au-dessus de l'Eau , & dont le plus grand n'a gueres que deux ou trois cent pas de circuit. Ils sont fort près l'un de l'autre , & je ne crois pas qu'il y ait entre les deux assez d'Eau pour une grande Chaloupe. Il est difficile de dire de quelle couleur ils sont , car la fiente des Oiseaux en couvre absolument la surface , & les bords. On découvre néanmoins en quelques endroits , des veines d'une couleur rougeâtre.

On les a visitées plusieurs fois ; on y a chargé des Chaloupes entieres d'œufs de toutes les

1720,

Août.

Du Golphe  
de Saint Lau-  
rent , & des  
*Isles aux Oi-  
seaux.*

1720.

Août.

sortes, & on assure que l'infection y est insupportable. On ajoute qu'avec les Goëllans & les Tanguoux, qui y viennent de toutes les Terres voisines, on y trouve quantité d'autres Oiseaux, qui ne sçauroient voler. La merveille est que dans une multitude si prodigieuse de nids, chacun trouve d'abord le sien. Nous tirâmes un coup de Canon, qui mit l'alarme dans toute cette République Volatile, & il se forma au-dessus des deux Isles un nuage épais de ces Oiseaux, lequel avoit bien deux ou trois lieues de circuit.

Le lendemain, vers le point du jour, le Vent tomba tout-à-coup. Encore deux heures, & nous doublions le *Cap des Rosiers*, nous entrions dans le Fleuve de Saint Laurent, qui coule Nord-Est, & Sud-Ouest, & le Vent de Nord-Ouest, qui s'éleva bientôt, nous eût servi, mais nous avions perdu deux heures le vint-quatre à pêcher, & en conséquence deux jours à l'entrée du Golphe; il fallut attendre ici que le Nord-Ouest tombât, & nous attendîmes cinq jours, pendant lesquels nous ne fîmes pas cinq lieues. Ce retardement ne fut pas même le plus grand mal, qu'il nous fit: il étoit très-froid, il nous secoua beaucoup, & peu s'en fallut qu'en tombant, il ne nous fit perir de la manière, que vous allez voir. Mais il faut auparavant vous faire la Carte du Pays, où nous étions.

Du Cap des  
Rosiers, de  
Gaspé, & de  
l'entrée du  
Fleuve Saint  
Laurent.

Le Cap des Rosiers est proprement l'entrée du Fleuve Saint Laurent, & c'est de-là, qu'il faut mesurer la largeur de son embouchure, qui est d'environ trente lieues. Un peu en deçà, plus au Sud, sont la Baye & la Pointe de *Gaspé* ou *Gachepé*. Ceux, qui prétendent

que le Fleuve Saint Laurent a quarante lieuës de large à son embouchure, le mesurent apparemment de la Pointe Orientale de Gaspé. Au-dessous de la Baye on apperçoit une espece d'Isle, qui n'est au fond, qu'un Rocher escarpé d'environ trente toises de long, de dix de haut, & de quatre de large. On diroit un Pan de vieille muraille, & on assure qu'il touchoit autrefois au *Mont Joli*, qui est vis-à-vis, dans le Continent. Ce Rocher a dans son milieu une ouverturę en forme d'Arcade, par laquelle une Chaloupe Biscayenne peut passer à la Voile, & c'est ce qui lui a fait donner le nom d'*Isle Percée*. Les Navigateurs reconnoissent qu'ils en sont proches, lorsqu'ils apperçoivent une Montagne plate, qui s'élève au-dessus de plusieurs autres, & qu'on a nommée *la Table à Roland*. L'Isle *Bonaventure* est à une lieuë de l'Isle Percée, & presque à la même distance est l'Isle *Miscou*, laquelle a huit lieuës de circuit, & un très-bon Havre. Un peu au large de cette Isle il sort du milieu de la Mer une source d'eau douce, qui bouillonne, & jaillit assez haut.

Tous ces Parages sont excellens pour la Pêche, & le mouillage y est bon par tout. Il seroit même aisé d'y établir des Magasins, qui serviroient d'entrepôt pour Quebec. Mais on a perdu à faire le Commerce des Pelleteries un tems infini, qu'on auroit dû employer à assurer celui des Moruës, & de quantité d'autres Poissons, dont cette Mer abonde, & à se fortifier dans des Postes, dont on a connu trop tard l'importance. Il étoit naturel qu'ayant si près de nous des abris sûrs & commodes, nous allassions y attendre le retour du

1720. bon Vent, mais on esperoit de moment en moment qu'il reviendroit, & on vouloit en profiter à l'heure même.

Septembre.

Enfin le Jeudi dixième de Septembre le Nord-Ouest tomba sur le midi ; alors nous trouvant sans pouvoir avancer, ni presque manœuvrer, nous nous amufâmes à pêcher, & cet amusement nous fut encore fatal. Car le Timonnier, plus attentif à la Pêche, qu'à son Gouvernail, laissa venir le Vent sur les Voiles, ce qui s'appelle en termes de Marine, *prendre Chapelle*. Pendant le calme nous avions déjà beaucoup dérivé sur l'Isle d'*Ani-cosy*, l'accident, dont je parle, nous en fit approcher de si près, parce que les Courants nous y portoient, que nous voyions déjà tout à découvert les Brisants, dont l'Isle est bordée en cet endroit. Pour comble de disgrâce, le petit soufle de vent, qui venoit de s'élever, nous manqua au besoin.

Pour peu que ce calme eût duré, c'étoit fait de nous. Un moment après nos Voiles s'enflerent un peu, & nous voulûmes revirer de Bord ; mais le Navire, contre son ordinaire, refusa de venir au vent (a), & cela deux fois de suite : preuve certaine que le Courant, qui l'entraînoit, étoit bien fort. Nous nous crûmes sans ressource, parce que nous étions bien près des Ecueils pour risquer de revirer de Vent arriere (b). Mais après tout, il n'y avoit point d'autre parti à prendre. On mit donc la main à l'œuvre, plutôt pour n'avoir rien à nous reprocher, que dans l'esperance de nous sauver ; & dans l'instant

(a) Tourner en présentant la Prouë au Vent. | (b) Tourner en présentant la Poupe au Vent.

même nous éprouvâmes que Dieu vient au secours de ceux, qui s'aident. Le Vent tourna au Nord, il fraîchit peu à peu, & vers les sept heures du soir la Pointe d'Anticosty, qui nous avoit fait tant de peur, étoit parée.

1720.  
Septembre.

Cette Isle s'étend environ quarante lieues Nord-Est & Sud-Ouest, presqu'au milieu du Fleuve Saint Laurent. Mais elle a fort peu de largeur. Elle fut concédée au Sieur JOLIET à son retour de la découverte du Micissipi, mais on ne lui fit pas un grand présent. Elle n'est absolument bonne à rien. Elle est mal boisée, son Terroir est stérile, & elle n'a pas un seul Havre, où un Bâtiment puisse être en sûreté. Il courut un bruit, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent, & faute de Mineurs, on fit partir de Quebec, où j'étois alors, un Orfèvre, pour en faire l'épreuve: mais il n'alla pas bien loin. Il s'aperçut bientôt au discours de celui, qui avoit donné l'avis, que la Mine n'existoit que dans le Cerveau blessé de cet Homme, lequel lui recommandoit sans cesse d'avoir confiance en Dieu. Il jugea que si la confiance en Dieu pouvoit par miracle faire trouver une Mine, il n'étoit pas nécessaire d'aller jusqu'à Anticosty, & il revint sur ses pas. Les Côtes de cette Isle sont assez poissonneuses; toutefois je suis persuadé que les Héritiers du Sieur Joliet troqueroient volontiers leur vaste Seigneurie pour le plus petit Fief de France.

Description  
de l'Isle d'Anticosty.

Quand on a passé cette Isle, on a le plaisir de se voir toujours entre deux Terres, & de s'assurer du chemin, que l'on fait: mais il faut naviguer avec bien de la circonspection

1720.  
Septembre.

sur le Fleuve. Le Mardi troisieme nous laissâmes à gauche les *Monts Notre-Dame*, & le *Mont-Louys*; c'est une Chaîne de Montagnes fort hautes, & entre lesquelles il y a quelques Vallons, qui étoient autrefois habitées par des Sauvages. Les environs du *Mont-Louys* ont même de fort bonnes Terres, & on y trouve quelques Habitations Françoises. On y pourroit faire un Etablissement fort avantageux pour la Pêche, surtout pour celle de la Baleine, & il ne seroit pas inutile aux Navires, qui viennent de France; ils y trouveroient des secours, dont ils ont quelquefois un extrême besoin. La nuit suivante le Vent augmenta, & peu s'en fallut qu'il ne nous jouât d'un mauvais tour. Nous n'étions pas loin de la Pointe de *la Trinité*, que nous devions laisser sur notre droite; mais nos Pilotes ne s'en croyoient pas si proches; d'ailleurs ils s'estimoient assez au large, pour ne rien craindre. M. de Voutron s'éveilla en sursaut, en criant de bander au large. Si cet ordre eût été différé d'un quart d'heure, le Navire étoit brisé contre la Pointe, qui parut quelques momens après. Le quatrieme au soir nous mouillâmes, pour la premiere fois, un peu au-dessous de ce qu'on appelle les *Mammelles de Matane*. Ce sont deux Têtes d'une même Montagne, laquelle est éloignée du Rivage de deux lieues. Je ne crois pas qu'on puisse voir un Pays plus sauvage. On n'y apperçoit que de mauvais Bois, des Rochers, du Sable, & pas un pouce de bonne Terre. A la verité il y a de belles Fontaines, de bon Gibier & en abondance, mais la Chasse y est presque impraticable à tout autre, qu'à des Sauvages & à des Canadiens.

Nous restâmes là pendant quatre jours, parce que de l'autre côté du Fleuve nous avions à parer la Batture de *Manicouagan*, fameuse par plus d'un naufrage, & qui avance deux lieuës dans le Fleuve. Elle tire son nom d'une Riviere, qui sort des Montagnes de *Labrador*, forme un assez grand Lac, qui porte le même nom, & plus communément celui de *Saint Barnabé*, & se décharge dans le Fleuve au travers de la Batture même. Quelques-unes de nos Cartes l'appellent *la Riviere Noire*.

---

1720.  
Septembre.

Le huitième nous appareillâmes : ce n'étoit pas la peine, pour le chemin, que nous fîmes ; mais la variété désennuye, & l'exercice est bon aux Matelots. La nuit du dix à l'onze nous fîmes quinze lieuës ; encore la moitié d'une, & nous aurions paré le Passage le plus important du Fleuve. D'ailleurs nous aurions gagné les fortes Marées, car jusques-là elles ne sont presque pas sensibles, si ce n'est sur les bords : mais le Vent tourna tout-à-coup au Sud-Ouest, & nous obligea de chercher un abri : nous le trouvâmes sous *l'Isle Verte*, où nous restâmes cinq jours. Nous n'y manquions de rien, mais au bout de ce tems-là nous voulûmes voir si du côté du Nord nous trouverions, comme on nous l'avoit fait espérer, des Vents de Terre, qui pourroient nous faire entrer dans les grandes Marées.

Nous allâmes donc mouiller au *Moulin* Du Saguenay *Baude* ; la traverse est de cinq lieuës. En arri. & du Port de Tadoussac.  
vant je demandai à voir ce Moulin, & on me montra quelques Rochers, d'où sort un Ruifseau d'une eau claire. C'est du moins de quoi bâtir un Moulin à l'eau ; mais il n'y a gueres

1720.

Septembre.

d'apparence qu'on y en bâtitte jamais. Il n'est peut-être pas au Monde un Pays moins habitable, que celui-là. Le *Saguenay* est un peu au-dessus, c'est une Riviere, que les plus gros Vaisseaux peuvent remonter vingt-cinq lieues. En y entrant on laisse à main droite le Port de *Tadoussac*, où la plûpart de nos Géographes ont marqué une Ville; mais où il n'y a jamais eu qu'une Maison Françoisé, & quelques Cabannes de Sauvages, qui y venoient au tems de la Traite, & qui emportoient ensuite leurs Cabannes, comme on fait les Loges d'une Foire: & ce n'étoit en effet que cela.

Il est vrai que ce Port a été lontems l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Est; que les François s'y rendoient, dès que la Navigation étoit libre, soit de France, soit du Canada; que les Missionnaires profitoient de l'occasion, & y venoient négocier pour le Ciel. La Traite finie, les Marchands retournoient chez eux, les Sauvages reprenoient le chemin de leurs Villages, ou de leurs Forés, & les Ouvriers Evangéliques suivoient ces Derniers pour achever de les instruire. Cependant les Relations & les Voyageurs parloient beaucoup de *Tadoussac*, & les Géographes ont supposé que c'étoit une Ville: quelques Auteurs ont même avancé qu'elle avoit une Jurisdiction (a).

Au reste, *Tadoussac* est un bon Port, & on m'a assuré que vingt-cinq Vaisseaux de Guerre y pouvoient être à l'abri de tous les Vents, que l'Ancrage y est sûr, & que l'entrée en est facile. Sa figure est presque ronde, des Rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse l'en-

(a) M. l'Abbé LANGLET DU FRESNOY.

vironnent

R 107  
talle  
un  
Sage  
viere,  
r  
on  
on  
é  
Ma  
au  
& qu  
me  
it en  
de bon  
ges  
en  
oit de  
narr  
nége  
larc  
ges  
ou de  
es  
les  
es V  
ic, S  
ue  
ance

bo  
s  
ue  
rom  
ralp  
24

*[Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.]*

# CARTE DU COURS DE LA RIVIERE DU SAGUENAY

appellée par les Sauvages  
**PITCHITAOUCHETZ**  
Dressée sur les Manuscrits du Dépôt  
des Cartes, et Plans de la Marine.

1744.

Par N. Bellin Ingénieur de la Marine.



## ECHELLES



vironnent de toutes parts, & il en sort un petit Ruiffeau, qui peut fournir de l'eau à tous les Navires. Tout ce Pays est plein de Marbre, mais sa plus grande richesse seroit la Pêche des Baleines. En 1705, étant mouillé avec le *Heros* dans ce même endroit, je vis en même tems quatre de ces Poissons, qui entre tête & queuë étoient presque de la longueur de notre Vaisseau. Les Basques ont fait autrefois cette Pêche avec succès, & on voit encore sur une petite Isle, qui porte leur nom, & qui est un peu plus bas que l'Isle Verte, des restes de Fourneaux, & des Côtes de Baleines. Quelle difference entre une Pêche sédentaire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve, & celle, qu'on va faire sur les Côtes du Groenland avec tant de risques & de dépenses!

Les deux jours suivans point de vent de Terre, & nous regrettons fort notre premier mouillage, auprès duquel il y avoit des Habitations Françoises; au lieu qu'ici on ne voit ni Hommes, ni Bêtes. Enfin le troisiéme jour à midi nous levons l'Ancre, & nous franchissons le Passage de l'Isle Rouge, qui n'est pas aisé. Il faut d'abord porter sur cette Isle, comme si on vouloit y aborder; c'est pour éviter la *Pointe aux Allouettes*, qui est à l'entrée du Saguenay, sur la gauche, & qui s'avance beaucoup dans le Fleuve. Cela fait, on revire de bord. Le Passage au Sud de l'Isle Rouge est beaucoup plus sûr; mais il auroit fallu pour cela retourner sur nos pas, & le vent auroit pû nous manquer. L'Isle Rouge n'est qu'un Rocher presque à fleur d'eau, qui paroît véritablement rouge, & sur lequel

1720. plus d'un Navire a fait naufrage.

Septembre. Le lendemain, avec un peu de vent & de Marée, nous allâmes mouiller au-dessus de De l'Isle aux Coudres, & du Gouffre. *l'Isle aux Coudres*, qui est à quinze lieuës de Quebec & de Tadoussac. On la laisse à gauche, & ce Passage est dangereux, quand on n'a pas le vent à souhait. Il est rapide, étroit, & d'un bon quart de lieuë. Du tems de CHAMPLAIN il étoit beaucoup plus aisé; mais en 1663. un Tremblement de Terre déracina une Montagne, la lança sur l'Isle aux Coudres, qu'elle aggrandit de moitié, & à la place, où étoit cette Montagne, il parut un Gouffre, dont il ne fait pas bon de s'approcher. On pourroit passer au Sud de l'Isle aux Coudres, & ce Passage seroit facile & sans danger, il porte le nom de M. d'Iberville, qui l'a tenté avec succès, mais la coûtume est de passer au Nord, & la coûtume est une loi souveraine pour le commun des Hommes.

De la Baye de S. Paul.

Au-dessus du Gouffre, dont je viens de parler, est la *Baye de Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord, & où il y a des Pinieres, qu'on estime beaucoup. on y trouve surtout des Pins rcuges d'une grande beauté, & qui ne cassent jamais. Messieurs du Séminaire de Quebec sont Seigneurs de cette Baye (a). Six lieuës plus haut est un Promontoire extrêmement élevé, où se termine une Chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre-cent lieuës à l'Ouest. On l'appelle le *Cap-Tourmente*, apparemment parce que celui, qui l'a ainsi baptisé, y a essuyé quelques coups de Vent. Le mouillage y est

(a) On y a découvert depuis peu une fort belle Mine de Plomb.

1 Q77  
age.  
de ve  
er as-  
crimes  
la hille  
neux, on  
est mme  
a mme  
on est, s  
le Ter  
ille au  
& à la m  
sur au li  
s'approc  
e aux Co  
sans dom  
le, qui  
e est de  
e loi  
mes.  
or je vien  
and, au  
ed du No  
edite les  
Rue s'age  
s'effor  
chec m  
es plus  
e est, v  
agnes, q  
à. Ch  
appren  
s'effor  
Le m  
es au



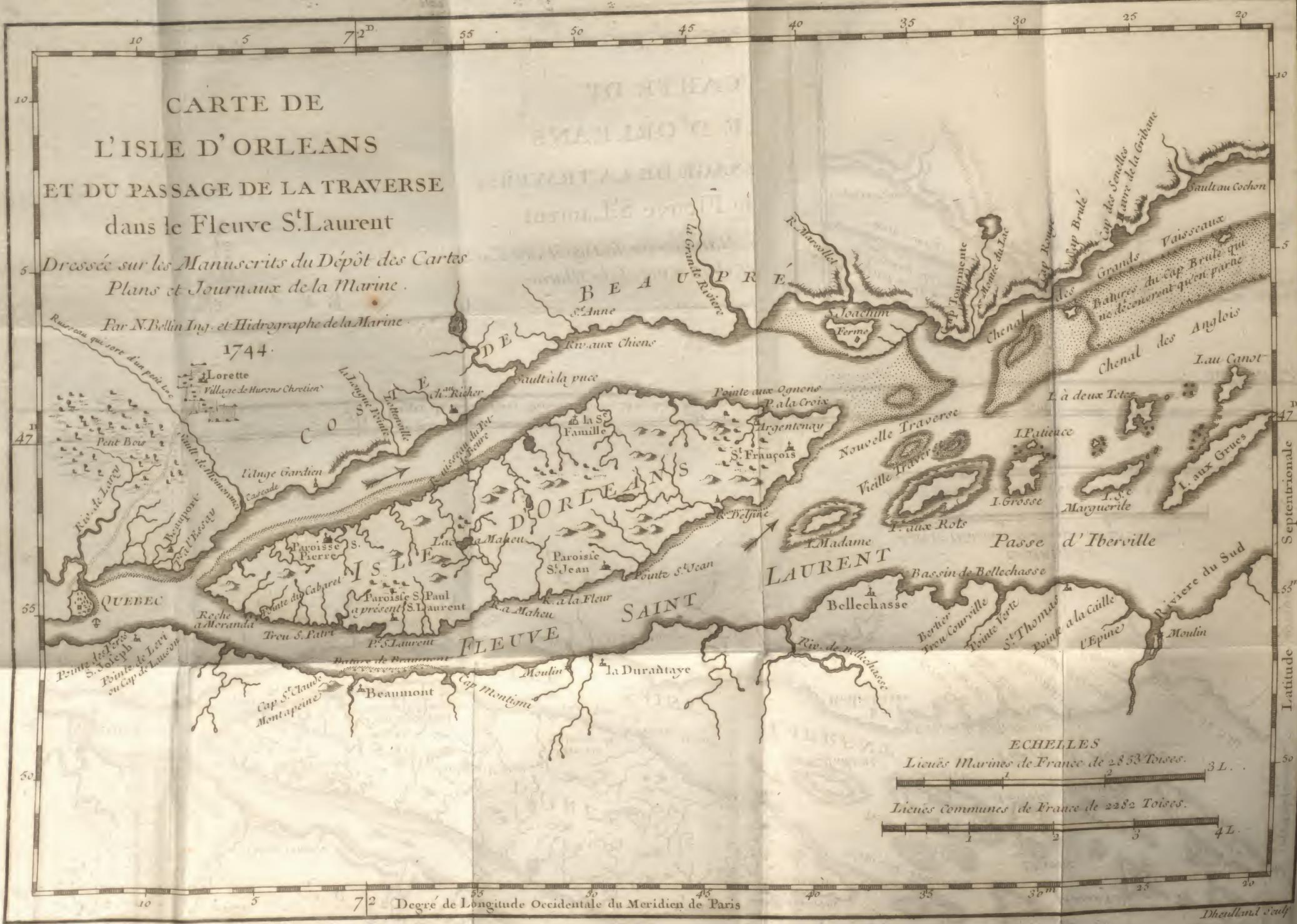
# CARTE DE L'ISLE D'ORLEANS

ET DU PASSAGE DE LA TRAVERSE  
dans le Fleuve S<sup>t</sup>. Laurent

Dressée sur les Manuscrits du Dépôt des Cartes  
Plans et Journaux de la Marine.

Par N. BOLLIN Ing. et Hydrographe de la Marine

1744.



72 Degré de Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Dheulland Sculp.

bon , & on y est environné d'Isles de toutes les grandeurs , qui forment un très-bon abri. La plus considerable est *l'Isle d'Orleans* , dont les Campagnes , toutes cultivées , paroissent comme un Amphithéâtre , & terminent gracieusement la vuë. Cette Isle a environ quatorze lieuës de circuit , & en 1676. elle fut érigée en Comté , sous le nom de S. Laurent , en faveur de François BERTHELOT , Secrétaire Général de l'Artillerie , qui l'avoit acquise de François de LAVAL , Premier Evêque de Quebec. Elle avoit déjà quatre Villages , & on y compte aujourd'hui six Paroisses assez peuplées.

Des deux Canaux , qui forment cette Isle , il n'y a que celui du Sud , qui soit naviguable pour les Vaisseaux. Les Chaloupes mêmes ne çauroient passer par celui du Nord , que de Marée haute. Ainsi du Cap-Tourmente il faut traverser le Fleuve pour aller à Quebec , & cette traverse a ses difficultés. Il s'y rencontre des Sables mouvans , sur lesquels il n'y a pas toujours assez d'eau pour les plus gros Navires , ce qui oblige à ne s'y engager jamais que quand la Marée monte. On éviteroit encore cet embarras en prenant le Passage de M. d'Iberville. Le Cap-Tourmente , d'où l'on part pour faire la traverse , est éloigné de cent dix lieuës de la Mer , & l'eau du Fleuve est encore Saumâtre. Elle n'est bonne à boire qu'à l'entrée des deux Canaux , qui séparent l'Isle d'Orleans. C'est un Phénomene assez difficile à expliquer , surtout si on fait attention à la grande rapidité du Fleuve , malgré sa largeur.

Les Marées montent ici régulièrement cinq

1720.

Septembre.

Des Marées  
du Fleuve, &  
de la déclinaison  
de la Bouffole.

heures, & baissent pendant sept. A Tadoussac elles montent & descendent pendant six heures; & plus on monte le Fleuve, plus le Flux diminue, & le Reflux augmente. A vingt lieues au-dessus de Quebec le Flux est de trois heures, & le Reflux de neuf. Au-delà il n'y a plus de Marée sensible. Quand elle est à demi flot dans le Port de Tadoussac, & à l'entrée du Saguenay, elle ne fait que commencer à monter à *Checoutimi*, vingt cinq lieues plus haut sur cette Riviere, & néanmoins elle se trouve haute aux trois endroits en même tems. Cela vient sans doute de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoulant la Marée, fait pendant quelque tems l'équilibre de *Checoutimi* avec l'entrée de la Riviere dans le Fleuve. Cette rapidité au reste n'est au point, où on la voit, que depuis le Tremblement de Terre de 1663. Ce Tremblement renversa une Montagne dans la Riviere, dont elle rétrécit le lit, & forma une Peninsule, qu'on appelle *Checoutimi*, au-dessus de laquelle il y a un Rapide, que les Canots mêmes ne peuvent pas franchir: la profondeur du Saguenay, depuis son embouchure jusqu'à *Checoutimi*, est égale à sa rapidité. Aussi n'oseroit-on pas y jeter les Ancres, si on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Vaisseaux aux Arbres, qui couvrent les bords de cette Riviere.

On a encore observé que dans le Golfe Saint Laurent, à huit ou dix lieues au large, les Marées sont différentes, selon les diverses positions des Terres, ou la variété des Saisons; qu'en quelques endroits elles suivent les

Septembre.

vents, & qu'en d'autres elles vont contre le vent, qu'à l'embouchure du Fleuve en certains mois de l'année, les Courants portent toujours en pleine Mer, & en d'autres toujours à Terre; enfin que dans le Fleuve même, jusques vers *les Sept Isles*, c'est-à-dire, pendant soixante lieues, il n'y a point de Flux du côté du Sud, ni de Reflux du côté du Nord. Il n'est pas trop aisé d'apporter de bonnes raisons de tout cela; ce qu'on peut dire, ce semble, de plus raisonnable, c'est qu'il se fait sous l'eau des mouvemens, qui produisent ces irrégularités, ou qu'il y a des Courants, qui vont & viennent de la surface au fond, & du fond à la surface, à la maniere des Pompes.

Une autre observation à faire ici, c'est que la déclinaison de la Boussole, qui dans quelques Ports de France n'est guères que de deux ou trois degrés Nord-Ouest, va toujours en diminuant jusques par le travers des Açores, où elle n'est plus sensible; mais qu'au-delà elle augmente de telle sorte, que sur le grand Banc de Terre-neuve elle est de vingt-deux degrés & plus; qu'ensuite elle commence à diminuer, mais lentement, puisqu'elle est encore de seize degrés à Quebec, & de douze au Pays des Hurons, où le Soleil se couche trente-trois minutes plus tard, qu'à Quebec.

Le Dimanche vingt-deux nous étions mouillés par le travers de l'Isle d'Orléans, où nous allâmes nous promener en attendant le retour de la Marée. Je trouvai ce Pays beau, les Terres bonnes, & les Habitans assez à leur aise. Ils ont la réputation d'être un peu Sorciers, & on s'adresse, dit-on, à eux, pour sçavoir l'avenir, ou ce qui se passe dans des lieux

De 17<sup>me</sup>  
d'Orléans.

1720.  
Septembre.

éloignés. Par exemple, si les Navires de France tardent un peu trop, on les consulte pour en avoir des nouvelles, & on assure qu'ils ont quelquefois répondu assez juste: c'est-à-dire, qu'ayant deviné une ou deux fois, & ayant fait accroire, pour se divertir, qu'ils parloient de science certaine, on s'est imaginé qu'ils avoient consulté le Diable.

Lorsque Jacques Cartier découvrit cette Isle, il la trouva toute remplie de vignes, & la nomma *l'Isle de Bacchus*. Ce Navigateur étoit Breton; après lui sont venus des Normands, qui ont arraché les vignes, & à Bacchus ont substitué Pomone & Cérés. En effet elle produit de bon Froment & d'excellens fruits. On commence aussi à cultiver le Tabac, & il n'est pas mauvais. Enfin le Lundi vint-trois, *le Chameau* mouilla devant Quebec, où je m'étois rendu deux heures auparavant en Canot d'Ecorce. J'ai un millier de lieues à faire dans ces fragiles voitures, il faut que je m'y accoutume peu à peu. Voilà, Madame, ce que j'ai pu me rappeler des particularités de mon voyage. Ce sont, comme vous voyez, des bagatelles, qui seroient tout au plus bonnes à amuser des Personnes déceuvrées dans un Vaisseau. J'aurai peut-être dans la suite quelque chose de plus intéressant à vous mander: mais je n'ajouterai rien à cette Lettre, parce que je ne veux pas manquer l'occasion d'un Navire Marchand, qui est sur le point de mettre à la voile. J'aurois l'honneur de vous écrire encore par le Vaisseau du Roi.

Je suis, &c.

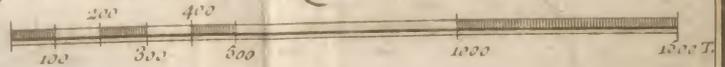


# PLAN DU BASSIN DE QUEBEC

ET DE SES ENVIRONS

Par N.B. Ingénieur de la Marine .1744.

Echelle de Quinze cens Toises



- a le Palais, ou logement de l'Intendant =
- b l'Hôtel-Dieu
- c Fort St. Louis ou demeure le Gouverneur.
- d Paroisse N.D.ame et le Seminaire.
- e L'Évêché.
- f Les Jesuites.
- g Cul de Sac ou les barques hivernent.



D'Heulland

TROISIÈME LETTRE.

*Description de Quebec, Caractere de ses Habitans, & de la façon de vivre dans la Colonie Françoisse.*

1720.

Octobre.

A Quebec, ce vint-huit Octobre, 1720.

MADAME,

J'E vais vous parler de Quebec ; toutes les Descriptions que j'en ai vûës jusqu'ici, sont si défectueuses, que j'ai cru vous faire plaisir, en vous représentant au vrai cette Capitale de la Nouvelle France. Elle mérite véritablement d'être connue, n'y eut-il que la singularité de sa situation ; car il n'y a au Monde que cette Ville, qui puisse se vanter d'avoir un Port en eau-douce, à six-vint lieuës de la Mer, & capable de contenir cent Vaisseaux de ligne. Aussi est-elle placée sur le Fleuve le plus navigable de l'Univers.

Ce Fleuve, jusqu'à l'Isle d'Orleans, c'est-à-dire, à cent dix ou douze lieuës de la Mer, n'a jamais moins de quatre à cinq lieuës de large ; mais au-dessus de l'Isle il se rétrécit tout-à-coup de telle sorte, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur ; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de *Quebeio*, ou *Quebec*, qui en Langue Algonquine signifie *Rétrécissement*. Les Abénaquis, dont la Langue est une Dialecte Algonquine,

Origine du nom de Quebec.

1720.

Octobre.

le nomment *Quelibec*, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la petite Riviere de la *Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de *Levi*, qui avance sur l'Isle d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud; l'Isle d'Orleans cache celui du Nord, de sorte que le Port de Quebec ne paroît de-là qu'une grande Baye.

DU Sault  
de Montmo-  
renci.

La premiere chose, qu'on apperçoit en entrant dans la Rade, est une belle Nappe d'eau d'environ trente pieds de large, & de quarante de haut. Elle est immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Isle d'Orleans, & on la voit d'une longue pointe de la Côte Méridionale du Fleuve, laquelle, comme je l'ai déjà observé, paroît se recourber sur l'Isle d'Orleans. Cette Cascade a été nommée le *Sault de Montmorenci*, & la Pointe porte le nom de *Levi*. C'est que la Nouvelle France a eu successivement pour Vice-Rois l'Amiral de Montmorenci, & le Duc de Ventadour, son Neveu. Il n'y a personne, qui ne crût qu'une chute d'eau si abondante, & qui ne tarit jamais, ne soit la décharge de quelque belle Riviere: elle ne l'est pourtant que d'un chetif Ruisseau, où en quelques endroits on n'a pas de l'eau jusqu'à la cheville du pied; mais il coule toujours, & il tire sa source d'un joli Lac éloigné du Sault d'environ douze lieuës.

Situation de  
Quebec.

La Ville est une lieuë plus haut, & du même côté, à l'endroit même, où le Fleuve est le plus étroit. Mais entr'elle, & l'Isle d'Orleans il y a un Bassin d'une bonne lieuë en tout sens, dans lequel se décharge la Riviere de *Saint Charles*, qui vient du Nord-Ouest.

Na  
de  
a l  
& o  
léti  
l'ai  
le d  
ulta  
com  
eu fu  
de N  
, for  
qu'o  
tarit  
belle  
beriff  
a pas  
ai il  
pl La  
es  
es nar  
e, oit  
e, &  
bonne  
mge  
la Nor

*[Faint, illegible handwritten text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.]*

com  
Ville.  
Ent

# Plan de la Ville de QUEBEC

- a. Fort. St. Louis.
- b. Redoute du Cap au Diamant
- c. Cavalier du Moulin.
- d. Les Récolets.
- e. Les Jesuites et dépendances.
- f. Les Urselins.
- g. La Paroisse avec le Séminaire  
et dépendances.
- h. L'Évêché.
- i. L'Hôtel-Dieu.
- k. St. Roch.
- l. Le Sault au Matelot.
- m. L'Intendance.
- n. Eglise de la basse Ville.
- o. Batterie de Vaudreuil.
- p. Batterie Dauphine.
- q. Batterie Royale.
- r. Batterie du Château.
- s. Bastion St. Louis.
- t. Bastion de la Glacière.
- v. Demi-Bastion de Joubert.
- x. Redoute St. Ursule.
- y. Redoute au Bourreau.
- z. Redoute St. Roch.
- &. Coteau de la Potasse.



Dhauland sculp

77

Quebec est entre l'embouchure de cette Riviere , & le *Cap aux Diamans* , lequel avance un peu dans le Fleuve. Le mouillage est vis-à-vis , il a vint-cinq brasses d'eau , & l'Ancre y est bon : toutefois , quand le Nord-Est souffle violemment , les Vaisseaux chassent quelquefois sur leurs Ancres , mais sans danger.

1720.

Octobre.

Lorsque Samuel de Champlain fonda cette Ville en 1608 , la Marée montoit quelquefois jusqu'au pied du Rocher. Depuis ce tems-là le Fleuve s'est retiré peu à peu , & a enfin laissé à sec un grand Terrain , où l'on a bâti la Basse Ville , laquelle est présentement assez élevée au-dessus du Rivage , pour rassûrer les Habitans contre l'inondation du Fleuve. La premiere chose , qu'on rencontre en débarquant , est une Place de médiocre grandeur , & de figure irréguliere , laquelle a en face une suite de Maisons assez bien bâties , & adossées contre le Rocher , ainsi elles n'ont pas beaucoup de profondeur. Elles forment une Ruë assez longue , qui occupe toute la largeur de la Place , & s'étend à droite & à gauche jusqu'aux deux chemins , qui conduisent à la Haute Ville. La Place est bornée sur la gauche par une petite Eglise , & sur la droite par deux rangées de Maisons placées parallèlement. Il y en a une de l'autre côté entre l'Eglise & le Port , & au détour du Cap aux Diamans , il y a encore une suite assez longue de Maisons sur le bord d'une Anse , qu'on appelle l'*Anse des Meres*. On peut regarder ce Quartier comme une espece de Fauxbourg de la Basse ville.

Description  
de Quebec.

Entre ce Fauxbourg & la grande Ruë on

E v

1720.

Octobre.

monte à la haute Ville par une pente si roide, qu'il a fallu y faire des degrés, de sorte qu'on n'y peut monter qu'à pied. Mais en prenant de la place sur la droite, on a pratiqué un chemin, dont la pente est plus douce, & qui est bordé de Maisons. C'est à l'endroit, où les deux montées se réunissent, que commence la Haute Ville du côté du Fleuve; car il y a encore une Basse Ville du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment de remarque, qu'on trouve à droite du premier côté, est le Palais Episcopal: toute la gauche est bordée de Maisons. Vint pas plus loin on se trouve entre deux Places assez grandes: celle de la gauche est la Place d'Armes, sur laquelle donne le Fort, où loge le Gouverneur Général: les Récollets sont vis-à-vis, & d'assez belles Maisons occupent une partie du contour de la Place.

Dans celle de la droite on rencontre d'abord la Cathédrale, qui sert aussi de Paroisse à toute la Ville. Le Séminaire est à côté sur l'Angle, que forment le Fleuve & la Riviere de Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale est le Collège des Jésuites, & dans les entredeux il y a des Maisons assez bien bâties. De la Place d'Armes on enfile deux Ruës, qui sont traversées par une troisième, & qui forme une assez grande Isle, toute occupée par l'Eglise & le Couvent des Récollets. La seconde Place a deux descentes à la Riviere Saint Charles, l'une fort roide, à côté du Séminaire, & où il y a peu de Maisons: l'autre à côté de l'Enclos des Jésuites, laquelle tourne beaucoup, à l'Hôtel-Dieu à mi-côté, est bordée de Maisons assez petites, & aboutit au Palais, où

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. III. 107  
loge l'Intendant. De l'autre côté des Jésuites, où est leur Eglise, il y a une Ruë assez longue, où sont les Ursulines. Au reste, toute la Haute Ville est bâtie sur un fond, partie de marbre, & partie d'ardoise ( a ).

Telle est, Madame, la Topographie de Quebec, qui, comme vous voyez, a une assez grande étendue, dont presque toutes les Maisons sont bâties de pierres, & où l'on ne compte pourtant qu'environ sept mille Ames. Mais pour achever de vous donner une juste idée de cette Ville, je vais vous faire connoître plus particulièrement ses principaux Edifices. Je vous parlerai ensuite de ses Fortifications. L'Eglise de la Basse-Ville a été bâtie en consequence d'un vœu fait pendant le Siège de Quebec en 1690. Elle est dédiée sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*, & elle sert de Succursale pour la commodité des Habitans de la Basse-Ville. Sa structure est très-simple, une propreté modeste en fait tout l'ornement. Quelques Sœurs de la Congrégation, dont je vous parlerai dans la suite, sont logées entre cette Eglise & le Port: elles ne sont que quatre ou cinq, & tiennent une Ecole.

Le Palais Episcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Bâtimens, que porte le Dessin, suivant lequel ce doit être un Quarré long. S'il est jamais achevé, ce sera un très-bel Edifice. Le Jardin s'étend jusques sur la Croupe du Rocher, & domine toute la Rade. Quand la Capitale de la Nouvelle France sera aussi florissante que celle de l'An-

( a ) On peut voir par le Plan gravé de cette Ville qu'elle a crû assez considerablement depuis vingt ans.

E. vj

1720.  
Octobre.

Description  
de ses princi-  
paux Edifices.

L'Evêché.

2720.

Octobre.

cienne ( & il ne faut pas désespérer de rien, Paris a été lontems beaucoup moins que n'est Quebec aujourd'hui ) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que Bourgs, Châteaux, Maisons de Plaisance, & tout cela est déjà ébauché : que le Fleuve de Saint Laurent, qui roule majestueusement ses eaux, & les amene de l'extrémité du Nord, ou de l'Ouest, y fera couvert de Vaisseaux : que l'Isle d'Orleans & les deux bords des deux Rivières, qui forment ce Port, découvriront de belles Prairies, de riches Côteaux, & des Campagnes fertiles, & il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées : qu'une partie de la Riviere Saint Charles, qui serpente agréablement dans un charmant Vallon, sera jointe à la Ville, dont elle fera sans doute le plus beau Quartier : que l'on aura revêtu toute la Rade de Quays magnifiques : que le Port sera environné de Bâtimens superbes, & qu'on y verra trois ou quatre-cent Navires chargés de richesses, que nous n'avons pas encore sçu faire valoir, & y apporter en échange celles de l'Ancien & du Nouveau Monde, vous m'avouerez, Madame, que cette Terrasse offrira un point de vûë, que rien ne pourra égaler, & que dès à présent ce doit être quelque chose de fort beau.

La Cathedrale,  
le, & le Sémi-  
naire.

La Cathédrale ne seroit pas une belle Paroisse dans un des plus petits Bourgs de France ; jugez si elle mérite d'être le Siège du seul Evêché, qui soit dans tout l'Empire François de l'Amérique, beaucoup plus étendu, que n'a jamais été celui des Romains. Son Architecture, son Chœur, son Grand Autel, ses

Chapelles sentent tout-à-fait l'Eglise de Campagne. Ce qu'elle a de plus passable, est une Tour fort haute, solidement bâtie, & qui de loin a quelque apparence. Le Séminaire, qui touche à cette Eglise est un grand Quarré, dont les Bâtimens ne sont point encore finis. Ce qui est fait, est bien construit, & avec toutes les commodités nécessaires en ce Pays-ci. C'est pour la troisième fois qu'on bâtit cette Maison. Elle fut brûlée toute entiere en 1703. Et au mois d'Octobre de l'année 1705, comme on achevoit de la rétablir, elle fut de nouveau presque toute consumée par les flammes. Du Jardin on découvre toute la Rade, & la Riviere de Saint Charles, autant que la vûë peut s'étendre.

Le Fort est un beau Bâtiment, qui doit être flanqué de deux Pavillons saillans; mais il n'y en a encore qu'un de fait. On va, dit-on, travailler incessamment à l'autre (a). On y entre par une Cour assez spacieuse & réguliere, mais il n'y a point de Jardin, parce que le Fort est construit sur le bord du Roc. Une belle Galerie avec un Balcon, qui regne tout le long des Bâtimens, y supplée en quelque sorte. Elle commande la Rade, au milieu de laquelle on peut se faire entendre aisément avec un porte-voix, & on y voit toute la Basse Ville sous ses pieds. En sortant du Fort, & prenant sur la gauche, on entre dans une assez grande Esplanade, & par une pente douce on arrive à la cime du Cap aux Diamants, qui est une fort belle plate-forme. Outre l'agrément de la vûë, on respire en ce lieu l'air le plus pur; on y voit quantité de Marsouins,

1720.

Octobre.

Du Fort &  
du Cap aux  
Diamants.

(a) Il est achevé.

1720.

Octobre.

blancs comme la neige, jouer sur la surface des eaux, & on y ramasse quelquefois des Diamants, plus beaux que ceux d'Alençon. J'y en ai vûs d'aussi-bien taillés, que s'ils fussent sortis de la main du plus habile Ouvrier. Autrefois ils y étoient fort communs, & c'est ce qui a fait donner au Cap le nom, qu'il porte. Présentement ils y sont fort rares. La descente du côté de la Campagne est encore plus douce, que du côté de l'Esplanade.

Des Récollets  
& des Ursuli-  
nes.

Les Peres Récollets ont une grande & belle Eglise, & qui leur feroit honneur à Versailles. Elle est proprement lambrissée, ornée d'une large Tribune; un peu massive, & d'une boiserie bien travaillée, qui regne tout autour, & dans laquelle sont pris les Confessionnaux. C'est l'ouvrage d'un de leurs Freres Convers. Enfin rien n'y manque, mais il faudroit en ôter quelques Tableaux, qui sont fort grossièrement peints; le Frere Luc y en a mis de sa façon, qui n'ont pas besoin de ces ombres. La Maison répond à l'Eglise: elle est grande, solidement bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin spacieux & bien cultivé. Les Ursulines ont essuyé deux incendies, aussi-bien que le Séminaire; avec cela elles ont si peu de fonds, & les dîmes, qu'on reçoit des Filles de ce Pays, sont si modiques, que dès la première fois que leur Maison fut brûlée, on pensa à les renvoyer en France. Elles sont néanmoins venues à bout de se rétablir toutes les deux fois; & l'on acheve actuellement leur Eglise. Elles sont proprement, & commodément logées: c'est le fruit de la bonne odeur, qu'elles répandent dans la Colonie, de leur économie, de leur sobriété,

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. III. III  
& de leur travail : elles dorent , elles bro-  
dent , toutes sont utilement occupées , & ce  
qui sort de leurs mains est ordinairement  
d'un bon goût.

1720.

Octobre.

Vous aurez sans doute vû , Madame , dans  
quelques Relations que le Collège des Jésuites  
est un très - bel Edifice. Il est certain que ,  
quand cette Ville n'étoit qu'un amas informe  
de Barraques Françoises & de Cabannes Sau-  
vages ; cette Maison , la seule , avec le Fort ,  
qui fût bâtie de pierres , faisoit quelque figure :  
les premiers Voyageurs , qui en jugeoient par  
comparaison , l'avoient représentée comme  
un très-beau Bâtiment ; ceux , qui les ont  
suivis , & qui , selon la coûtume , les ont  
copiés , ont tenu le même langage. Cepen-  
dant les Cabannes ont disparu , & les Barra-  
ques ont été changées en Maisons , la plûpart  
bien bâties , de sorte que le Collège dépare  
aujourd'hui la Ville , & menace ruine de tou-  
tes parts ( a ).

Du College.

La situation n'en est pas même avanta-  
geuse ; il est privé du plus grand agrément ,  
qu'on eût pu lui procurer , qui est celui de la  
vûë. Il avoit d'abord celle de la Rade en per-  
spective , & ses Fondateurs avoient été assez  
bons , pour s'imaginer qu'on les en laisseroit  
jouir ; mais ils se sont trompés. La Cathé-  
drale & le Séminaire leur font un masque ,  
qui ne leur laisse plus que la vûë de la Place ,  
laquelle n'a pas de quoi les dédommager de  
celle , qu'ils ont perduë. La Cour de ce Col-  
lege est petite & mal-propre , rien ne ressem-  
ble mieux à une Cour de métairie. Le Jardin

( a ) On a depuis peu rebâti tout le College , & il  
est maintenant fort beau.

1720.  
Octobre.

est grand & bien entretenu, & il est terminé par un petit Bois, reste précieux de l'antique Forêt, qui couvroit autrefois toute cette Montagne.

L'Eglise n'a rien de beau en dehors, qu'un assez joli Clocher : elle est toute couverte d'ardoises, & c'est la seule du Canada, qui ait cet avantage ; car tout est ici couvert de bardeaux. En dedans elle est fort ornée. Une Tribune hardie, légère, bien pratiquée, & bordée d'une balustrade de fer, peint, doré, & d'un bon ouvrage : une Chaire de Prédicateur toute dorée, & bien travaillée en fer & en bois : trois Autels bien pris ; quelques bons Tableaux ; point de voûte, mais un lambris plat assez orné ; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend cette Eglise supportable en hyver, tandis qu'on est transi de froid dans les autres. Je ne vous parle point des quatre grandes Colonnes cylindriques & massives, d'un seul bloc d'un certain Porphire noir comme du Geay, sans taches & sans fils, dont il a plu au Baron de LA HONTAN d'enrichir le Grand'Autel : elles y feroient beaucoup mieux sans doute, que celles, qu'on y voit, qui sont creuses, & grossièrement marbrées. On pardonneroit pourtant volontiers à cet Auteur, s'il n'avoit défiguré la vérité, que pour donner du lustre aux Eglises.

De l'Hôtel-Dieu.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Sales, l'une pour les Hommes, & l'autre pour les Femmes. Les lits y sont bien tenus, les malades bien servis, & tout y est commode & d'une grande propreté. L'Eglise est derriere la Sale des Femmes, & n'a de considerable que le Maître-Autel, dont le Retable est fort beau.

Cette Maison est desservie par des Religieuses Hospitalieres de Saint Augustin , de la Congrégation de la Miséricorde de Jesus , & dont les premieres sont venuës de Dieppe. Elles ont commencé à se bien loger ; mais selon toutes les apparences elles n'acheveront pas si tôt , faute de fonds. Comme leur Maison est située à mi-côte , sur un platon , qui avance un peu sur la Riviere de Saint Charles , elles jouissent d'une assez belle vûë.

1720.

Octobre.

La Maison de l'Intendant se nomme *le Palais* , parce que le Conseil Supérieur s'y assemble. C'est un grand Pavillon , dont les deux extrémités débordent de quelques pieds , & où l'on monte par un perron à double rampe. La façade du Jardin , qui a la vûë sur la petite Riviere , & qui y conduit de plein pied , est beaucoup plus riante , que celle de l'entrée. Les Magasins de Roi sont sur la Cour à droite , & la Prison est derriere. La porte d'entrée est masquée par la Montagne , sur laquelle est la Haute-Ville , & qui ne présente en cet endroit , qu'un Roc escarpé fort désagréable à la vûë. C'étoit bien pis encore avant l'incendie , qui réduisit , il y a quelques années , tout le Palais en cendres ; car il n'y avoit point d'avant-Cour , & les Bâtimens étoient sur la ruë , qui est assez étroite ( a ).

En suivant cette ruë , ou pour parler plus juste , ce chemin , on entre d'abord dans la Campagne , & au bout d'un demi-quart de lieuë on trouve l'Hôpital Général. C'est la plus belle Maison du Canada , & elle ne départeroit point nos plus grandes Villes de France. Les Peres Récollets occupoient au-

De l'Hôpital Général.

( a ) Ce Palais fut encore entierement brûlé en 1726.

1720.

Octobre.

trefois le Terrain , où elle située. M. de Saint VALLIER , Evêque de Quebec , les a transférés dans la Ville , a acheté leur Emplacement , & y a dépensé cent mille écus en Bâtimens , en Ameublemens & en Fondations. Le seul défaut de cet Hôpital est d'être bâti dans un Marais ; on espere y remédier , en desséchant le Marais ; mais la Riviere de Saint Charles fait en cet endroit-là un coude , où les eaux ne coulent pas aisément , & c'est ce qu'on ne pourra jamais bien corriger.

Le Prélat Fondateur a son appartement dans la Maison , & y fait sa résidence ordinaire ; il a loué son Palais , qui est encore son Ouvrage , au profit des Pauvres. Il ne dédaigne pas même de servir d'Aumônier à l'Hôpital , aussi-bien qu'aux Religieuses , & il en remplit les fonctions avec un zèle & une assiduité , qu'on admireroit dans un simple Prêtre , qui vivroit de cet Emploi. Des Artisans , ou autres , à qui leur grand âge , ou leurs infirmités ôtent le moyen de gagner leur vie , sont reçus dans cet Hôpital jusqu'à la concurrence du nombre de lits , qui y sont fondés , & trente Religieuses sont occupées à les servir. C'est un dessein de l'Hôtel-Dieu de Quebec ; mais pour les distinguer , l'Evêque leur a donné quelques Réglemens particuliers , & leur fait porter une Croix d'argent sur la poitrine. La plupart sont Filles de condition , & comme ce ne sont pas les plus aisées du Pays , le Prélat en a doté plusieurs.

Des Fortifications.

Quebec n'est pas fortifié régulièrement , mais on travaille depuis longtemps à en faire une bonne Place. Cette Ville n'est pas même facile à prendre , dans l'état , où elle est. Le

Port est flanqué de deux Bastions, qui dans les grandes Marées sont presqu'à fleur d'eau, c'est-à-dire, qu'ils sont élevés de vint-cinq pieds de Terre, car la Marée dans les Equinoxes, monte à cette hauteur. Un peu au-dessus du Bastion de la droite, on en a fait un demi, lequel est pris dans le Rocher, & plus haut, à côté de la Galerie du Fort; il y a vint-cinq Pièces de Canon en batterie. Un petit Fort quarré, qu'on nomme *la Citadelle*, est encore au-dessus, & les Chemins, pour aller d'une Fortification à l'autre, sont extrêmement roides. A la gauche du Port, tout le long de la Rade, jusqu'à la Riviere de Saint Charles, il y a de bonnes Batteries de Canon & quelques Mortiers.

De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de Bastion, d'où l'on a tiré un Rideau en équerre, qui va joindre un Cavalier fort exhaussé, sur lequel il y a un Moulin fortifié. En descendant de ce Cavalier, on rencontre à une portée de Fusil, une premiere Tour bastionnée, & à la même distance de celle-ci, une seconde. Le dessein étoit de revêtir tout cela d'une chemise, qui auroit eu les mêmes angles, que les Bastions, & qui seroit venuë se terminer à l'extrémité du Roc, vis-à-vis le Palais, où il y a déjà une petite Redoute, aussi-bien que sur le Cap aux Diamants. Je ne sçai pourquoi cela n'a pas été exécuté. Tel étoit, Madame, à peu près l'état de la Place en 1711, lorsque les Anglois firent pour la conquête du Canada un grand Armement, qui échoua par la témérité du Général de la Flotte, lequel, contre l'avis de son Pilote, s'approcha trop près des Sept

---

1720.  
Octobre.

1720.

Octobre.

Isles, y perdit tous ses plus gros Navires; & trois mille hommes de ses meilleures Troupes.

Quebec est encore aujourd'hui dans le même état, ce que vous pourriez justifier sur le Plan en relief, que M. de CHAUSSEGROS DE LERY, Ingénieur en Chef, envoie cette année en France, pour être mis au Louvre avec les autres. Mais après vous avoir parlé du matériel de notre Capitale, il faut vous dire deux mots de ses principaux Habitans; c'est son bel endroit, & si, à ne considérer que ses Maisons, ses Places, ses Ruës, ses Eglises & ses Edifices publics, on pourroit la réduire au rang des plus petites Villes de France, la qualité de ceux, qui l'habitent, lui assure le titre de Capitale.

Des Habitués.

J'ai déjà dit qu'on ne compte guères à Quebec, que sept mille Ames; mais on y trouve un petit Monde choisi, où il ne manque rien, de ce qui peut former une Société agréable. Un Gouverneur Général (a) avec un Etat Major, de la Noblesse, des Officiers, & des Troupes. Un Intendant (b), avec un Conseil Supérieur, & les Jurisdictions subalternes; un Commissaire de Marine (c), un Grand Prevôt (d), un Grand Voyer, & un Grand Maître des Eaux & Forêts (e), dont la Jurisdiction est assurément la plus étendue de l'Univers; des Marchands aisés, ou qui vivent, comme s'ils l'étoient; un Evêque &

(a) M. le Marquis de Vaudreuil.

(b) M. Begon.

(c) M. de Clerambault d'Aigremont.

(d) M. Denys de Saint Simon.

(e) M. le Baron de Bkancourt.

un Séminaire nombreux ; des Récollets & des Jésuites ; trois Communautés de Filles , bien composées ; des Cercles aussi brillans , qu'il y en ait ailleurs , chez la Gouvernante , & chez l'Intendante. Voilà , ce me semble , pour toutes sortes de Personnes de quoi passer le tems fort agréablement.

1720.

Octobre.

Aussi fait-on , & chacun y contribuë de son mieux. On jouë , on fait des parties de promenades ; l'été en Caléche , ou en Canot ; l'hyver , en Traîne sur la neige , ou en Patins sur la glace. On chasse beaucoup ; quantité de Gentilshommes n'ont guères que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses , parce que le Pays n'en fournit presque point , & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la-fois , mais elles occupent une bonne partie de l'année : on politique sur le passé , on conjecture sur l'avenir ; les Sciences & les Beaux Arts ont leur tour , & la conversation ne tombe point. Les Canadiens , c'est-à-dire , les Créoles du Canada , respirent en naissant un air de liberté , qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie , & nulle part ailleurs on ne parle plus purement notre Langue. On ne remarque même ici aucun accent.

On ne voit point en ce Pays de Personnes riches , & c'est bien dommage , car on y aime à se faire honneur de son bien , & Personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chere , si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre ; sinon , on se retranche sur la table , pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustemens font bien à nos Créoles. Tout est ici de belle taille , & le plus

1720.

Octobre.

Difference  
des Colonies  
Angloises &  
Françoises.

sang du monde dans les deux Sexes ; l'esprit enjoué , les manieres douces & polies sont communes à tous ; & la rusticité , soit dans le langage , soit dans les façons , n'est pas même connuë dans les Campagnes les plus écartées.

Il n'en est pas de même , dit-on , des Anglois nos Voisins , & qui ne connoîtroit les deux Colonies , que par la maniere de vivre , d'agir & de parler des Colons , ne balancerait pas à juger que la nôtre est la plus florissante. Il regne dans la Nouvelle Angleterre , & dans les autres Provinces du Continent de l'Amérique soumises à l'Empire Britannique, une opulence , dont il semble qu'on ne sçait point profiter ; & dans la Nouvelle France une pauvreté cachée par un air d'aïssance , qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la Culture des Plantations fortifient la premiere , l'industrie des Habitans soutient la seconde , & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amasse du bien , & ne fait aucune dépense superflue : le François jouit de ce qu'il a , & souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses Heritiers ; celui-ci laisse les Siens dans la nécessité , où il s'est trouvé lui même , de se tirer d'affaire comme il pourra. Les Anglois Américains ne veulent point de guerre , parce qu'ils ont beaucoup à perdre ; ils ne ménagent point les Sauvages , parce qu'ils ne croient point en avoir besoin. La Jeunesse Françoise , par des raisons contraires , déteste la paix , & vit bien avec les Naturels du Pays , dont elle s'attire aisément l'estime pendant la guerre , & l'amitié en tout tems. Je pourrois pousser plus loin ce paralelle ;

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IV. 11,  
mais il faut finir : le Vaisseau du Roi va met-  
tre à la Voile, les Navires Marchands se dis-  
posent à le suivre, & peut-être que dans trois  
jours il n'y aura pas un seul Bâtiment dans  
notre Rade.

Je suis, &c.

---

## QUARIE'ME LETTRE. 1721.

*Du Village Huron de Lorette. Ca qui a empê-  
ché le progrès de la Colonie Françoisse du  
Canada. Des Monnoyes, qui y ont eu cours.*

Février.

A Quebec, ce quinze Février, 1721.

MADAME,

JE reviens d'un petit Voyage de dévotion,  
dont je veux vous rendre compte : mais il  
faut auparavant vous dire que je me suis  
trompé, lorsqu'en finissant ma dernière Let-  
tre, je vous ai dit qu'avant trois jours la Rade  
de Quebec seroit vuide. Un Navire de Mar-  
seille y est encore, & a même trouvé le moyen  
d'y être à l'abri des glaces, dont le Fleuve est  
couvert. C'est un secret, qui peut avoir son  
utilité. Il est bon d'avoir des ressources contre  
tous les accidens, qui peuvent survenir.

Le Capitaine de ce Navire avoit levé les  
Ancres le second de Novembre vers le soir, d'un Navire  
& après avoir fait environ une lieüe, il les Aventure  
Provengal.  
rejeta, pour attendre quelques-uns de ses  
Passagers, qui s'embarquerent à l'entrée de la

1721.

Février.

nuit. Il donna ensuite ses ordres pour appareiller, dès que la Marée commenceroit à baisser, & s'alla mettre au lit d'assez bonne heure. Vers le minuit on l'éveilla pour l'avertir que le Bâtiment se remplissoit d'eau : il fit pomper, mais inutilement. L'eau croissoit toujours, au lieu de diminuer; enfin chacun songea à mettre sa vie en sûreté, & il étoit tems. Les Derniers n'étoient point encore arrivés à Terre, que le Navire disparut. Une Barque chargée de Marchandises pour Montreal a eu le même sort à l'entrée du Lac de S. Pierre, mais on espere bien relever l'un & l'autre, quand la belle saison sera revenue. On se flate même que la plupart des effets, dont ces deux Bâtimens sont chargés, ne seront point perdus. D'autres ne le croient pas, & je suis de leur avis : je n'y serai point pour vous en mander des nouvelles. Mais l'affaire du Navire Provençal pourra bien avoir des suites, car le Capitaine soupçonne quelqu'un de lui avoir joué d'un tour. Venons à mon Pélerinage.

Description de Lorette. A trois lieues d'ici vers le Nord-Est, il y a un petit Village de Hurons Chrétiens, dont la Chapelle est bâtie sur le modèle & avec toutes les dimensions de la *Santa Casa* d'Italie, d'où l'on a envoyé à nos Néophytes une image de la Vierge, semblable à celle, que l'on voit dans ce célèbre Sanctuaire. On ne pouvoit guères choisir pour placer cette Mission, un lieu plus sauvage. Cependant le concours des Fidèles y est fort grand, & soit imagination, soit dévotion, soit prévention, ou tout ce que vous voudrez, bien des Personnes m'ont assuré qu'ils avoient été saisis, en y arrivant

arrivant, d'une secrète & sainte horreur, dont ils n'avoient pas été les maîtres. Mais ce qui fait à tous une impression d'autant plus grande, que la réflexion même y contribue, c'est la solide piété des Habitans de ce désert.

Ce sont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naissance & de leur origine, que ce qui en est estimable, c'est-à-dire, la simplicité & la franchise du premier âge du Monde, avec ce que la Grace y a ajouté; la foi des Patriarches, une piété sincère, cette droiture & cette docilité de cœur, qui font les Saints; une innocence de mœurs incroyable, un Christianisme pur, & sur lequel le Monde n'a point soufflé l'air contagieux, qui le corrompt, & souvent des actes des plus héroïques vertus. Rien n'est plus touchant, que de les entendre chanter à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre, les Prières de l'Eglise, & des Cantiques en leur Langue. Rien n'est comparable à la ferveur & à la modestie, qu'ils font paroître dans tous leurs exercices de Religion, & je n'ai encore vû personne, qui n'en ait été touché jusqu'au fond de l'ame.

Ferveur des  
Sauvages.

Ce Village étoit autrefois beaucoup plus peuplé, mais les maladies, & je ne sçai quoi, qui réduit insensiblement à rien toutes les Nations de ce Continent, ont fort diminué le nombre de ses Habitans. La vieillesse & les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Pasteurs avoient aussi fait quelques brèches à leur première ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeler; & celui, qui les gouverne présentement, n'a plus qu'à entretenir les choses sur le pied, où il les a trouvées. Il

1721.

Février.

est vrai qu'on ne sçauroit porter plus loin les précautions, dont on use pour empêcher que le relâchement ne s'y introduise de nouveau. Les Boissons enyvantes, la plus ordinaire, & presque la seule pierre d'achopement, qui puisse faire tomber les Sauvages, y sont interdites par un vœu solennel, dont la transgression est soumise à la pénitence publique, aussi-bien que toute faute, qui cause du scandale; & la rechûte suffit ordinairement pour bannir le Coupable sans espérance de retour d'un lieu, qui doit être l'asyle impénétrable de la piété & de l'innocence. La paix & la subordination y regnent parfaitement; & tout ce Village semble ne faire qu'une Famille, réglée sur les plus pures maximes de l'Evangile. Cela étonne toujours quiconque sçait jusqu'où ces Peuples & les Hurons surtout, portent naturellement la fierté & l'esprit d'indépendance.

Le plus grand, & peut-être le seul embarras du Missionnaire est à trouver de quoi faire subsister son Troupeau; le Terrain, qu'il occupe, n'y sçauroit suffire, & on a de bonnes raisons pour ne pas permettre qu'il l'abandonne; la Providence y supplée. Monsieur & Madame Bégon étoient de notre Pélerinage, & furent reçus de ces bons Néophytes, comme le devoient être des Personnes de ce rang, & qui ne les laissent jamais manquer du nécessaire. Après une réception toute militaire de la part des Guerriers, & les acclamations de la Multitude, on commença par les exercices de piété, où l'on s'édifia mutuellement. Ils furent suivis d'un festin général, dont Madame Bégon fit les frais, & reçut tous les

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQU. LET. IV. 123  
honneurs. Les Hommes, suivant l'usage,  
mangerent dans une Maison; & les Femmes,  
avec les petits Enfans dans une autre. Je dis  
Maison, & non point Cabanne, car ces Sau-  
vages se sont depuis peu logés à la Françoisé.

1721.

Février.

Les Femmes dans ces rencontres n'ont ac-  
coutumé de témoigner leur gratitude, que  
par leur silence & leur modestie; mais parce  
que c'étoit la première Dame, qui fût alors  
dans la Colonie, qui régaloit tout le Village,  
on accorda aux Huronnes un Orateur, par  
l'organe duquel elles déploierent à leur illustre  
Bienfaitrice tous les sentimens de leur  
cœur. Pour les Hommes, après que le Chef  
eut harangué l'Intendant, ils danserent &  
chanterent tant que l'on voulut. Rien, Ma-  
dame, n'est moins divertissant, que ces  
chants & ces danses. D'abord tous sont assis  
à terre comme des Singes, sans aucun ordre:  
de tems en tems un Homme se leve, s'avance  
lentement au milieu de la Place, toujours,  
dit-on, en cadence, tourne la tête de côté &  
d'autre, chante un air, qui n'est rien moins  
que mélodieux pour quiconque n'est pas né  
Sauvage, & prononce des paroles, qui ne  
signifient rien. Tantôt c'est une chanson de  
guerre, tantôt une chanson de mort; quel-  
quefois une attaque ou une surprise: car com-  
me ces Gens-là ne boivent que de l'eau, ils  
n'ont point de chanson à boire, & ils ne se  
sont pas encore avisés de mettre leurs amours  
en chant. Tandis qu'on chante, le Parterre ne  
cesse point de battre la mesure, en tirant du  
fond de la poitrine un *hé*, qui ne varie point.  
Les Connoisseurs disent qu'ils ne perdent ja-  
mais la mesure, je m'en rapporte à eux.

1721.

Février.

Quand l'un a fini, un autre prend sa place, & cela dure jusqu'à ce que l'Assemblée les remercie, ce qui arriveroit bientôt, sans un peu de complaisance, qu'il est bon d'avoir pour ces Gens-là. C'est en effet une Musique bien ennuyante & bien désagréable, du moins à en juger par ce que j'en ai vû. Des Gofiers ferrés, une Monotonie continuelle, des airs qui ont toujours quelque chose de féroce, ou de lugubre. Mais leur voix est toute autre, quand ils chantent à l'Eglise. Pour ce qui est des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui surprend; elles ont même beaucoup de goût & de disposition pour la Musique.

Dans ces rencontres, la Harangue est ce qui vaut le mieux, on y explique en peu de mots, & presque toujours d'une manière ingénieuse, le sujet de la Fête, à laquelle on ne manque jamais de donner des motifs relevés. Les louanges de celui, qui en a fait les frais, ne sont pas oubliées, & l'on profite quelquefois de l'occasion des Personnes, qui sont présentes, quand on parle surtout devant le Gouverneur Général, ou l'Intendant, pour demander une grâce, ou pour faire quelque représentation. L'Orateur des Huronnes nous dit ce jour-là des choses si spirituelles, qu'on soupçonna l'Interprète, qui étoit le Missionnaire même, de lui avoir prêté son esprit & sa politesse avec sa voix; mais il protesta qu'il n'avoit rien ajouté du sien, & on le crut, parce qu'il est connu pour un des Hommes du Monde le plus franc & le plus vrai (a).

Avant ce petit Voyage, j'avois fait quel-

(a) Le Pere Pierre-Daniel RICHER,

ques excursions aux environs de cette Ville , mais comme la Terre est partout couverte de cinq ou six pieds de neige , ces courses ne m'ont pas mis beaucoup en état de vous parler de la nature du Pays. Je l'ai autrefois parcouru dans toutes les Saisons , & je puis vous assûrer qu'on voit rarement ailleurs des Terres plus fécondes , & d'une meilleure qualité. Je me suis surtout fort appliqué cet hyver à m'instruire des avantages , qu'on pourroit retirer de cette Colonie , & je vais vous faire part du fruit de mes recherches. Le Canada n'enrichit point la France ; c'est une plainte aussi ancienne , que la Colonie , & elle n'est pas sans fondement. On n'y trouve point d'Habitans riches , cela est encore vrai. Est-ce la faute du Pays , & n'y a-t-il pas beaucoup de celle des premiers Colons ? C'est sur quoi je vais tâcher de vous mettre à portée de prononcer.

La premiere source du malheur des Provinces , qu'on a honorées du beau nom de *Nouvelle France* , est le bruit , qui se répandit d'abord dans le Royaume , qu'elles n'avoient point de Mines , & on ne fit pas assez d'attention que le plus grand avantage , qu'on puisse retirer d'une Colonie , est l'augmentation du Commerce ; que pour parvenir à ce dessein , il faut faire des Peuplades ; que ces Peuplades se font peu à peu , & sans qu'il y paroisse dans un Royaume , tel que la France : & que les deux seuls objets , qui se présenterent d'abord dans le Canada & dans l'Acadie , je veux dire , la Pelleterie & la Pêche , demandoient que ces Pays fussent peuplés ; que s'ils l'avoient été , ils eussent peut-être donné plus de retours à la France , que l'Espagne n'en a tiré des plus

1721.  
Février.

*Idée fautive ,  
qu'on s'est faite  
du Canada.*

1721.

Février.

riches Provinces du Nouveau Monde ; sur tout , si on y eût ajoûté la construction des Vaisseaux : mais l'éclat de l'or & de l'argent , qui venoient du Mexique & du Perou , éblouit tellement les yeux de l'Europe entiere , qu'un Pays , qui ne produisoit pas ces précieux métaux , étoit regardé comme un mauvais Pays. Ecoutons sur cela un Auteur sensé , qui avoit été sur les lieux.

» Les demandes ordinaires , qu'on nous fait,  
 » dit Marc Lescarbot , sont ; Y a-t-il des tré-  
 » sors ? Y a-t'il de l'or & de l'argent ? Et per-  
 » sonne ne demande , ces Peuples-là sont-ils  
 » disposés à entendre la Doctrine Chrétienne ?  
 » Et quant aux Mines , il y en a vraiment ; mais  
 » il les faut fouiller avec industrie , labeur , &  
 » patience. La plus belle Mine , que je sçache ,  
 » c'est du Bled & du Vin , avec la nourriture du  
 » Bestial ; qui a de ceci , il a de l'argent ; & des  
 » Mines , nous n'en vivons point. Les Mari-  
 » niers , qui vont de toute l'Europe chercher du  
 » Poisson aux Terres - neuves & plus outre à  
 » huit ou neuf cent lieuës loin de leur Pays y  
 » trouvent de belles Mines , sans rompre les Ro-  
 » chers , éventrer la Terre , vivre en l'obscurité  
 » des enfers. . . . . Ils trouvent , dis-je , de  
 » belles Mines au profond des eaux , & au trafic  
 » des Pelleteries & Fourures , dont ils retirent  
 » de bon argent.

Faites , qu'on  
 a faites dans  
 son Etablisse-  
 ment.

Non-seulement on a fait à la Nouvelle France , sans la connoître , une fort mauvaise réputation ; mais ceux-mêmes , qui croyoient en pouvoir tirer quelque avantage , n'ont pris pour cela aucunes mesures. Premièrement on a été un tems infini sans se fixer : on défrichoit un Terrain , sans l'avoir auparavant

bien examiné ; on l'enseménçoit , on y élevoit des Bâtimens , puis , sans trop sçavoir pourquoi , le plus souvent on l'abandonnoit , & on alloit se placer ailleurs. C'est cette inconstance , qui a le plus contribué à nous faire perdre l'Acadie , & à nous empêcher d'en rien retirer , tandis que nous possédions cette belle Peninsule. L'Auteur , que j'ai déjà cité , & qui avoit été témoin de nos irrésolutions , ne craignit point de les reprocher à ceux , qui en étoient les plus coupables. C'est ainsi , dit-il , « que de tout tems nous avons fait des levées » de Boucliers , que nous nous sommes portés » avec ardeur à de nouvelles Entreprises , que » nous avons projeté de beaux commencemens , » & puis que nous avons tout quitté . . . . . de » verité , pour faire de telles Entreprises , il faut » de l'aide & du support ; mais aussi faut-il des » Hommes de résolution , qui ne reculent pas , » & qui ayent ce point d'honneur devant les » yeux , *Vaincre ou mourir* , étant une belle & » glorieuse mort celle , qui arrive en exécutant » un beau dessein , comme pour jeter les fonde- » mens d'un Royaume nouveau , & établir la » Foi Chrétienne parmi des Peuples , entre les- » quels Dieu n'est pas connu. « Je pourrois , » Madame , pousser beaucoup plus loin ces réflexions ; mais je craindrois de m'engager trop avant dans des discussions , où je ne dois , ni ne puis entrer , avec les seules connoissances , que j'ai présentement.

Je viens au Commerce. Il a roulé lontems en Canada uniquement sur la Pêche & la Pelletterie. La Pêche des Moruës se faisoit sur le grand Banc , & sur les Côtes de Terre-neuve , lontems avant qu'on eût découvert le Fleuve

1721.

Février.

Saint Laurent, mais on s'avisa bien tard de faire un Etablissement dans l'Isle, & nous nous y laissâmes prévenir par les Anglois. Nous y occupâmes enfin le Port & la Baye de Plaisance, où l'on a vû plus d'une fois des Escadres du Roi : nous y avons soutenu des Sièges, & les Milices Canadiennes y ont fait des exploits de guerre, qui ne le cedent point à ceux des plus braves Flibustiers de Saint Domingue. Ils ont souvent désolé les Habitations, & ruiné le Commerce des Anglois dans cette Isle; mais ceux-ci, à qui on enlevoit aisément leurs plus fortes Places, connoissoient trop bien leurs Ennemis, pour se déconcerter. Accoûtumés à voir le feu Canadien s'allumer dans les Glaces du Nord, & s'éteindre de lui-même au milieu de ce qui devoit lui donner plus d'activité, ils se comportoient à l'approche de nos Braves, comme fait un habile Pilote à la vûë d'une tempête inévitable. Ils cédoient sagement à l'orage, ils réparoient ensuite sans obstacle le dégât, qu'il avoit causé dans leurs Postes, & par cette conduite, toujours battus en Terre-neuve, soit qu'ils attaquaissent, ou qu'ils se défendissent, ils y ont toujours fait incomparablement plus de Commerce, que leurs Vainqueurs, & ils en sont enfin demeurés les seuls Maîtres, & Possesseurs tranquilles.

On s'est encore plus mal comporté en Acadie : cette grande & riche Province a été lontems partagée entre différens Particuliers, dont aucun ne s'y est enrichi, tandis que les Anglois faisoient sur ses Côtes un profit immense par la Pêche. Les Etablissements, que ces Propriétaires y ont faits, manquant de

solidité, & eux-mêmes manquant de vûës, & se détruisant les uns les autres, ils ont laissé le Pays à peu près dans le même état, où ils l'avoient trouvé, & dans un décri, dont il ne s'est bien relevé, qu'au moment, que nous l'avons perdu. Ce sont nos Ennemis, qui nous ont fait comprendre ce qu'il valoit.

Le seul Commerce, auquel on s'est lontems borné dans cette Colonie, est celui des Pelleteries, & on ne sçauroit dire les fautes, qu'on y a faites. Jamais peut-être le génie de notre Nation n'a mieux paru qu'à ce sujet. Lorsque nous découvriâmes ce vaste Continent, il étoit rempli de Bêtes Fauves. Une poignée de François est venuë à bout de les faire disparoître presqu'entièrement en moins d'un siècle; & il y en a, dont l'espece manque tout-à-fait. On tuoit les Orignaux ou Elans, par le seul plaisir de les tuer, & pour faire montre de son adresse. On ne s'avisoit pas même d'interposer l'autorité du Prince, pour arrêter un désordre si criant. Mais le plus grand mal est venu de l'insatiable avidité des Particuliers, qui s'appliquoient uniquement à ce Commerce.

Ils arrivoient pour la plûpart de France comme Simonides, c'est-à-dire, ne possédant que ce qu'ils avoient sur le Corps, & ils étoient dans l'impatience d'y reparoître dans une meilleure situation. Dans les commencemens cela étoit aisé; les Sauvages n'ont connu le trésor, que renfermoient leurs Bois, que par la fureur, avec laquelle on leur arrachoit des mains leurs Pelleteries, & on en tira d'eux une prodigieuse quantité, en leur donnant des choses, que bien des gens ne voudroient point ramasser. Depuis même qu'ils ont eu les

1721.

Février.

Mauvaise  
conduite par  
rapport au  
Commerce  
des Pellete-  
ries.

1721.

Février.

yeux ouverts sur le prix de cette Marchandise, & qu'ils se sont un peu plus attachés au solide, il fut encore longtemps très-aisé de les satisfaire à peu de frais : avec un peu de conduite, on auroit pu continuer ce Commerce sur un assez bon pied.

On seroit néanmoins assez embarrassé à nommer aujourd'hui une seule Famille, que ce Trafic ait enrichie. On a vû des fortunes aussi immenses, que rapides, s'élever & disparaître presque en même tems, comme ces Montagnes mouvantes, dont parlent quelques Voyageurs, & qu'un tourbillon de vent élève & applanit dans les plaines sablonneuses de l'Afrique. Rien n'a été plus ordinaire dans ce Pays-ci, que de voir des gens traîner dans la misère & dans l'opprobre une languissante vieillesse, après avoir été en état de se faire un Etablissement honorable. Après tout, Madame, ces fortunes manquées par des Particuliers, qui ne les méritoient point, ne seroient nullement dignes des regrets du Public, si le contrecoup n'en étoit pas retombé sur la Colonie, qui s'est bientôt trouvée réduite au point de voir presque absolument tarir, ou détourner ailleurs une source, d'où il pouvoit couler tant de richesses dans son sein.

Sa ruine commença par son abondance. A force d'accumuler les peaux de Castor, qui ont toujours fait le principal objet de ce Commerce, il s'en trouva une si grande quantité dans les Magasins, qu'on n'en pouvoit plus avoir le débit ; d'où il arriva que les Marchands n'en voulant plus recevoir, nos Aventuriers, qu'on appelle ici *Coureurs de Bois*, prirent le parti de les porter aux Anglois, &

que plusieurs s'établirent dans la Nouvelle York. On fit plusieurs tentatives pour arrêter le cours de ces désertions, mais elles eurent très-peu de succès ; au contraire ceux, que l'intérêt avoit conduits chez nos Voisins, y furent retenus par la crainte du châtement, & les Vagabonds, qui avoient pris du goût pour la liberté d'une vie errante & pour l'indépendance, restèrent parmi les Sauvages, dont on ne les distinguoit plus, que par leurs vices. On eut recours en divers tems aux amnisties, pour rappeler ces Transfuges, & d'abord elles furent assez inutiles : à la fin cependant ce moyen, ménagé avec sagesse, eut une partie de l'effet, qu'on en avoit prétendu.

1721.

Février.

On en employa un autre, qui fut plus efficace encore ; mais les Personnes zélées pour le bon ordre, & pour le progrès de la Religion, trouverent le remede pire que le mal. Ce fut de permettre à Gens, dont on se croyoit bien sûrs, d'aller faire la traite dans les Pays Sauvages, & de défendre à tous les autres de sortir de la Colonie. Le nombre de ces Congés fut limité, & on les distribua à de pauvres Veuves & à des Orphelins, qui les pouvoient vendre aux *Traiteurs*, plus ou moins, suivant que la Traite étoit plus ou moins bonne, c'est-à-dire, suivant les endroits, où les Congés portoient qu'on pouvoit la faire ; car on avoit eu la précaution de marquer ces endroits, pour empêcher que tous n'allassent du même côté.

Des Congés  
& de leurs  
abus.

Outre ces Congés, dont j'ai dit que le nombre étoit réglé par la Cour, & dont la distribution appartient au Gouverneur Gén-

1721.

Février.

ral, il y en a pour les Commandans des Postes, & pour des besoins extraordinaires, & le Gouverneur en donne encore sous le nom de simple *permission*. Ainsi une partie de la Jeunesse est continuellement en course, & quoiqu'elle n'y commette plus, au moins si ouvertement, les désordres, qui ont si fort décrié cette Profession, elle ne laisse pas d'y prendre une habitude de libertinage, dont elle ne se défait jamais parfaitement: elle y perd au moins le goût du travail, elle y épuise ses forces, elle y devient incapable de la moindre contrainte, & quand elle n'est plus propre aux fatigues de ces voyages, ce qui arrive bientôt, parce que ces fatigues sont excessives, elle demeure sans aucune ressource, & n'est plus propre à rien. De-là vient que les Arts ont été longtems négligés, que quantité de bonnes Terres sont encore incultes, & que le Pays ne s'est point peuplé.

On a souvent proposé, pour abolir ces pernicious Congés, sans que le Commerce en souffrît, & même dans la vûe de le rendre plus florissant, de former quelques Peuplades Françoises dans des endroits choisis, & où il fût aisé de réunir les Sauvages, du moins en certains tems de l'année. Par-là ces vastes Contrées se peupleroient insensiblement, & il n'y auroit peut-être que ce moyen d'exécuter ce que la Cour a eu si longtems à cœur, de *franciser* ces Sauvages, c'est le terme, dont on se servoit. Je crois du moins pouvoir assurer que, si on avoit suivi ce projet, le Canada seroit aujourd'hui beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est; que les Sauvages attirés & retenus par les secours & les douceurs, qu'ils auroient trouvés

dans nos Habitations , auroient été moins errans , moins misérables , se seroient par conséquent multipliés , au lieu qu'ils sont diminués étonnement , & se seroient attachés à nous de maniere , que nous en pourrions à présent disposer , comme des Sujets mêmes de la Couronne ; d'autant plus que les Missionnaires auroient beaucoup moins rencontré d'obstacles à leur conversion. Ce que nous voyons présentement à Lorette , & avec quelque proportion parmi les Iroquois , les Algonquins & les Abénaquis domiciliés dans la Colonie , ne laisse aucun doute sur la verité de ce que j'avance , & il n'est personne parmi ceux , qui ont le plus fréquenté les Sauvages , qui ne convienne qu'on ne doit jamais bien compter sur ces Peuples , que quand ils sont Chrétiens. Je n'en veux point d'autre exemple , que celui des Abénaquis , lesquels , quoiqu'en petit nombre , ont été pendant les deux dernières guerres le principal Boulevard de la Nouvelle France contre la Nouvelle Angleterre.

Au reste , Madame , le projet , que je viens de vous exposer , est aussi ancien que la Colonie ; c'étoit celui de M. de Champlain , son Fondateur , & il a été du goût de presque tous les Missionnaires , que j'ai connus , & dont les pénibles travaux , dans la situation , où sont depuis lontems les choses , ne produisent pas de grands fruits dans les Missions un peu éloignées. Il seroit à la verité bien tard aujourd'hui pour reprendre ce dessein par rapport aux Sauvages , qui disparoissent d'une maniere aussi sensible , qu'elle est inconcevable. Mais qui empêcheroit de le suivre par rapport aux

1721.

Février.

François, & de continuer la Colonie de proche en proche, jusqu'à ce qu'elle puisse prêter la main à celle de la Louysiane, pour fortifier l'une par l'autre? C'est ainsi que les Anglois en moins d'un siècle & demi sont venus à bout de peupler plus de cinq cent lieues de Pays, & de former dans ce Continent une puissance, qu'on n'envisage qu'avec frayeur, quand on la voit de près.

Le Canada peut faire, & fait quelquefois avec les Isles de l'Amérique un Commerce assez considérable de Farines, de Madriers, & d'autres Bois propres pour les Bâtimens. Comme il n'y a peut-être pas au monde de Pays, qui porte de plus de sortes de Bois, ni de meilleure espece, jugez quelle richesse il en pourra un jour tirer. Il paroît que très-peu de personnes sont bien instruites sur cet article; je ne le suis pas encore assez moi-même pour entrer dans un plus grand détail, je le suis un peu mieux de ce qui regarde les Huiles, & je vous en parlerai bientôt. Pressé de finir cette Lettre, je n'ai que le tems d'achever ce qui concerne le Commerce en général.

Divers changemens dans les Monnoies.

Rien n'a peut-être plus contribué à le faire languir, que les changemens fréquens, qu'on y a faits dans les monnoyes. En voici l'Histoire en peu de mots. En 1670 la Compagnie des Indes Occidentales, à qui le Roy avoit cédé le Domaine des Isles du Continent de l'Amérique Françoise, eut permission de faire passer dans les Isles jusqu'à cent mille francs en petites especes, marquées à un coin particulier, avec une légende, qui lui étoit propre. L'Edit du Roy est du mois de Février, & il portoit que ces especes n'auroient cours,

que dans les Isles. Mais sur quelques difficultés, qui survinrent, le Conseil rendit le 18. de Novembre de l'année 1672. un Arrêt, par lequel il fut ordonné que la susdite monnoye & toutes les autres especes, qui auroient cours en France, l'auroient aussi, non-seulement dans les Isles Françoises, mais encore dans la Terre ferme de l'Amérique soumise à la Couronne, avec l'augmentation d'un quart en sus; c'est-à-dire, les pièces de quinze sols pour vint, & le reste à proportion.

Le même Arrêt ordonnoit que tous les contrats, billets, comptes, achats, & payemens seroient faits entre toutes sortes de personnes au prix d'argent, sans qu'il pût être usé d'échanges, ni compté en sucre, ou autres denrées, à peine de nullité des actes. Et pour le passé, il fut réglé que toutes les stipulations de contrats, billets, dettes, redevances, baux à ferme en sucre & autres denrées, seroient réduites payables en argent, suivant le cours des monnoyes susdites. En exécution de cet Arrêt, la monnoye augmenta d'un quart dans la Nouvelle France, ce qui ne tarda guères à y causer bien des difficultés. En effet M. de Champigny Noroy, qui fut nommé Intendant de Quebec en 1684. & qui l'est aujourd'hui au Havre de Grace, se trouva bientôt embarrassé, soit pour le payement des Troupes, soit pour les autres dépenses, que le Roy faisoit dans cette Colonie.

Outre cela les fonds, qui étoient envoyés de France, arrivoient presque toujours trop tard, & dès le premier de Janvier il falloit payer les Officiers & les Soldats, & satisfaire à d'autres charges également indispensables.

1721.

Février.

Pour obvier au plus pressé, M. de Champigny s'avisa de donner cours à quelques billets, qui tenoient lieu d'argent, en y observant toujours l'augmentation de la monnoye. On dressa un procès-verbal de cette Fabrique, & en vertu d'une Ordonnance du Gouverneur Général & de l'Intendant, on mit sur chaque pièce de cette monnoye, qui étoit de Carte, sa valeur, la signature du Trésorier, une empreinte des Armes de France, & en cire d'Espagne celle du Gouverneur & de l'Intendant. On en fit ensuite imprimer en France sur des cartons avec les mêmes empreintes, qu'avoient les monnoyes courantes du Royaume, & l'on ordonna qu'elles seroient représentées tous les ans avant l'arrivée des Vaisseaux de France, pour y ajouter une marque, afin d'empêcher qu'on n'en introduisît de contrefaites.

Cette monnoye de carton ne subsista pas longtems, & l'on en revint aux cartes, sur lesquelles on grava de nouvelles empreintes. L'Intendant signoit celle, qui étoit de quatre livres & au-dessus, & se contentoit de parapher les autres. Dans les derniers tems le Gouverneur Général signoit aussi celles, qui étoient de six livres & au-dessus. Au commencement de l'automne, toutes les cartes se rapportoient au Trésorier, qui donnoit pour leur valeur des lettres de change sur le Trésorier Général de la Marine, ou sur son Commis à Rochefort, à compte des frais de l'année suivante. Celles, qui étoient gâtées, ne se remettoient plus dans le Commerce, & on les brûloit après en avoir dressé un procès-verbal.

Tant que les lettres de change ont été fide-

lement payées, on préféreroit ces cartes aux espèces sonnantes: dès qu'elles ont cessé de l'être, on a discontinué de rapporter les cartes au Trésorier, en sorte qu'en 1702. M. de Champigny se donna inutilement bien des soins pour retirer toutes celles, qu'il avoit faites. Ses Successeurs furent obligés d'en faire tous les ans de nouvelles pour payer les charges, ce qui les multiplia tellement, qu'elles tomberent enfin en non-valeur, & que Personne n'en voulut plus recevoir. Le Commerce en fut entierement dérangé, & le désordre alla si loin, qu'en 1713. les Habitans proposèrent d'y perdre la moitié, à condition que le Roi les reprît & payât l'autre moitié.

Cette proposition fut agréée l'année suivante, mais les ordres donnés en conséquence n'eurent leur entiere exécution qu'en 1717. Il fut alors rendu une Déclaration, qui abollissoit la monnoye de carte, & l'on recommença à payer en argent les charges de la Colonie. L'augmentation du quart en sus fut abrogée en même tems: l'expérience ayant fait connoître que l'augmentation des espèces dans une Colonie ne les y fait pas rester, qui étoit ce qu'on avoit prétendu, & que l'argent n'y sçauroit bien rouler, que quand on y paye en denrées tout ce qu'on tire du Royaume. En effet, dans ce cas la Colonie conserve les espèces chez elle, au lieu que, si elle n'a pas assez de marchandises pour s'acquitter en entier, elle est contrainte de payer le surplus en argent: & comment reviendra-t'il?

Enfin, Madame, vous serez surprise d'apprendre qu'en 1706. le Commerce de la plus

1720.

Février.

ancienne de nos Colonies ne rouloit que sur un fond de 650000 liv. (a) & les choses n'ont pas beaucoup changé depuis ce tems-là. Or cette somme répandue sur trente mille Habitans, ne peut les mettre à leur aise, ni leur donner le moyen d'acheter les marchandises de France. Aussi la plûpart vont-ils tout nus, surtout ceux, qui sont dans les Habitations un peu écartées. Ils ne vendent pas même tout le surplus de leurs denrées aux Habitans des Villas, parce que ceux-ci sont obligés pour subsister d'avoir des Terres à la Campagne, & de les faire valoir par eux-mêmes.

Lorsque le Roy eut retiré le Canada des mains des Compagnies, Sa Majesté y dépensa pendant quelques années beaucoup plus, qu'elle n'a fait depuis; & la Colonie dans ces tems-là a envoyé en France presque la valeur d'un million en Castors chaque année, quoiqu'elle ne fût pas aussi peuplée, qu'elle l'est aujourd'hui: mais elle a toujours plus tiré de France, qu'elle n'a pu payer, & elle a fait comme un Particulier, qui a trente mille livres de rente, & qui en dépense quarante mille & plus. Par-là son crédit est tombé, & en tombant, a causé la ruine de son Commerce, qui, dès l'année 1706. ne rouloit presque plus que sur les menues Pelleteries. Tous les Marchands en vouloient avoir, & c'est ce qui les ruinoit, parce qu'ils les achetoient souvent plus cher des Sauvages, qu'ils ne les revendoient en France.

Je suis, &c.

(a) Voyez le second Tome de l'Histoire, p. 390.

CINQUIE'ME LETTRE.

*Des Castors du Canada , de leur difference  
à avec les Bièvres ou Castors d'Europe ; de  
leur maniere de bâtir ; de ce qu'ils peuvent  
procurer d'avantages à la Colonie ; de la  
Chasse du Castor , & du Rat Musqué.*

1721.

Mars.

A Quebec , le premier de Mars , 1721.

MADAME ,

JE devois partir un ou deux jours après que j'eus fermé ma dernière Lettre ; mais je suis encore arrêté faute de voiture. Je n'ai rien à faire de mieux en attendant , que de vous entretenir des curiosités de ce Pays-ci , & je commence par ce qu'on y voit de plus singulier ; c'est le Castor. La dépouille de cet Animal a jusqu'à présent fourni à la Nouvelle France le principal objet de son Commerce. Il est par lui-même une des merveilles de la nature , & il peut être pour l'Homme une grande leçon de prévoyance , d'industrie , d'adresse , & de constance dans le travail.

Le Castor n'étoit pas inconnu en France avant la découverte de l'Amérique ; on trouve dans les anciens Titres des Chapeliers de Paris des Réglemens pour la Fabrique des *Chapeaux Bièvres* : or Bièvre & Castor , c'est absolument le même Animal , mais soit que le Bièvre Européen soit devenu extrêmement rare ,

Difference du  
Castor de Ca-  
nada , & de  
celui de l'Eu-  
rope.

1721,

Mars.

ou que son Poil n'eut pas la même bonté, que celui du Castor Américain, on ne parle plus guères que de ce dernier, si ce n'est par rapport au *Castoreum*, dont je vous dirai deux mots à la fin de cette Lettre. Je ne sçache pas même qu'aucun Auteur ait jamais parlé de cet Animal, comme de quelque chose de curieux: peut-être que c'est faute de l'avoir observé de près: peut-être aussi que les Castors d'Europe sont comme les *Castors Terriers*, dont je vous ferai bientôt connoître la différence d'avec les autres.

Du Poil du  
Castor.

Quoiqu'il en soit, Madame, le Castor du Canada est un Quadrupede Amphibie, qui ne peut pourtant pas rester longtems dans l'eau, & qui peut absolument se passer d'y aller, pourvû qu'il ait la commodité de se baigner quelquefois. Les plus grands Castors ont un peu moins de quatre pieds sur quinze pouces de large d'une hanche à l'autre, & pèsent soixante livres. La couleur de cet Animal est différente, selon les differens Climats, où il se trouve. Dans les Quartiers du Nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout-à-fait noirs, mais il s'y en rencontre quelquefois de blancs. Dans les Pays plus tempérés ils sont bruns, & à mesure qu'ils avancent vers le Sud, leur couleur s'éclaircit toujours de plus en plus. Chez les Illinois ils sont presque fauves, on y en a même vû de couleur de paille. On a encore observé que, moins ils sont noirs, & moins ils sont fournis de poil, & que par conséquent leur dépouille est moins estimée. C'est un effet de la Providence, qui les garantit contre le froid, à mesure qu'ils y sont plus exposés. Leur poil est de deux sortes par tout

le corps , excepté aux pattes , où il n'y en a qu'un fort court. Le plus grand est long de huit à dix lignes , il va même jusqu'à deux pouces sur le dos , mais il diminue avec proportion jusqu'à la tête & jusqu'à la queue. Ce poil est rude , gros , luisant , & c'est celui , qui donne la couleur à la Bête. En le regardant avec le Microscope , on en trouve le milieu moins opaque , ce qui prouve qu'il est creux ; aussi n'en fait-on aucun usage. L'autre poil est un duvet très-fin , fort épais , long tout au plus d'un pouce , & c'est celui , qu'on met en œuvre. On l'appelloit autrefois en Europe *Laine de Moscovie*. C'est-là proprement l'habit de Castor , le premier ne lui sert que d'ornement , & peut-être pour l'aider à nager.

1721

Mars.

On prétend que le Castor vit quinze à vingt ans : que la femelle porte quatre mois , que sa portée ordinaire est de quatre petits , quelques Voyageurs en ont fait monter le nombre jusqu'à huit ; mais je ne crois pas que cela arrive souvent. Elle a quatre mamelles , deux sur le grand Pectoral , entre la seconde & la troisième des vraies Côtes , & deux environ quatre doigts plus haut. Les muscles de cet Animal sont extrêmement forts , & plus gros , que ne semble comporter sa taille. Ses intestins au contraire sont très-déliés , ses os sont fort durs , & ses deux mâchoires , qui sont presque égales , ont une force extraordinaire : chacune est garnie de dix dents , deux incisives & huit molaires. Les incisives supérieures ont deux pouces & demi de long , les inférieures en ont plus de trois , & suivent les courbures de la mâchoire , ce qui leur

Description  
& Anatomique  
de cet Animal.

1721.

Mars.

donne une force prodigieuse, qu'on admire toujours dans de si petits Animaux. On a remarqué encore que les deux mâchoires ne se répondent pas exactement, mais que les supérieures débordent en avant sur les inférieures, de sorte qu'elles se croisent comme les deux tranchans des ciseaux: enfin que la longueur des unes & des autres est précisément le tiers de leurs racines.

La tête d'un Castor est à peu près de la figure de celle d'un rat de montagne. Il a le museau un peu allongé, les yeux petits, les oreilles courtes, rondes, veluës par dehors, sans poil en dedans. Ses jambes sont courtes, particulièrement celles de devant; elles n'ont guères que quatre ou cinq pouces de long, & ressemblent assez à celles du Bléreau. Les ongles en sont taillés de biais, & creux, comme des plumes à écrire. Les pieds de derriere sont tout differens; ils sont plats, garnis de membranes entre les doigts; ainsi le Castor peut marcher, mais lentement, & nâge avec la même facilité que tout Animal Aquatique. D'ailleurs par sa queue il est tout-à-fait poisson, aussi a-t'il été juridiquement déclaré tel par la Faculté de Médecine de Paris, & en conséquence de cette Déclaration, la Faculté de Théologie a décidé qu'on pouvoit manger sa chair les jours maigres. M. Lemery s'est trompé, quand il a dit que cette décision ne regardoit que le train de derriere du Castor. Il a été mis tout entier au même rang, que la Maquereuse.

Il est vrai qu'on ne peut guères profiter ici de cette condescendance: les Castors sont présentement si loin de nos Habitations, qu'il

est rare d'y en avoir qui soient mangeables. Nos Sauvages domiciliés en gardent, après les avoir fait boucaner, c'est-à-dire, sécher à la fumée, & je puis vous assurer, Madame, que je ne connois rien de plus mauvais. Il faut même, quand on a du Castor frais, lui donner un bouillon, pour lui faire perdre un petit goût sauvage assez fade. Mais avec cette précaution, c'est un très-bon manger. Il n'est point de viande plus légère, plus délicate, ni qui soit plus saine. On prétend même qu'elle est aussi nourrissante, que celle du Veau : bouillie, elle a besoin de quelque chose, qui en relève le goût, mais quand elle a été mise à la broche, il ne lui faut rien.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la figure de cet Amphibie, c'est sa queue. Elle est presque ovale, large de quatre pouces dans sa racine, de cinq dans son milieu, & de trois dans son extrémité, je parle toujours des grands Castors. Elle est épaisse d'un pouce, & longue d'un pied. Sa substance est une graisse ferme, ou un cartilage tendre, qui ressemble assez à la chair du Marsouin, mais qui se durcit davantage, quand on la conserve longtemps. Elle est couverte d'une peau écailleuse, dont les écailles sont hexagones, ont une demie ligne d'épaisseur, sur trois ou quatre lignes de longueur, & sont appuyées les unes sur les autres comme toutes celles des Poissons. Une Pellicule très délicate leur sert de fond, & elles y sont enchâssées de manière, qu'on peut aisément les en séparer après la mort de de l'Animal.

Voilà, Madame, en peu de mots la description de ce curieux Amphibie. Si vous vou-

1721.

Mars.

lez quelque chose de plus détaillé, vous trouverez de quoi vous satisfaire dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences (a). On y a inséré une Description Anatomique du Castor, faite par M. SARRASIN, Correspondant de l'Académie, Médecin du Roy dans ce Pays, habile dans la Médecine, dans l'Anatomie, dans la Chirurgie, & dans la Botanique; qui a l'esprit fort orné, & qui ne se distingue pas moins dans le Conseil Supérieur, dont il est Membre, que par son habileté dans tout ce qui est de sa Profession. On est véritablement surpris de trouver un Homme d'un mérite si universel dans une Colonie. Revenons au Castor.

Des *Castoreum*.

Les véritables Testicules de cet Amphibie n'ont pas été connus des Anciens, apparemment parce qu'ils sont très-petits & fort cachés sous les Aînes. On avoit donné ce nom aux Bourses ou Poches du *Castoreum*, qui sont bien différentes, & au nombre de quatre dans le bas ventre du Castor. Les deux premières, qu'on appelle *supérieures*, parce qu'elles sont plus élevées que les autres, ont la figure d'une poire, & communiquent ensemble, comme les deux poches d'une Beface. Les deux autres, qu'on appelle *inférieures*, sont arrondies par le fond. Celles-là renferment une matière résineuse, mollasse, adhérente, mêlée de petites fibres, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable & pénétrante, & qui s'enflamment aisément, c'est le vrai *Castoreum*. Il se durcit à l'air dans l'espace d'un mois, & devient brun, cassant & friable. Si l'on est pressé de le

(a) Année 1704, page 48.

faire

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 145  
faire durcir , il n'y a qu'à le mettre dans la  
cheminée.

1721.

Mars.

On prétend que le *Castoreum* , qui vient de Dantzic , est meilleur que celui de Canada ; je m'en rapporte aux Droguistes. Il est certain que les bourses de celui-ci sont plus petites , & qu'ici même les plus grosses sont les plus estimées. Outre la grosseur , il faut qu'elles soient pesantes , de couleur brune , d'une odeur pénétrante & forte , remplies d'une matière dure , cassante & friable , de même couleur , ou jaunâtre , entrelassées d'une membrane délicate , & d'un goût âcre. Les propriétés du *Castoreum* sont d'atténuer les matières visqueuses , de fortifier le cerveau , d'abaisser les vapeurs , de provoquer aux Femmes leurs ordinaires , d'empêcher la corruption , & de faire évaporer les mauvaises humeurs par la transpiration. On s'en sert aussi avec succès contre l'épilepsie , la paralysie , l'apopléxie , & la surdité.

Les poches inférieures contiennent une liqueur onctueuse & adipeuse , qui ressemble au miel. Sa couleur est d'un jaune pâle , son odeur fétide , peu différente de celle du *Castoreum* ; mais un peu plus foible & plus fade. Elle se condense en vieillissant , & prend la consistance du suif. Cette liqueur est résolutive , & fortifie les nerfs ; il ne faut pour cela que l'appliquer sur le mal. Au reste , c'est une folie , que de dire , comme font encore quelques Auteurs , sur la foi des anciens Naturalistes , que quand le Castor se voit poursuivi , il se coupe ces prétendus testicules , & les abandonne aux Chasseurs , pour mettre sa vie en sûreté. C'est de son poil , dont il devoit alois

1721.

Mars.

se dépouiller, car au prix de sa toison, le reste est presque compté pour rien. C'est néanmoins cette Fable, qui lui a fait donner le nom de Castor. La peau de cet Animal, dépouillée de son poil, n'est point à négliger: on en fait des gants & des bas; on pourroit en faire bien d'autres choses encore, mais comme il est difficile d'enlever tout le poil sans le découper, on ne fait guères usage que de celle des Castors terriers.

Du Castor  
gras & du  
Castor sec.

Vous aurez peut-être oui parler, Madame, de *Castor gras* & de *Castor sec*, & peut-être serez-vous bien aisé d'en connoître la différence; la voici. Le Castor sec est la peau de Castor, qui n'a servi à aucun usage: le Castor gras est celle, qui a été portée par les Sauvages, lesquels, après l'avoir bien grattée en dedans, & frottée avec la moëlle de certains Animaux, que je ne connois point, pour la rendre plus maniable, en cousent plusieurs ensemble, & en font une maniere de mante, qu'on appelle robe, & de laquelle ils s'enveloppent le poil en dedans. Ils ne la quittent en hyver ni le jour, ni la nuit; le grand poil tombe bientôt, le duvet reste & s'engraisse, & en cet état il est bien plus propre à être mis en œuvre par les Chapeliers; ils ne pourroient pas même employer le sec, s'il n'y méloient un peu de gras. On prétend qu'il doit avoir été porté quinze ou dix-huit mois, pour être dans sa bonté. Je vous laisse à penser, si dans les commencemens on a été assez simple pour faire connoître aux Sauvages que leurs vieilles Hardes étoient une marchandise si précieuse. Mais on n'a pû leur cacher longtemps un secret de cette nature: il étoit confié à la cupidité

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 147  
qui n'est jamais lontems sans se trahir elle-  
meme.

1721.

Il y a environ trente ans, qu'un nommé Mars. Autre usage  
GUIGUES, qui avoit eu la Ferme du Castor, du Castor.  
se trouvant chargé d'une prodigieuse quantité  
de cette Pelleterie, imagina, pour en faciliter  
la consommation, d'en faire filer & carder  
avec de la laine, & de cette composition il fit  
faire des Draps, des Flanelles, des Bas au  
mérier, & d'autres Ouvrages semblables,  
mais avec peu de succès. Cet essai fit connoître  
que le poil du Castor n'est bon qu'à faire des  
Chapeaux. Il est trop court, pour pouvoir être  
filé seul, & il en faut mettre beaucoup moins  
de la moitié avec la laine, ainsi il y a peu de  
profit à faire dans cette Fabrique. On a pour-  
tant conservé une de ces Manufactures en  
Hollande, où on en voit des Draps & des  
Droguets; mais ces Etoffes sont cheres, &  
ne sont pas d'un bon usage. Le poil de Castor  
s'en détache bientôt, & forme à la superficie  
comme un duvet, qui leur ôte tout leur lus-  
tre. Les Bas, qu'on en a faits en France,  
avoient le même défaut.

Voilà, Madame, tout ce que les Castors Industrie &  
peuvent procurer d'avantages à cette Colonie travaux des  
pour son Commerce: leur industrie, leur pré- Castors.  
voyance, le concert & la subordination,  
qu'on admire en eux, leur attention à se mé-  
nager des commodités, dont on n'avoit pas  
encore cru les Brutes capables de sentir la  
douceur, fournissent à l'Homme encore plus  
d'instructions que la Fourmi, à laquelle l'E-  
criture Sainte renvoye les Paresseux. Ils sont  
au moins parmi les Quadrupedes ce que les  
Abeilles sont parmi les Insectes volatiles. Je

1721.

Mars.

n'ai pas oüi dire à Gens instruits qu'ils ayent un Roi ou une Reine, & il n'est pas vrai que quands ils travaillent en Troupe, il y ait un Chef, qui commande, & punit les paresseux; mais par la vertu de cet instinct, que donne aux Animaux celui, dont la Providence les gouverne, chacun sçait ce qu'il doit faire, & tout se fait sans confusion, sans embarras, avec un ordre, qu'on ne se lasse point d'admirer. Peut-être après tout n'en est-on si étonné, que faute de remonter à cette Intelligence suprême, qui se sert de ces Etres dénués de raison, pour mieux faire éclater sa sagesse & sa puissance, & pour nous faire sentir que notre raison même est presque toujours par notre présomption la cause de nos égaremens.

La premiere chose, que font nos ingénieux Amphibies, lorsqu'ils veulent se loger, c'est de s'assembler: vous dirai-je en Tribus, ou en Sociétés? ce sera tout ce que vous voudrez; mais ils sont quelquefois trois ou quatre cent ensemble, formant une bourgade, qu'on pourroit appeller *une petite Venise*. D'abord ils choisissent un Emplacement, où ils puissent trouver des vivres en abondance, & tout ce qui leur est nécessaire pour bâtir. Il leur faut surtout de l'eau, & s'ils ne trouvent ni Lac, ni Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau ou d'une petite Riviere, par le moyen d'une Digue, ou comme on parle ici, d'une Chaussée. Pour cela ils vont couper des Arbres au-dessus de l'endroit, où ils ont résolu de bâtir. Trois ou quatre Castors se mettent autour d'un gros arbre, & viennent à bout avec leurs dents de le jeter par Terre. Ce n'est pas tout; ils prennent si bien leurs me-

fares , qu'il tombe toujours du côté de l'eau , afin qu'ils n'ayent pas tant de chemin à faire pour le voiturer , quand ils l'ont mis en pièces. Ils n'ont plus ensuite qu'à rouler ces pièces pour les pousser dans l'eau , & ils les conduisent vers l'endroit , où elles doivent être placées.

Ces pièces sont plus ou moins grosses , plus ou moins longues , selon que la nature & la situation du lieu le demandent , car on diroit que ces Architectes ont tout prévu. Quelquefois ils employent de gros troncs d'arbres , qu'ils posent à plat : quelquefois la Chaussée n'est composée que de pieux gros comme la cuisse , ou même plus menus , soutenus de bons picquets , & entrelasés de petites branches ; & par tout les vuides sont remplis d'une terre grasse si bien appliquée , qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes , que les Castors préparent cette terre ; & leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner , mais encore d'auge , pour voiturer ce mortier , ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derriere. Arrivés au bord de l'eau , ils le prennent avec les dents , & pour l'employer , ils se servent d'abord de leurs pattes , ensuite de leur queue. Les fondemens de ces Dignes ont ordinairement dix à douze pieds d'épaisseur , & elles vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. Les proportions y sont toujours exactement gardées. La règle & le compas sont dans l'œil du Grand Maître des Arts & des Sciences. Enfin on a observé que le côté du courant de l'eau est toujours en talus , & l'autre côté parfaitement à plomb. En un mot il seroit difficile à nos

1721.

Mars.

meilleurs Ouvriers de rien faire de plus solide & de plus régulier.

La construction des Cabannes n'a rien de moins merveilleux. Elles sont pour l'ordinaire bâties sur Pilotis au milieu de ces petits Lacs, que les Dignes ont formés : quelquefois sur le bord d'une Riviere, ou à l'extrémité d'une pointe, qui avance dans l'eau. Leur figure est ronde ou ovale, & elles sont voutées en anse de panier. Les parois ont deux pieds d'épaisseur, les matériaux en sont les mêmes, que dans les Chaussées, mais moins gros; & tout est si bien enduit de terre glaise en dedans, qu'il n'y entre pas le moindre air. Les deux tiers de l'Edifice sont hors de l'eau, & dans cette partie chaque Castor a sa place marquée, qu'il a soin de joncher de feuillages, ou de petites branches de Sapin. On n'y voit jamais d'ordures, & pour cela, outre la porte commune de la Cabanne, & une autre issue, par laquelle ces Animaux sortent pour aller se baigner, il y a plusieurs ouvertures, par où ils vont se vuider dans l'eau. Les Cabannes ordinaires logent huit ou dix Castors : on en a vû, qui en renfermoient jusqu'à trente, mais cela est rare. Toutes sont assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Leur pré-  
voyance.

L'hyver ne surprend jamais les Castors. Tous les ouvrages, dont je viens de parler, sont achevés à la fin de Septembre, & alors chacun fait ses provisions pour l'hyver. Tandis qu'ils vont & viennent dans la Campagne, ou dans les Bois, ils vivent de fruits, d'écorces & de feuilles d'arbres; ils pêchent aussi des Ecrevisses & quelques Poissons : alors tout

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. V. 151  
leur est bon. Mais quand il s'agit de se pour-  
voir pour tout le tems , que la Terre couverte  
de neiges ne leur fourniroit rien , ils se con-  
tentent de bois tendre , comme de Peupliers ,  
de Trembles , ou d'autres semblables. Ils le  
mettent en piles , & le disposent de façon ,  
qu'ils puissent toujours prendre les morceaux  
qui trempent dans l'eau. On a remarqué cons-  
tamment que ces piles sont plus ou moins  
grandes , suivant que l'hyver doit être plus  
ou moins long , & c'est pour les Sauvages un  
Almanach , qui ne les trompe jamais sur la  
durée du froid. Les Castors , avant que de  
manger le bois , le découpent en petits mor-  
ceaux fort menus , & les apportent dans leur  
Loge ; car chaque Cabanne n'a qu'un magasin  
pour toute la Famille.

Quand la fonte des néges est dans sa force,  
comme elle ne manque pas de causer de gran-  
des inondations , les Castors quittent leurs  
Cabannes , qui ne sont plus logeables , &  
chacun va de son côté , où bon lui semble.  
Les Femelles y retournent , dès que les eaux  
sont écoulées , c'est alors qu'elles mettent bas.  
Les Mâles tiennent la Campagne jusques vers  
le mois de Juillet , qu'ils se rassemblent pour  
réparer les brèches , que les crûes d'eau ont  
faites à leurs Cabannes , ou à leurs Dignes.  
Si elles ont été détruites par les Chasseurs , ou  
si elles ne valent point la peine d'être répa-  
rées , ils en font d'autres ; mais bien des rai-  
sons les obligent souvent à changer de de-  
meure. La plus ordinaire est le défaut de vi-  
vres ; ils y sont encore forcés par les Chasseurs ,  
ou par les Animaux Carnaciers , contre les-  
quels ils n'ont point d'autre défense , que la

1721.

Mars.

1721.

Mars.

fuire. On pourroit s'étonner que l'Auteur de la Nature ait donné moins de force à la plupart des Animaux utiles, qu'à ceux, qui ne le sont pas ; si cela même ne faisoit éclater davantage sa puissance & sa sagesse, en ce que ceux-là, malgré leur foiblesse, multiplient beaucoup plus que ceux-ci.

Il y a des endroits, que les Castors semblent avoir tellement pris en affection, qu'ils ne sçauroient les quitter, quoiqu'ils y soient toujours inquiétés. Sur le chemin de Montreal au Lac Huron, par la grande Riviere, on ne manque point de trouver tous les ans au même lieu un Logement, que ces Animaux y bâtissent ou réparent tous les étés : car la premiere chose, que font les Voyageurs, qui y arrivent les Premiers, c'est de rompre la Cabanne & la Chaussée, qui lui donne de l'eau. Si cette Chaullée n'eût pas retenu les eaux, il n'y en auroit pas assez pour continuer la route, & il faudroit faire un portage : de sorte qu'il semble que ces officieux Castors vont se poster là, uniquement pour la commodité des Passans. On voit, dit-on, la même chose du côté de Quebec, où des Castors, en travaillant pour eux, fournissent de l'eau à un moulin à planches.

Des Castors  
Terriers.

Les Sauvages étoient autrefois persuadés, si on en croit quelques Relations, que les Castors étoient une espece d'Animal raisonnable, qui avoit ses loix, son gouvernement, & son langage particulier : que ce Peuple Amphibie se choisissoit des Commandans, qui dans les travaux communs distribuient à chacun sa tâche, posoient des Sentinelles, pour crier à l'approche de l'Ennemi, punis-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQU. LET. V. 153  
soient ou exiloient les paresseux. Ces prétendus Exilés sont apparemment ceux, qu'on appelle *Castors Terriers*, qui en effet vivent séparés des autres, ne travaillent point, & se logent sous terre, où leur unique attention est de se ménager un chemin couvert pour aller à l'eau. On les connoît au peu de poil, qu'ils ont sur le dos, ce qui vient sans doute de ce qu'ils se frottent continuellement contre la terre. Avec cela ils sont maigres, c'est le fruit de leur paresse : on en trouve beaucoup plus dans les Pays chauds, que dans les Pays froids. J'ai déjà remarqué que nos Castors, ou Bièvres d'Europe, tiennent plus de ceux-ci, que des autres : en effet M. Lemery dit qu'ils se retirent dans les Creux & dans les Cavernes, qui se rencontrent sur les bords des Rivieres, surtout en Pologne. Il y en a aussi en Allemagne, le long de l'Ebre, & en France sur le Rhône, l'Isere & l'Oise. Ce qui est certain, c'est que nous ne voyons point dans les Castors Européens ce merveilleux, qui distingue si fort ceux du Canada. C'est bien dommage, Madame, qu'il ne se soit point trouvé de ces admirables Animaux, ni dans le Tybre, ni dans le Permesse : que de belles choses ils auroient fait dire aux Poètes Grecs & Romains !

Il paroît que les Sauvages du Canada ne les molestoient pas beaucoup avant notre arrivée dans leur Pays. Les peaux de Castors n'étoient pas celles, dont ces Peuples faisoient plus d'usage pour se couvrir, & la chair des Ours, des Elans, & de quelques autres Bêtes fauves leur sembloit apparemment meilleure, que celle des Castors. Ils les chassoient néan-

1721.

Mars.

moins, & cette Chasse avoit son tems & son cérémonial marqué; mais quand on ne chasse que pour le besoin, & que ce besoin est borné au pur nécessaire, on ne fait pas de grandes destructions; aussi lorsque nous arrivâmes en Canada, nous y trouvâmes un nombre prodigieux de ces Amphibies.

De la Chasse  
du Castor.

La Chasse du Castor n'est pas difficile; car il s'en faut bien que cet Animal ait autant de force pour se défendre, ni d'adresse pour éviter les embûches de ses Ennemis, qu'il montre d'industrie pour se bien loger, & de prévoyance pour se pourvoir de tous les besoins de la vie. C'est pendant l'hiver, qu'on lui fait la guerre dans les formes; c'est-à-dire, depuis le commencement de Novembre jusqu'au mois d'Avril. Alors il a, comme tous les autres Animaux, plus de poil, & la peau plus mince. Cette Chasse se fait de quatre manières, qui sont les filets, l'affut, la tranche & la trappe. La première est ordinairement jointe à la troisième; & on s'amuse rarement à la seconde, parce que les petits yeux de cet Amphibie sont si perçans, & il a l'oreille si fine, qu'il est malaisé de l'approcher assez pour le tirer, avant qu'il ait gagné l'eau, dont il ne s'écarte pas beaucoup dans cette Saison, & où il plonge d'abord. On le perdroit même, quand il auroit été blessé, avant que de s'être jetté à l'eau, parce qu'il ne revient point au-dessus, s'il meurt de sa blessure. C'est donc à la tranche & à la trappe, qu'on s'attache plus communément.

Quoique les Castors ayent fait leurs provisions pour l'hiver, ils ne laissent pas de faire de tems en tems quelques excursions dans les

Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre, & cette délicatesse coûte la vie à plusieurs. Les Sauvages dressent sur leur chemin des trappes, faites à peu près comme un 4 de chiffre, & pour appas ils y mettent de petits morceaux de bois tendres & fraîchement coupés. Le Castor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse buche, qui lui casse les reins; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La tranche demande plus de précaution, & voici de quelle maniere on y procede. Quand la glace n'a encore qu'un demi pied d'épaisseur, on y fait une ouverture avec la hache: les Castors y viennent pour respirer plus à leur aise; on les y attend, & on les sent venir de loin, parce qu'en soufflant ils donnent un assez grand mouvement à l'eau: ainsi il est aisé de prendre ses mesures pour leur casser la tête, au moment, qu'ils la mettent dehors. Pour agir encore plus sûrement, & n'être pas apperçu des Castors, on jette sur le trou, qu'on a fait dans la glace, de la bourre de Roseaux, ou des Epis de *Typha*, & quand on connoît que l'Animal est à portée, on le saisit par une de ses pattes, & on le jette sur la glace, où on l'assomme, avant qu'il soit revenu de son étourdissement.

Si la Cabanne est proche de quelque Ruisseau. la Chasse se fait encore plus aisément. On coupe la glace en travers pour y tendre un filet: ensuite on va briser la Cabanne. Les Castors, qui y sont renfermés, ne manquent point de se sauver dans le Ruisseau, & se trouvent pris dans le filet. Mais il ne faut pas les y laisser longtems, ils s'en seroient bientôt

1721.

Mars.

débarassés en le coupant. Ceux, dont les Cabannes sont dans des Lacs, ont à trois ou quatre cent pas du rivage une espece de Maison de Campagne, pour y respirer un meilleur air : alors les Chasseurs se partagent en deux bandes, l'une va rompre la Cabanne des Champs, l'autre donne en même tems sur celle du Lac ; les Castors, qui sont dans celle-ci, & on prend le tems qu'ils y sont tous, veulent se refugier dans l'autre ; mais ils n'y trouvent plus qu'une poussiere, qu'on y a jettée exprès, & qui les aveugle, de sorte qu'on en a bon marché. Enfin en quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux Chauflées ; par ce moyen les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans deffense : ou bien ils accourent pour remédier d'abord au mal, dont ils ne connoissent pas les Auteurs ; & comme on est bien préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou qu'on n'en attrape au moins quelques-uns.

Quelques particularités sur ces Amphibies.

Voici d'autres particularités sur les Castors, que je trouve dans quelques Mémoires, dont je ne vous garantis pas la fidélité. On prétend que quand ces Animaux ont découvert des Chasseurs, ou quelques-unes de ces Bêtes carnacieres, qui leur font la guerre, ils plongent en battant l'eau de leur queue avec un si grand bruit, qu'on les entend d'une demie lieuë. C'est apparemment pour avertir tous les autres d'être sur leurs gardes. On dit encore qu'ils ont l'odorat si fin, qu'étant dans l'eau, ils sentent un Canot de fort loin. Mais on ajoûte qu'ils ne voyent que de côté, non plus que les Lièvres, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs, qu'ils veulent éviter.

Enfin on assure que quand un Castor a perdu sa Femelle, il ne s'accouple point avec une autre, comme on le rapporte de la Tourterelle.

1721.

Mars.

Les Sauvages ont grand soin d'empêcher que leurs Chiens ne touchent aux os du Castor, parce qu'ils sont d'une dureté, à laquelle les dents des Chiens ne résisteroient pas. On dit la même chose des os du Porc-Epi. Le commun de ces Barbares apporte une autre raison de cette précaution; c'est, disent-ils, pour ne point irriter les Esprits de ces Animaux, qui empêcheroient qu'une autre fois la Chasse ne fût heureuse. Mais je crois que cette raison est venue après coup; & c'est ainsi que la superstition a souvent pris la place des causes naturelles, à la honte de l'Esprit humain. Au reste, Madame, je m'étonne qu'on n'ait pas encore essayé de transporter en France quelques-uns de ces merveilleux Amphibies: nous avons assez d'endroits, où ils pourroient trouver de quoi vivre & bâtir, & je crois qu'ils y multiplieroient en peu de tems.

Nous avons encore ici un petit Animal de même nature à peu près que le Castor, qui, à bien des égards, en paroît un diminutif, & qu'on nomme *Rat musqué*. Il a en effet presque toutes les propriétés du Castor; la structure du corps & surtout de la tête de l'un & de l'autre, est si semblable, qu'on prendroit le Rat musqué pour un petit Castor, si on lui avoit coupé la queue, en quoi il diffère peu des nôtres; & si on lui avoit ôté les testicules, qui renferment un Musc très-exquis. Cet Animal, qui pèse environ quatre livres, est assez semblable à celui, que M. R A I a

Du Rat musqué.

1721.

Mars.

décrit, sous le nom de *Mus Alpinus*. Il se met en Campagne au mois de Mars, & sa nourriture est alors de quelques morceaux de bois, qu'il pele, avant que de les manger. Après la fonte des néges il vit de racines d'orties, puis des tiges & des feuilles de cette plante. En été il ne mange guéres que des fraises & des framboises, ausquelles succedent d'autres fruits dans l'automne. Durant tout ce tems - là on voit rarement le Mâle sans la Femelle.

A l'entrée de l'hyver ils se séparent, & chacun va de son côté se loger dans un trou, ou dans le creux d'un arbre, sans aucunes provisions, & les Sauvages assurent que tant qu'il fait froid, ils ne mangent quoi que ce soit. Ils bâtissent aussi des Cabannes à peu près de la forme de celle des Castors, mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si bien travaillées. Quant à leur situation, elle est toujours au bord de l'eau; ainsi ils n'ont pas besoin de faire des chaussées. On dit que le poil du Rat musqué entre dans la Fabrique des Chapeaux avec celui du Castor, & n'y gâte rien. Sa chair n'est pas mauvaise, si ce n'est lorsqu'il est en rut; car alors il n'est pas possible de lui ôter un goût de Musc, qui ne flatte point le palais aussi agréablement que le nez. J'étois, Madame, fort en train de vous parler des autres Chasses de nos Sauvages & des Animaux, qui sont particuliers à ce Pays: mais il faut remettre la partie à une autre fois, on vient de m'avertir que ma voiture est prête, & je pars.

Je suis, &amp;c.

SIXIE' ME LETTRE.

1721.

*Voyage de Quebec aux Trois Rivieres. Comment on peut courir la poste sur la nége. Des Seigneuries de la Nouvelle France. Description de Beckancourt. Tradition sur le nom de la Riviere Puante. Description des Trois Rivieres. Suite des Chasses des Sauvages.*

Mars.

Aux Trois Rivieres, le 6. de Mars, 1721.

MADAME,

J'ARRIVAI hier en cette Ville, après deux jours de marche, & quoiqu'elle soit éloignée de Quebec de vingt-cinq lieuës, j'aurois pu fort aisément faire ce chemin en douze heures, parce que j'avois pris la voye d'une *Cambiatura*, que la nége & la glace rendent très-facile en ce Pays pendant l'hyver, & qui ne coûte pas plus que les voitures ordinaires. On se sert pour cela d'une traîne, ou, comme on parle ici, d'une cariole, qui coule si doucement, qu'un seul Cheval suffit pour la traîner, & va toujours le galop. On en change de tems en tems, & à bon marché. Dans un besoin on feroit ainsi en vingt-quatre heures soixante lieuës, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure chaise de poste.

Maniere de courir la Poste en traîne.

Mon premier gîte fut à la *Pointe aux Trembles*, à sept lieuës de la Capitale, d'où je n'étois parti qu'une heure avant la nuit.

Des Seigneuries du Canada,

1721.

Mars.

C'est une des bonnes Paroisses du Pays. L'Eglise est grande & bien bâtie, & les Habitans y sont fort à leur aise. En général les anciens Habitans sont ici plus riches que les Seigneurs, & en voici la raison. Le Canada n'étoit qu'une grande Forêt, quand les François ont commencé de s'y établir. Ceux, à qui l'on a donné des Seigneuries, n'étoient pas gens à les mettre par eux-mêmes en valeur. C'étoit des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, qui n'avoient pas des fonds assez considérables, pour y loger le nombre d'Ouvriers nécessaires pour cela. Il a donc fallu qu'ils établissent des Habitans, qui avant que de pouvoir y recueillir de quoi subsister, ont été obligés de travailler beaucoup, & de faire même toutes les avances. Ainsi ils n'ont pu s'engager envers les Seigneurs, qu'à une redevance fort modique : de sorte qu'avec les lods & ventes, qui sont ici bien peu de choses, le droit de moulin & la métairie, une Seigneurie de deux lieues de front, & d'une profondeur illimitée, n'est pas d'un grand revenu dans un pays si peu peuplé, & où il y a si peu de Commerce au-dedans.

Du Droit de Patronage. Le Commerce permis aux Gentilshommes.

C'est-là sans doute une des raisons, qui ont engagé le feu Roi Louis XIV. à permettre à tous Nobles & Gentilshommes habitués au Canada, de faire le Commerce tant par Mer, que par Terre, sans qu'ils puissent être recherchés, ni réputés avoir dérogé. Ce sont les termes de l'Arrêt, qui fut rendu par le Conseil le dixième de Mars 1685. Au reste, il n'y a en ce Pays aucune Seigneurie, même de celles, qui sont titrées, à laquelle le Droit de Patronage soit attaché : car sur la prétention

de quelques Seigneurs , fondée sur ce qu'ils avoient fait bâtir l'Eglise Paroissiale , Sa Majesté étant en son Conseil , prononça la même année 1685. que ce Droit n'appartenoit qu'à l'Evêque , tant parce qu'il est plus en état , qu'aucun autre , de juger de la capacité des Sujets , que parce que la portion congrüe des Curés est payée sur les dixmes , qui appartiennent à l'Evêque. Le Roi dans ce même Arrêt déclare , que le Droit de Patronnage n'est point censé Honorifique.

172 E.

Mars.

Je partis de la Pointe aux Trembles le quatre avant le jour avec un cheval borgne , je le changeai ensuite contre un boiteux , & celui-ci contre un poussif. Avec ces trois relais je fis dix-sept lieuës en sept ou huit heures , & j'arrivai de très-bonne heure chez M. le Baron de Beckancourt , Grand Voyer de la Nouvelle France , lequel ne voulut jamais me permettre d'aller plus loin. D'ailleurs ce Gentilhomme a sur ses Terres un Village d'Abénaquis , gouverné pour le Spirituel par un Jésuite , que j'étois bien aise de saluer en passant. Le Baron demeure à l'entrée d'une petite Riviere , qui vient du Sud , qui coule toute entiere dans son Domaine , & qui porte son nom. Ce n'est pourtant pas cette grande Terre , qui a été érigée en Baronnie ; mais celle de Portneuf , qui est de l'autre côté du Fleuve.

Situation de Beckancourt.

La vie , que mène M. de Beckancourt dans ce Désert , car on n'y voit point encore d'autre Habitant que le Seigneur , rappelle assez naturellement le souvenir de ces anciens Patriarches , qui ne dédaignoient point de partager avec leurs Domestiques le travail de la Campagne , & vivoient presqu'aussi sobre-

1721.

Mars.

ment qu'eux. Le profit, qu'il peut faire par le Commerce avec les Sauvages ses Voisins, en achetant d'eux les Pelleteries de la premiere main, vaut bien les redevances, qu'il pourroit tirer des Habitans, à qui il auroit partagé ses Terres. Avec le tems il ne tiendra qu'à lui d'avoir des Vassaux, & il fera ses conditions beaucoup meilleures, quand il aura fait défricher tout son Terrain. La Riviere de Beckancourt se nommoit auparavant *la Riviere Puante*: je m'informai de la cause de ce nom, car l'eau de la Riviere me parut fort belle, on m'assura qu'elle est très-bonne, & il n'y a aucune mauvaise odeur dans tout ce Canton. Les uns me dirent néanmoins, que cette cause étoit la mauvaise qualité des eaux: d'autres l'attribuoient à la grande quantité de Rats musqués, qu'on y trouve, & dont les Sauvages ne peuvent souffrir l'odeur; mais voici une troisième version, que ceux, qui ont fait plus de recherches sur l'ancienne Histoire du Pays, prétendent être la véritable.

D'où étoit venu le nom de Riviere Puante à la Riviere de Beckancourt. Des Algonquins étoient en guerre contre les *Onnoncharonnons*, plus connus sous le nom de Nation de *l'Iroquet*, & dont l'ancienne demeure étoit, dit-on, dans l'Isle de Montreal. Le nom, qu'elle porte, prouve qu'elle étoit de la Langue Huronne: cependant on prétend que ce sont les Hurons, qui l'ont chassée de leur ancienne demeure, & qui l'ont même en partie détruite. Quoiqu'il en soit, elle étoit au tems, dont je parle, en guerre contre les Algonquins, qui, pour finir d'un seul coup cette guerre, dont ils commençoient à se lasser, s'aviserent d'un stratagème, qui leur réussit. Ils se mirent en em-

buscade sur les deux bords de la petite Riviere, qui porte aujourd'hui le nom de Beckancourr. Ensuite ils détacherent quelques Canots, dont les Conducteurs firent semblant de pêcher dans le Fleuve. Ils sçavoient que leurs Ennemis n'étoient pas loin, & ils ne doutoient point qu'ils ne courussent d'abord sur les prétendus Pêcheurs : en effet ceux-là ne tarderent pas à voir fondre sur eux une flotte de Canots, ils firent semblant d'avoir peur, prirent la fuite, & gagnèrent la Riviere. Ils y furent suivis de fort près par un Ennemi, qui croyoit avoir bon marché de cette poignée d'Hommes, & pour l'engager plus avant, ils affecterent de paroître fort épouvantés. Cette feinte leur réussit ; ceux, qui les poursuivoient, avancerent toujours, & jettant, selon la Coûtume de ces Barbares, des cris effroyables, ils se croyoient au moment de tomber sur leur proye.

Alors une grêle de fleches décochées de derriere tous les buissons, qui bordoient la Riviere, les jetta dans une confusion, dont on ne leur donna point le tems de se remettre. Une seconde décharge, qui suivit de fort près la premiere, acheva leur déroute. Ils voulurent fuir à leur tour, mais ils ne pouvoient plus se servir de leurs Canots, qui étoient percés de toutes parts. Ils se lancerent dans l'eau, esperant de se sauver à la nâge ; mais outre que la plûpart étoient bleflés, ils trouverent en arrivant à terre, la mort, qu'ils fuyoyent, & pas un seul n'échappa aux Algorquins, qui ne pardonnerent à Personne, & ne s'amuserent pas même à faire des Prisonniers. La Nation de l'Iroquet ne s'est point

1721.

Mars.

relevée de cet échec, & quoiqu'on ait encore vû quelques-uns de ces Sauvages depuis l'arrivée des François en Canada, il n'en est plus du tout question aujourd'hui. Cependant la quantité de Corps morts, qui restèrent dans l'eau, & sur les bords de la Riviere, l'infesta de telle sorte, que le nom de *Riviere Puante* lui en est demeuré.

Du Village  
Abénaqui de  
Beckancourt.

Le Village Abénaqui de Beckancourt n'est pas présentement aussi peuplé, qu'il l'étoit, il y a quelques années. Il ne laisseroit pourtant pas de nous être d'un grand secours, si la guerre recommençoit. Ces Sauvages sont les meilleurs Partisans du Pays, & toujours disposés à faire des courses dans la Nouvelle Angleterre, où leur nom seul a souvent jetté l'épouvante jusques dans Baston. Ils ne nous serviroient pas moins bien contre les Iroquois, à qui ils ne cedent point en valeur, & qui ne sont pas aussi bien disciplinés qu'eux. Ils sont tous Chrétiens, & on leur a bâti une jolie Chapelle, où ils pratiquent avec beaucoup d'édification tous les Exercices du Christianisme. Il faut pourtant avoier que leur ferveur n'est plus au point, où on l'a vûe les premières années de leur Etablissement parmi nous. On leur a porté de l'Eau-de-vie, ils y ont pris goût, & les Sauvages ne boivent jamais, que pour s'enyvrer. Cependant une funeste expérience nous a appris, qu'à mesure que ces Peuples s'éloignent de Dieu, ils ont moins de déférence pour leurs Pasteurs, & se rapprochent des Anglois. Il est bien à craindre que le Seigneur ne permette qu'ils deviennent nos Ennemis, pour nous punir d'avoir contribué, par un sordide intérêt, à

les rendre vicieux , comme il est déjà arrivé à quelques autres Nations.

Mars.

Après avoir embrassé le Missionnaire de Beckancourt (a), visité la Bourgade, & fait avec lui de tristes réflexions, que ne peut manquer de fournir le désordre, dont je viens de parler, & dont il est souvent réduit à gémir devant Dieu, je traversai le Fleuve Saint Laurent pour me rendre en cette Ville. Rien n'est plus charmant, Madame, que la situation. Elle est bâtie sur un coteau de sable, qui n'a guères de stérile, que l'espace, qu'elle peut occuper, si elle devient jamais une Ville considérable: car à présent c'est fort peu de choses. Du reste, elle est environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable & opulente. Le Fleuve, large de près d'une demie lieuë, est à ses pieds. Au-delà on ne voit que Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-dessous, & du même côté que la Ville, le Fleuve reçoit une assez belle Riviere, qui, avant de confondre ses eaux avec les siennes, en reçoit en même tems deux autres, l'une à sa droite, & l'autre à sa gauche, & c'est ce qui a fondé le nom de *Trois Rivières*, que porte la Ville.

Situation de  
la Ville des  
Trois Rivie-  
res.

Au-dessus, & presqu'à la même distance, commence le *Lac de Saint Pierre*, lequel a environ trois lieuës de large, & sept de long. Ainsi rien ne borne la vûë de ce côté-là, & le Soleil paroît se coucher dans les ondes. Ce Lac, qui n'est qu'un élargissement du Fleuve, reçoit plusieurs Rivières. Il y a assez d'apparence que ce sont ces Rivières, qui avec le

Du Lac de  
*Saint Pierre.*

(a) Le Pere Eustache LE SUEUR.

1721.

Mars.

tems ont mangé le terrain bas & mouvant, à travers duquel elles couloient ; cela est surtout sensible à l'égard de celle de Saint François, dont l'embouchure est semée de plusieurs Îles, qui pourroient bien avoir été jointes au Continent. D'ailleurs dans tout le Lac, si ce n'est au milieu du Canal, dont la force du Courant du Fleuve a conservé toute la profondeur, on ne peut aller qu'en Canots, encore y a-t'il des endroits, d'où les grands Canots, pour peu qu'ils soient chargés, ne se tirent pas aisément. En récompense, il est partout fort poissonneux, & le poisson y est excellent.

Description  
de la Ville.

On ne compte guères que sept ou huit cent Personnes dans la Ville des Trois Rivières : mais elle a dans son voisinage de quoi enrichir une grande Ville. Ce sont des Mines de Fer très-abondantes, qu'on fera valoir, quand on voudra. (a) Au reste, quelque peu peuplée que soit cette Ville, sa situation la rend très-importante, & c'est un des plus anciens Etablissements de la Colonie. Dès les premiers tems ce Poste a eu un Gouverneur. Il a mille écus d'appointemens, & un Etat-Major. On voit aussi dans cette Ville un Couvent de Recollets ; une assez belle Eglise Paroissiale, desservie par ces mêmes Religieux ; & un très-bel Hôpital joint à un Monastere d'Ursulines, qui y sont au nombre de quarante, & qui y font l'office d'Hospitalieres. C'est encore une Fondation de M. de Saint Vallier. Dès l'année 1656 le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Jurisdiction a été absorbée par le Conseil

(a) On y travaille actuellement, & on en tire le meilleur Fer du Monde.

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VI. 167  
Supérieur de Quebec & par l'Intendant, avoit  
un Lieutenant aux Trois Rivieres; aujourd'hui  
cette Ville a une Justice ordinaire, dont  
le Chef est un Lieutenant Général.

1721.

Mars.

Elle doit son origine au grand abord, qui  
dans les commencemens de la Colonie se fai-  
soit en ce lieu-là des Sauvages de différentes  
Nations. Il en descendoit surtout plusieurs des  
Quartiers les plus reculés vers le Nord, par  
les Trois Rivieres, qui ont donné le nom à la  
Ville, & qu'on remonte fort loin. La situa-  
tion du lieu, joint au grand Commerce, qui  
s'y faisoit, engagea quelques François à s'y  
établir, & la proximité de la Riviere de So-  
rel, alors nommée la Riviere des Iroquois,  
& dont je vous parlerai bientôt, obligea les  
Gouverneurs Généraux à y construire un Fort,  
où ils entretenoient une bonne Garnison, &  
qui eut d'abord son Gouverneur particulier.  
Ainsi ce Poste fut dès lors regardé comme un  
des plus importans de la Nouvelle France. Au  
bout de quelques années les Sauvages se lassant  
d'y être continuellement harcelés par les Iro-  
quois, dont les François eux-mêmes avoient  
assez de peine à se défendre; n'ayant plus la  
liberté des passages, où ces fiers Ennemis leur  
dressoient sans cesse des embûches, & n'étant  
pas même toujours en sûreté à la vûe & sous  
le Canon de notre Fort, cessèrent d'y porter  
leurs Pelleteries. Les Jésuites, avec ce qu'ils  
y avoient assemblé de Néophytes, se retire-  
rent trois lieus au-dessous, sur un Terrain,  
que leur avoit donné l'Abbé DE LA MADE-  
LEINE, un des Membres de la Compagnie  
des cent Associés, formée par le Cardinal DE  
RICHELIEU, d'où ce Terrain a pris le nom

Origine de  
son Etablisse-  
ment.

de *Cap de la Madeleine*, qu'il porte encore aujourd'hui (a).

1721.

Mars.

Du Cap de la  
Madeleine.

La Mission, qu'on y avoit transportée, n'y a pourtant pas subsisté longtems. C'est en partie l'effet de l'inconstance des Sauvages, & principalement une suite des guerres & des maladies, qui ont presqu'entièrement détruit cette Eglise naissante. On voit bien encore aux environs une troupe d'Algonquins, dont la plûpart ont été baptisés dans leur enfance mais qui n'ont aucun Exercice réglé de Religion. Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, qui ont aujourd'hui la traite des Castors, ont inutilement tenté de les attirer à *Checoutimi*, où ils ont déjà réuni plusieurs Familles de la même Nation, & de celle des Montagnez, sous la conduite d'un Missionnaire Jésuite. D'autres ont voulu les joindre aux Abénaquis de Saint François. Leur unique réponse à ces invitations a été qu'ils ne pouvoient se résoudre à quitter un lieu, où les os de leurs Peres reposent : mais quelques Personnes sont persuadés, & ce n'est pas sans fondement, que cette résistance vient moins de leur part, que de gens, à qui leur voisinage est utile, & qui sans doute ne font pas assez réflexion qu'ils sacrifient le salut de ces Sauvages à un assez leger intérêt.

On vient de m'assûrer, Madame, que dans quelques jours il y aura une occasion d'envoyer cette Lettre à Quebec, d'où elle pourra aller en France de bonne heure par l'Isle Royale.

(a) Outre les Mines de fer qui sont assez abondantes au Cap de la Madeleine, on y a découvert il y a quelques années, plusieurs sources d'Eaux Minérales, qui sont de mêmes qualités, que celles de Forges.

Je

Je vais achever de la remplir de ce qui regarde les Chasses des Sauvages. Celle du Castor, ainsi que je l'ai déjà remarqué, n'est devenue leur principal objet, que depuis qu'ils ont vû le cas, que les François faisoient de la dépouille de cet Animal. C'étoit auparavant celle de l'Ours, qui tenoit le premier rang, & où la superstition avoit le plus de part. Voici ce qui se pratique encore aujourd'hui dans cette Chasse parmi ceux, qui ne sont pas Chrétiens.

C'est toujours un Chef de guerre, qui en marque le tems, & qui a soin d'inviter les Chasseurs. Cette invitation, qui se fait en grande cérémonie, est suivie d'un Jeûne de huit jours, pendant lesquels il n'est pas même permis de boire une goutte d'eau: & je vous dirai en passant, Madame, que ce que les Sauvages appellent jeûner, c'est ne rien prendre du tout. Bien plus, malgré l'extrême foiblesse, qu'une si excessive abstinence ne sçauroit, ce semble, manquer de leur causer, ils ne cessent de chanter, tant que le jour dure. Ce jeûne s'observe pour obtenir des Esprits qu'ils fassent connoître où l'on trouvera beaucoup d'Ours. Plusieurs même font bien davantage pour mériter cette faveur. On en a vû se découper la chair en plusieurs endroits du corps pour se rendre propices leurs génies. Mais il est bon de sçavoir qu'ils ne leur demandent point leur secours, pour venir à bout de ces furieux Animaux, il leur suffit de sçavoir où il y en a: comme Ajax ne demandoit point à Jupiter qu'il le rendît Victorieux de ses Ennemis, mais seulement assez de jour, pour achever de les vaincre.

1721.

Mars.

Les Sauvages adressent aussi pour le même sujet des vœux aux Mânes des Bêtes, qu'ils ont tuées dans les Chasses précédentes, & comme ils ne sont occupés que de cette pensée, tandis qu'ils veillent, il est naturel que pendant leur sommeil, qui ne doit pas être bien profond avec des estomachs vuides, ils rêvent souvent aux Ours. Mais ce n'est pas encore assez pour les déterminer, il faut que tous, ou du moins le plus grand nombre, ayent vû des Ours dans le même Canton; & le moyen que tous les rêves s'accordent sur cela? Toutefois, pourvû qu'un habile Chasseur ait cru voir en songe deux ou trois fois de suite des Ours dans un lieu marqué, soit complaisance, car rien n'est plus complaisant que nos Sauvages, soit qu'à force d'en entendre parler, leur cerveau creux en prenne enfin l'impression, tout le monde y rêve bientôt, ou fait semblant d'y avoir rêvé, & la résolution est prise d'aller de ce côté-là.

Le jeûne fini, & le lieu de la Chasse arrêté, le Chef choisi pour le parti de Chasse donne à tous ceux, qui en doivent être, un grand repas, & personne n'oseroit s'y présenter, sans avoir pris auparavant le bain, c'est-à-dire, sans s'être jetté dans la Riviere, quelque tems qu'il fasse, pourvû que la Riviere ne soit point glacée. Ce festin, n'est pas, comme beaucoup d'autres, où il faut tout manger: quoiqu'on ait lontems jeûné, & peut-être par cette raison, on y mange sobrement: celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien, & toute son occupation, tandis que les autres sont à table, est de raconter ses anciennes prouesses à la chasse: de nouvelles invocations

aux Mânes des défunts Ours terminent la fête.

On se met ensuite en marche barbouillé de noir , équipé comme pour la guerre , & parmi les acclamations de tout le Village.

Aussi la Chasse n'est - elle pas moins noble parmi ces Peuples , que la guerre : l'alliance d'un bon Chasseur est même plus recherchée , que celle d'un Guerrier fameux , parce que la Chasse fournit à toute la Famille la vie & le vêtement , & que les Sauvages ne souhaitent rien au-delà. Mais un Homme n'est pas réputé grand Chasseur , s'il ne tuë douze grandes Bêtes en un jour.

Ces Peuples ont pour cet Exercice deux grands avantages sur nous : car en premier lieu rien ne les arrête , ni Buissons , ni Fossés , ni Ravines , ni Etangs , ni Rivieres. Ils vont toujours devant eux par la ligne la plus droite. En second lieu , il est peu , ou plutôt il n'est point d'Animaux , qu'ils ne gagnent à la course. On en a vû arriver , dit-on , dans un Village conduisant avec une houffine des Ours , qu'ils avoient lassés , comme ils auroient mené un troupeau de Moutons ; & le Cerf le plus agile ne l'est pas plus qu'eux. Au reste le Chasseur doit profiter peu pour lui-même de sa Chasse. Il est obligé d'en faire de grandes liberalités. Si on le prévient , & qu'on la lui enleve , il faut qu'il se laisse dépouiller sans rien dire , & qu'il se contente de la gloire d'avoir travaillé pour le Public. On ne trouve pourtant pas mauvais que dans la distribution , qu'il fait du produit de sa Chasse , sa Famille soit partagée la première. Mais il faut avoier que ceux , avec qui nous avons plus de commerce , ont déjà un peu perdu de cette antique géné-

1721.

Mars.

1721.

Mars.

rosité, & de cet admirable désintéressement. Rien n'est plus contagieux, que l'esprit d'intérêt, & rien n'est plus capable d'altérer les mœurs.

L'Ours passe  
six mois sans  
manger.

Le tems de la Chasse de l'Ours est l'hyver. Alors ces Animaux sont cachés dans des creux d'arbres; ou, s'ils en trouvent d'abattus, ils se font de leurs racines une Taniere, dont ils bouchent l'entrée avec des branches de Sapin, & où ils sont parfaitement à l'abri des rigueurs de la saison. Si tout cela leur manque, ils font un trou en terre, & ont grand soin, quand ils y sont entrés, d'en bien fermer l'ouverture. On en a vû, qui s'étoient cantonnés dans le fond d'une Caverne, de maniere à n'être pas apperçus, quoiqu'on y regardât de bien près. Mais de quelque maniere qu'un Ours soit logé, il ne sort point de sa retraite de tout l'hyver: c'est ce qui n'est plus révoqué en doute. On n'est pas moins assuré qu'il n'y porte aucune provision, & par conséquent que pendant tout ce tems-là il ne boit, ni ne mange; qu'il tire alors de ses pattes, en les lèchant, une substance, qui le nourrit, comme quelques-uns l'ont avancé: c'est sur quoi il est permis à chacun de croire ce qu'il voudra. Ce qui est certain, c'est qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un hyver, sans leur donner ni à boire, ni à manger, & qu'au bout de six mois ils étoient aussi gras qu'auparavant. Il est sans doute assez surprenant qu'un Animal pourvu d'une si bonne fourrure, & qui n'a point la mine d'être bien délicat, prenne contre le froid des précautions, dont aucun autre que lui ne s'avise. Cela montre qu'il ne faut pas juger sur les apparences: chacun sent ses besoins.

Il n'est donc pas nécessaire de courir beaucoup pour attrapper les Ours; il n'est question que de reconnoître les endroits, où il y en a un plus grand nombre de cachés. Dès que les Chasseurs croyent en avoir trouvé quelqu'un, ils forment un grand cercle d'un quart de lieu de circonference, plus ou moins, suivant le nombre des Chasseurs. On avance ensuite en se resserrant toujours, & chacun cherche devant soi s'il ne découvrira point la retraite de quelques Ours. De cette maniere s'il y en a, il est difficile qu'il en échappe aucun; car nos Sauvages sont d'excellens Furêts. Le lendemain la même manœuvre recommence à quelque distance de-là, & tout le tems de la Chasse s'employe de cette sorte.

Dès qu'un Ours est tué, le Chasseur lui met entre les dents le tuyau de sa pipe allumée, souffle dans le fourneau, & remplissant ainsi de fumée la gueule & le gosier de la Bête, il conjure son esprit de n'avoir aucun ressentiment de ce qu'il vient de faire à son corps, & de ne point lui être contraire dans toutes les chasses, qu'il fera dans la suite. Mais comme l'Esprit ne répond point, le Chasseur, pour sçavoir si sa priere a été exaucée, coupe le filet, qui est sous la langue de l'Ours, & le garde jusqu'à ce qu'il soit de retour au Village. Alors tous jettent en grande cérémonie, & après bien des invocations, ces filets dans le feu. S'ils y pétillent & se retirent, comme il ne peut guères manquer d'arriver, cela est pris pour une marque certaine que les Esprits des Ours sont apaisés: sinon, on se persuade qu'ils sont irrités, & que la chasse de l'année suivante ne sera pas heureuse, à moins qu'on

1721.

Mars.

Maniere, dont se fait cette Chasse.

Cérémonie ridicule, qui se pratique quand on a tué un Ours.

1721.

ne trouve le secret de se les reconcilier : car enfin il y a remede à tout.

Mars.

Réception,  
que l'on fait  
aux Chasseurs  
à leur retour.

Les Chasseurs font bonne chere , tant que dure la chasse , & pour peu qu'elle ait réussi , ils emportent encore avec eux de quoi régaler leurs amis , & nourrir lontems leurs familles. Ce n'est pas à la verité un grand ragoût que cète viande boucanée , mais tout est bon pour des Sauvages. A voir la réception , qu'on leur fait , les louanges qu'on leur donne , l'air content & suffisant , qu'ils prennent , vous diriez qu'ils reviennent de quelque grande Expédition , chargés des dépouilles de toute une Nation détruite. Il faut être Homme , leur dit-on , & disent-ils sans façon eux mêmes , pour combattre & pour vaincre ainsi les Ours. Une autre chose , qui ne leur attire pas de moindres éloges , & dont ils ne tirent pas moins de vanité , c'est de ne rien laisser du grand repas , que leur donne encore au retour de la chasse celui , qui y a commandé. On y présente , pour premier service , le plus grand Ours , qui ait été pris , & on le sert tout entier avec ses entrailles : il n'est pas même écorché ; on s'est contenté de lui griller la peau , comme on fait aux Porcs. Ce festin est voué à je ne sçai quel Génie , dont on croiroit s'attirer l'indignation , si on ne mangeoit pas tout. Il ne faut même rien laisser du bouillon , où les viandes ont été cuites , & qui n'est guéres qu'une graisse fonduë , & réduite en huile. Rien n'est plus mauvais : aussi y a-t'il toujours quelqu'un , qui en créve , & plusieurs en sont fort incommodés.

Quelques  
particularités  
sur les Ours.

Les Ours ne sont méchans en ce Pays , que quand ils ont faim , ou quand ils ont été bles-

fé. On prend néanmoins toujours ses précautions, quand on les approche. Rarement ils attaquent; ils fuient même, dès qu'ils voyent quelqu'un; & il ne faut qu'un Chien pour les faire courir bien loin. S'ils sont donc par tout comme en Canada, on auroit pû répondre à la demande de M. Despreaux, que c'est l'Ours, qui a peur du Passant, & non le Passant de l'Ours. Au mois de Juillet l'Ours est en rut. Il devient alors si maigre, sa chair est si fade, & d'un si mauvais goût, que les Sauvages mêmes, eux qui mangent souvent des choses, qui nous feroient bondir le cœur, ont de la peine à y toucher. Qui le croiroit, que cette passion maigrit plus en un mois un Animal de cette espece & de cette figure, que ne fait une abstinence totale de six mois! Il est moins surprenant qu'il soit alors si farouche & de si mauvaise humeur, qu'il ne fait pas bon de se rencontrer sur son chemin. C'est un effet de sa jalousie.

Ce tems-là passé, il reprend son embonpoint, & rien n'y contribué davantage, que les fruits, qu'il trouve partout dans les Bois, & dont il est extrêmement friand. Il aime surtout le raisin; & comme toutes les Forêts sont remplies de vignes, qui s'élevent jusqu'à la cime des plus hauts arbres, il ne fait aucune difficulté d'y grimper. Mais si un Chasseur l'y apperçoit, sa friandise lui coûte la vie. Quand il a ainsi bien mangé des fruits, sa chair a un très-bon goût, & elle le conserve jusqu'au printems. Elle a néanmoins toujours un grand défaut; elle est trop huileuse, & si on n'en use pas modérément, elle donne la dysenterie. D'ailleurs, elle est nourrissante;

1721.

Mars.

Des Chiens  
de Chasse des  
Sauvages.

& un petit Ourson vaut bien un Agneau.

J'oubliois, Madame, de vous dire que les Sauvages menent toujours à leurs chasses un grand nombre de Chiens; ce sont les seuls Animaux domestiques, qu'ils élèvent; & ils ne les élèvent, que pour la chasse. Tous paroissent de la même espece: ils ont les oreilles droites, & le museau allongé à peu près comme les Loups; mais ils sont fort fidèles, & sont attachés à leurs Maîtres, qui les nourrissent pourtant assez mal, & ne les caressent jamais. On les dresse de très-bonne heure à l'espece de chasse, à laquelle on les destine, & ils sont excellens Chasseurs. Je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, parce qu'on m'appelle pour m'embarquer.

Je suis, &c.

---

## SEPTIEME LETTRE.

*Description du Pays & des Isles de Richelieu  
& de Saint François. Du Village Abénaqui.  
De l'ancien Fort de Richelieu, & de ceux,  
qu'on avoit construits dans chaque Paroisse.  
Belles actions de deux Dames Canadiennes.  
Des autres Chasses des Sauvages.*

A Saint François, l'onzième de Mars, 1721.

**M**ADAME,

JE partis le neuf des Trois Rivieres. Je ne fis que traverser le Lac de Saint Pierre, en

tirant au Sud ; je fis ce voyage en Carriole ,  
parce que la glace étoit encore assez forte pour  
toutes sortes de voitures ; & j'arrivai vers le  
midi à S. François. J'employai l'après-diner &  
toute la journée d'hier à visiter ce Canton , &  
je vais vous rendre compte de ce que j'y ai  
observé.

A l'extrémité occidentale du Lac de S. Pierre, Des Isles de  
Richelieu &  
de Saint Fran-  
çois.  
il y a un nombre prodigieux d'Isles de toutes  
grandeurs , qu'on appelle *les Isles de Richelieu*,  
& en tournant sur la gauche , quand on vient  
de Quebec , on en trouve six autres , qui bor-  
dent une anse assez profonde , dans laquelle  
se décharge une jolie Riviere , dont la source  
est au voisinage de la Nouvelle York. Les  
Isles , la Riviere , & tout le Pays , qu'elle ar-  
rose , portent le nom de *Saint François*. Cha-  
cune des Isles a plus d'un grand quart de lieuë  
de long : leur largeur est inégale ; la plûpart  
de celles de Richelieu sont plus petites. Tou-  
tes étoient autrefois remplies de Cerfs , de  
Daims , de Chevreuils & d'Orignaux : le Gi-  
bier y foisonnoit d'une maniere étonnante ,  
& n'y est pas encore trop rare ; mais les gran-  
des Bêtes ont disparu.

On pêche aussi d'excellens Poissons dans  
la Riviere de Saint François & à son embou-  
chure. L'hyver on fait des trous dans la gla-  
ce , on y passe des filets de cinq ou six brasses  
de long , & on ne les retire guères à vuide.  
Les Poissons , qu'on y prend plus communé-  
ment , sont les Bars , les Poissons dorés , les  
Achigans , & sur-tout les Masquinongez ,  
espece de Brochets , qui ont la tête plus grosse  
que les nôtres , & la bouche sous un museau  
recourbé , ce qui leur donne une figure assez

1721.

Mars.

singulière. Les Terres de Saint François, à en juger par les Arbres, qu'elles portent, & par le peu, qu'on en a déjà cultivé, sont fort bonnes. Les Habitans y sont néanmoins assez pauvres, & plusieurs seroient réduits à la dernière indigence, si le Commerce avec les Sauvages, leurs Voisins, ne les soutenoit un peu. Mais ne seroit-ce pas ce Commerce-là même, qui les empêcheroit d'être plus à leur aise, en les rendant fainéans?

Du Village  
des Abéna-  
quis.

Les Sauvages, dont je parle, sont des Abénaquis, parmi lesquels il y a quelques Algonquins, des Sokokis & des Mahingans, plus connus sous le nom de *Loups*. Cette Nation étoit autrefois établie sur la Rivière de Manhatte, dans la Nouvelle York, & il paroît qu'ils en sont originaires. Les Abénaquis sont venus à Saint François des Côtes Méridionales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur première Station en quittant leur Pays, pour venir demeurer parmi nous, fut une petite Rivière, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, presque vis-à-vis de Syllery; c'est-à-dire, environ une lieuë & demie au-dessus de Quebec, du côté du Midi. Ils y étoient placés aux environs d'une chute d'eau, qu'on nomme *le Sault de la Chaudière*. Ils sont présentement sur le bord de la Rivière de Saint François, à deux lieuës de son embouchure, dans le Lac de Saint Pierre. L'endroit est fort agréable, & c'est dommage: ces Peuples ne goûtent pas les agrémens d'une belle situation, & des Cabannes de Sauvages, sur-tout d'Abénaquis, n'embellissent pas un Pays. Le Village est nombreux, & n'est habité, que par des

Chrétiens. Cette Nation est docile , & de tout tems affectionnée aux François : mais le Missionnaire ( a ) n'a pas de moindres inquiétudes à leur sujet , que son Confrere de Beckancourt. Les raisons en sont les mêmes.

1721.

On me régale ici d'eau d'Erable : c'est la <sup>Dir Suc d'E-</sup> saison , où elle coule. Elle est délicieuse , d'une <sup>rable.</sup> fraîcheur admirable , & fort saine. La maniere de la tirer est bien simple. Lorsque la sève commence à monter aux Arbres , on fait une entaille dans le tronc de l'Erable , & par le moyen d'un morceau de bois , qu'on y insere , & sur lequel l'eau coule , comme sur une gouttiere , cette eau est reçûe dans un Vaisseau , qu'on met dessous. Pour qu'elle coule avec abondance , il faut qu'il y ait beaucoup de neiges sur la terre , qu'il ait gelé pendant la nuit , que le Ciel soit serein , & que le Vent ne soit pas trop froid. Nos Erables auroient peut-être la même vertu , si nous avions en France autant de neiges qu'en Canada , & si elles y duroient aussi lontems. A mesure que la sève s'épaissit , elle coule moins , & au bout de quelque tems , elle s'arrête tout-à-fait. Il est aisé de juger qu'après une telle saignée , l'Arbre ne s'en porte pas mieux ; on assure cependant qu'il la peut souffrir plusieurs années de suite. On feroit peut-être mieux de le faire reposer un ou deux ans , pour lui laisser le tems de reprendre ses forces. Mais enfin quand il est épuisé , on en est quitté pour le couper , & son bois , ses racines , ses nœuds sont propres à bien des choses. Il faut que cet Arbre soit ici bien commun , car on en brûle beaucoup.

( a ) Le Pere Joseph Aubery.

1721.

Mars.

L'eau d'Erable est assez claire, quoiqu'un peu blanchâtre : elle est extrêmement rafraîchissante, & laisse dans la bouche un petit goût de sucre fort agréable. Elle est fort amie de la poitrine ; & en quelque quantité qu'on en boive, quel qu'échauffé que l'on soit, elle ne fait point de mal. C'est qu'elle n'a point cette crudité, qui cause la pleuresie ; mais au contraire une vertu balsamique, qui adoucit le sang, & un certain sel, qui en entretient la chaleur. On ajoute, qu'elle ne se cristallise jamais ; mais que si on la garde un certain tems, elle devient un excellent vinaigre. Je ne garantis point ce fait, & je sçai qu'un Voyageur ne doit point adopter indifféremment tout ce qu'on lui dit.

Il y a bien de l'apparence que les Sauvages, qui connoissent fort bien toutes les vertus de leurs Plantes, ont fait de tout tems de cette eau l'usage, qu'ils en font encore aujourd'hui ; mais il est certain qu'ils ne sçavoient pas en former le sucre, comme nous leur avons appris à le faire. Ils se contentoient de lui donner deux ou trois bouillons, pour l'épaissir un peu, & en faire une espece de Sirop, qui est assez agréable. La façon, qu'on y ajoute, pour en faire du Sucre, est de la laisser bouillir, jusqu'à ce qu'elle prenne une consistance suffisante, & elle se purifie d'elle-même, sans qu'on y mêle rien d'étranger. Il faut seulement avoir soin de ne pas trop faire cuire le Sucre, & de le bien écumer. La plus grande faute, qu'on y fait, c'est de le laisser trop durcir dans son Sirop, c'est ce qui fait qu'il est trop gras, & qu'il conserve toujours un goût de miel, qui le rend moins agréable

Ce sucre fait avec attention, & il en demande beaucoup moins que le nôtre, est naturel, pectoral, ne brûle point l'estomach. Outre que la façon en est d'une très-petite dépense. On pense assez communément qu'il est impossible de le raffiner, comme celui, qu'on tire des Canes; je n'en vois point la raison, & il est certain qu'au sortir des mains des Sauvages il est plus pur, & beaucoup meilleur, que celui des Isles, qui n'a pas reçu plus de façons. Enfin j'en ai donné à fondre à un Rafineur d'Orleans, qui n'y a trouvé d'autre défaut, que celui que j'ai déjà remarqué, & qu'il attribuoit uniquement à ce qu'il n'avoit pas été suffisamment égouté. Il le croyoit même de meilleure qualité que l'autre, & il en fit des tablettes, que j'ai eu l'honneur de vous présenter, & que vous trouvatés, Madame, si excellentes. On objectera que s'il étoit d'une bonne nature, on l'auroit fait entrer dans le Commerce: mais on n'en fait pas assez pour que cela devienne un objet, & peut-être a-t-on tort; il y a bien d'autres choses, que l'on néglige dans ce Pays-ci.

Le Plane, qu'on appelle ici *Plaine*, le Merisier, le Frêne, & les Noyers des différentes especes, donnent aussi de l'eau, dont on fait du sucre: mais elle rend moins, & le sucre n'en est pas si bon. Quelques-uns néanmoins donnent la préférence à celui, qui se tire du Frêne; mais on en fait fort peu. Auriez vous cru, Madame, qu'on trouvât en Canada ce que Virgile dit en prédisant le renouvellement du siècle d'Or, que le miel couleroit des Arbres (a)?

(a) *Et dura Quercus sudabunt rosida Mellis*

1721.

Mars.

Du Fort de  
Richelieu.

Tout ce Pays a été lontems le Théâtre de de bien des Scenes sanglantes, parce que pendant la guerre des Iroquois, il étoit le plus exposé aux incursions de ces Barbares. Ils descendoient dans la Colonie par une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac de S. Pierre, du même côté que celle de S. François, & à laquelle pour cette raison, on avoit d'abord donné leur nom: elle a porté depuis pendant quelque tems celui de Richelieu, & on la nomme présentement *la Riviere de Sorel*. Les Isles de Richelieu, qu'ils rencontroient d'abord, leur servoient également, & pour les embuscades, & pour la retraite; mais quand on leur eut fermé ce passage par un Fort, qu'on bâtit à l'entrée de la Riviere, ils prirent leur chemin par les Terres au-dessus & au-dessous, & se jetterent sur-tout du côté de Saint François, où ils trouvoient les mêmes commodités pour exercer leurs brigandages, & ils y ont commis des cruautés, dont le récit feroit horreur.

Autres Forts  
dans toutes  
les Paroisses.

Ils se répandoient de-là dans toute la Colonie, & il fallut, pour se garantir de leur fureur, construire sur chaque Paroisse des especes de Forts, où les Habitans pussent se réfugier à la premiere allarme. On y entretenoit nuit & jour un ou deux Factionnaires, & tous avoient quelques Pieces de Campagne, ou tout au moins quelques Pierriers, tant pour écarter l'Ennemi, que pour avertir les Habitans d'être sur leurs gardes, ou pour demander du secours. Ces Forts n'étoient que de grands Enclos fermés de Palissades, avec quelques redoutes: l'Eglise & la Maison du Seigneur y étoient renfermées, & il y avoit en-

core assez d'espace , pour y retirer en cas de besoin , les Femmes , les Enfans , & les Bestiaux. C'en étoit assez pour se mettre hors d'insulte , & je ne sçache pas que les Iroquois ayent jamais pris aucun de ces Forts.

Ils se sont même rarement arrêtés à les tenir bloqués , plus rarement encore les ont - ils attaqués à force ouverte. L'un est trop périlleux pour des Sauvages , qui n'ont aucune arme défensive , & n'aiment point une victoire teinte de leur sang. L'autre ne convient pas à leur maniere de faire la guerre. Deux attaques du Fort de Vercheres sont néanmoins fameuses dans les Fastes Canadiens , & il semble que les Iroquois ne s'y soient attachés par deux fois , contre leur coûtume , que pour faire éclater la valeur & l'intrépidité de deux Amazones.

En 1690. ces Barbares ayant sçu que Madame de Vercheres étoit presque seule dans son Fort , s'en approcherent sans être aperçus , & se mirent en devoir d'escalader la Palissade. Quelques coups de fusil , qu'on tira fort à propos au premier bruit , qu'ils firent , les écartèrent ; mais ils revinrent bientôt : ils furent encore repoussés , & ce qui leur causoit plus d'étonnement , c'est qu'ils ne voyoient qu'une Femme , & qu'ils la voyoient partout. C'étoit Madame de Vercheres , qui faisoit paroître une contenance aussi assurée , que si elle avoit eu une nombreuse Garnison. L'espérance , que les Assiégeans avoient conçüe d'abord , d'avoir bon marché d'une Place , qu'ils sçavoient être dégarnie d'Hommes , les fit retourner plusieurs fois à la charge ; mais la Dame les écarta toujours. Elle se bat-

Belles Actions d'une Dame & d'une Demoiselle Canadiennes.

1721.

Mars.

tit de la sorte pendant deux jours , avec une bravoure & une présence d'esprit, qui auroient fait honneur à un vieux Guerrier ; & elle contraignit enfin l'Ennemi de se retirer , de peur d'être coupé , bien honteux d'être obligé de fuir devant une Femme.

Deux ans après , un autre Parti de la même Nation , beaucoup plus nombreux , que le premier , parut à la vue du même Fort , tandis que tous les Habitans étoient dehors ; & la plupart occupés dans la Campagne. Les Iroquois les trouvant ainsi dispersés & sans défiance , les saisirent tous les uns après les autres , & marcherent ensuite vers le Fort. La Fille du Seigneur , âgée de quatorze ans au plus , en étoit à deux cens pas. Au premier cri , qu'elle entendit , elle courut pour y rentrer : les Sauvages la poursuivirent , & l'un d'eux la joignit dans le tems qu'elle mettoit le pied sur la porte ; mais l'ayant saisie par un mouchoir qu'elle avoit au col , elle le détacha , & ferma la porte sur elle.

Il ne se trouva dans le Fort , qu'un jeune Soldat , & une Troupe de Femmes , qui , à la vue de leurs Maris , qu'on garrotoit , & qu'on emmenoit Prisonniers , jettoient des cris lamentables : la jeune Demoiselle ne perdit ni le jugement , ni le cœur. Elle commença par ôter sa coëffure , elle noia ses cheveux , prit un chapeau & un juste-au-corps , enferma sous la clé toutes ces Femmes , dont les gémissemens & les pleurs ne pouvoient qu'inspirer du courage à l'Ennemi ; puis elle tira un coup de canon & quelques coups de fusil , & se montrant avec son Soldat , tantôt dans une redoute , & tantôt dans une autre , chan-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. VII. 185  
geant de tems en tems d'habit, & tirant tous  
jours fort à propos, dès qu'elle voyoit les Iro-  
quois s'approcher de la Palissade, ces Sauva-  
ges se persuaderent qu'il y avoit beaucoup de  
Monde dans le Fort; & lorsque le Chevalier  
de Cuisasy, averti par le coup de canon, parut  
pour secourir la Place, l'Ennemi avoit déjà  
levé le Camp.

1721.

Mars.

Revenons à la chasse. Celle de l'Original De l'Elan ou  
ne seroit guères moins avantageuse aujour- Original.  
d'hui pour nous, que celle du Castor, si ceux,  
qui nous ont précédés en ce Pays, avoient fait  
plus d'attention aux profits, qu'on en pouvoit  
tirer, & n'en avoient pas presque entièrement  
détruit l'espèce, au moins dans les endroits,  
qui sont à portée de nous.

Ce qu'on appelle ici *Original*, c'est ce qu'en Description  
Allemagne, en Pologne & en Moscovie on de l'Original.  
nomme *Elan*, ou *la Grand'-Bête*. Cet Ani-  
mal est ici de la grosseur d'un Cheval, ou  
d'un Mulet d'Auvergne. Il a la croupe large,  
une queue de la longueur d'un doigt seulement,  
le jarret fort haut, des jambes & des pieds  
de Cerf; un long poil lui couvre le garrot, le  
col, & le haut du jarret. Sa tête a plus de deux  
pieds de long, & il la porte de longueur, ce  
qui lui donne un mauvais air. Son muse est  
gros & rabattu par-dessus à peu près comme  
celui du Chameau; & ses naseaux sont si grands,  
qu'on y peut aisément fourrer la moitié du  
bras. Enfin son Bois n'est guères moins long,  
que celui du Cerf, & il est beaucoup plus lar-  
ge: il est plat & fourchu, comme celui du  
Daim, & il se renouvelle tous les ans; mais  
je ne sçai si, en se renouvelant, il prend un  
accroissement, qui marque les années de l'A-  
nimal.

1721.

Mars.

On prétend que l'Original est sujet à l'Epilepsie, & que quand ses accès le prennent, il les fait passer en se grattant l'oreille de son pied gauche de derrière, jusqu'à en tirer du sang; ce qui a fait regarder la corne de ce pied, comme un Spécifique contre le haut-mal. On l'applique sur le cœur du Malade, & on fait la même chose pour la palpitation: on la lui met dans la main gauche, & on lui en frotte l'oreille. Mais pourquoi ne lui en pas tirer du sang, comme fait l'Original? On juge aussi cette corne très-bonne contre la Pleurésie, les douleurs de Colique, le Cours de ventre, les Vertiges & le Pourpre, en la pulvérisant, & la faisant boire dans de l'eau. J'ai oui dire que les Algonquins, qui faisoient autrefois leur nourriture ordinaire de la chair de cet Animal étoient fort sujets à l'Epilepsie, & n'usoient point de ce remede. Ils en avoient peut-être de meilleurs.

Le poil de l'Original est mêlé de gris blanc, & de rouge noir. Il devient creux, quand la Bête vieillit, ne se foule pas, & ne perd jamais sa vertu élastique: ainsi on a beau le battre, il se redresse toujours. On en fait des matelats & des selles de Chevaux. Sa chair est d'un très-bon goût, légère, & nourrissante; ce seroit dommage qu'elle donnât le haut-mal; mais nos Chasseurs, qui en ont vécu des hivers entiers, ne se sont point apperçus qu'elle eût aucune mauvaise qualité. Sa peau est forte, douce, moëleuse: elle se passe en Chamois, & fait d'excellens Busles, qui pesent très-peu.

Les Sauvages regardent l'Original comme un Animal de bon augure, & se persuadent que ceux, qui y rêvent fréquemment, peu-

vent se flatter d'une longue vie : c'est tout le contraire pour les Ours, excepté le tems, où l'on se dispose à la chasse de ces Animaux. Il court aussi parmi ces Barbares une assez plaisante tradition d'un grand Orignal, auprès duquel les autres paroissent des Fourmis. Il a, disent-ils, les jambes si hautes, que huit pieds de neiges ne l'embarrassent point : sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes, & il a une maniere de bras, qui lui sort de l'épaule, & dont il se sert, comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'Orignaux, qui forment sa Cour, & qui lui rendent tous les services, qu'il exige d'eux. C'est ainsi que les Anciens avoient leur Phénix & leur Pégase; & que les Chinois & les Japonnois ont leur Kirin, leur Foë, leur Dragon d'eau, & leur Oiseau de Paradis. *Tutto' l' Mondo é Paese.*

L'Orignal aime les Pays froids : il broutte l'herbe en été, & l'hyver il ronge les Arbres. Quand les neiges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en troupe dans quelque Piniere, pour se mettre sous la verdure à couvert du mauvais tems, & ils y demeurent tant qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'il est aisé de leur donner la Chasse, mais plus encore, quand le Soleil commence d'avoir assez de force, pour fondre la neige : car la gelée de la nuit faisant comme une croute sur la superficie de cette neige fonduë pendant le jour, l'Orignal qui est pesant, la casse avec son pied fourchu, s'écorche la jambe, & a de la peine à se tirer des trous, qu'il s'est creusés. Hors de-là, & sur-tout quand il y a peu de neiges, on ne l'approche pas de près sans peine, ni

En quel tems  
il faut chasser  
l'Orignal.

1721.

Mars.

sans danger, parce que quand il est blessé, il est furieux, retourne brusquement sur le Chasseur, & le foule aux pieds. Le moyen de l'éviter, est de lui jeter son habit, sur lequel il décharge sa colere, tandis que le Chasseur caché derriere un Arbre peut prendre toutes ses mesures pour l'achever. L'Orignal va toujours un grand trot, qui égale presque la course du Bœuf Sauvage; & il le soutient très-longtems: mais les Sauvages courent encore mieux que lui. On prétend qu'il se met à genoux pour boire, pour manger, & pour se coucher, & qu'il a dans le cœur un petit os, lequel, réduit en poudre, & pris dans du bouillon, facilite les couches, & apaise les douleurs de l'enfantement.

Diverses manieres de le chasser.

Les Nations les plus Septentrionales du Canada ont une maniere de faire cette chasse, qui est fort simple & sans aucun risque. Les Chasseurs se divisent en deux bandes; l'une s'embarque dans des Canots, & ces Canots se tenant à quelque distance les uns des autres, ils forment un demi cercle assez grand, dont les deux bouts touchent le rivage. L'autre bande, qui est restée à terre, y fait à peu près la même manœuvre, & embrasse d'abord un grand Terrain; alors ces Chasseurs lâchent leurs chiens, & font lever tous les Orignaux, qui sont renfermés dans cet espace, les poussent toujours en avant, & les obligent de se jeter dans la Riviere, ou dans le Lac; ils n'y sont pas plutôt entrés, qu'on tire dessus de tous les Canots: tous les coups portent, & il est rare qu'il en échape un seul.

Champlain parle d'une autre maniere de chasser, non-seulement les Orignaux, mais

encore les Cerfs & les Caribous , laquelle a quelque rapport à celle-ci. On enferme , dit-il , un espace de Forêt avec des pieux entrelacés de branches d'Arbres , & on n'y laisse qu'une ouverture assez étroite , où l'on tend des Lacets de peaux crûës. Cet espace est de forme triangulaire , & de l'Angle où est l'entrée , on tire un autre triangle beaucoup plus grand. Ainsi ces deux Enclos ont communication l'un dans l'autre par ces deux angles. Les deux côtés du second triangle sont aussi fermés de pieux , & les Chasseurs rangés sur une ligne , en font la base. Ils avancent ensuite , sans rompre la ligne , & en se rapprochant toujours les uns des autres, ils jettent de grands cris , & frappent sur je ne sçai quoi , qui raisonne beaucoup : les Bêtes chassées d'une part , & ne pouvant échapper , ni à droite , ni à gauche , étourdies d'ailleurs & épouvantées par le bruit , ne sçauroient fuir , que dans l'autre Enclos , & plusieurs en y entrant , se trouvent prises par le col , ou par leurs cornes. Elles font de grands efforts pour se débarrasser & quelquefois elles emportent , ou brisent les lacets ; quelquefois aussi elles s'étranglent , ou du moins donnent aux Chasseurs le tems de les tirer à leur aise. Celles mêmes , qui s'échappent , n'en sont guères plus avancées, elles se trouvent renfermées dans un trop petit espace pour éviter les fleches , qu'on décoche de toutes parts contr'elles.

L'Original a d'autres Ennemis , que les Sauvages , & qui ne lui font pas une moins rude guerre. Le plus terrible de tous est le *Carcajou* , ou *Quincajou* , espece de Chat , dont la queue est si longue , qu'il en fait plusieurs tours sur

1721,

Mars.

Comment le Carcajou leur donne la chasse.

1721.

Mars.

son corps, & d'un poil roux-brun. Dès que ce Chasseur peut joindre un Orignal, il saute dessus, & s'attache à son col, qu'il entoure de sa longue queue, après quoi il lui coupe la veine jugulaire. L'Orignal n'a qu'un moyen d'éviter ce malheur, c'est de se jeter à l'eau, dès qu'il se voit saisi par cet Ennemi dangereux. Le Carcajou, qui ne peut souffrir l'eau, lâche prise sur le champ. Mais si l'eau est trop loin, il a le tems de faire perir l'Orignal, avant qu'il puisse y arriver. Ordinairement le Chasseur, qui n'a pas l'odorat des plus fins, mene trois Renards à cette chasse, & les envoie à la découverte. Dès qu'ils ont éventé un Orignal, deux vont se ranger à ses côtés, le troisième se place derrière lui, & tous trois manœuvrent si bien, en harcelant la Bête, qu'ils l'obligent d'aller, où ils ont laissé le Carcajou, avec lequel ils s'accrochent ensuite pour le partage du Gibier. Une autre ruse du Carcajou pour attraper sa proie, est de grimper sur un Arbre : là, couché de son long sur une branche avancée, il attend qu'il passe un Orignal, & saute dessus, dès qu'il le voit à sa portée. Bien des Gens, Madame, se sont mis dans l'esprit que les Relations du Canada donnent aux Sauvages plus d'esprit, qu'ils n'en ont. Ce sont pourtant des Hommes : sous quel Climat trouvera-t'on des Brutes, qui ayent l'instinct plus industrieux, que le Castor, le Carcajou & le Renard ?

**Du Cerf & du Caribou.** Le Cerf en Canada est absolument le même qu'en France, peut-être communément un peu plus grand. Il ne paroît pas que les Sauvages l'inquietent beaucoup. Je ne trouve pas du moins qu'ils lui fassent la guerre dans les

formes, & avec appareil. Il n'en est pas de même du *Caribou* (a). C'est un Animal un peu moins haut que l'Original, qui tient plus de l'Asne, que du Mulet pour la figure, & qui égale pour le moins le Cerf en agilité. Il y a quelques années, qu'il en parut un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec; il fuyoit apparemment des Chasseurs, mais il s'aperçut bientôt qu'il n'étoit pas en lieu sûr, & il ne fit presque un saut de là dans le Fleuve. C'est tout ce qu'auroit pu faire un Chamois dans les Alpes. Il passa ensuite le Fleuve à la nage avec la même célérité, mais il n'y gagna rien. Des Canadiens, qui alloient en guerre, & qui étoient campés vers la pointe de Levi, l'ayant aperçu, l'attendirent à son débarquement, & le tuerent. On estime fort la Langue de cet Animal, dont le vrai Pays paroît être aux environs de la Baye d'Hudson. Le Sieur Jérémie, qui a passé plusieurs années dans ces Quartiers Septentrionaux, dit qu'entre la Riviere Danoise & le Port Nelson pendant tout l'été on en voit des quantités prodigieuses, qui, chassés des Bois par les *Marigoins* & les *Tons*, viennent se rafraîchir au bord de la Mer, & que dans l'espace de quarante ou de cinquante lieuës on en rencontre continuellement des Troupeaux de dix mille au moins.

Il paroît que le *Caribou* n'a jamais beaucoup peuplé dans les lieux les plus fréquentés du Canada; mais les Originaux y étoient partout à foison, lorsque nous découvrîmes ce Pays; & ils pouvoient faire un objet pour le Commerce, & une douceur pour la vie, si

(a) Il ne differe de la | de son poil, qui est brun,  
Renne que par la couleur | ou un peu roux.

1721.

Mars.

De la Chasse  
du Bœuf.

on les avoit mieux ménagés. C'est ce qu'on n'a point fait ; & soit qu'à force d'en tuer , on en ait apauvri l'espece ; soit qu'en les effarouchant , on les ait obligés de se retirer ailleurs , rien n'est plus rare aujourd'hui.

Dans les Quartiers Méridionnaux & Occidentaux de la Nouvelle France , en-deçà & au-delà du Micissipi , la Chasse la plus célèbre est celle du Bœuf , & voici de quelle maniere elle se fait. Les Chasseurs se rangent sur quatre lignes , qui forment un très-grand carré , & commencent par mettre le feu aux herbes , qui sont séches alors , & fort hautes : puis , à mesure que le feu gagne , ils avancent en se resserrant. Les Bœufs , qui craignent extrêmement le feu , fuyent toujours , & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres , qu'on les tue ordinairement jusqu'au dernier. On prétend qu'il ne revient jamais un parti de chasse , qui n'ait ainsi jetté par terre quinze cens ou deux mille Bœufs. Mais de peur que les différentes Bandes de Chasseurs ne se nuisent les uns aux autres , tous conviennent auparavant de leur marche , & du lieu , où ils chasseront. Il y a même des peines statuéés contre les Transgresseurs de ce Règlement , aussi-bien que contre ceux , qui , en quittant leur Poste , donnent moyen aux Bœufs d'échapper. Ces peines consistent en ce que chaque Particulier a droit de dépouiller les Coupables , de leur ôter jusqu'à leurs armes , ce qui est le plus grand affront , qu'on puisse faire à un Sauvage , & de briser leurs Cabannes. Les Chefs y sont soumis comme les autres ; & qui entreprendroit de les y soustraire , s'exposeroit , dit-on , à susciter une guerre , qui ne finiroit pas sitôt.

Le

Le Bœuf du Canada est plus grand que le nôtre. Il a les cornes basses, noires, & courtes; une grande barbe de crin sous le museau, & autant sur la tête, d'où elle lui tombe sur les yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse, qui commence sur les hanches, & va en augmentant jusques sur les épaules. La première Côte de devant est plus haute d'une coudée, que les autres au-dessus du dos, & large de trois doigts, & toute la bosse est couverte d'un poil un peu roussâtre & fort long; le reste du corps l'est d'une laine noire, qui est fort estimée. On assure que la dépouille d'un Bœuf est de huit livres de laine. Cet Animal a le poitrail fort large, la croupe assez fine, la queue fort courte, & on ne lui voit presque point de cou; mais sa tête est plus grosse que celle des nôtres. Il fuit ordinairement, dès qu'il apperçoit quelqu'un, & il ne faut qu'un Chien, pour faire prendre le galop à un Troupeau entier. Il a l'odorat fin, & pour l'approcher, sans qu'il s'en apperçoive, d'assez près pour le tirer, il faut prendre le dessous du Vent. Mais quand il est blessé, il est furieux & se retourne sur les Chasseurs. Il n'est pas beaucoup plus traitable, quand les Vaches ont des Veaux nouvellement nés. Sa chair est bonne, mais on ne mange guères que celle des Vaches, parce que celle des Taureaux est trop dure. Quant à sa peau, on n'en connoît guères de meilleure; elle se passe aisément, & quoique très-forte, elle devient souple & moëlleuse comme le meilleur Chamois. Les Sauvages en font des Boucliers, qui sont très-légers, & que les bales de fusil ne percent pas aisément.

1721.

Mars.

Du Bœuf  
Musqué.

On trouve aux environs de la Baye d'Hudson un autre Bœuf, dont le cuir & la laine ont les mêmes avantages que ceux des Bœufs, dont je viens de parler. Voici ce qu'en dit M. Jeremie : » A quinze lieues de la Riviere Danoise se trouve la Riviere du Loup Marin, » parce qu'effectivement il y en a beaucoup dans » cet endroit. Entre ces deux Rivieres, il y a » une espece de Bœufs, que nous nommons » *Bœufs musqués*, à cause qu'ils sentent si fort » le musc, que dans certaine saison il est im- » possible d'en manger. Ces Animaux ont de » très-belle laine; elle est plus longue, que » celle des Moutons de Barbarie. J'en avois » apporté en France en 1708. dont je m'étois » fait faire des Bas, qui étoient plus beaux que » des Bas de soye . . . . Ces Bœufs, quoique » plus petits que les nôtres, ont cependant les » cornes beaucoup plus grosses & plus longues. » Leurs racines se joignent sur le haut de la » tête, & descendent à côté des yeux presque aussi » bas que la gueule; ensuite le bout remonte » en haut, qui forme comme un Croissant. Il » y en a de si grosses, que j'en ai vû étant séparées du crâne, qui pesoient les deux ensemble » soixantè livres. Ils ont les jambes fort courtes, » de maniere que cette laine traîne toujours par » terre, lorsqu'ils marchent; ce qui les rend si » difformes, que l'on a peine à distinguer d'un » peu loin de quel côté est la tête. Il n'y a pas » une grande quantité de ces Animaux, ce qui » feroit que les Sauvages les auroient bientôt » détruits, si on en faisoit faire la chasse. Joint » à ce que, comme ils ont les jambes très-courtes, » on les tuë, lorsqu'il y a bien de la neige, » à coups de lances, sans qu'ils puissent fuir.

Le Quadrupede le plus commun aujourd'hui en Canada, est le Chevreuil, lequel ne differe en rien des nôtres. On dit qu'il jette des larmes, lorsqu'il se voit poussé à bout par les Chasseurs. Quand il est jeune, son poil est rayé de plusieurs couleurs en long: dans la suite ce poil tombe, & il en revient un autre, qui est de la couleur des Chevreuils ordinaires. Cet Animal n'est point farouche, & s'appriivoise aisément; il paroît naturellement ami de l'Homme. Une Femelle devenue domestique se retire dans le Bois, quand elle est en chaleur, & dès qu'elle a été couverte, elle revient au logis de son Maître. Lorsque le tems est venu de mettre bas, elle retourne dans le Bois, & y demeure quelques jours avec ses Petits, puis elle revient se montrer à son Maître; elle visite assiduëment ses petits: on la suit, quand on le juge à propos, on prend ses Nourrissons, & elle continuë de les nourrir dans la maison. Il est assez étonnant que toutes nos habitations n'en ayent pas des Troupeaux entiers: les Sauvages ne leur donnent la chasse, que par occasion.

Il y a aussi dans les Bois du Canada beaucoup de *Loups*, ou plutôt de *Chats serviers*; car ils n'ont du Loup, qu'une espece de hurlement: en tout le reste ils sont, dit M. Sarrasin, *ex genere felino*. Ce sont de vrais Chasseurs, qui ne vivent que des Animaux, qu'ils peuvent attraper, & qu'ils poursuivent jusqu'à la cime des plus grands Arbres. Leur chair est blanche, & bonne à manger. Leur poil & leurs peaux sont fort connus en France: c'est une des plus belles fourures de ce Pays, & qui entre le plus dans le Commerce.

Des Loups  
Serviers &  
des Renards.

1721.

Mars.

me encore plus celle de certains Renards noirs, qui sont dans les Montagnes du Nord. J'ai cependant oüi dire que les Renards noirs de Moscovie, & ceux du Nord de l'Europe, sont plus estimés. D'ailleurs ils sont ici fort rares, apparemment à cause de la difficulté de les avoir.

Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir ou gris, mêlé de blanc; les autres sont tout gris, d'autres d'un rouge tirant sur le roux. On en trouve en remontant le Micissipi, d'une grande beauté, dont le Poil est argenté. On y rencontre aussi des Tygres & des Loups plus petits, que les nôtres. Les Renards donnent la chasse aux Oiseaux de Riviere d'une maniere fort ingénieuse. Ils s'avancent un peu dans l'eau, puis se retirent, & font cent cabrioles sur le Rivage. Les Canards, les Outardes, & d'autres Oiseaux semblables, que ce jeu divertit, s'approchent du Renard; quand il les voit à sa portée, il se tient fort tranquille d'abord, pour ne les point effaroucher, il remuë seulement sa queue, comme pour les attirer de plus près, & ces sots Animaux donnent dans le piège, jusqu'à becquetter cette queue. Alors le Renard saute dessus, & manque rarement son coup. On a dressé des Chiens au même manége avec assez de succès, & ces mêmes Chiens font rudement la guerre aux Renards.

De ce qu'on appelle la me-  
 que pelleterie. Une sorte de Fouine, qu'on a nommée *Enfant du Diable*, ou *Bête puante*, parce que son urine, qu'elle lâche, quand elle est poursuivie, empeste l'air à un demi-quart de lieuë à la ronde, est d'ailleurs un fort joli Animal. Elle est de la grandeur d'un petit Chat, mais

plus grosse, d'un poil luisant, tirant sur le gris, avec deux lignes blanches, qui lui forment sur le dos une figure ovale depuis le col jusqu'à la queue. Cette queue est touffue, comme celle du Renard, & elle la redresse comme fait l'Ecureuil. Sa fourrure, comme celle des *Pekans*, autres Chats Sauvages à peu près de la grandeur des nôtres, des Loutres, des Fouines ordinaires, des Pitois, du Rat de bois, de l'Hermine, des Martres, sont ce qu'on appelle la menuë Pelleterie. L'Hermine est de la grosseur de nos Ecureuils, mais un peu moins allongée; son poil est d'un très-beau blanc, & elle a une longue queue, dont l'extrémité est d'un noir de Jay. Nos Martres sont moins rouges, que celles de France, & ont le poil plus fin. Elles se tiennent ordinairement au milieu des bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans, mais elles en sortent toujours en grandes Troupes. Les Sauvages sont persuadés que l'année, où ils les voyent sortir, sera bonne pour la chasse, c'est-à-dire, qu'il neigera beaucoup. Les peaux de Martres se vendent ici actuellement un écu piece, j'entends les communes, car celles qui sont brunes, vont jusqu'à vingt-quatre francs & plus.

Le *Pitot* ne differe de la Fouine, qu'en ce qu'il a le poil plus noir, plus long, & plus épais. Ces deux Animaux sont la guerre aux Oiseaux, même aux plus gros, & font de grands ravages dans les Poulalliers & dans les Colombiers. Le Rat de Bois est deux fois de la grosseur des nôtres. Il a la queue velue, & son poil est d'un très-beau gris argenté. On en voit même, qui sont tout blancs, & d'un

1721.

Mars.

très-beau blanc. La Femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre & se ferme, quand elle veut : elle y met ses Petits, quand elle est poursuivie, & se sauve avec eux.

Pour ce qui est des *Ecureuils*, on les laisse assez en repos, aussi y en a-t'il en ce Pays un nombre prodigieux. On en distingue de trois especes; les rouges, qui ne différent point des nôtres; les *Suisses*, qui sont un peu plus petits, & qu'on a ainsi nommés, parce que leur poil est rayé en longueur de rouge, de blanc & de noir, à peu près comme les *Suisses* de la Garde du Pape; & les *Ecureuils volans*, à peu près de la même taille que les *Suisses*, & qui ont le poil d'un gris obscur. On les appelle *Volans*, non pas qu'ils volent véritablement, mais parce qu'ils sautent d'un Arbre à l'autre, l'espace de quarante pas au moins. De haut en bas, leur saut pourroit être du double. Ce qui leur donne cette facilité de sauter, ce sont deux peaux, qu'ils ont des deux côtés, entre les pattes de derriere, & celles de devant, & qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Elles sont fort minces, & ne sont couvertes que d'un poil solet. Ce petit Animal s'apprivoise facilement; il est fort vif, quand il ne dort point; mais il dort souvent, & par-tout où il peut se fourrer; dans les poches, dans les manches, dans les manchons. Il s'attache d'abord à son Maître, & le distingue parmi vingt Personnes.

Le *Porc Epy* du Canada est de la grosseur d'un moyen Chien, mais plus court & moins haut. Son poil d'environ quatre pouces de longueur, est gros comme une paille des plus minces, blanc, creux, & très-fort, particu-

lièrement sur le dos. C'est son arme, & elle est offensive & deffensive. Il le lance d'abord sur ceux, qui attendent à sa vie, & pour peu qu'il entre dans la chair, il faut l'en tirer à l'instant, sinon il s'y enfonce tout entier. C'est pour cette raison, qu'on est fort attentif à empêcher les Chiens d'approcher de ces Animaux, dont la chair est bonne à manger. Un Porc Epy à la broche vaut bien un Cochon de Lait.

Les *Lièvres* & les *Lapins* sont ici comme en Europe, excepté qu'ils ont les jambes de derriere plus longues. Leurs peaux ne sont pas d'un grand usage, parce qu'ils muënt continuellement: c'est dommage, car leur poil est très-fin, & ne gâteroit rien dans la Fabrique des Chapeaux. L'hyver ces Animaux griffonnent, & sortent rarement de leurs tannieres, où ils vivent des plus jeunes branches du Bouleau. L'été ils ont le poil roux. Les Renards leur font une cruelle guerre en toute saison, & les Sauvages les prennent en hyver sur la neige avec des collets, quand ils vont chercher des vivres.

J'ai l'honneur d'être, &c.



1721.

Mars.

## HUITIÈME LETTRE.

*Description du Pays entre le Lac Saint Pierre & Montreal : en quoi il differe de celui de Quebec. Description de l'Isle & de la Ville de Montreal , & des Environs. De la Pêche du Loup Marin ; de la Vache Marine , du Marfouin , & des Baleines.*

A Montreal , ce vintième de Mars , 1721.

MADAME ,

Des Isles de  
Richelieu.

JE partis le treizième de Saint François , & le lendemain j'arrivai en cette Ville. Je n'ai pas eu dans ce trajet , qui est d'environ vingt lieues , le plaisir que j'avois eu autrefois en faisant la même route en Canot , par le plus beau tems du Monde , de voir s'ouvrir devant moi , à mesure que j'avançois , des Canaux à perte de vûë , entre ce prodigieux nombre d'Isles , qui de loin ne sembloient faire qu'une même Terre avec le Continent , & arrêter le Fleuve dans sa course , ces agréables points de vûë , qui changeoient à chaque instant , comme des décorations de Théâtre , & qu'on croiroit avoir été ménagées exprès pour récréer les Passans : mais je ne laissai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la singularité du spectacle d'un Archipel devenu en quelque façon un Continent , & par la commodité de se promener en Carriole sur des

Canaux entre des Isles , qui paroissent avoir été plantées à la ligne , comme des Orangers.

1721.

Mars.

Pour le coup d'œil , il n'est pas beau dans cette saison. Rien n'est plus triste que ce Blanc répandu par-tout , & qui prend la place de cette belle variété de couleurs , le plus grand agrément des Campagnes ; que des Arbres , qui paroissent plantés dans la neige , & ne présentent aux yeux , que des têtes che- nuës , & des branches chargées de glaçons. Au reste , Madame , le Lac de Saint Pierre est ici ce qu'est la Riviere de Loire en France. Du côté de Quebec les Terres sont bonnes , mais on n'y voit ordinairement rien , qui puisse récréer la vûë : d'ailleurs le Climat y est fort rude ; car plus on descend le Fleuve , & plus on avance au Nord , plus par consé- quent le froid est piquant. Quebec est par les quarante-sept degrés cinquante-six minutes d'élevation du Pol ; les Trois Rivieres par les quarante-six degrés & quelques minutes , & Montreal entre les quarante-quatre & les qua- rante-cinq , le Fleuve au - dessus du Lac de Saint Pierre , faisant un coude au Sud. Il sem- ble donc , lorsqu'on a passé les Isles de Riche- lieu , qu'on soit tout-à-coup transporté sous un autre Climat. L'air est plus doux , le ter- rein plus uni , le Fleuve plus beau : ses bords ont je ne sçai quoi de plus riant. On y ren- contre de tems en tems des Isles , dont quel- ques-unes sont habitées , les autres , dans leur état naturel , offrent aux yeux les plus beaux Paysages du Monde : en un mot , c'est la Touraine & la Limagne d'Auvergne compa- rées avec le Maine & la Normandie.

L'Isle de Montreal , qui est comme le cen-

1721.

Mars.

Description  
de l'Isle de  
Montreal.

tre de ce beau Pays, a dix lieuës de long, de l'Est à l'Ouest, & près de quatre lieuës dans sa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire son nom, & qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'Isle, mais elle n'est qu'à une demie lieuë de la Côte Méridionale, sur laquelle on a bâti la Ville. Cette Ville a été nommée *Ville-Marie* par ses Fondateurs, mais ce nom n'a pu passer dans l'usage ordinaire; il n'a lieu que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs, qui en sont fort jaloux. Ces Seigneurs, qui ont le Domaine, non-seulement de la Ville, mais encore de toute l'Isle, sont Messieurs du Séminaire de Saint Sulpice; & comme presque toutes les Terres y sont très-bonnes & en valeur, & que la Ville n'est guères moins peuplée, que celle de Quebec, on peut assurer que cette Seigneurie vaut du moins une demie douzaine des meilleures du Canada. C'est le fruit du travail & de la bonne conduite des Seigneurs de cette Isle, & certainement vint Particuliers, entre lesquels on l'auroit partagée, ne l'auroient pas mise dans l'état, où nous la voyons, & n'y rendroient pas les Peuples aussi heureux.

Description  
de la Ville.

La Ville de Montreal a un aspect fort riant; elle est bien située, bien percée, & bien bâtie. L'agrément de ses environs & de ses vûës inspirent une certaine gayeté, dont tout le monde se ressent. Elle n'est point fortifiée, une simple Palissade bastionnée & assez mal entretenuë fait toute sa défense, avec une assez méchante redoute sur un petit Tertre, qui sert de Boulevard, & va se terminer en

douce pente à une petite Place quarrée. C'est ce qu'on rencontre d'abord en arrivant de Quebec. Il n'y a pas même quarante ans, que la Ville étoit toute ouverte, & tous les jours exposée à être brûlée par les Sauvages, ou par les Anglois. Ce fut le Chevalier de Calieres, Frere du Plénipotentiaire de Riswick, qui la fit fermer, tandis qu'il en étoit Gouverneur. On projette depuis quelques années de l'environner de murailles (a), mais il ne sera pas aisé d'engager les Habitans à y contribuer. Ils sont braves & ils ne sont pas riches : on les a déjà trouvé difficiles à persuader de la nécessité de cette dépense, & fort convaincus que leur valeur est plus que suffisante pour défendre leur Ville contre quiconque oseroit l'attaquer. Nos Canadiens ont tous sur cet article assez bonne opinion d'eux-mêmes, & il faut convenir qu'elle n'est pas mal fondée; mais par une suite de la confiance, qu'elle leur inspire, il n'est pas si mal aisé de les surprendre, que de les vaincre.

Montreal est un quarré long, situé sur le bord du Fleuve, lequel s'élevant insensiblement, partage la Ville dans sa longueur en Haute & Basse; mais à peine s'aperçoit-on que l'on monte de l'une à l'autre. L'Hôtel-Dieu, les Magasins du Roi & la Place d'Armes sont dans la Basse Ville; c'est aussi le Quartier de presque tous les Marchands. Le Séminaire & la Patoisse, les Récollets, les Jésuites, les Filles de la Congrégation, le Gouverneur & la plûpart des Officiers sont dans la Haute. Au-delà d'un petit Ruisseau, qui vient du Nord-Ouest, & borne la Ville

(a) Ce projet est présentement exécuté.

1721.

Mars.

de ce côté-là, on trouve quelques Maisons, & l'Hôpital Général; & en prenant sur la droite au-delà des Récollets, dont le Couvent est à l'extrémité de la Ville du même côté, il commence à se former une espece de Fauxbourg, qui avec le tems fera un très-beau Quartier.

Les Jésuites n'ont ici qu'une petite Maison; mais leur Eglise, qu'on acheve de couvrir, est grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets est plus vaste, & la Communauté plus nombreuse. Le Séminaire est au centre de la Ville: il paroît qu'on a eu plus en vûe de le rendre solide & commode, que magnifique: on ne laisse pourtant pas de sentir que c'est la Maison Seigneuriale, elle communique avec l'Eglise Paroissiale, qui a bien plus l'air d'une Cathédrale, que celle de Quebec. Le Service s'y fait avec une modestie & une dignité, qui inspirent du respect pour la Majesté du Dieu, qu'on y adore.

La Maison des Filles de la Congrégation, quoiqu'une des plus grandes de la Ville, est encore trop petite pour loger une si nombreuse Communauté. C'est le Chef d'Ordre & le Noviciat d'un Institut, qui doit être d'autant plus cher à la Nouvelle France, & à cette Ville en particulier, qu'il y a pris naissance, & que toute la Colonie se ressent des avantages, que lui procure un si bel Etablissement. L'Hôtel-Dieu est desservi par des Religieuses, dont les Premières ont été tirées de celui de la Flèche en Anjou. Elles sont pauvres, cependant il n'y paroît ni à leur Sale, qui est grande, bien meublée, & bien garnie de lits; ni à leur Eglise, qui est belle & très-ornée; ni à

leur Maison , qui est bien bâtie , propre & commode ; mais elles sont mal nourries , quoique toutes infatigablement occupées , ou de l'instruction de la Jeunesse , ou du soin des Malades.

1721.

Mars.

L'Hôpital Général doit son Etablissement à un Particulier , nommé Charron , qui s'étoit associé plusieurs personnes de piété , non-seulement pour cette bonne œuvre , mais aussi pour fournir les Paroisses de la Campagne de Maîtres d'Ecole , qui firent pour les Garçons ce que les Sœurs de la Congrégation font pour les Filles , mais la Société se dissipa bientôt ; des affaires survenuës aux uns , l'inconstance des autres , réduisirent le Sieur Charron à lui seul. Il ne se découragea pourtant point ; il vuida sa bourse , il eut le secret de faire ouvrir celles de quelques Personnes puissantes ; il a bâti , il a assemblé des Maîtres & des Hospitaliers , on s'est fait un plaisir d'aider & d'autoriser un Homme , qui n'épargnoit ni son bien , ni sa peine , & que rien ne rebutoit. Enfin avant sa mort , qui arriva en 1719 , il a eu la consolation de voir son projet hors de tout risque d'échouer , au moins quant à l'Hôpital Général. La Maison est belle , & l'Eglise fort jolie. Les Maîtres d'Ecole ne sont pas encore bien établis dans les Paroisses , & la défense , qu'ils ont eu de la Cour , de prendre un Habit uniforme , & de s'engager par des vœux simples , pourra bien les empêcher de se perpétuer.

Entre l'Isle de Montreal & la Terre ferme , De l'Isle de  
du côté du Nord , il y a une autre Isle d'environ huit lieuës de long , & qui a bien deux Jesus , & de  
la Riviere des  
Prairies.  
lieuës dans sa plus grande largeur. Elle fut

1721.

Mars.

d'abord nommée *l'Isle de Montmagny*, du nom d'un Gouverneur Général du Canada : elle fut ensuite concédée aux Jésuites, qui l'appellèrent *l'Isle de Jesus*, & elle a conservé ce dernier nom, quoiqu'elle ait passé des mains des Jésuites en celles de Messieurs du Séminaire de Quebec, qui ont commencé d'y mettre des Habitans ; & comme les Terres en sont bonnes, il y a lieu d'esperer qu'elle sera bientôt toute défrichée.

Le Sault aux  
Récollets.

Le Canal, qui sépare les deux Isles, porte le nom de *Riviere des Prairies*, parce qu'elle coule au milieu de fort belles Prairies. Son Cours est embarrassé vers le milieu par un Rapide, qu'on appelle *le Sault au Récollet*, en mémoire d'un Religieux de cet Ordre, qui s'y est noyé. Les Ecclésiastiques du Séminaire de Montreal ont eu lontems assez près de-là une Mission de Sauvages, qu'ils ont depuis peu transportée ailleurs.

Des environs  
de Montreal.

Le troisième Bras du Fleuve est semé d'un nombre d'Isles si prodigieux, qu'il y a presque autant de terre que d'eau. Ce Canal porte les noms de *Milles-Isles*, ou de *Riviere de Saint Jean*. A la tête de l'Isle de Jesus, est la petite *Isle Bizard*, ainsi appelée du nom d'un Officier Suisse, à qui elle appartenait, & qui est mort Major de Montreal. Un peu plus haut vers le Sud, on trouve *l'Isle Perrot*, ainsi nommée par M. Perrot, qui a été le premier Gouverneur de Montreal, & qui étoit le Pere de Madame la Comtesse DE LA ROCHE-ALLARD, & de Madame la Presidente DE LUBERT. Cette Isle a presque deux lieues en tout sens, & les Terres en sont bonnes. On commence à la défricher. L'Isle Bizard

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 207  
termine le *Lac des deux Montagnes*, & l'Isle  
Perrot sépare ce même Lac de celui de *Saint  
Louis*.

1721.

Mars.

Le Lac des deux Montagnes est proprement  
l'embouchure de la grande Riviere, autre-  
ment appellée *la Riviere des Outaonais*, dans  
le Fleuve Saint Laurent. Il a deux lieuës de  
longueur, & à peu près autant de largeur.  
Celui de Saint Louis est un peu plus grand,  
ce n'est encore qu'un élargissement du Fleuve  
Saint Laurent. Jusqu'à présent la Colonie Fran-  
çoise n'alloit pas plus loin à l'Ouest; mais on  
commence à faire de nouvelles Habitations  
un peu plus haut, & les Terres sont par-tout  
excellentes.

Ce qui a fait la sûreté de Montreal & de  
tous ses Environs pendant les dernières guer-  
res, ce sont deux Villages d'Iroquois Chré-  
tiens, & le Fort de Chambly. Le premier des  
deux Villages est celui du Sault Saint Louis,  
situé dans le Continent du côté du Sud, trois  
lieuës plus haut que la Ville de Montreal. Il  
est fort peuplé, & a toujours été regardé com-  
me une de nos plus fortes barrières contre les  
Iroquois Idolâtres, & contre les Anglois de  
la Nouvelle York. Il a déjà changé deux fois  
de place dans l'espace de deux lieuës. Sa secon-  
de station, où je l'ai vû en 1708, étoit vis-à-  
vis un Rapide, qu'on nomme le *Sault Saint  
Louis*, & il en a conservé le nom, quoiqu'il  
en soit aujourd'hui assez éloigné. Il paroît  
qu'on l'a enfin fixé; car l'Eglise, qu'on ne  
fait que d'achever, & la Maison des Mission-  
naires sont chacun dans leur genre, deux des  
plus beaux Edifices du Pays. La situation en  
est charmante. Le Fleuve fort large en cet

Du Sault S.  
Louis.

1721.

Mars.

endroit y est semé de plusieurs Isles, qui font un très-bel effet. L'Isle de Montreal, toute peuplée, est en perspective d'un côté, & la vûe n'est presque point bornée de l'autre à cause du Lac de Saint Louis, qui commence un peu plus haut.

Des Iroquois  
de la Montagne.

Le second Village porte le nom de *la Montagne*, parce qu'il fut lontems sur la double Montagne, qui a donné son nom à l'Isle. On l'a depuis transporté au Sault au Récollet, comme je vous l'ai dit; il est présentement en Terme ferme vis-à-vis l'extrémité occidentale de l'Isle. Ce sont les Ecclésiastiques du Séminaire de Montreal, qui le gouvernent. Il est sorti bien des Braves de ces deux Bourgades, & la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'ivrognerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Missions de Saint François & de Beckancourt.

Désordres  
causés par la  
Traite de l'eau  
de vie, dans  
ces deux Vil-  
lages.

En vain les Missionnaires ont employé, pour arrêter ce désordre, toute leur industrie & toute leur vigilance: ils ont eu beau implorer le secours des Puissances, menacer de la colere du Ciel, apporter les raisons les plus persuasives, tout a été inutile: les accidens mêmes les plus funestes, & où il n'étoit pas possible de méconnoître la main de Dieu appesantie sur les Auteurs du mal, n'ont pas été suffisans pour faire rentrer en eux-mêmes des Chrétiens, que l'avidité d'un gain sordide avoit aveuglés. On voit, jusques dans les Places & les Ruës de Montreal, les Spectacles les plus affreux, suites inévitables de l'ivresse de ces Barbares; les Maris & les Femmes; les Peres, les Meres & les Enfans; les Freres

& les Sœurs, se prendre à la gorge, s'arracher les oreilles, se mordre à belles dents comme des Loups enragés. Les airs retentissent pendant les nuits de hurlemens beaucoup plus horribles que ceux, dont les Bêtes féroces font retentir les Bois.

Ceux, qui ont peut-être le plus à se reprocher ces horreurs, sont les premiers à demander si ces gens-là sont des Chrétiens ? On pourroit leur répondre : oui ce sont des Chrétiens & des Néophytes, qui ne sçavent ce qu'ils font ; mais ceux, qui de sang froid, & avec connoissance de cause, les réduisent par leur avarice en cet état, ont-ils de la Religion ? On sçait que les Sauvages donneroient tout ce qu'ils ont pour un verre d'Eau de Vie ; c'est une tentation pour les Traitans, contre laquelle ni les cris des Pasteurs, ni le zèle & l'autorité des Magistrats, ni le respect des Loix, ni la sévérité de la Justice souveraine, ni la crainte des Jugemens de Dieu, ni la pensée de l'Enfer, dont ces Barbares dans leur yvresse présentent une Image bien sensible, n'ont encore pu tenir. Mais détournons la vûe de ces objets désagréables.

Le grand Commerce des Pelleteries, après que la Ville des Trois Rivieres eut cessé d'être fréquentée par les Nations du Nord & de l'Ouest, se fit pendant quelques années à Montreal, où les Sauvages abordoient en certains tems de toutes les parties du Canada. C'étoit une espece de Foire, qui attiroit beaucoup de François dans cette Ville. Le Gouverneur Général & l'Intendant s'y rendoient aussi, & l'on profitoit de l'occasion pour accommoder les différens, qui pouvoient être

De la Foire de Montreal. Calomnie de la Honan à ce sujet.

1721.

Mars.

survenus entre nos Alliés. Mais si par hazard, Madame, vous tombez sur le Livre de la HONTAN, où il est parlé de cette Foire, donnez-vous bien de garde de prendre tout ce qu'il en dit pour des verités. La vraisemblance n'y est pas même gardée. Les Femmes de Montreal n'ont jamais donné lieu à ce que cet Auteur y met sur leur compte, & il n'y a rien à craindre pour leur honneur de la part des Sauvages. Il est sans exemple qu'aucun d'eux ait jamais pris la moindre liberté avec les Françoises, lors même qu'elles ont été leurs Prisonnières. Ils n'en sont pas même tentés, & il seroit à souhaiter que les François eussent le même dégoût des Sauvages. La Hontan ne pouvoit pas ignorer ce qui est de notoriété publique en ce Pays; mais il vouloit égayer ses Mémoires, & pour y réussir, tout lui étoit bon. On est toujours sûr de plaire à certaines gens, quand on ne garde aucune mesure dans la liberté, qu'on se donne d'inventer, de médire, & de s'exprimer sur certaines matieres.

On voit encore de tems en tems arriver à Montreal de petites Flottes de Sauvages, mais ce n'est plus rien en comparaison du passé. C'est la guerre des Iroquois, qui a interrompu ce grand concours des Nations dans la Colonie. Pour y suppléer, on a établi chez la plupart des Magasins avec des Forts, où il y a toujours un Commandant & assez de Soldats, pour mettre les Marchandises en sûreté. Les Sauvages y veulent toujours avoir un Armurier, & dans plusieurs il y a des Missionnaires, qui y feroient plus de bien, s'ils y étoient seuls de François. On auroit bien dû, ce

semble, rétablir les choses sur l'ancien pied, depuis que tout est en paix au dedans & au dehors de la Colonie : ce seroit le moyen d'y retenir les Coureurs de bois, à qui leur avidité, sans parler de tous les désordres, qu'attirent le libertinage, fait faire tous les jours des bassesses, qui nous rendent méprisables aux yeux des Barbares, ont avili nos Marchandises, & encheri les Pelleteries. Outre que les Sauvages, naturellement fiers, sont devenus insolens, depuis qu'ils se voyent recherchés.

La Pêche pourroit bien plus enrichir le Canada, que la Chasse, & on n'y dépend point des Sauvages. Deux raisons de s'y appliquer, qui n'ont pourtant pû jusqu'ici engager nos Colons à en faire le principal objet de leur Commerce. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire de la Pêche des Moruës, qui seule nous vaudroit plus que le Perou, si les Fondateurs de la Nouvelle France eussent pris les mesures convenables pour s'en assurer la possession. Je commence par celle du Loup Marin, des Vaches Marines & des Marsouins, qu'on peut faire par tout dans le Golphe Saint Laurent, & bien avant dans le Fleuve même.

Le Loup Marin doit son nom à son cri, qui est une espece de hurlement; car dans sa figure il n'a rien du Loup, ni d'aucun Animal terrestre, que nous connoissons. Lescarbot assure qu'il en a entendu, qui crioient comme les Chats Huans; mais ce pouvoit être de jeunes Bêtes, dont le cri n'étoit pas encore bien formé. Au reste, Madame, on ne balance pas ici à mettre le Loup Marin au rang des

De la Pêche  
du Loup Ma-  
rin.

1721.

Mars.

Poissons, quoiqu'il ne soit pas muet, qu'il naisse à terre, qu'il y vive pour le moins autant que dans l'eau, qu'il soit couvert de poil; en un mot, qu'il ne lui manque absolument rien, pour être regardé comme un véritable Amphibie. Mais nous sommes dans un nouveau Monde, il ne faut pas exiger que nous y parlions toujours le Langage de l'ancien, & l'usage, contre lequel on ne raisonne point, s'y est mis en possession de tous les droits. Ainsi la guerre, qu'on fait au Loup Marin, quoiqu'on la fasse souvent à terre & à coups de fusils, se nomme une Pêche; & celle qu'on fait aux Castors dans l'eau & avec des filets, s'appelle une Chasse.

Description  
du Loup Marin.

La tête du Loup Marin approche un peu de la figure de celle du Dogue: il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derrière: dans tout le reste, il est Poisson. Il se traîne plutôt qu'il ne marche sur les pieds; ceux de devant ont des ongles, ceux de derrière sont en forme de Nageoires. Sa peau est dure, & couverte d'un poil ras de diverses couleurs. Il y a de ces Animaux, qui sont tout blancs, & tous le sont en naissant; quelques-uns à mesure qu'ils croissent, deviennent noirs, d'autres roux; plusieurs ont toutes ces couleurs ensemble.

Ses diverses  
especes.

Les Pêcheurs distinguent plusieurs especes de Loups Marins; les plus gros pésent jusqu'à deux mille, & l'on prétend qu'ils ont le nez plus pointu que les autres. Il y en a, qui ne font que fretiller dans l'eau; nos Matelots les appellent *Brasseurs*, ils ont donné à une autre especes le nom de *Nax*: je n'en sçai ni la raison, ni la signification: à une autre, celui de *Grosses Têtes*. On en voit de petits fort éveillé-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. VIII. 213  
lés, & fort adroits à couper les filets, qu'on leur tend: leur couleur est tygrée, ils sont badins, pleins de feu, & jolis, autant que des Animaux de cette figure le peuvent être: les Sauvages les accoutument à les suivre, comme si c'étoient de petits Chiens, & ne laissent pourtant pas de les manger.

1721.

Mars.

M. Denys parle de deux sortes de Loups Marins, qui se rencontrent sur les Côtes de l'Acadie: les uns, dit-il, sont si gros, que leurs Petits ont plus de volume, que nos plus grands Porcs. Il ajoute que peu de tems après qu'ils sont nés, le Pere & la Mere les amènent à l'eau, & de tems en tems les ramènent à terre, pour les faire têter: que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, auxquels on en veut principalement, ne vont presque point encore dans l'eau: qu'au premier bruit, les Peres & Meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits de les suivre, ce que ceux-ci ne manquent point de faire, si les Pêcheurs ne se hâtent de leur donner un coup de bâton sur le nez, & que cela suffit pour les tuer. Il faut que le nombre de ces Animaux soit bien grand sur ces Côtes, s'il est vrai, comme le même Auteur l'assure, qu'en un seul jour on prend de cette sorte jusqu'à huit cent de ces Petits.

La seconde Espèce, dont parle M. Denys, est fort petite, & chaque Bête ne donne guères d'huile, que ce qu'il en peut tenir dans sa Vessie. Ces Derniers ne s'éloignent jamais beaucoup du Rivage, & il y en a toujours quelqu'un, qui fait la Sentinelle. Au premier signal, qu'il donne, tous se jettent à la Mer; au bout de quelque tems ils se rapprochent de

1721.

Mars.

terre, & se levent sur leurs pattes de derriere, pour veir s'il n'y a rien à craindre : mais, malgré toutes leurs précautions, on en surprend un grand nombre à terre, & il n'est presque pas possible de les avoir autrement.

Usage de la  
Chair & de la  
Peau du Loup  
Marin.

On convient que la chair du Loup Marin n'est pas mauvaise à manger, mais on trouve beaucoup mieux son compte à en faire de l'huile : la façon n'en est pas difficile. On en fait fondre la graisse sur le feu, & elle se résout en huile. Souvent même on se contente de faire des Charniers, c'est le nom, qu'on donne à de grands quarrés de planches, sur lesquels on étend la graisse de plusieurs Loups Marins : elles s'y fond d'elle-même, & l'huile coule par une ouverture, qu'on y a pratiquée. Cette huile quand elle est fraîche, est fort bonne pour la Cuisine, mais celle des jeunes Bêtes rancit bientôt ; & celle des autres, pour peu qu'elle commence à vieillir, desléche trop : on s'en sert alors pour brûler, ou pour passer les Peaux. Elle est lontems claire, elle n'a point d'odeur, & ne laisse point de lie, ni aucune sorte d'immondices au fond de la Barrique.

Dans les premiers tems de la Colonie on a employé une grande quantité de Peaux de Loups Marins à faire des Manchons. La mode en est passée, & leur grand usage aujourd'hui est de couvrir les malles & les cofres. Quand elles sont tannées, elles ont presque le même grain que le Maroquin : elles sont moins fines, mais elles ne s'écorchent pas si aisément, & elles conservent plus lontems toute leur fraîcheur. On en fait de très-bons souliers & des bottines, qui ne prennent point l'eau. On en

ouvre aussi des sièges, dont le bois est plutôt usé que la couverture. On tanne ici ces peaux avec l'écorce de Perusse, & dans la teinture, dont on se sert pour les noircir, on mêle une poudre, qui se tire de certaines pierres, qu'on trouve sur les bords des Rivieres. C'est ce qu'on appelle *Pierres de Tonnerre*, ou des *Marcassites de Mines*.

1721.

Mars.

C'est sur les Rochers, & quelquefois sur la Particularités Glace, que les Loups Marins s'accouplent, de ces Ani- & que les Meres font leurs Petits. Leur Portée maux. ordinaire est de deux, & elles les allaitent assez souvent dans l'eau, mais plus souvent à terre; quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos; les laissent aller de tems en tems dans l'eau, puis les reprennent, & continuent ce manège, jusqu'à ce que ces Petits puissent nager tous seuls. Si ce fait est vrai, voilà un étrange Poisson, à qui la Nature n'a pas même appris ce que la plupart des Animaux terrestres savent presque en naissant. Le Loup Marin a les sens fort vifs, & c'est son unique deffense; elle ne les empêche pourtant pas d'être souvent surpris, comme je l'ai déjà remarqué; mais la plus ordinaire façon de les pêcher est celle-ci.

La coutume de cet Animal, quand il est dans l'eau, est d'entrer avec la Marée dans les Anses: quand on a reconnu les Anses, où il en entre un grand nombre, on les ferme avec des filets & des pieux; on n'y laisse de libre qu'un assez petit espace, par où les Loups Marins se glissent. Dès que la Marée est haute, on bouche cette ouverture; ainsi après que la Mer s'est retirée, ces Poissons demeurent à

1721.

Mars.

sec, & on n'a que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot dans les endroits, où il y en a beaucoup, & quand ils mettent la tête hors de l'eau pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roides, ils vont d'abord à fond, comme il arrive aussi aux Castors : mais on a de gros Chiens, qui sont stilés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur. Enfin j'ai ouï dire qu'un Matelot en ayant un jour surpris à terre un grand Troupeau, il les avoit conduits à son logement avec une Goule, comme il auroit pu faire un Troupeau de Bœufs, & que lui & ses Camarades en avoient tué jusqu'à neuf cent. *Sit fides penes Autorem.*

Des Vaches  
Marines.

Nos Pêcheurs prennent aujourd'hui assez peu de Vaches Marines sur les Côtes du Golphe de Saint Laurent, & je ne sçai point si on en a jamais pris ailleurs. Les Anglois en avoient autrefois établi une Pêche à l'Isle de Sable, mais elle ne leur a pas fait beaucoup de profit. La figure de cet Animal n'est pas fort différente de celle du Loup Marin, mais il est plus gros. Ce qu'il a de singulier, ce sont deux dents de la grosseur & de la longueur du bras, un peu recourbées en haut, & qu'on prendroit de loin pour des Cornes : c'est apparemment de-là que leur est venu le nom de Vaches Marines. Les Matelots l'appellent plus simplement *la Bête à la grande dent*. Cette dent est d'un très-bel yvoire, aussi bien que toutes celles, qui composent la machoire de ce Poisson, & qui ont quatre doigts de longueur.

Marfouins  
de deux cou-  
leurs.

Il y a dans le Fleuve Saint Laurent des Marfouins de deux couleurs : dans l'eau salée, c'est-

c'est-à-dire, jusqu'un peu au dessous de l'Isle d'Orleans, ils ne different point de ceux, qu'on trouve dans la Mer : dans l'eau douce ils sont tout blancs, & de la grosseur d'une Vache. Les Premiers vont ordinairement par Bandes : je n'ai point remarqué la même chose des autres, quoique j'en aye beaucoup vû se divertir dans le Port de Quebec. Ils ne montent guères plus haut que cette Ville ; mais il y en a beaucoup sur les Côtes de l'Acadie, aussi bien que de la premiere espece ; ainsi la difference de leur couleur ne vient point de la difference de l'eau salée & de l'eau douce.

Les Marsouins blancs rendent une Barrique d'huile, & cette huile est peu differente de celle du Loup Marin. Je n'ai vû personne, qui ait mangé de la chair de cet Animal, mais pour ce qui est des *Pourcelles*, c'est le nom, que l'on donne aux Marsouins gris ; on dit que ce n'est pas un mauvais manger ; on fait des boudins & des andouilles de leurs boyaux, la freslure en est excellente en fricassée, & la tête meilleure, que celle du Mouton, mais moins bonne que celle du Veau.

La peau des uns & des autres se tanne & se passe en façon de Maroquin. D'abord elle est tendre comme du lard, & a un pouce d'épaisseur. On la gratte longtemps, & elle devient comme un cuir transparent ; & quelque mince, qu'elle soit, jusqu'à être propre à faire des vestes & des hauts-de-chaussées, elle est toujours très-forte, & à l'épreuve d'un coup de feu. Il y en a de dix huit pieds de long sur neuf de large : on prétend que rien n'est meilleur pour couvrir une Imperiale de Carosse.

On a établi depuis peu deux Pêches de Mar-

1721.

Mars.

De la Pêche  
du Marfouin

fourins au-dessous de Quebec; l'une dans la Baye Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis une Habitation, qu'on appelle *Camourasca*, du nom de certains Rochers, qui s'élevent considerablement au-dessus de l'eau. Les frais n'en sont pas grands, & les profits iroient fort loin, si les Marfouins étoient des Animaux d'habitude: mais soit instinct, ou caprice, ils rompent souvent toutes les mesures des Pêcheurs, & prennent une autre route, que celle, où on les attend. D'ailleurs ces Pêches, qui n'enrichiroient que des Particuliers, ont occasionné un inconvénient, qui fait crier le Peuple: c'est qu'elles ont beaucoup diminué celle des Anguilles, laquelle est une grande ressource pour les pauvres Habitans. Car les Marfouins se trouvant inquiétés au-dessous de Quebec, se sont retirés ailleurs, & les Anguilles ne trouvant plus sur leur passage ces gros Poissons, qui les obligeoient de rebrousser chemin, descendent le Fleuve sans obstacles; d'où il arrive qu'entre Quebec & les Trois Rivières, où l'on en prenoit une quantité prodigieuse tous les ans, on n'en prend presque plus.

La maniere, dont se fait la Pêche du Marfouin est peu différente de celle, dont j'ai parlé en dernier lieu au sujet du Loup Marin. Quand la Marée est basse, on plante dans la vase, ou dans le sable, des picquets assez près les uns des autres, & l'on y attache des filets en forme d'antonnoirs, dont l'ouverture est assez large; de sortenéanmoins que, quand le Poisson y a passé, il ne la peut plus retrouver pour en sortir. On a soin de mettre au haut des picquets des bouquets de verdure. Quand

la Marée monte , ces Poissons , qui donnent la chasse aux Harengs , lesquels gagnent tousjours les bords , & attirés par la verdure , qu'ils aiment beaucoup , s'engagent dans les filets , & s'y trouvent enfermés. À mesure que la Marée baisse , on a le plaisir de voir leur embarras , & les mouvemens inutiles , qu'ils se donnent pour échaper ; enfin ils restent à sec , & souvent échoués les uns sur les autres en si grand nombre , que d'un seul coup de bâton on en assomme deux ou trois. On prétend qu'il s'en est trouvé parmi les Blancs , qui pesoient jusqu'à trois mille.

Des Baleines.
 Tout le Monde sçait de quelle maniere se fait la Pêche de la Baleine , ainsi je ne vous en dirai rien. On dit ici que les Basques , qui la faisoient autrefois dans le Fleuve S. Laurent , ne l'ont interrompuë , que pour s'adonner tout entiers au Commerce des Pelletteries , qui ne demandoient ni tant de dépenses , ni tant de fatigues , & dont les profits étoient alors plus considérables & plus prompts. D'ailleurs ils n'avoient pas pour cette Pêche toutes les commodités , qu'on peut avoir présentement , qu'il y a des Habitations fort avancées vers le Golphe. Il y a quelques années , qu'on essaya de la rétablir , mais sans succès : les Entrepreneurs , ou n'avoient pas les fonds nécessaires pour en faire les avances , ou ont voulu être dédommagés trop tôt de leurs frais , ou ont manqué de constance. Il paroît néanmoins certain que cette Pêche pourroit être un grand objet dans le Commerce de cette Colonie , & qu'elle se peut faire avec beaucoup moins de dépenses & de périls , que sur les Côtes du Groënland. Qui empêcheroit

1721.

Avril.

même de la rendre sédentaire, comme M. Denys propoſoit de faire celle de la Moruë en Acadie? Voilà, Madame, tout ce qui regarde les Pêches, qui peuvent enrichir le Canada: Je vous parlerai des autres, quand je vous entretiendrai de la maniere de vivre dans ce Pays.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

## NEUVIÈME LETTRE.

*Du Fort de Chambly, des Poissons, des Oiseaux, de quelques Animaux propres du Canada. Des Arbres, qui lui sont communs avec la France, & de ceux, qui lui sont particuliers.*

A Chambly, ce premier Avril, 1721.

### MADAME,

UNE des principales défenses de Montreal contre les Iroquois & la Nouvelle York est le Fort de Chambly: c'est de ce Fort que j'ai l'honneur de vous écrire. J'y suis venu pour rendre visite au Commandant, qui est M. de S A B R E V O I S, d'une des meilleures Maisons de Beauce, mon Ami, mon Compagnon de voyage, & bon Officier. Je vais en deux mots vous marquer la situation de cette Place importante, & vous en faire la description.

Dans les premières années de notre Etablissement en ce Pays les Iroquois, pour faire des courses jusques dans le centre de nos Ha-

Avril.

bitations, descendoient une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent, un peu au-dessus du Lac de S. Pierre & à laquelle pour cette raison on donna d'abord le nom de *Riviere des Iroquois*. On l'a depuis appelé la *Riviere de Richelieu*, à cause d'un Fort, qui portoit ce nom, & qu'on avoit construit à son embouchure. Ce Fort ayant été ruiné, M. de Sorel, Capitaine dans Carignan-Salieres, en fit construire un autre, auquel on donna son nom: ce nom s'est communiqué à la Riviere, qui le conserve encore aujourd'hui, quoique le Fort ne subsiste plus depuis longtemps. Quand on a remonté la Riviere, environ dix-sept lieues, allant toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Ouest, on trouve un Rapide, & vis-à-vis une espece de petit Lac formé par la Riviere même. C'est sur le bord même du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'est situé le Fort. Il fut d'abord bâti de bois par M. de Chambly, Capitaine dans le Régiment de Carignan-Salieres, en même tems que M. de Sorel construisit le sien: mais on l'a depuis peu bâti de Pierres, & flanqué de quatre Bastions, & on y entretient toujours une assez bonne Garnison. Les Terres des environs sont fort bonnes, on commence à y établir des Habitations, & bien des Gens croient qu'avec le tems on y bâtira une Ville.

De Chambly au Lac Champlain, il n'y a que huit lieues; la Riviere de Sorel traverse ce Lac, & il n'est peut-être point de Canton de la Nouvelle France, qu'il soit plus à-propos de peupler. Le Climat y est plus doux, qu'en aucun endroit de la Colonie, & les Habitans y auront pour Voisins les Iroquois,

1721.

Avril.

qui dans le fond sont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à se brouiller avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont, je crois, encore mieux de ce Voisinage, que de celui de la Nouvelle York. Bien d'autres raisons devroient nous engager à cet Etablissement; mais si je vous écrivois tout, je n'aurois plus rien à vous dire, quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Je vais profiter des heures de loisir, que j'ai ici, pour continuer à vous entretenir des particularités de ce Pays. J'en suis demeuré à ce que le Golphe & le Fleuve de Saint Laurent peuvent fournir au Commerce de la Nouvelle France; il me reste à parler des ressources, que les Habitans y peuvent trouver pour la vie.

Par-tout, où l'eau du Fleuve est salée, c'est-à-dire, depuis le Cap Tourmente, jus-  
 Poissons, qui se trouvent dans le Golphe, & dans le Fleuve S. Laurent.  
 qu'au Golphe, on peut pêcher presque tous les Poissons, qui vivent dans l'Océan; comme le Saulmon, le Thon, l'Alose, la Truite, la Lamproye, l'Eperlan, l'Anguille de Mer, le Maquereau, la Sole, le Hareng, l'Anchois, la Sardine, le Turbot, & beaucoup d'autres, qui sont inconnus en Europe. Tous se prennent à la Seine & aux Filets. Dans le Golphe on pêche des Flettans, trois sortes de Rayes, la Commune, la Bouclée, qui est, dit-on, de meilleur goût qu'en France, & le *Posteau*, qui n'est pas estimé; des Lencornets, espece de Séches; des Goberges, ou Poissons de Saint Pierre; des Plies, des Requiems, des Chiens de Mer, une espece de Requiems beaucoup moins mauvais pendant leur vie, & sans comparaison, meilleurs après leur mort. Les

Huitres sont très-abondantes pendant l'hyver, sur toutes les Côtes de l'Acadie, & la maniere de les y pêcher est assez singuliere. On fait un trou à la glace, on y enfonce deux perches liées ensemble de telle sorte, qu'elles font le même jeu que les tenailles, & il est rare qu'on les retire sans une Huitre.

1721.

Avril.

J'ai dit que le Lencornet est une espece de Sèche, sa figure est néanmoins assez différente de la Sèche ordinaire. Il est tout rond, ou plutôt oval; il a au-dessus de la queue une maniere de rebord, qui lui fait comme une rondache, & la tête est environnée de barbes de la longueur d'un demi pied, dont il se sert pour prendre d'autres Poissons. Il y en a de deux especes, qui ne different que par le volume; les uns sont de la grosseur d'une Barrique, les autres ont un pied de long: on ne prend guères que de ceux-ci, & on les prend au flambeau: ils aiment fort la lumiere, on leur en montre sur le Rivage, quand la Marée est haute, ils s'en approchent, & ils y demeurent échoués. Le Lencornet rôti, bouilli & fricassé, est un fort bon manger; mais il rend la fausse toute noire.

Du Lencor-

net.

La Goberge est comme une petite Moruë; elle en a le goût, & on la fait aussi sécher. Elle a deux taches noires aux deux côtés de la tête, & les Matelots disent que ce Poisson est celui, dans lequel S. PIERRE trouva de quoi payer le tribut à l'Empereur Romain pour Notre Seigneur & pour lui, & que ses deux taches sont les deux endroits, par où il le prit: c'est pour cela, qu'ils lui ont donné le nom de *Poisson Saint Pierre*. La Plie de Mer a la chair plus ferme & de meilleur goût, que celle des

De la Goberge, de la Truite Saumonée, de la Tortuë, &c.

1721.

Avril.

Rivieres: on la prend, aussi bien que les Hommarts, ou Ecrevisses de Mer, avec de longs bâtons armés d'un Fer pointu, terminé par une échancrure, qui empêche les Poissons de se débarrasser. Enfin en plusieurs endroits, sur-tout vers l'Acadie, les Etangs sont remplis de Truites Saumonées longues d'un pied, & de Tortuës de deux pieds de diametre, dont la chair est excellente, & l'écaille supérieure rayée de blanc, de rouge & de bleu.

Du Poisson  
armé.

Parmi les Poissons, dont le Lac Champlain & les Rivieres, qui s'y déchargent sont remplis, M. de Champlain en a remarqué un assez singulier, qu'il appelle *Chaoufarou*; apparemment du nom, que lui donnoient les Sauvages. C'est une espece particuliere du Poisson armé, qu'on trouve en plusieurs autres endroits. Celui-ci a le corps à peu près de la figure d'un Brochet; mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve du poignard: sa couleur est d'un gris argenté, & il lui sort de dessous la gueule une arrête plate, dentelée, creuse, & percée par le bout; ce qui peut faire juger que c'est par-là, qu'il respire. La peau, qui couvre cette arrête, est tendre, & sa longueur est proportionnée à celle du Poisson, dont elle fait la troisième partie. Sa largeur est de deux doigts dans les plus petits. Les Sauvages assurèrent à M. de Champlain qu'il se rencontroit de ces Poissons, qui avoient huit à dix pieds de largeur; mais les plus grands, qu'il vit, n'en avoient que cinq, & ils étoient de la grosseur de la cuisse d'un Homme.

Comment ce  
Poisson chasse  
aux Oiseaux.

On conçoit bien qu'un tel Animal est un vrai Pirate parmi les Habitans des Eaux;

mais on n'imagineroit peut-être pas qu'il fait aussi la guerre aux Habitans des Airs : il la fait néanmoins, & en habile Chasseur : voici comment. Il se cache dans les roseaux, de sorte qu'on ne peut voir que son arme, qu'il tient élevée perpendiculairement au-dessus de l'eau. Les Oiseaux, qui viennent pour se reposer, prennent cette arme pour un roseau sec, ou un morceau de bois, & se perchent dessus. Ils n'y sont pas plutôt, que le Poisson ouvre la gueule, & fait si subitement le mouvement nécessaire pour ravir sa proie, que rarement elle lui échape. Les dents, qui bordent l'arrête, dont il se sert si utilement, sont assez longues & fort pointuës. Les Sauvages prétendent qu'elles sont un remede souverain contre le mal de tête, & qu'en picquant avec une de ces dents l'endroit, où la douleur est la plus vive, on la fait passer dans l'instant même.

1721.

Avril.

Ces Peuples ont une adresse merveilleuse à <sup>Mariage de</sup> darder les Poissons dans l'eau, sur-tout dans <sup>la Seine.</sup> les rapides. Ils pêchent aussi avec la Seine, & ils s'y disposent par une cérémonie assez bizarre. Avant que de se servir de ce filet, ils le marient avec deux Filles vierges, & pendant le festin de nôce, ils le placent entre les deux Epouses. On l'exhorte ensuite fort sérieusement à prendre beaucoup de Poisson, & on croit l'y engager, en faisant de grands présens à ses prétendus Beaux-Peres.

L'Esturgeon est ici un Poisson de Mer & <sup>De la pêche de</sup> d'eau douce ; car on en prend sur les Côtes du <sup>l'Esturgeon.</sup> Canada, & dans les grands Lacs, qui traversent le Fleuve de Saint Laurent. Bien des Gens croyent que c'est le véritable Dauphin

1721.

Avril.

des Anciens ; si cela est , il convenoit que ce Roi des Poissons dominât également , & dans l'Océan & dans les Rivieres. Quoiqu'il en soit , on voit ici des Esturgeons de huit , dix & douze pieds de long , & d'une grosseur proportionnée. Cet Animal a sur la tête une maniere de Couronne relevée d'un pouce , & il est couvert d'écaillés d'un demi pied de diametre , presque ovales , & parsemées de petites figures , qui approchent de celle des Fleurs de Lys des Armes de France. Voici de quelle maniere les Sauvages le pêchent dans les Lacs. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot : celui qui est derriere gouverne , l'autre se tient debout , tenant d'une main un dard , auquel est attachée une longue corde , dont l'autre bout est noué à une des barres du Canot. Dès qu'il voit l'Esturgeon à sa portée , il lui lance son dard , & tâche de prendre le défaut des écaillés. Si le Poisson est blessé il fuit , & entraîne la Canot avec assez de rapidité ; mais après avoir nagé l'espace d'environ cent cinquante pas , il meurt , & alors on retire la corde , & on le prend. Il y a une petite espee d'Esturgeon , dont la chair est fort tendre , & très-délicate.

Poissons particuliers au Canada.

Le Fleuve de Saint Laurent nourrit plusieurs Poissons , qui ne sont point connus en France. Les plus estimés sont l'*Achigan* & le *Poisson doré*. Les autres Rivieres du Canada , & surtout celles de l'Acadie , ne sont pas moins bien partagées , que ce Fleuve , le plus poissonneux peut-être de tout l'Univers , & celui , où il y a de plus de sortes de Poissons , & des meilleurs. Il y a des Saisons , où le seul Poisson pourroit nourrir toute la Colonie. Mais je ne sçai quelle

croissance on doit donner à ce que j'ai vû dans la Relation manuscrite d'un ancien Missionnaire , qui assure avoir vû un Homme Marin dans la Riviere de Sorel , trois lieues au-dessous de Chambly. La Relation est écrite avec beaucoup de jugement ; mais pour mieux constater le fait , & pour montrer qu'une premiere apparence ne l'a point trompé , l'Auteur auroit dû ajouter à son récit la Description de ce Monstre. On est quelquefois saisi au premier coup d'œil d'une ressemblance , qui avec des yeux attentifs , & des regards réfléchis , s'évanouit d'abord. Au reste , si ce Poisson de figure humaine étoit venu de la Mer , il auroit fait bien du chemin pour remonter si près de Chambly , & il seroit assez surprenant qu'on ne l'eût apperçu qu'en cet endroit.

1721.

Avril.

Il s'en faut beaucoup que nos Forêts soient aussi-bien partagées en Oiseaux , que nos Lacs & nos Rivieres le sont en Poissons. Il y en a néanmoins qui ont leur mérite , & qui sont particuliers à l'Amérique. On voit ici des Aigles de deux especes. Les plus gros ont la tête & le cou presque blancs ; ils donnent la chasse aux Lapins & aux Lièvres , les prennent dans leurs Serres , & les emportent dans leurs Magasins & dans leurs Nids. Les autres sont tout gris , & se contentent de faire la guerre aux Oiseaux : tous sont aussi d'assez bons Pêcheurs. Le Faucon , l'Autour , le Tiercelet , sont absolument les mêmes , qu'en France ; mais nous avons une seconde espece de Faucons , qui ne vivent que de la Pêche.

Nos Perdrix sont de trois especes ; des grises , des rouges , & des noires : celles-ci sont les moins estimées ; elles sentent trop le Raï-

Des Perdrix  
ces.

1721.

Avril.

fin, le Genievre & le Sapin: elles ont la tête & les yeux de Faisans, & la chair brune. Toutes ont la queue longue, & l'ouvrent en éventail, comme le Cocq-d'Inde: ces queues sont fort belles; les unes sont mêlées de rouge, de brun & de gris; les autres de gris clair & de gris brun. J'ai dit que les Perdrix noires ne sont pas les plus estimées; quelques-uns néanmoins les préfèrent aux rouges mêmes. Toutes sont plus grosses qu'en France; mais si sottes, qu'elles se laissent tirer, & même approcher, sans presque remuer.

Autres Oiseaux.

Outre les Bécassines, qui sont excellentes en ce Pays, & le petit Gibier de Riviere, qui y est partout en abondance, on trouve quelques Bécasses autour des Fontaines, mais en petit nombre. Aux Illinois, & dans toute la Partie Méridionale de la Nouvelle France, elles sont plus communes. M. Denys assure que les Corbeaux de Canada sont aussi bons à manger, que les Poules. Cela peut être vrai du côté de l'Acadie; mais je ne vois pas qu'en ces Quartiers - ci on en soit bien persuadé. Ils sont plus gros qu'en France, un peu plus noirs, & ont un cri différent de celui des nôtres. Les Orfrayes au contraire sont plus petites, & leur cri n'est pas aussi désagréable. Le Chathuant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite Fraise blanche autour du cou, & un cri particulier. Sa chair est bonne à manger, & bien des Gens la préfèrent à celle de la Poule. Sa provision pour l'hiver sont des Mulots, auxquels il casse les pattes, & qu'il engraisse & nourrit avec soin, jusqu'à ce qu'il en ait besoin. La Chauve-Souris est ici plus grosse qu'en France. Les Merles & les

Hyronnelles y sont des Oiseaux de passage, comme en Europe. Les premiers ne sont pas noirs, mais tirant sur le rouge. Nous avons trois sortes d'Allouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du Moineau. Le Moineau lui-même est un peu différent du nôtre: il a bien les mêmes inclinations, mais sa physionomie est assez mauvaise.

On voit dans ce Pays une quantité prodigieuse de Canards, & j'en ai ouï compter jusqu'à vingt-deux especes différentes. Les plus beaux & ceux, dont la chair est plus délicate, sont les *Canards Branchus*: on les appelle ainsi, parce qu'ils perchent sur les branches des Arbres. Leur plumage est extrêmement varié, & fort brillant. Les Cygnes, les Poules d'Inde, les Poules d'eau, les Gruës, les Serpelles, les Oyes, les Outardes, & autres grands Oiseaux de Riviere, fourmillent partout, si ce n'est au Voisinage des Habitations, dont ils n'approchent point. Nous avons des Gruës de deux couleurs; les unes sont toutes blanches, les autres d'un gris de lin. Toutes sont d'excellens potages. Nos Picverts, ou Picque-Bois, sont d'une grande beauté. Il y en a, qui ont toutes les couleurs; d'autres sont noirs, ou d'un brun obscur par tout le corps, excepté la tête & le cou, qui sont d'un très-beau rouge.

Le Rossignol du Canada est à peu près le même, que celui de France pour la figure; mais il n'a que la moitié de son chant: le Roitelet lui en a dérobé l'autre moitié. Le Chardonneret n'a pas la tête aussi belle, qu'en Europe, & tout son plumage est mêlé de jaune & de noir. Comme je n'en ai point vû en

1721.

Avril.

1721.

Avril.

cage, je ne sçaurois vous rien dire de son chant. Tous nos Bois sont remplis d'une sorte d'Oiseau de la grosseur d'une Linotte, lequel est tout jaune, & a le gosier assez fin; mais son chant est fort court, & n'est point varié. Il n'a point d'autre nom, que celui de sa couleur. Une espece d'Ortolan, dont le plumage est cendré sur le dos, & blanc sous le ventre, & qu'on a nommé *l'Oiseau Blanc*, est celui de tous les Hôtes de nos Bois, qui chante le mieux. Il ne le cède guères au Rossignol de France, mais il n'y a que le Mâle, qui se fasse entendre; la Femelle, dont la couleur est plus foncée, ne dit mot, même en cage. Ce petit Animal a la physionomie fort belle, & il est bien nommé Ortolan pour le goût. Je ne sçai où il se retire pendant l'hiver; mais il est toujours le premier, qui nous annonce le retour du printems. A peine la neige est-elle fonduë en quelques endroits, qu'il y accourt en grande troupe, & on en prend alors tant que l'on veut.

Des Cardinaux.

Ce n'est guères qu'à cent lieuës d'ici, en tirant au Sud, que l'on commence à voir des *Cardinaux*. Il y en a quelques-uns à Paris, qu'on y a transportés de la Louysiane, & je crois qu'ils feront fortune en France, s'ils peuvent y multiplier, comme les Serins. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage qui est d'un beau rouge incarnat; une petite aigrette, qu'ils ont sur la tête, & qui ne ressemble pas mal à ces couronnes, que les Peintres donnent aux Rois Indiens & Amériquains, semblent leur assurer l'Empire des Airs. Ils ont pourtant ici un Rival, qui auroit même pour lui l'unanimité des suffrages, s'il

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. IX. 231  
flatoit aussi agréablement les oreilles, qu'il  
charme les yeux : c'est ce qu'on appelle en ce  
Pays ci l'Oiseau Mouche.

1721.

Avril.

De l'Oiseau  
Mouche.

Ce nom a deux origines. La première, est  
la petiteffe même ; car avec ses plumes il n'est  
guères d'un plus gros volume, que le Hanne-  
ton ordinaire. La seconde, est un Bourdon-  
nement assez fort, qu'il fait avec ses aîles, &  
qui est assez semblable à celui, que font les  
grosses Mouches. Ses pattes, qui ont un pouce  
de long, sont comme deux aiguilles ; son bec  
est de même, & il en fait sortir une petite  
trompe, qu'il enfonce dans les fleurs, pour  
en attirer le suc, dont il se nourrit. La Fe-  
melle n'a rien de brillant, un assez beau blanc  
sous le ventre, & un cendré clair sur tout le  
reste du corps, sont toute sa parure : mais le  
Mâle est un vrai bijou. Il a sur le haut de la  
tête une petite touffe d'un beau noir, la gorge  
rouge, le ventre blanc, le dos, les aîles & la  
queüe d'un verd de feuilles de Rosiers ; une  
couche d'or répanduë sur tout ce plumage, y  
ajoute un grand éclat, & un petit duvet im-  
perceptible y produit les plus belles nuances,  
qui se puissent voir.

Quelques Voyageurs l'ont confondu avec  
le Colibry ; & en effet il paroît qu'il en est une  
espece ; mais le Colibry des Isles est un peu  
plus gros, a le plumage moins brillant, & le  
bec un peu recourbé en bas. Je pourrois  
néanmoins me tromper sur l'éclat de son plu-  
mage, parce que je n'en ai point vû de vivant :  
quelques-uns ont avancé qu'il a un chant fort  
mélodieux : si le fait est vrai, c'est un grand  
avantage, qu'il a sur l'Oiseau Mouche, que  
personne n'a encore entendu chanter. Mais

En quoi il  
differe du Co-  
libry des Isles.

1721.

Avril.

j'ai entendu moi-même une Femelle, qui siffoit d'une maniere très-aiguë & assez désagréable. Cet Oiseau a l'aîle extrêmement forte, & le vol d'une rapidité surprenante. Vous le voyez sur une fleur, & dans le moment il s'éleve en l'air presque perpendiculairement. Il est ennemi du corbeau, & ennemi dangereux. J'ai ouï dire à un Homme digne de foi, qu'il en a vû un quitter brusquement une fleur qu'il sucçoit, s'élever comme une éclair, aller se fourrer sous l'aîle d'un Corbeau, qui planoit fort haut, le percer de sa trompe, & le faire tomber mort, soit de sa chute, soit de la blessure, qu'il avoit reçûë.

L'Oiseau Mouche s'attache aux fleurs, qui ont l'odeur plus forte, & il les succe en voltigeant toujours: mais il se repose de tems en tems, & alors on a tout le loisir de le contempler. On en a nourri quelque tems avec de l'eau sucrée & des fleurs. J'en ai gardé autrefois un pendant vint-quatre heures: il se laissoit prendre & manier, & contrefaisoit le mort; dès que je le lâchois, il reprenoit son vol, & ne faisoit que papillonner autour de ma fenêtré. J'en fis présent à un de mes Amis, qui le lendemain matin le trouva mort, & cette nuit-là même il avoit fait une petite gelée. Aussi ces petits Anitnaux ont-ils grand soin de prévenir les premiers froids.

Il y a bien de l'apparence qu'ils se retirent vers la Caroline, où l'on assure qu'on ne les voit qu'en hyver. Ils font leurs nids en Canada, où ils les suspendent à une branche d'arbre, & les tournent de telle sorte, qu'ils sont à l'abri de toutes les injures de l'air. Rien n'est si propre que ces nids. Le fond en est de

petits brins de bois entrelassés en maniere de panier, & le dedans est revêtu de je ne sçai quel duvet, qui paroît de foye. Les œufs sont de la grosseur d'un pois, & ont des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, & quelquefois de cinq.

Parmi les Reptiles de ce Pays, je ne connois encore que le Serpent à Sonnettes, qui mérite quelque attention. On en voit, qui sont gros comme la jambe d'un Homme, quelquefois même il s'en trouve de plus gros, & ils sont longs à proportion. Mais il y en a, & je crois que c'est le plus grand nombre, qui ne surpassent ni en grosseur, ni en longueur nos plus grandes Couleuvres de France. Leur figure est assez singuliere. Sur un cou plat & fort large, ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs sont vives, sans être brillantes, le jaune pâle y domine avec d'assez belles nuances.

Mais ce que cet Animal a de plus remarquable, c'est sa queuë: elle est écailleuse en cote de maille, un peu aplatie, & elle croît, dit-on, tous les ans d'une rangée d'écaille. Ensorte qu'on connoît son âge à sa queuë, comme celui de Chevaux à leurs dents. En la remuant il fait le même bruit, que la Cigale en volant; car vous sçavez sans doute, Madame, que le prétendu chant de la Cigale, n'est que le bruit, qu'elle fait avec ses aîles. Au reste, la ressemblance, dont je parle, est si parfaite, que j'y ai été trompé moi-même. C'est ce bruit, qui a fait donner à ce Serpent le nom, qu'il porte.

Sa morsure est mortelle, si on n'y remédie sur le champ, mais la Providence y a pourvû. Dans tous les endroits, où se rencontre ce

1721.

Avril.

Du Serpent  
à Sonnettes.

1721.

Avril.

dangereux Reptile , il croît une Plante , à laquelle on a donné le nom d'*Herbe à Serpent à Sonnettes* , & dont la racine est un Antidote sûr contre le venin de cet Animal : il ne faut que la piler ou la mâcher , & l'appliquer comme un Cataplasme sur la playe. Cette plante est belle & facile à reconnoître. Sa tige ronde , un peu plus grosse , qu'une plume d'Oye , s'éleve à la hauteur de trois ou quatre pieds , & se termine par une fleur jaune de la figure , & de la grandeur d'une Marguerite simple. Cette fleur a une odeur très-douce. Les feuilles de la plante sont ovales , étroites , soutenues cinq à cinq en patte de Poule-d'Inde , par un pédicule d'un pouce de long.

Il est rare que le Serpent à Sonnettes attaque les Passans , qui ne lui cherchent point noise : j'en ai eu un à mes pieds , qui eut assurément plus de peur , que moi , car je ne l'apperçus , que quand il fuyoit. Mais si on marche sur lui , on est piqué d'abord , & si on le poursuit , pour peu qu'il ait le loisir de se reconnoître , il se replie en rond , sa tête au milieu , & s'élançe d'une grande roideur contre son Ennemi. Les Sauvages ne laissent pas de lui donner la chasse , & trouvent sa chair très-bonne : j'ai même oui dire à des François , qui en avoient goûté , que ce n'étoit pas un mauvais manger. Mais c'étoit des Voyageurs , & ces Gens-là trouvent tout bon , parce qu'ils ont souvent faim. Du moins est-il certain qu'elle ne fait point de mal.

Des Bois du  
Canada.

Je ne sçai , Madame , si je dois entreprendre de vous parler des Bois du Canada. Nous sommes au milieu des plus grandes Forêts du Monde ; selon toutes les apparences , elles

sont aussi anciennes que le Monde même, & n'ont point été plantées de mains d'Hommes : à la vûë rien n'est plus magnifique, les Arbres se perdent dans les nuës, & il y a une variété d'espèces différentes si prodigieuse, que parmi ceux mêmes, qui se sont le plus appliqués à les connoître, il n'est peut-être personne, qui n'en ignore plus de la moitié. Quant à leur qualité, & à l'usage, où on les peut employer, les sentimens sont si differens, & dans les Pays, où nous sommes, & dans celui, où vous êtes, que je désespere même d'être jamais en état de vous instruire, autant que je le souhaiterois, sur cet article. Au moins pour le présent dois-je me borner à quelques observations sur ce que j'ai vû par moi-même, & sur ce que j'ai oui dire à Gens, qui ont & plus d'expérience, & plus d'habileté que moi en cette matiere.

1721.

Avril.

Ce qui a d'abord le plus frappé mes yeux, en arrivant la premiere fois en ce Pays, ce sont les Pins, les Sapins, & les Cédres, qui sont d'une grosseur & d'une hauteur surprenante. Il y a ici deux sortes de Pins, tous produisent une Résine fort propre à faire le Bray & le Godron. Les Pins blancs, au moins quelques-uns, jettent aux extrémités les plus hautes une espèce de Champignon semblable à du Tondre, que les Habitans appellent *Guarigue*, & dont les Sauvages se servent avec succès contre les maux de poitrine, & contre la Dysenterie. Les Pins rouges sont plus gommeux & plus massifs, mais ne viennent pas si gros. Les Terroirs, qui produisent les uns & les autres, ne sont pas les plus propres à produire du Grain; ils sont ordinairement com-

Des Pins de  
deux especes,

1721.

Avril.

Quatre es-  
peces de Sa-  
pin.

posés de Gravier, de Sable, &amp; de Terre-glaissé.

Il y a quatre especes de Sapin en Canada.

La premiere ressemble à la nôtre ; les trois autres sont l'Épinette blanche, l'Épinette rouge, & la Perusse. La seconde & la quatrième s'élevent fort haut, & sont excellentes pour la Mâturation, sur-tout l'Épinette blanche, dont on fait aussi de bonne Charpente. Elle croît ordinairement dans des Terres humides & noires, mais qui étant desséchées, peuvent porter toutes sortes de grains. Son écorce est unie & luisante, & il s'y forme de petites vessies de la grosseur d'une fève de Haricot, qui contient une espece de Térébentine souveraine pour les playes, qu'elle guérit en très-peu de tems, & même pour les fractures. On assure qu'elle chasse la fièvre, & guérit les maux d'estomach, & de poitrine. La maniere d'en user est d'en mettre deux gouttes dans un bouillon. Elle a aussi la qualité de purger. C'est ce qu'on appelle à Paris le *Baume Blanc*.

L'Épinette rouge ne ressemble presque en rien à l'Épinette blanche. Son Bois est massif, & peut être d'usage pour la Construction & la Charpente. Les Terres, où elle croît ne sont que Gravier & Argile. La Perusse est gommeuse, mais elle ne jette pas assez de gomme, pour qu'on en puisse faire usage : Son Bois dure lontems en Terre sans se pourrir, ce qui le rend très-propre à faire des Clôtures. Son écorce est fort bonne pour les Tanneurs, & les Sauvages en font une teinture, qui tire sur le Turquin. La plûpart des Terres, où croît cet Arbre, sont argilleuses, j'en ai pourtant vû de très-gros dans des Terres Sableu-

neuses, mais peut-être que sous le Sable il y avoit de l'Argile.

1721.

Avril.

Deux sortes de Cédres.

Les Cédres sont de deux sortes, blancs & rouges. Ceux-là sont les plus gros: on en fait des Clôtures, & c'est le Bois, qu'on emploie plus ordinairement pour faire des Bardeaux, à cause de sa légereté. Il distile une espece d'encens, mais il ne porte point de fruits semblables à ceux du Mont-Liban. Le Cédre rouge est plus petit, & moins gros à proportion. La difference la plus sensible, qui se remarque entre l'un & l'autre, c'est que toute l'odeur du Premier est dans ses feuilles, & celle du Second dans le Bois; mais celle-ci est beaucoup plus agréable. Le Cédre, au moins le blanc, ne vient que dans de très-bonnes Terres.

Il y a par-tout en Canada des Chênes de deux sortes, distingués par les noms de Chênes blancs & de Chênes rouges. Les Premiers se trouvent souvent dans des Terres basses, humides, fertiles, & propres à produire des grains & des légumes. Les Rouges, dont le bois est moins estimé, croissent dans les Terres sèches & sablonneuses. L'un & l'autre porte du Gland. L'Erable est aussi très-commun en Canada, & il y en a de fort gros, dont on fait d'assez beaux meubles. Le Terroir, qui le produit, est élevé, & le plus propre aux Arbres fruitiers. On appelle ici *Rhene* l'Erable femelle, dont le bois est fort ondé, mais plus pâle que le Mâle; d'ailleurs, il en a toute la figure & les propriétés; mais il lui faut un Terroir humide & fertile.

Des Chênes, Erables, Mérisiers, Noyers, Hêtres, &c.

Le Mérisier, qui se trouve pêle-mêle avec l'Erable & le Bois blanc, est très-beau pour

1721.

Avril.

faire des meubles; il jette beaucoup plus d'eau que l'Érable, mais elle est amère, & le sucre, qu'on en fait, ne perd jamais son amertume. Les Sauvages se servent de son écorce contre certaines maladies, qui surviennent aux Femmes. Il y a en Canada trois sortes de Frênes; le Franc, le Metif & le Bâtard. Le Premier, qui vient parmi les Erables, est propre pour la Charpente, & pour faire des Futailles destinées aux Marchandises séchées. Le Second a les mêmes propriétés, & ne vient, non plus que le Bâtard, que dans des Terres basses & fertiles.

On compte aussi dans ce Pays trois espèces de Noyers; le Dur, le Tendre, & un Troisième, qui a l'Écorce très-fine. Le Noyer dur produit de très-petites Noix, bonnes à manger, mais difficiles à vider. Son bois n'est bon qu'à brûler. Le Noyer tendre a des Noix longues, & aussi grosses que celles de France, mais les Coques en sont très-dures. Les Cerneaux en sont excellens. Le Bois n'en est pas si beau que le nôtre; mais en récompense il est presque incorruptible, & en Terre, & dans l'Eau, & difficile à consumer par le Feu. Le Troisième produit des Noix de la grosseur de celles du Premier, mais en plus grande quantité, amères, & renfermées dans des Coques fort tendres: on en fait de très-bonne huile. Cet Arbre produit de l'eau plus sucrée que celle de l'Érable, mais en petite quantité. Il ne vient, non plus que le Noyer tendre, que dans les meilleures Terres.

Les Hêtres sont ici fort abondans par Contrées: j'en ai vû sur des Côteaux sablonneux, & dans des Terres basses très-fertiles. Ils por-

tent beaucoup de Faynes, dont il seroit aisé de tirer de l'Huile. Les Ours en font leur principale nourriture, aussi-bien que les Perdrix. Le Bois en est fort tendre, & bon à faire des Rames pour les Chaloupes: mais les Avirons de Canots se font de Bois d'Erable. Le Bois blanc, qui croît parmi les Erables & les Mérisiers, est très-abondant. Ces Arbres viennent fort gros, & droits; on en peut faire des Planches & des Madriers, & même des Futailles pour les Marchandises séches. Il est doux, & fort aisé à mettre en œuvre. Les Sauvages en levent les Ecorces pour couvrir leurs Cabannes.

Les Ormes sont fort communs dans tout le Pays. Il y en a de blancs & de rouges. Le Bois de ceux-ci est plus difficile à travailler, mais il dure plus. C'est de l'Ecorce de l'Orme rouge, que les Iroquois font leurs Canots: on en voit d'une seule pièce, où il peut tenir vingt Hommes. Il y en a aussi de creux, où les Ours & les Chats Sauvages se retirent depuis le mois de Novembre, jusqu'en Avril. Le Tremble vient ordinairement le long des Rivieres, & des Mares.

On trouve dans les Bois les plus touffus un grand nombre de Pruniers, chargés de fruits, mais fort âcres. Le *Vinaigrier* est un Arbrisseau très-moëleux, qui produit un fruit aigre en grappes, de couleur de sang de Bœuf. On les fait infuser dans de l'eau, & on en fait une espece de vinaigre. Le *Pemine* est une autre espece d'Arbrisseau, qui croît le long des Ruisseaux & des Prairies: il porte aussi un fruit en grappe d'un rouge très-vif & astringent. Il y a trois sortes de Groseilles naturelles au Pays.

Ormes de  
deux especes.

Arbres particuliers au  
Pays,

1721.

Avril.

Ce sont les mêmes qu'en France. Le Bleuët est ici comme en Europe, par Contrées. Ce Fruit est merveilleux pour guérir en peu de tems la Dysenterie. Les Sauvages le font sécher, comme on fait en France les Cerises.

L'*Atoca* est un fruit à pepins, de la grosseur des Cerises. La Plante, qui est rampante dans les Marais, produit son fruit dans l'eau. Ce fruit est âcre, & on en fait des confitures. L'Epine blanche se trouve le long des Rivieres, & produit beaucoup de fruits à trois noyaux. C'est la nourriture de plusieurs Bêtes Sauvages. On appelle ici *Cotonnier* une Plante, qui pousse comme l'Asperge, à la hauteur d'environ trois pieds, & au bout de laquelle viennent plusieurs touffes de fleurs. Le matin, avant que la rosée soit tombée, on secoué ces fleurs, & il en tombe avec l'eau une espede de miel, qui se réduit en sucre, après qu'on l'a fait bouillir. La Graine se forme dans une Gousse, qui contient une sorte de Cotton très fin.

Le *Soleil* est une autre Plante fort commune dans les Champs des Sauvages, & qui vient de la hauteur de sept à huit pieds. Sa fleur fort grosse a la figure de celle du Souci, & sa graine est rangée de même. Les Sauvages, en la faisant bouillir, en tirent une huile, dont ils se graissent les cheveux. Les Légumes, que ces Peuples cultivent le plus, sont le Maiz, ou Bled de Turquie, le Haricot, les Citrouilles, & les Melons. Ils ont une espede de Citrouilles plus petites que les nôtres, & qui ont un goût sucré. On les fait cuire toutes entières dans l'eau, ou sous la cendre, & on les mange ainsi, sans y rien ajoûter. Les Sauvages connoissoient avant notre arrivée dans leur

leur Pays, les Melons ordinaires, & les Melons d'eau. Les Premiers sont aussi bons qu'en France, sur-tout dans cette Isle, & ils y sont très-abondans. Le Houblon & le Capillaire sont aussi des productions naturelles du Canada; mais le Capillaire y croît beaucoup plus haut, & il est infiniment meilleur qu'en France. Voilà, Madame, une Lettre, à laquelle vous reconnoîtrez aisément un Voyageur, qui se promene dans les Forêts & dans les Plaines du Canada, & qu'on y entretient de tout ce qui se présente à sa vûë. Mais que pouvez-vous attendre d'un Homme, qui parcourt un Pays comme celui-ci ?

Je suis, &c.

## DIXIEME LETTRE.

*Des Causes du froid du Canada. Des Ressources, qu'on y trouve pour la vie. Du Caractere des François Canadiens.*

A Montreal, ce vint-deuxième d'Avril, 1721.

MADAME,

IL est surprenant qu'en France, où l'on On ne con-  
voit si souvent des Personnes, qui ont passé noîten France  
une bonne partie de leur vie en Canada, on le Canada que  
ait une idée si peu juste de ce Pays. Cela vient par son mau-  
sans doute de ce que le plus grand nombre de vais côté.  
ceux, à qui on s'adresse, pour en apprendre  
des nouvelles, ne le connoissent, que par son

1721.

Avril.

mauvais côté. L'hiver est ordinairement commencé avant que les Vaisseaux mettent à la voile pour retourner en France, & il commence toujours de maniere à étonner quiconque n'y est pas fait. Les premieres gelées remplissent en peu de jours les Rivieres de glaçons, & bientôt la Terre est couverte de neiges, qui durent six mois, & s'élevent toujours à la hauteur de six pieds dans les endroits, où le vent n'a point de prise.

Excès du  
Froid.

A la vérité on ne manque point de Bois pour se précautionner contre le froid, qui devient bientôt extrême, & empiette beaucoup sur le Printems: mais c'est quelque chose de fort triste, que de ne pouvoir sortir au dehors, sans être glacé, à moins que d'être fourré comme les Ours. D'ailleurs, quel spectacle, qu'une neige, qui vous éblouit, & vous cache toutes les beautés de la Nature? Plus de difference entre les Rivieres & les Campagnes, plus de variété, les Arbres mêmes sont couverts de frimats, & il pend à toutes leurs branches des glaçons, sous lesquels il n'y a pas trop de sûreté à se trouver. Que peut-on penser, quand on voit aux Chevaux des barbes des glaces d'un pied de long, & comment voyager dans un Pays, où les Ours mêmes pendant six mois n'osent se montrer à l'air? Aussi n'ai-je jamais passé d'hiver dans ce Pays, que je n'aye vû apporter à l'Hôpital quelqu'un, à qui il falloit couper des bras & des jambes gelés. En effet, si le Ciel est serein, il soufle de la partie de l'Ouest un vent, qui coupe le visage. Si le vent tourne au Sud, ou à l'Est, le tems s'adoucit un peu, mais il tombe une neige si épaisse, qu'on ne

voit pas à dix pas en plein midi. S'il survient un dégel dans les formes, adieu les Chapons de rente, les quartiers de Bœufs ou de Moutons, les Volailles & les Poissons, qu'on avoit mis dans les Greniers sur la bonne foi de la gelée; en sorte que, malgré les rigueurs d'un froid excessif, on est encore réduit à souhaiter qu'il ne discontinuë pas.

On a beau dire que les hyvers ne sont plus aussi rudes, qu'ils l'étoient il y a quatre-vint ans, & que, selon toutes les apparences, ils s'adouciront encore dans la suite: le mal de ceux, qui sont venus avant nous, & le bonheur de ceux, qui viendront après, ne guérit point le mal présent, que nous souffrons. Un Créole de la Martinique, qui seroit débarqué pour la première fois en France pendant le grand froid de 1709, auroit-il été fort soulagé de m'entendre dire à moi, qui revenois alors de Quebec, que ces froids n'étoient pas encore au point de ceux du Canada? Je lui aurois pourtant dit vrai, & j'en avois de bons témoins; mais il auroit pû me répondre qu'il n'en trouvoit pas le froid de France moins picquant, en apprenant qu'il en faisoit encore de plus vifs dans le Canada.

Cependant dès que le mois de Mai est venu on change bientôt de langage; la douceur de cette fin du Printems, d'autant plus agréable, qu'elle succede à une Saison plus rigoureuse: la chaleur de l'Eté, qui nous fait voir en moins de quatre mois les semences & les récoltes (a), la serenité de l'Automne, pen-

(a) On laboure les Terres pendant l'automne: on sème depuis la mi-Avril jusqu'au dixième de Mai. On coupe les Bleds depuis le quinzième d'Acût

1721.

Avril.

dant lequel on jouit d'une suite de beaux jours, qu'on voit rarement dans la plûpart des Provinces de France : tout cela joint à la liberté, dont on jouit en ce Pays, forme une compensation, qui en fait trouver à bien des Gens le séjour pour le moins aussi agréable, que celui du Royaume, où ils sont nés, & il est certain que nos Canadiens ne balancent pas à lui donner la préférence.

Inconvéniens  
du grand  
froid.

Après tout, il y a dans ces froids si âpres & si longs des inconvéniens, auxquels on ne sçauroit jamais bien remédier. Je mets au premier rang la difficulté de nourrir les Bestiaux, qui pendant tout l'hyver ne peuvent absolument rien trouver dans les Campagnes; par conséquent coûtent beaucoup à nourrir, & dont la chair, après six mois d'une nourriture sèche, n'a presque point de goût. Il faut aussi bien du grain pour les Volailles, & de grands soins pour les conserver pendant un si long tems. Si on évite la dépense, en tuant à la fin d'Octobre toutes les Bêtes, qu'on veut manger jusqu'au mois de Mai; vous jugez bien qu'une telle viande est fort insipide, & de la maniere, dont je vous ai dit qu'on pêche le Poisson à travers la glace, il ne sçauroit être fort abondant; outre qu'il est d'abord gelé: de sorte qu'il est presque impossible d'en avoir de frais dans la saison, où il est plus difficile de s'en passer. On seroit même fort embarrassé pendant le Carême, sans la Moruë & les Anguilles. De Beure & d'Œufs frais, il n'en

jusqu'au vintième de Septembre. Les Terres, qu'on n'a labourées qu'au Printems, rapportent moins,	parce que les parties nitreuses de la neige ne s'y insinuent pas si bien.
---	---

est point question, & il n'y a guères plus à compter sur les Légumes, qu'on garde comme on peut dans des Celliers, mais qui n'ont presque plus aucune vertu, quand ils y ont été pendant quelques mois.

Ajoutez à cela, qu'à l'exception des Pommes, qui sont ici d'une excellente qualité, & des petits Fruits d'été, qui ne se gardent point, les Fruits de France n'ont point encore réussi en Canada. Voilà, Madame, tous les désavantages, que nous cause le grand froid. Nous sommes cependant aussi près du Soleil, qu'on y est dans les Provinces les plus Méridionales de France, & à mesure qu'on avance dans la Colonie, on s'en approche encore. D'où peut donc venir cette différence de température sous les mêmes parallèles? C'est ce que personne, à mon avis, n'a encore bien expliqué.

La plupart des Auteurs, qui ont traité cette matière, se sont contentés de dire que ces froids si longs & si durs viennent de ce que la neige demeure si longtemps sur la Terre, qu'il n'est pas possible, qu'elle s'échauffe jamais bien, sur-tout dans les endroits couverts; mais cette réponse ne fait qu'éloigner la difficulté; car on demandera, qu'est-ce qui produit cette abondance de neiges sous des Climats aussi chauds que le Languedoc & la Provence, & dans des Cantons beaucoup plus éloignés des Montagnes?

Le Sieur Denys, que j'ai déjà cité plus d'une fois, assure que les Arbres reprennent leur verdure avant que le Soleil soit assez élevé sur l'horison pour fondre la neige, & pour échauffer la Terre; cela peut être vrai

1721.

Avril.

Réflexions  
sur les causes  
de ce grand  
froid.

1721.

Avril.

en Acadie, & sur tous les bords de la Mer, mais par-tout ailleurs il est certain que toutes les neiges sont fonduës dans les plus épaisées Forêts, avant qu'il y ait une feuille aux Arbres. Cet Auteur ne paroît pas mieux autorisé à prétendre que les neiges fondent plutôt par la chaleur de la Terre, que par celle de l'Air, & que c'est toujours par-dessous qu'elles commencent à se fondre: car à qui persuadera-t'il qu'une Terre couverte d'une eau gelée, ait plus de chaleur que l'air, qui reçoit immédiatement les rayons du Soleil. D'ailleurs il ne répond point à la question sur la cause de ce déluge de neiges, qui inonde des Pays immenses sous le milieu de la Zone tempérée.

Il n'est pas douteux qu'à parler en général, les Montagnes, les Bois, & les Lacs, n'y contribuent beaucoup, mais il me paroît qu'il en faut encore chercher d'autres causes. Le Pere Joseph BRESSANI, Jésuite Romain, qui a passé les plus belles années de sa vie en Canada, nous a laissé dans sa Langue naturelle une Relation de la Nouvelle France, où il s'attache à éclaircir ce point de Physique. Il ne peut souffrir qu'on attribue les froids, dont nous cherchons la cause, à tout ce que je viens de dire, mais il me semble qu'il va trop loin; car il n'y a rien à répliquer contre l'expérience, qui nous rend sensible la diminution du froid, à mesure que le Pays se découvre, quoique ce ne soit pas à proportion de ce qu'elle deyroit être, si l'épaisseur des Bois en étoit la cause principale.

Ce qu'il avouë lui-même, qu'il n'est point rare de voir en Eté de la gelée pendant la nuit après une journée fort chaude, me paroît une

démonstration contre lui : car comment expliquer ce Phénomene autrement , qu'en disant que le Soleil ayant ouvert pendant le jour les pores de la Terre , l'humidité , qui y étoit encore renfermée , les parties de Nitre , que la neige y a laissées en quantité , & la chaleur , que conserve après le coucher du Soleil un air aussi subtil , que celui , qu'on respire en ce Pays , forment ces petites gelées de la même maniere , que nous faisons de la glace sur le feu. Or l'humidité de la Terre entre évidemment pour beaucoup dans les grands froids de ce Climat , & d'où viendrait cette humidité dans un Pays , où le Sol est ordinairement mêlé de beaucoup de Sable , si ce n'est de la multitude & de l'étenduë des Lacs & des Rivieres , de l'épaisseur des Forêts , des Montagnes couvertes de neiges , qui en se fondant , arrosent les Plaines , & des vents , qui en portent par tout les exhalaisons ?

Mais si le Pere Bressani s'est trompé , comme je le crois , en excluant toutes ces choses du principe des froids excessifs du Canada , ce qu'il y substituë me paroît y contribuer véritablement beaucoup. Il y a , dit il , sous les Climats les plus chauds des Terres humides , & il y en a de fort sèches dans les Pays les plus froids : mais un certain mélange de sec & d'humide forme les glaçons & les neiges , dont la quantité fait l'excès & la durée du froid. Or pour peu qu'on ait voyagé en Canada , on sçait que ce mélange s'y rencontre d'une maniere très-marquée. C'est sans contredit le Pays du monde , où il y a plus d'eau , & il en est peu , dont le Terroir soit plus mêlé de pierres & de sable. Avec cela il

1721.

Avril.

1721.

Avril.

y pleut assez rarement, & l'air y est extrêmement pur & sain; preuve certaine de la sécheresse naturelle de la Terre. En effet le Pere Bressani assure qu'en seize ans qu'a subsisté la Mission dans le Pays des Hurons, il s'y est trouvé en même tems jusqu'à soixante François, dont plusieurs étoient d'une complexion assez délicate: que tous étoient fort mal nourris, & qu'ils avoient d'ailleurs à souffrir au-delà de ce qui se peut imaginer, & que personne n'y mourut.

A la vérité cette prodigieuse multitude de Rivieres & de Lacs, qui occupent autant d'espace dans la Nouvelle France, qu'en occupe la moitié des Terres de l'Europe, devoit sans cesse fournir à l'air de nouvelles vapeurs; mais outre que la plûpart de ces eaux sont extrêmement claires, & sur un fond de sable, leur grande & continuelle agitation en émoussant la pointe des rayons du Soleil, empêche qu'il n'en éleve beaucoup de vapeurs, ou les font retomber d'abord en brouillards. Car les vents excitent sur ces Mers douces d'aussi fréquentes & d'aussi violentes tempêtes, que sur l'Océan: & c'est aussi la véritable raison pourquoi il pleut rarement sur Mer.

La seconde cause des froids excessifs du Canada, selon le Pere Bressani, est le voisinage de la Mer du Nord, couverte de glaces énormes pendant plus de huit mois de l'année. Vous pouvez, Madame, vous rappeler ici ce que j'ai rapporté dans ma seconde Lettre du froid, que nous causa dans les jours Caniculaires le voisinage d'une glace, ou plutôt le vent, qui souffloit sur nous du côté, où elle étoit, & qui cessa au moment, qu'elle fut

sous le vent. Il est certain d'ailleurs, qu'il ne neige ici, que du vent de Nord-Est, lequel nous vient du côté, où sont les glaces du Nord, & quoiqu'on ne sente pas un aussi grand froid tandis que ces neiges tombent, il ne faut point douter qu'elles ne contribuent beaucoup à rendre si picquans les vents d'Ouest & de Nord-Ouest, lesquels, pour parvenir jusqu'à nous, traversent des Pays immenses, & une grande chaîne de Montagnes, qui en sont couvertes.

Enfin, si l'on en croit le Missionnaire Italien, l'élévation du Terrain n'est pas la moindre cause de la subtilité de l'air, qu'on respire en ce Pays, & par une suite nécessaire de la rigidité du froid, qu'on y ressent. Le Pere Bressani s'efforce de prouver cette élévation par la profondeur de la Mer, qui augmente, dit-il, à mesure qu'on approche du Canada, & par le nombre & la hauteur des chutes, qui se rencontrent dans les Rivieres. Mais il me semble que la profondeur de la Mer ne prouve absolument rien, & que les chutes du Fleuve Saint Laurent & de quelques Rivieres de la Nouvelle France, ne prouvent rien de plus que les Cataractes du Nil. D'ailleurs, nous ne remarquons point que depuis Montreal, où commencent les Saults, jusqu'à la Mer, le Fleuve Saint Laurent soit beaucoup plus rapide, que quelques-unes de nos Rivieres d'Europe. Je pense donc qu'il faut s'en tenir au voisinage des glaces du Nord, & que même malgré ce voisinage, si le Canada étoit aussi découvert & aussi peuplé que la France, les hyvers y seroient moins longs & moins rudes. Ils le seroient pourtant toujours plus

1721.

Avril.

qu'en France, à cause de la sérénité & de la pureté de l'air; car il est certain qu'en hyver, toutes choses égales d'ailleurs, la gelée est plus rude, quand le Ciel est pur, & que le Soleil a rareté l'air.

De la pêche  
des Anguilles.

L'hyver passé, la Pêche & la Chasse fournissent abondamment de quoi vivre à ceux, qui veulent s'en donner la peine; outre les Poissons & le Gibier, dont je vous ai déjà parlé, le Fleuve Saint Laurent & les Forêts fournissent aux Habitans deux sortes de Manne, qui leur sont d'une grande ressource. Depuis Quebec jusqu'aux Trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une quantité prodigieuse de grosses Anguilles, qui descendent, à ce qu'on prétend, du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, qui sont au bord de ce Lac du côté du Nord, & comme elles rencontrent, ainsi que je l'ai déjà remarqué, des Marsouins blancs, qui leur donnent la chasse, la plupart veulent retourner sur leurs pas, & c'est ce qui est cause qu'on en prend un si grand nombre. Voici de quelle maniere se fait cette Pêche.

Dans l'étendue du Terrain, que couvre la haute Marée, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on dispose des coffres de distance en distance, & on les appuye contre une Palissade de Clayes d'Osier, qui ne laisse aucun passage libre aux Anguilles. De grands Eperviers de même matiere & de même structure sont enchâssés par le bout le plus étroit dans ces coffres, & l'autre extrémité, qui est fort large, est adossée contre les clayes, sur lesquelles on met par intervalle des bouquets de verdure. Lorsque le tout est couvert par la Marée,

les Anguilles , qui cherchent toujours les bords , & que la verdure attire , se trouvent en grand nombre le long de la Palissade , entrent dans les Eperviers , qui les conduisent dans les prisons , qu'on leur a préparées ; & souvent d'une seule Marée les coffres s'en trouvent remplis.

Ces Anguilles sont plus grosses , que les nôtres , & rendent beaucoup d'huile. J'ai déjà observé qu'à quelque fausse , qu'on les mette , elles conservent toujours un goût sauvage , auquel on ne s'accoutume pas sans peine. C'est peut-être la faute de nos Cuisiniers. Leurs arrêtes se terminent toutes en pointe un peu recourbée , ce que je ne me souviens pas d'avoir jamais vû dans celles de France. La meilleure maniere d'aprêter ce Poisson , est de le suspendre dans la cheminée , & de l'y laisser cuire lentement dans sa peau. Cette peau se leve d'elle-même , & toute l'huile s'écoule. Comme on en fait de grandes provisions pendant trois mois , que dure cette Pêche , on les sale , & on les met en Barriques , comme les Harengs.

L'autre Manne , dont j'ai parlé , est une espece de Ramiers , qui passent ici dans les mois de Mai & de Juin : on dit qu'autrefois ils obscurcissoient l'air par leur multitude ; mais ce n'est plus la même chose aujourd'hui. Il en vient encore néanmoins jusqu'aux environs des Villes un assez grand nombre se reposer sur les Arbres. On les appelle communément *Tourtes* , & ils different en effet des Ramiers , des Tourterelles & des Pigeons d'Europe , assez pour en faire une quatrième espece. Ils sont plus petits que nos plus gros Pigeons , dont ils ont les yeux & les nuances

1721.

Avril.

Du Passage  
des Tourtes.

1721.

Avril.

de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur, à l'exception des ailes, où il y a des plumes d'un très-beau bleu.

On diroit que ces Oiseaux ne cherchent qu'à se faire tuer; car s'il y a quelque branche sèche à un Arbre, c'est celle-là, qu'ils choisissent pour s'y percher, & ils s'y rangent de manière, que le plus mal-adroit Tireur en peut abbatre une demie douzaine au moins d'un seul coup de fusil. On a aussi trouvé le moyen d'en prendre beaucoup en vie: on les nourrit jusqu'aux premières gelées; alors on leur coupe la gorge, & on les jette au grenier, où ils se conservent tout l'hyver.

Heureuse  
condition des  
Habitans du  
Canada.

Il s'ensuit de-là, Madame, que tout le Monde a ici le nécessaire pour vivre: on y paye peu au Roi; l'Habitant ne connoît point la Taille; il a du Pain à bon marché; la Viande & le Poisson n'y sont pas chers; mais le Vin, les Etoffes, & tout ce qu'il faut faire venir de France, y coûtent beaucoup. Les plus à plaindre sont les Gentilshommes, & les Officiers, qui n'ont que leurs appointemens, & qui sont chargés de Familles. Les Femmes n'apportent ordinairement pour dot à leurs Maris que beaucoup d'esprit, d'amitié, d'agrémens, & une grande fécondité; mais Dieu répand sur les mariages dans ce Pays la bénédiction, qu'il répandoit sur ceux des Patriarches: il faudroit pour faire subsister de si nombreuses Familles, qu'on y menât aussi la vie des Patriarches; mais le tems en est passé. Il y a dans la Nouvelle France plus de Noblesse, que dans toutes nos autres Colonies ensemble. Le Roi y entretient encore vingt-huit Compagnies des Troupes de la Marine, & trois Etats:

Majors. Plusieurs Familles y ont été annoblies, & il y est resté plusieurs Officiers du Régiment de Carignan - Salieres, ce qui a peuplé le Pays de Gentilshommes, dont la plupart ne sont pas à leur aise. Ils y seroient encore moins, si le Commerce ne leur étoit pas permis, & si la Chasse & la Pêche n'étoient pas ici de droit commun.

1721.

Avril.

Après tout, c'est un peu leur faute, s'ils souffrent de la disette: la Terre est bonne presque par-tout, & l'Agriculture ne fait point déroger. Combien de Gentilshommes dans toutes les Provinces envieront le sort des simples Habitans du Canada, s'ils le connoissent? Et ceux, qui languissent ici dans une honteuse indigence, sont-ils excusables de ne pas embrasser une Profession, que la seule corruption des mœurs, & des plus saines maximes a dégradée de son ancienne noblesse? Nous ne connoissons point au Monde de Climat plus sain, que celui-ci: il n'y regne aucune Maladie particulière, les Campagnes & les Bois y sont remplis de Simples merveilleux, & les Arbres y distillent des Baumes d'une grande vertu. Ces avantages devroient bien au moins y retenir ceux, que la Providence y a fait naître; mais la légereté, l'aversion d'un travail assidu & réglé, & l'esprit d'indépendance en ont toujours fait sortir un grand nombre de jeunes Gens, & ont empêché la Colonie de se peupler.

Ce sont-là, Madame, les défauts, qu'on reproche le plus, & avec plus de fondement aux François Canadiens. C'est aussi celui des Sauvages. On diroit que l'air, qu'on respire dans ce vaste Continent, y contribuë; mais

Plusieurs ne  
sçavent pas en  
profiter.

Bonnes &  
mauvaises  
qualités des  
Créoles du  
Canada.

1721.

Avril.

l'exemple & la fréquentation de ses Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté & l'indépendance, sont plus que suffisans pour former ce caractère. On accuse encore nos Créoles d'une grande avidité pour amasser, & ils font véritablement pour cela des choses, qu'on ne peut croire, si on ne les a point vûës. Les courses, qu'ils entreprennent; les fatigues, qu'ils essuyent; les dangers, à quoi ils s'exposent; les efforts, qu'ils font, passent tout ce qu'on peut imaginer. Il est cependant peu d'Hommes moins intéressés, qui dissipent avec plus de facilité ce qui leur a coûté tant de peines à acquérir, & qui témoignent moins de regret de l'avoir perdu. Aussi n'y a-t-il aucun lieu de douter qu'ils n'entreprennent ordinairement par goût ces courses si pénibles & si dangereuses. Ils aiment à respirer le grand air, ils se sont accoutumés de bonne heure à mener une vie errante; elle a pour eux des charmes, qui leur font oublier les périls & les fatigues passés, & ils mettent leur gloire à les affronter de nouveau. Ils ont beaucoup d'esprit, sur-tout les Personnes du Sexe, qui l'ont fort brillant, aisé, ferme, fécond en ressources, courageux, & capable de conduire les plus grandes affaires. Vous en avez connu, Madame, plus d'une de ce caractère, & vous m'en avez témoigné plus d'une fois votre étonnement. Je puis vous assurer qu'elles sont ici le plus grand nombre, & qu'on les trouve telles dans toutes les conditions.

Je ne sçai si je dois mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion, qu'ils ont d'eux-mêmes. Il est certain du moins

qu'elle leur inspire une confiance, qui leur fait entreprendre & exécuter, ce qui ne paroît pas possible à beaucoup d'autres. Il faut convenir d'ailleurs qu'ils ont d'excellentes qualités. Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang soit communément si beau, la Taille plus avantageuse, & le Corps mieux proportionné. La force du tempérament n'y répond pas toujours, & si les Canadiens vivent lontems, ils sont vieux & usés de bonne heure. Ce n'est pas même uniquement leur faute; c'est aussi celle des Parens, qui, pour la plûpart, ne veillent pas assez sur leurs Enfans, pour les empêcher de ruiner leur santé dans un âge, où, quand elle se ruine, c'est sans ressource. Leur agilité & leur adresse sont sans égales: les Sauvages les plus habiles ne conduisent pas mieux leurs Canots dans les Rapides les plus dangereux, & ne tirent pas plus juste.

Bien des Gens sont persuadés qu'ils ne sont pas propres aux Sciences, qui demandent beaucoup d'application, & une étude suivie. Je ne sçaurois vous dire si ce préjugé est bien ou mal fondé; car nous n'avons pas encore eu de Cananadien, qui ait entrepris de le combattre, il ne l'est peut être que sur la dissipation, dans laquelle on les élève. Mais personne ne peut leur contester un génie rare pour les Mécaniques; ils n'ont presque pas besoin de Maîtres pour y exceller, & on en voit tous les jours, qui réussissent dans tous les Métiers, sans en avoir fait d'apprentissage.

Quelques-uns les taxent d'ingratitude, ils m'ont néanmoins paru avoir le cœur assez bon; mais leur légèreté naturelle les empêche

1721

Avril.

souvent de faire attention aux devoirs, qu'exige la reconnoissance. On prétend qu'ils sont mauvais Valets; c'est qu'ils ont le cœur trop haut, & qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'affujettir à servir. D'ailleurs ils sont fort bons Maîtres. C'est le contraire de ce qu'on dit de ceux, dont la plûpart tirent leur origine. Ils seroient des Hommes parfaits, si avec leurs vertus ils avoient conservé celles de leurs Ancêtres. On s'est plaint quelquefois qu'ils ne sont pas Amis constans: il s'en faut bien que cela soit général, & dans ceux, qui ont donné lieu à cette plainte, cela vient de ce qu'ils ne sont pas accoutumés à se gêner, même pour leurs propres affaires. S'ils ne sont pas aisés à discipliner, cela part du même principe, ou de ce qu'ils ont une discipline, qui leur est propre, & qu'ils croient meilleure pour faire la guerre aux Sauvages; en quoi ils n'ont pas tout-à-fait tort. D'ailleurs il semble qu'ils ne sont pas les Maîtres d'une certaine impétuosité, qui les rend plus propres à un coup de main, ou à une expédition brusque, qu'aux opérations régulières & suivies d'une Campagne. On a encore observé que parmi un très-grand nombre de Braves, qui se sont distingués dans les dernières guerres, il s'en est trouvé assez peu, qui eussent le talent de commander. C'est peut-être, parce qu'ils n'avoient pas assez appris à obéir. Il est vrai que, quand ils sont bien menés, il n'est rien, dont ils ne viennent à bout, soit sur Mer, soit sur Terre; mais il faut pour cela qu'ils aient une grande idée de leur Commandant. Feu M. d'Ïberville, qui avoit toutes les bonnes qualités de sa Nation, sans en avoir

les défauts, les auroit menés au bout du Monde.

1721.

Avril.

Il y a une chose, sur quoi il n'est pas facile de les excuser : c'est le peu de naturel de plusieurs pour leurs Parens, qui de leur côté ont pour eux une tendresse assez mal entendüe. Les Sauvages tombent dans le même défaut, & il produit parmi eux les mêmes effets. Mais ce qui doit sur toutes choses faire estimer nos Créoles, c'est qu'ils ont un grand fonds de piété & de religion, & que rien ne manque à leur éducation sur ce point. Il est vrai aussi que hors de chez eux ils ne conservent presqu'aucun de leurs défauts. Comme avec cela ils sont extrêmement braves & adroits, on en pourroit tirer de grands services pour la Guerre, pour la Marine & pour les Arts, & je crois qu'il seroit du bien de l'Etat de les multiplier plus qu'on n'a fait jusqu'à présent. Les Hommes font la principale richesse du Souverain, & le Canada, quand il ne pourroit être d'aucune utilité à la France, que par ce seul endroit, seroit encore, s'il étoit bien peuplé, une des plus importantes de nos Colonies.

Je suis, &amp;c.



1721.

May.

## ONZIÈME LETTRE.

*De la Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis,  
Des différens Peuples, qui habitent  
le Canada.*

Au Sault S. Louis, ce premier de Mai, 1721.

MADAME,

J E suis venu ici pour y passer une partie de la Quinzaine de Pâques. C'est un tems de dévotion, & tout inspire la piété dans cette Bourgade. Tous les exercices de la Religion s'y pratiquent d'une maniere très édifiante, & on y ressent encore l'impression, qu'y a laissée la ferveur de ses premiers Habitans : car il est certain qu'elle a été lontems le lieu du Canada, où l'on voyoit les plus grands exemples de ces vertus héroïques, dont Dieu a accoutumé d'enrichir les Églises naissantes. La maniere même, dont elle a été formée, a quelque chose de fort merveilleux.

Origine de  
la Bourgade  
du Sault Saint  
Louis.

Les Missiounaires, après avoir lontems arrosé les Cantons Iroquois de leurs Sueurs, & quelques-uns mêmes de leur Sang, perdirent enfin toute esperance d'y établir la Religion Chrétienne sur des fondemens solides ; mais non pas de réduire un assez grand nombre de ces Sauvages sous le joug de la Foy. Ils avoient reconnu que Dieu avoit parmi ces Barbares des Elus, comme il y en a dans toutes les

Nations; mais ils étoient persuadés, que pour *assurer leur vocation & leur élection*, il falloit les séparer de leurs Compatriotes, & ils prirent la résolution d'établir dans la Colonie tous ceux, qui se trouveroient disposés à embrasser le Christianisme. Ils proposerent leur dessein au Gouverneur Général & à l'Intendant, qui portant leurs vûes plus loin, non-seulement l'approuverent, mais comprirent que cet Etablissement seroit très-utile à la Nouvelle France, comme il l'a été en effet, aussi-bien qu'un autre tout semblable, qui a été fait depuis dans l'Isle de Montreal, sous le nom de *la Montagne*, & dont MM. du Séminaire de Saint Sulpice ont toujours eu la direction.

• Pour revenir à celui, qui a servi de modele à l'autre, un des Missionnaires des Iroquois s'ouvrit à quelques Agniers de son dessein; ils le goûterent, & c'est particulièrement de ce Canton, de tout tems le plus opposé aux Ministres de l'Evangile, & où ils avoient été le plus cruellement traités, que s'est formée cette Peuplade. Ainsi, au grand étonnement des François & des Sauvages, on vit ces redoutables Ennemis de Dieu & de notre Nation, touchés de cette Grace victorieuse, qui se plaît à triompher des Cœurs les plus durs & les plus rebelles, abandonner ce qu'ils avoient de plus cher au monde, pour n'avoir plus rien, qui les empêchât de servir le Seigneur en toute liberté: Sacrifice plus héroïque encore pour des Sauvages, que pour tout autre Peuple, parce qu'il n'est point d'Hommes plus attachés qu'eux à leurs Familles, & à leur Pays natal.

1721.

May.

1721.

May.

Ferveur de  
ses premiers  
Habitans.

Leur nombre s'accrut beaucoup en peu de tems, & ce progrès fut en bonne partie l'effet du zèle des premiers Néophytes, qui composèrent ce Troupeau choisi. On les voyoit dans le Fort de la guerre, parcourir, au péril même de leur vie, tous les Cantons, pour y faire des Profelytes, & quand ils tomboient entre les mains de leurs Ennemis, qui souvent étoient leurs plus proches Parens, s'estimer heureux de mourir au milieu des plus affreux Supplices, par la raison qu'ils ne s'y étoient exposés, que pour procurer la gloire de Dieu & le Salut de leurs Freres. Ainsi pensoient des Meurtriers mêmes des Ministres de Jesus-Christ, & l'on ne vit peut-être jamais s'accomplir plus à la lettre cet Oracle de Saint Paul, *ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia* (a). Le plus souvent on leur laissoit le choix, ou de renoncer à Jesus-Christ, & de retourner dans leur Canton, ou de souffrir la mort la plus cruelle, & il n'y a point d'exemple qu'aucun ait accepté la vie à cette condition. Quelques-uns mêmes ont péri, consumés de miseres dans les cachots de la Nouvelle York, d'où ils pouvoient sortir, en changeant de croyance, ou du moins en renonçant à vivre parmi les François, ce qu'ils ne croyoient pas pouvoir faire, sans s'exposer à perdre la Foi.

Des Neophytes, qui dans des occasions pareilles faisoient paroître tant de fidélité & de grandeur d'ame, devoient assurément s'y être préparés par des vertus bien pures: on ne peut en effet révoquer en doute certains traits, qui ont éclaté dans toute la Colonie, & qui ren-

(a) *Ad Rom. Cap. 20.*

dent bien croyables ceux, qui n'ont eu pour témoins, que les Sauvages mêmes & leurs Pasteurs. Voici ce qu'en écrivoit en 1688.

1721.

May.

M. de Saint Valier, qui gouverne encore aujourd'hui cette Eglise. » La vie commune de tous les Chrétiens de cette Mission n'a rien de commun, & l'on prendroit tout ce Village pour un Monastere. Comme ils n'ont quitté les commodités de leur Pays, que pour assurer leur salut, on les voit tous portés à la pratique du plus parfait détachement ; & ils gardent parmi eux un si bel ordre pour leur sanctification, qu'il seroit difficile d'y rien ajoûter.

Cette Bourgade fut d'abord placée à la Prairie de la Madeleine, environ une lieuë plus bas que le Sault Saint Louys, du côté du Sud. Les Terres ne s'y étant pas trouvées propres pour la culture du Maiz, on la transporta vis-à-vis le Sault même, d'où elle a pris son nom, qu'elle porte encore, quoiqu'elle ait été transferée de-là, il y a peu d'années, une autre lieuë plus haut. J'ai déjà dit que la situation en est charmante, que l'Eglise & la Maison des Missionnaires sont deux des plus beaux édifices du Pays, & que c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus obligé de faire de nouvelles migrations.

J'avois compté, en arrivant ici, d'en partir immédiatement après les Fêtes ; mais rien n'est plus sujet aux contre-tems de toutes les especes, que ces sortes de voyages. Je suis donc encore incertain du jour de mon départ, & comme il faut tout mettre à profit, quand on fait des courses, comme les miennes, j'y

1721.

May.

Des Habitan-  
s de Terre-  
neuve.

ai mis ce retardement. J'ai passé le tems à entretenir quelques anciens Missionnaires, qui ont vécu lontems avec les Sauvages, & j'en ai tiré plusieurs connoissances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaste Continent, & dont je vais, Madame, vous faire part.

La premiere Terre de l'Amérique, que l'on apperçoit en venant de France en Canada, est l'Isle de Terre-Neuve, une des plus grandes, que nous connoissons. On n'a jamais pu sçavoir au juste, si elle a des Habitans naturels, & sa stérilité, fut-elle par-tout aussi réelle, qu'on la suppose, n'est pas une raison pour prouver qu'elle n'en a point. Car la pêche & la chasse suffisent à des Sauvages pour subsister. Ce qui est certain, c'est qu'on n'y a jamais vû que des Eskimaux, qui n'en sont pas originaires. Leur véritable Patrie est la Terre de *Laborador*, ou *Labrador*; c'est-là du moins, qu'ils passent la plus grande partie de l'année; car ce seroit, ce semble, profaner le doux nom de Patrie, que de le donner à des Barbares errans, qui ne s'affectionnent à aucun Pays, & qui pouvant à peine peupler deux ou trois Villages, embrassent un Terrain immense. En effet, outre les Côtes de Terre-Neuve, que les Eskimaux parcourent pendant l'Été, dans tout ce vaste continent, qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada, & la Mer du Nord, on n'a encore vû que des Eskimaux. On en a même trouvé assez loin en remontant le Fleuve *Bourbon*, qui se décharge dans la Baye d'Hudson, venant de l'Occident.

L'origine de leur nom n'est pas certaine;

toutefois il y a bien de l'apparence qu'il vient du mot Abénaqui *Eskimantfic*, qui veut dire, mangeur de viande cruë. Les Eskimaux sont en effet les seuls Sauvages, que nous connoissons, qui mangent la chair cruë, quoiqu'ils ayent aussi l'usage de la faire cuire, ou secher au Soleil. Il est encore certain que de tous les Peuples connus de l'Amérique, il n'en est point, qui remplisse mieux, que celui-ci, la premiere idée, que l'on a eüe en Europe des Sauvages. Il est presque le seul, où les hommes ayent de la barbe, & ils l'ont si épaisse jusqu'aux yeux, qu'on a peine à découvrir quelques traits de leur visage. Ils ont d'ailleurs je ne sçai quoi d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges & fort sales, des cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, fort en désordre, & tout l'exterieur fort brute. Leurs mœurs & leur caractère ne démentent point cette mauvaise physionomie. Ils sont féroces, farouches, défiants, inquiets, toujours portés à faire du mal aux Etrangers, qui doivent sans cesse être sur leurs gardes avec eux. Pour ce qui est de leur esprit, on a si peu de commerce avec cette Nation, qu'on ne sçait pas encore de quelle trempe il est : mais on en a toujours assez pour faire du mal.

On les a souvent vû aller la nuit couper les cables des Navires, qui étoient à l'ancre, pour les faire périr sur la Côte, & profiter de leur naufrage : ils ne craignent pas même de les attaquer en plein jour, quand ils ont reconnu que leurs Equipages sont foibles. Il n'a jamais été possible de les apprivoiser, & l'on ne peut encore traiter avec eux, qu'au bout

1721.

May.

Des Eskimaux.

1721.

May.

d'un long bâton. Non-seulement ils ne s'approchent point des Européens, mais ils ne mangent rien de ce que ceux-ci leur présentent ; & en toutes choses, ils prennent à leur égard des précautions, qui marquent une grande défiance, & en inspirent réciproquement beaucoup de tout ce qui vient de leur part. Ils ont la taille avantageuse, & sont assez bien faits. Ils ont la peau du corps aussi blanche que nous, ce qui vient, sans doute, de ce qu'ils ne vont jamais nus, quelque chaud qu'il fasse.

Leurs cheveux blonds, leurs barbes, la blancheur de leur peau, le peu de ressemblance & de commerce, qu'ils ont avec leurs plus proches Voisins, ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent une origine différente de celle des autres Américains ; mais l'opinion, qui les fait descendre des Basques, me paroît peu fondée, sur-tout s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'il n'y a aucun rapport entre les Langues des uns & des autres. Au reste, cette alliance ne sçauroit faire honneur à aucune Nation ; car s'il n'est point sur la Terre de région moins propre à être habitée par des Hommes, que Terre-Neuve & Labrador, il n'est peut-être pas un Peuple, qui mérite mieux d'y être confiné, que les Esquimaux. Pour moi je suis persuadé qu'ils sont originaires du Groenland. (a)

Ces Sauvages sont tellement couverts, qu'à peine on leur voit une partie du visage, & le bout des mains. Sur une espece de chemise faite de vessies, ou d'intestins de Poissons,

(a) Voyez l'Histoire de la Nouvelle France, liv. 1, page 17. & suiv.

coupées par bandes, & assez proprement cou-  
 suës ; ils ont une maniere de Casaque de peau  
 d'Ours, ou de quelqu'autre bête fauve, quel-  
 quefois même de peaux d'Oiseaux, un Capu-  
 chon de même étoffe que la Chemise, & qui  
 y est attaché, leur couvre la tête, du haut de  
 laquelle sort un toupet de cheveux, qui leur  
 offusque le front. La Chemise ne descend que  
 jusqu'aux reins, la Casaque pend par derriere  
 jusques sur les cuisses, & se termine par de-  
 vant en pointe plus bas que la ceinture ; mais  
 aux Femmes, elle descend des deux côtés jus-  
 qu'à mi jambe, & elle est arrêtée par une  
 ceinture, d'où pendent de petits osselets. Les  
 Hommes ont des Culotes de peaux, dont le  
 poil est en dedans, & qui sont revêtues en  
 dehors de peaux d'Hermines, ou d'autres  
 semblables. Ils ont aussi aux pieds des Chauss-  
 sons de peaux, dont le poil est pareillement  
 en dedans, & par dessus une Botte fourée de  
 même, puis de seconds Chaussons & de se-  
 condes Bottes. On prétend que ces chaussures  
 sont quelquefois triplées & quadruplées, ce  
 qui n'empêche pas ces Sauvages d'être fort  
 lestes. Leurs Fleches, qui sont les seules ar-  
 mes, dont ils ayent l'usage, sont armées de  
 pointes faites de dents de Vaches Marines,  
 & ils y ajoûtent encore du fer, quand ils en  
 peuvent avoir. Il paroît qu'en Eté ils sont à  
 l'air la nuit & le jour ; mais l'Hyver ils se lo-  
 gent sous terre dans des especes de Grottes,  
 où ils sont tous les uns sur les autres.

On connoît peu les autres Peuples, qui Des Peuples  
 sont aux environs & au-dessus de la Baye des Environs  
 d'Hudson. Dans la partie méridionale de du Port Nel-  
 cette Baye le Commerce se fait avec les Mis- son.

1721.

May.

tassins, les Monsonis, les Cristinaux & les Assiniboils; ceux-ci y viennent de fort loin, puisqu'ils habitent les bords d'un Lac, qui est au Nord, ou au Nord-Ouest des Sioux, & que leur Langue est une dialecte Siouse. Les trois autres sont de la Langue Algonquinc. Les Cristinaux ou Killistinons, viennent du Nord du Lac superieur. Les Sauvages des environs du Fleuve Bourbon, (a) & de la Riviere de Sainte Therese, n'ont aucune affinité de Langage, ni avec les uns, ni avec les autres. Peut-être s'entendent-ils mieux avec les Eskimaux, qu'on a rencontrés, dit-on, assez loin au-dessus de l'Embouchure du Fleuve. On a remarqué qu'ils sont extrêmement superstitieux, & qu'ils ont quelque sorte de Sacrifices. Ceux, qui les ont plus fréquentés, assurent qu'ils ont, comme ceux du Canada, l'idée d'un bon & d'un mauvais Génie, que le Soleil est leur grande Divinité, & que quand ils veulent délibérer sur une affaire importante, ils le font fumer, ce qui se pratique en cette maniere. Ils s'assemblent à la pointe du jour dans la Cabanne d'un de leurs Chefs, qui, après avoir allumé sa Pipe, la présente trois fois au Soleil levant, puis la conduit des deux mains d'Orient en Occident, en priant cet Astre d'être favorable à la Na-

(a) On dit que quand on a remonté ce Fleuve cent lieuës, on le trouve impraticable pendant cinquante, mais qu'on prend à côté par des Rivières & des Lacs, qui s'y déchargent, & qu'ensuite il coule au milieu d'un très-beau Pays, & que cela dure jusqu'au Lac des Assiniboils, d'où il sort. On peut en avoir des nouvelles plus certaines, depuis quinze ans, qu'on a un peu plus battu ces Pays Septentrionaux.

tion. Cela fait, tous ceux, qui composent l'Assemblée, fument dans la même Pipe. Tous ces Sauvages, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont connus dans les Relations Françoises sous le nom générique de *Savanois*, parce que le Pays, qu'ils habitent, est bas, marécageux, mal boisé, & qu'en Canada on appelle *Savanes* ces terrains mouillés, qui ne sont bons à rien.

En remontant au Nord de la Baye, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde la *Riviere du Loup Marin*: il y a le long de ces deux Rivieres des Sauvages, auxquels on a donné, je ne sçai pourquoi, le nom, ou plutôt le sobriquet de *Plats côtez de Chiens*. Ils sont souvent en Guerre contre les Savanois; mais ni les uns, ni les autres ne traitent leurs Prisonniers avec cette barbarie, qui est en usage parmi les Canadois; ils se contentent de les retenir dans l'esclavage. La misere réduit quelquefois les Savanois à d'étranges extrémités; soit paresse de leur part, soit que leurs Terres ne puissent absolument rien produire, ils se trouvent, lorsque la Chasse & la Pêche leur manquent, sans aucunes provisions, & alors on prétend qu'ils ne font point difficulté de se manger les uns les autres. Les plus chétifs passent les premiers; on assure que la coutume est parmi eux, que quand un Homme est parvenu à un âge, où il ne peut plus être qu'à charge à sa famille, il se passe lui-même un cordon autour du cou, & en présente les deux extrémités à celui de ses Enfants, qui lui est le plus cher, & qui l'étrangle le plus promptement qu'il peut: il croit même faire en

1721.

May.

1721.

May.

cela une bonne action, non-seulement parce qu'il met fin aux souffrances de son Pere, mais encore parce qu'il est persuadé qu'il avance son bonheur ; car ces Sauvages s'imaginent qu'un Homme, qui meurt vieux, renaît dans l'autre Monde à l'âge d'un enfant à la mamelle ; & qu'au contraire, ceux qui finissent leurs jours de bonne heure, sont vieux, quand ils arrivent au Pays des Ames.

Les Filles parmi ces Peuples ne se marient, que quand, & avec qui il plaît à leurs parens, & le Gendre est obligé de demeurer chez son Beau-Pere, & de lui être soumis en tout, jusqu'à ce qu'il ait des enfans. Les Garçons quittent de bonne heure la maison paternelle. Ces Sauvages brûlent les corps morts, & en envelopent les cendres dans une écorce d'arbre, qu'ils mettent en terre. Ils dressent ensuite sur la Tombe une espece de monument avec des perches, auxquelles ils attachent du Tabac, afin que le Défunt y trouve dequoi fumer dans l'autre Monde. Si c'étoit un Chasseur, on y suspend aussi son Arc & ses Fleches. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des présens au Pere, qui y répond par un Festin. La Guerre est bien moins en honneur chez eux, que la Chasse ; mais pour être estimé un bon Chasseur, il faut jeûner trois jours de suite, sans rien prendre absolument, & avoir pendant tout ce tems-là le visage barbouillé de noir. Le jeûne fini, le Candidat fait au grand Esprit un Sacrifice d'un morceau de chacune des Bêtes, qu'on a accoutumé de chasser, & c'est ordinairement la langue & le muse, qui, hors de ces occasions, sont la part du Chasseur. Ses

Parens n'y touchent point, & se laisseroient plutôt mourir de faim, que d'en manger; il n'en peut régaler que ses Amis, ou les Etrangers.

1721.

May.

Au reste, on assure que ces Sauvages sont d'un désintéressement parfait, & d'une fidélité à toute épreuve; qu'ils ne peuvent souffrir le mensonge, & qu'ils ont la fourberie en horreur. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu apprendre de ces Peuples Septentrionaux, avec lesquels nous n'avons jamais eu un Commerce bien réglé, & que nous n'avons vû, qu'en passant. Venons à ceux, qui nous sont plus connus. On les peut diviser en trois classes distinguées par leurs Langues, & par leur génie particulier.

Dans cette étendue de Pays, qu'on appelle proprement la Nouvelle France, qui n'a de bornes au Nord, que du côté de la Baye d'Hudson, laquelle en a été démembrée par le Traité d'Utrecht; qui n'en a point d'autre à l'Est, que la Mer, les Colonies Angloises au Sud, la Louysiane au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Ouest; dans cette étendue, dis-je, de Pays, il n'y a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées. Ces Langues sont la Siouse, l'Algonquine, & la Huronne; nous connoissons peu les Peuples, qui appartiennent à la Première, & personne ne sçait jusqu'où elle s'étend. Nous n'avons eu jusqu'ici de commerce, qu'avec les Sioux & les Assiniboils, & ce commerce même n'a pas été fort suivi.

Etendue de  
la Nouvelle  
France.

Nos Missionnaires ont tenté de faire un Etablissement parmi les Premiers, & j'en ai connu un, qui regrettoit fort de n'y avoir

Des Sioux.

1721.

May.

pas réussi, ou plutôt de n'avoir pas pu demeurer plus longtemps avec ce Peuple, qui lui paroïssoit docile. Il n'en est peut-être pas non plus, de qui nous puissions tirer plus de lumières sur tout ce qui est au Nord-Ouest du Micissipi; par la raison qu'ils sont en commerce avec toutes les Nations de ces vastes Contrées. Ils habitent ordinairement dans des Prairies sous de grandes tentes faites de peaux, & bien travaillées; ils vivent de folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais & dans leurs Rivieres, & de chasse, sur-tout de celle de ces Bœufs, qui sont couverts de laine, & qui sont par milliers dans leurs Prairies. Ils n'ont point de demeure fixe, mais ils voyagent en grandes Troupes à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent en aucun lieu, qu'autant que la chasse les y retient.

Nos Géographes distinguent cette Nation en *Sioux errans*, & *Sioux des Prairies*, en *Sioux de l'Est*, & en *Sioux de l'Ouest*. Ces divisions ne me paroissent pas trop bien fondées. Tous les Sioux vivent de la même maniere, d'où il arrive que telle Bourgade, qui étoit l'an passé sur le Bord Oriental du Micissipi, sera l'année prochaine sur la Rive Occidentale, & que ceux, qu'on a vûs dans un tems le long de la Riviere de S. Pierre, sont peut-être présentement assez loin de-là dans une Prairie. Le nom de Sioux, que nous avons donné à ces Sauvages, est entierement de notre façon, ou plutôt ce n'est que les deux dernieres syllabes de celui de *Nadouessoux*, que plusieurs Nations leur donnent. D'autres les appellent *Nadouessis*. C'est le Peuple le plus nombreux, que nous connoissions en

Canada. Il étoit assez paisible & peu aguerri, avant que les Hurons & les Outaouais se fussent réfugiés dans son Pays, en fuyant la fureur des Iroquois. Ils voulurent se moquer de sa simplicité, & ils l'aguerrirent à leurs dépens. Les Sioux ont plusieurs Femmes, & ils punissent sévèrement celles, qui ont manqué à la fidélité conjugale. Ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond un partie de la peau sur le haut de la tête, & l'arrachent ensuite. J'ai vû quelques personnes persuadées que ces Sauvages ont l'Accent Chinois; il ne seroit pas difficile de vérifier ce fait, ni de sçavoir si leur Langue a quelque rapport avec celle de la Chine.

1721.

May.

Ceux, qui ont pratiqué les Assiniboils, Des Assiniboils. disent qu'ils sont grands, bien faits, robustes, agiles, endurcis au froid & à toutes sortes de fatigues; qu'ils se piquent par tout le corps, & y tracent des figures de Serpens, ou d'autres Animaux; & qu'ils entreprennent de très-grands voyages. Il n'y a rien en cela, qui les distingue beaucoup des autres Sauvages de ce Continent, que nous connoissons; mais ce qui les caractérise particulièrement, c'est qu'ils ont beaucoup de flegme, du moins ont-ils paru tels au prix des Christinaux, avec qui ils sont en commerce; ceux-ci sont en effet d'une vivacité extraordinaire; on les voit toujours dansans & chantans, & ils parlent avec une volubilité de langue, & une précipitation, qu'on n'a remarquées dans aucune autre Nation Sauvage.

Le véritable Pays des Assiniboils est aux Du Lac des Assiniboils. environs d'un Lac, qui porte leur nom, & que l'on connoît peu. Un François, que j'ai

1721.

May.

vû à Montreal, m'a assuré y avoir été, mais il l'avoit vû, comme on voit la Mer dans un Port, & en passant. L'opinion commune est que ce Lac a six cent lieues de circuit; qu'on ne peut y aller que par des chemins presque impraticables; que tous les Bords en sont charmans; que l'Air y est fort temperé, quoiqu'on se place au Nord-Ouest du Lac Supérieur, où il fait un froid extrême, & qu'il comprend un si grand nombre d'Isles, qu'on l'appelle dans le Pays, le *Lac des Isles*. Quelques Sauvages le nomment *Michinipi*, qui veut dire la *Grande Eau*, & il semble en effet qu'il soit le Réservoir des plus grandes Rivieres, & de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionale: car on en fait sortir sur plusieurs indices le Fleuve Bourbon, qui se jette dans la Baye d'Hudson; le Fleuve Saint Laurent, qui porte des eaux dans l'Océan; le Micissipi, qui a sa décharge dans le Golphe Méxique; le Missouri, qui se mêle avec ce Dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien, & un cinquième, qui coule, dit-on, à l'Ouest, & par conséquent ne peut se rendre, que dans la Mer du Sud. C'est bien dommage que ce Lac n'ait pas été connu des Sçavans, qui ont cherché par-tout le Paradis Terrestre; il auroit été pour le moins aussi-bien placé là que dans la Scandinavie. Je ne vous garantis pourtant pas, Madame, tous ces faits, qui ne sont appuyés que sur rapports de Voyageurs; encore moins ce que des Sauvages ont rapporté, qu'aux environs du Lac des Assiniboils, il y a des Hommes semblables aux Européens, & qui sont établis dans un Pays, où l'or & l'argent sont si communs,

qu'on les employe aux usages les plus ordinaires. Le Pere MARQUETTE, qui découvrit le Micissipi en 1673, dit dans sa Relation que des Sauvages, non-seulement lui avoient parlé de la Riviere, qui sortant de ce Lac coule à l'Ouest, mais lui avoient encore ajoûté qu'on avoit vû de grands Navires à son embouchure. Il paroît au reste que les Assiniboils sont les mêmes Peuples, qui sont marqués dans de vieilles Cartes sous le nom de *Poualaks*, & dont quelques Relations disent que le Pays est limitrophe à celui des Cristinaux, ou Killistinons..

Les Langues Algonquine & Huronne par-  
 ragent presque toutes les Nations Sauvages du  
 Canada, avec lesquelles nous sommes en com-  
 merce. Qui les sçauroit bien toutes deux pour-  
 roit parcourir sans Interprête plus de quinze  
 cent lieuës de Pays, & se faire entendre à plus  
 de cent Peuples divers, qui ont chacun leur  
 Langage propre. L'Algonquine sur-tout a une  
 étendue immense. Elle commence à l'Acadie  
 & au Golphe de Saint Laurent, & fait un  
 circuit de douze cent lieuës, en tournant du  
 Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest. On  
 prétend même que les Loups, ou Mahingans,  
 & la plupart des Peuples de la Nouvelle An-  
 gleterre & de la Virginie parlent des Dialectes  
 Algonquines.

Des Peuples  
 de la Langue  
 Algonquinc.

Les *Abénaquis*, ou *Canibas* Voisins de la  
 Nouvelle Angleterre, ont pour plus proches  
 Voisins les *Etechemins*, ou *Malécites*, aux  
 environs de la Riviere de Pentagoët, & plus  
 à l'Est sont les *Micmaks*, ou *Souriquois*, dont  
 le Pays propre est l'Acadie, la suite de la  
 Côte du Golphe de S. Laurent jusqu'à Gaspé,

Des Nations  
 Abénaquites  
 & des Algon-  
 quins inte-  
 rieurs.

1721.

May.

d'où un Auteur les a appellés *Gaspésiens*, & les Isles, qui en sont proches. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui aucune Nation Sauvage jusqu'au Saguenay. Cependant, lorsque le Canada fut découvert, & bien des années après, on comptoit dans cet espace plusieurs Nations, qui se répandoient dans l'Isle d'Anticosty, vers les Monts Notre-Dame, & le long de la Rive Septentrionale du Fleuve. Celles, dont les anciennes Relations parlent plus souvent, sont les *Bersiamites*, les *Papinachois*, & les *Montagnez*. On les appelloit aussi, sur-tout ces derniers, *Algonquins Inférieurs*, parce qu'ils habitoient le bas du Fleuve par rapport à Quebec: mais la plupart des autres sont réduits à quelques Familles, que l'on rencontre tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre.

Des Sauvages du Nord. Il y en avoit, qui descendoient dans la Colonie des Quartiers du Nord, quelquefois par le Saguenay, & plus souvent par les Trois Rivieres, & dont on n'entend plus parler depuis longtemps. Tels étoient entr'autres les *Attikamegues*: ces Sauvages venoient de fort loin, & ils étoient environnés de plusieurs autres Peuples, qui s'étendoient aux environs du Lac Saint Jean, & jusqu'aux Lacs des *Mistassins* & *Nemiscau*. Presque tous ont été détruits par le fer des Iroquois, ou par les maladies, suite de la misere, où la crainte de ces Barbares les avoit réduits: c'est bien dommage, ils étoient sans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jesus-Christ, & à les affectionner aux François. Entre Quebec & Montreal on ren-

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 275  
contre encore vers les Trois Rivieres quelques  
Algonquins, qui ne forment point un Vil-  
lage, & qui trafiquent avec les François. Dans  
les premiers tems cette Nation occupoit tout  
le Bord Septentrional du Fleuve, depuis  
Quebec, où M. de Champlain les trouva  
établis, & fit alliance avec eux, jusqu'au Lac  
de Saint Pierre.

1721.

May.

Depuis l'Isle de Montreal, en suivant tou-  
jours le Nord, on rencontre quelques Villages  
de *Nipissings*, de *Temiscamings*, de *Têtes de*  
*Boule*, de *Amikoués* & de *Outaouais* (a). Les  
premiers, qui sont les vrais Algonquins, &  
qui ont seuls conservé la Langue Algonquine  
sans altération, ont donné leur nom à un  
petit Lac situé entre le Lac Huron, & la Ri-  
viere des Outaouais. Les *Temiscamings* occu-  
pent les Bords d'un autre petit Lac, qui porte  
aussi leur nom, & qui paroît être la vraie  
source de la Riviere des Outaouais. Les *Têtes*  
de *Boule* n'en sont pas loin, leur nom vient  
de la figure de leur tête; ils trouvent dans  
cette figure une grande beauté, & il y a bien  
de l'apparence que les Meres la donnent à  
leurs Enfans, lorsqu'ils sont encore au Ber-  
ceau. Les *Amikoués*, qu'on appelle aussi la  
*Nation du Castor*, sont réduits presque à rien:  
on en trouve les restes dans l'Isle *Manitoua-*  
*lin*, qui est dans le Lac Huron vers le Nord.  
Les *Outaouais*, autrefois très-nombreux, bor-  
doient la grande Riviere, qui porte leur nom,  
& dont ils se prétendoient les Seigneurs. Je  
n'en connois aujourd'hui que trois Villages  
assez peu peuplés, dont je parlerai dans la  
suite.

Des Algon-  
quins, des Ou-  
taouais & au-  
tres Algon-  
quins supé-  
rieurs.

(a) Plusieurs écrivent & prononcent *OUTAOUAKS*,  
M vj

1721.

May.

Entre le Lac Huron & le Lac Supérieur, dans le Détroit même, par où le second se décharge dans le premier, il y a un Rapide, que nous avons appelé le *Sault Sainte Marie*. Ses environs étoient autrefois peuplés de Sauvages, qui y étoient venus, dit-on, de la Rive Méridionale du Lac Supérieur, & qu'on appelle *Saulteurs*, c'est-à-dire, *Habitans du Sault*. On leur a apparemment donné ce nom, pour s'épargner la peine de prononcer celui, qu'ils portoient, car il n'est pas possible d'en pouvoir venir à bout, sans reprendre deux ou trois fois haleine. (a). Il n'y a aucune Nation établie, au moins que je sçache, sur les Bords du Lac Supérieur; mais dans les Postes, que nous y occupons, on fait la Traite avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & qui appartiennent à la Langue Algonquine, & avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Ouest.

Des Poutcou-  
atamis & au-  
tres Sauvages  
de la Baye.

Le Lac *Michigan*, qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé que par une Peninsule de cent lieuës de long, laquelle va toujours en se rétrécissant vers le Nord, a peu d'Habitans sur ses bords; je ne sçai même si aucune Nation y a jamais été fixe, & c'est sans fondement, que dans plusieurs Cartes on le nomme *Lac des Illinois*. En remontant la *Riviere de Saint Joseph*, dont il reçoit les eaux, on trouve deux Bourgades de différentes Nations, qui y sont venuës d'ailleurs, il n'y a pas même lontems. Ce Lac a du côté de l'Ouest une grande Baye, qui s'étend vint-huit lieuës au Sud, & qu'on nomme la *Baye des Puans*,

(a) PAUOIRIGOU EIOUHAÏ.

ou simplement la *Baye*. Son entrée est fort large, & semée d'Isles, dont quelques-unes ont jusqu'à quinze ou vingt lieues de circuit. Elles étoient autrefois habitées par les *Pouteouatamis*, dont elles portent le nom, à l'exception de quelques-unes, qu'on laisse à droite, où il y a encore quelques Sauvages, appelés *Noquets*. Les *Pouteouatamis* occupent aujourd'hui une des plus petites de leurs Isles, & ils ont encore deux autres Villages, l'un dans la Riviere de Saint Joseph, & l'autre au Détroit. Dans le fond de la Baye il y a des *Sakis* & des *Otchagras*. Ce sont ces derniers, qu'on appelle *Puans*, je n'en sçai point encore la raison; mais avant que d'arriver chez eux, on laisse à droite une autre petite Nation, qu'on appelle *Malhomines*, ou *Folles Avoines*.

172 L.

May.

Une petite Riviere, fort embarrassée de Rapides, se décharge dans le fond de la Baye: elle est connue sous le nom de *Riviere des Renards*, à cause du voisinage des *Outagamis*, vulgairement appelés *les Renards*. Tout ce Pays est fort beau, & plus encore celui, qui s'étend au Sud jusqu'à la Riviere des Illinois: il n'est pourtant habité que par deux Nations très-peu nombreuses, qui sont les *Kicapous* & les *Muscoutins*. Il a plu à quelques-uns de nos Géographes d'appeller ces derniers *la Nation du Feu*, & leur Pays, *la Terre de Feu*. Une équivoque a donné lieu à cette dénomination.

Des Outagamis, des Malcoutins &amp; des Kicapous.

Il y a cinquante ans, que les *Miamis* étoient établis à l'extrémité Méridionale du Lac Michigan, en un lieu, nommé *Chicagou*, du nom d'une petite Riviere, qui se jette dans le

Des Miamis &amp; des Illinois.

1721.

May.

Lac, & dont la source n'est pas éloignée de celle des Illinois. Ils sont présentement séparés en trois Bourgades, dont l'une est sur la Riviere de Saint Joseph; la seconde, sur une autre Riviere, qui porte leur nom, & se décharge dans le Lac Érié; & la troisième, sur la Riviere d'Ouabache, qui porte ses eaux dans le Micissipi: ces derniers sont plus connus sous le nom d'*Ouyatanons*. On ne doute presque point que cette Nation, & celle des Illinois ne fussent, il n'y a pas trop lontems, un même Peuple, vû la grande affinité, qui se remarque dans le Langage des uns & des autres. Je pourrai vous en parler plus sûrement, lorsque je serai sur les lieux. Au reste, la plûpart des Nations Algonquines, si on en excepte celles, qui sont plus avancées vers le Midi, s'occupent assez peu de la culture des Terres, & vivent presque uniquement de Chasse & de Pêche; aussi sont-elles peu sédentaires. La pluralité des Femmes est en usage parmi quelques-unes; cependant bien loin de multiplier, elles diminuent tous les jours. Il n'y en a pas une seule, où l'on compte six mille ames; quelques-unes n'en ont pas deux mille.

Des Peuples  
de la Langue  
Huronne.

Il s'en faut bien que la Langue Huronne s'étende aussi loin, que l'Algonquine; ce qui vient sans doute de ce que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Je dis la Langue Huronne, pour me conformer au sentiment le plus communément reçu; car quelques-uns soutiennent encore, que c'est l'Iroquoise, qui est la Matrice. Quoiqu'il en soit, tous les Sauvages, qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere de Sorel, jusqu'à l'extrémité

D'UN VOYAGE DE L'AMERIQ. LET. XI. 279  
du Lac Erié, & même assez proches de la Virginie, appartiennent à cette Langue; & qui-conque sçait le Huron, les entend tous. Les Dialectes sont extrêmement multipliés, & il y en a presqu'autant, que de Bourgades. Les cinq Cantons, qui composent la République Iroquoise, ont chacun la leur, & tout ce qu'on appelloit autrefois indifferemment Huron, n'avoit pas le même Langage. Je n'ai pu sçavoir à quelle Langue appartiennent les *Cher-quis*, Peuple assez nombreux, qui habite dans les vastes prairies, que l'on trouve entre le Lac Erié, & le Micissipi.

1721.

May.

Mais il est bon d'observer que comme la plûpart des Sauvages du Canada ont été de tout tems en Commerce entr'eux, tantôt Alliés, & tantôt Ennemis, quoique les trois Langues Meres, dont j'ai parlé, n'ayent entr'elles aucune sorte d'affinité, ni d'analogie, ces Peuples ont néanmoins trouvé le moyen de traiter ensemble sans avoir besoin de Truchement; soit que le long usage leur donne la facilité de se faire entendre par signes; soit qu'ils se soient formé une espece de Jargon commun, qu'ils apprennent par habitude. On vient m'avertir qu'il faut m'embarquer, je finirai cet article à mon premier loisir.

J'ai l'honneur d'être, &c.



1721.

May.

## DOUZIEME LETTRE.

*Voyage jusqu'à Catarocoui. Description du Pays, & des Rapides du Fleuve de Saint Laurent. Description & situation du Fort. Du Caractere des Langues du Canada, & des Peuples, qui les parlent. Origine de la guerre entre les Iroquois & les Algonquins.*

A Catarocoui, le quatorze de May, 1721.

MADAME,

JE partis du Sault Saint Louis le premier de May, après avoir fermé ma dernière Lettre, & j'allai coucher à la pointe Occidentale de l'Isle de Montreal, où je n'arrivai qu'à minuit. Le lendemain j'employai toute la matinée à visiter le Pays, qui est fort beau. L'après-midi, je traversai le Lac de Saint Louis, pour me rendre *aux Cascades*, où je trouvai ceux de mes Gens, qui y étoient allés en droiture, occupés à recoudre leur Canot, qu'ils avoient laissé tomber, en le portant sur leurs épaules, & qui s'étoit fendu d'un bout à l'autre. Voilà, Madame, l'agrément & l'incommodité de ces petites Voitures: il ne faut rien pour les briser; mais le remède est prompt & facile. Il suffit de se fournir d'écorces, de gommes, & de racines: encore est-il bien peu d'endroits, où l'on ne trouve des gommes & des racines propres à coudre les écorces.

Ce qu'on appelle *les Cascades*, est un Rapide, situé précisément au-dessus de Pisse Perrot, qui fait la séparation du *Lac de Saint Louys*, & du *Lac des deux Montagnes*. Pour l'éviter, on prend un peu à droite, & l'on fait passer les Canots à vuide dans un endroit, qu'on appelle *le Trou*: on les tire ensuite à Terre, & on fait un *portage* d'un demi-quart de lieuë; c'est-à-dire, qu'on porte le Canot & tout le Bagage sur ses épaules. C'est pour éviter un second Rapide, appelé *le Buisson*; celui-ci est une belle Nappe d'eau, qui tombe d'un Rocher plat, élevé d'environ un demi-pied. On pourroit se délivrer de cet embarras, en creusant un peu le lit d'une petite Riviere, qui se décharge dans une autre au-dessus des Cascades. La dépense n'en seroit pas considérable.

1721.

May.

Description  
des Rapides  
du Fleuve S.  
Laurent.

Au-dessus du Buisson, le Fleuve a un grand quart de lieuë de large, & les Terres des deux côtés sont excellentes & bien boisées. On commence à défricher celles, qui sont sur la rive Septentrionale, & il seroit très-aisé d'y faire un grand chemin depuis la pointe, qui est vis-à-vis de l'Isle de Montreal, jusqu'à une Anse, qu'on a nommée *la Galette*. On éviteroit par-là quarante lieuës d'une navigation, que les Rapides rendent presque impraticable, & toujours fort longue. Un Fort seroit même beaucoup mieux placé, & plus nécessaire à la Galette, qu'à Catarocoui, par la raison qu'il n'y scauroit passer un seul Canot, qu'on ne le voye; au lieu qu'à Catarocoui, on peut se glisser derriere des Isles, sans être apperçu. D'ailleurs, les Terres des environs de la Galette sont très-bonnes, & on

Réflexion sur  
le Fort de Cata-  
rocoui, &  
sur le chemin,  
qu'on prend  
pour y aller.

1721.

May.

pourroit par conséquent y avoir toujours des vivres en abondance, ce qui épargneroit bien de la dépense. Outre cela, une Barque pourroit aller en deux jours de bon vent, de la Galette à Niagara. Un des objets, qu'on a eus en vûë, en construisant le Fort de Catarocoui, a été le commerce avec les Iroquois; mais ces Sauvages viendroient aussi volontiers à la Galette, qu'à Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; mais ils éviteroient une traverse de huit ou neuf lieuës, qu'il leur faut faire dans le Lac Ontario; enfin, le Fort de la Galette couvriroit tout le Pays, qui est entre la grande Riviere des Outaouais & le Fleuve Saint Laurent; car ce Pays n'est point abordable du côté du Fleuve, à cause des Rapides, & rien n'est plus aisé, que de garder les bords de la grande Riviere. Je tiens ces Observations d'un Commissaire de Marine (a), qui fut envoyé de la part du Roi en 1706. pour visiter tous les Postes éloignés du Canada.

Le même jour, troisième de May, je fis trois lieuës, & j'arrivai aux Cedres. C'est le troisième Rapide, qui a pris son nom de la quantité de Cedres, qu'il y avoit en ce lieu-là; mais on les a presque tous coupés. Le quatrième, je ne pûs aller que jusqu'au quatrième Rapide, qu'on appelle le Côteau du Lac, quoiqu'il ne soit éloigné du précédent que de deux lieuës & demie, parce qu'un de mes Canots s'y creva. Vous ne serez pas surprise, Madame, de ces fréquens naufrages, quand vous sçauvez comment sont faites ces petites Gondoles. Je crois vous avoir déjà dit qu'il y

(a) M. DE CLERAMBAUT D'AIGREMONT.

en a de deux sortes ; les uns d'écorces d'Ormes, plus évafés, allez groffiérement conftruits ; mais ordinairement plus grands. Je ne connois que les Iroquois, qui en ayent de cette efpece. Les autres font d'écorces de Bouleau, d'une largeur moins proportionnée à leur longueur, & beaucoup mieux travaillés. C'est de ceux-ci, que je vais vous donner la Description, parce que tous les François & prefque tous les Sauvages s'en fervent.

1721.

May.

On étend les écorces, qui font fort épaiffes, fur des Varangues plattes & très-minces, faites de bois de Cedre. Ces Varangues font affujetties fur toute la longueur par de petites barres de traverse, qui font la féparation des places dans le Canot ; deux Maîtres, ou Précintes de même matiere, aufquels font coufues ces petites barres, affermiffent toute la Machine. Entre les Varangues & les Ecorces, on infinuë de petites Cliffes de Cedre, moins épaiffes encore que les Varangues, & qui ne laiffent pas de fortifier le Canot, dont les deux extrémités fe relevent peu à peu, & font infenfiblement terminées en pointes tranchantes & rentrantes. Ces deux extrémités font parfaitement femblables ; enforte que pour changer de route & retourner en arriere, il fuffit que les Canoteurs changent de main. Celui, qui fe trouve derriere, gouverne avec fon aviron, en nageant toujours, & la plus grande occupation de celui, qui eft fur le devant, eft de prendre garde que le Canot ne touche rien, qui puiffe le crever. Tous font affis à plat, ou fur leurs genoux, & leurs avirons font des pagayes de cinq à fix pieds de long, ordinairement de bois d'Erable. Mais

Description,  
des Canots  
d'Ecorce.

1721.

May.

quand on va contre un Courant un peu fort, il faut se servir de la perche, & se tenir de bout, & cela s'appelle *picquer de fond*. Il est besoin d'un grand usage pour bien garder l'équilibre dans cet exercice; car rien n'est plus léger, par conséquent plus facile à tourner, que ces voitures, dont les plus grandes avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi pied d'eau.

Les Ecorces, dont elles sont composées, aussi-bien que les Varangues & les Barres, sont cousues avec des Racines de Sapin, lesquelles sont plus pliantes, & séchent beaucoup moins que l'Osier. Toutes les coutures sont gommées en dedans & en dehors; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la gomme ne s'est point écaillée. Les plus grands Canots portent douze Hommes, deux à deux, & quatre milliers pesant. De tous les Sauvages les plus habiles Constructeurs sont les Ouatouais, & en général les Nations Algonquines y réussissent mieux, que les Huronnes. Peu de François sont venus à bout de les faire même passablement; mais pour les conduire, ils sont pour le moins aussi sûrs, que les Natures du Pays, aussi s'y'exercent-ils dès la Barrette. Tous ces Canots, jusqu'aux plus petits, portent la voile, & avec un bon vent peuvent faire vint lieuës par jour. Sans voiles, il faut avoir de bons Canoteurs pour en faire douze dans une eau morte.

Du Lac de S. François. Du Côteau du Lac au *Lac de Saint François*, il n'y a qu'une bonne demie lieuë. Ce Lac, que je passai le cinquième, a sept lieuës de long, & tout au plus trois dans la plus grande largeur. Les Terres des deux côtés sont

baflés, mais elles paroiffent affez bonnes. La route depuis Montreal jufques-là tient un peu du Sud-Oueft, & le Lac de Saint François court Oueft-Sud-Oueft, & Est-Nord-Eft. Je campai immédiatement au-deffus, & la nuit je fus éveillé par des cris affez perçans, comme de gens, qui fe plaignoient. J'en fus d'abord effrayé; mais on me raffûra bientôt, en me difant que c'étoit des *Huars*, efpece de Cormorans. On ajoûta que ces cris nous annonçoient du vent pour le lendemain, ce qui fe trouva vrai.

Le fixième je paflai les *Chefnaux du Lac*. Autres Ra-  
 On appelle ainfi des Canaux, que forment un Pides.  
 grand nombre d'Isles, qui couvrent prefque le Fleuve en cet endroit. Je n'ai point vû de Pays plus charmant, & les Terres y paroiffent bonnes. Le refte du jour nous ne fimés que franchir des Rapides: le plus confidérable, qu'on nomme le *Moulinet*, fait peur feulemment à voir, & nous eûmes bien de la peine à nous en tirer. Je fis néanmoins ce jour là près de fept lieuës, & j'allai camper au bas du *Long Sault*: c'est un Rapide d'une demie lieuë de long, que les Canots ne peuvent monter, qu'à demie charge. Nous le paflâmes le fept au matin. Nous naviguâmes enfuite jufqu'à trois heures du foir à la voile; mais alors la pluye nous obligea de camper & nous arrêta tout le jour fuivant. Il tomba même le huit un peu de nége, & la nuit il gela, comme il fait en France au mois de Janvier. Nous étions néanmoins fous les mêmes paralleles, que le *Languedoc*. Le neuf nous paflâmes le *Rapide Plat*, éloigné du long Sault d'environ fept lieuës, & de cinq *des Galots*, qui eft le dernier des Ra-

1721.

May.

pides. La Galette est à une lieuë & demie plus loin, & nous y arrivâmes le dix. Je ne pouvois me lasser d'admirer le Pays, qui est entre cette Anse & les Gallots. Il n'est pas possible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué sur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire.

De l'Isle Tonihata.

A cinq ou six lieuës de la Galette, il y a une Isle appelée *Tonihata*, dont le terrain paroît assez fertile, & qui a environ une demie lieuë de long. Un Iroquois, qu'on a appelé le *Quaker*, je ne sçai pourquoi, homme de beaucoup d'esprit, & fort affectionné aux François, en avoit obtenu le Domaine du feu Comte de Frontenac, & il montre la Patente de cette concession, à quiconque la veut voir. Il a cependant vendu sa Seigneurie pour quatre pots d'Eau-de-Vie; mais il s'en est réservé l'usufruit, & il y a rassemblé dix-huit ou vingt Familles de sa Nation. J'arrivai le douze dans son Isle, & je lui rendis visite. Je le trouvai, qui travailloit dans son Jardin; ce n'est pas la coûtume des Sauvages; mais celui-ci affecte toutes les manieres des François. Il me reçut fort bien, & il vouloit me régaler, mais le beau tems m'invitoit à continuer ma route. Je pris congé de lui, & j'allai passer la nuit à deux lieuës de-là, dans un fort bel endroit. Il me restoit encore treize lieuës à faire pour gagner Catarocoui; le tems étoit beau, & la nuit fort claire; cela nous engagea à nous embarquer à trois heures du matin. Nous passâmes au milieu d'une espeece d'Archipel, qu'on a nommé les *Milles Isles*, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent. Quand on est sorti de-là, on n'a plus qu'une

lieuë & demie à faire , pour gagner Catarocoui. Le Fleuve est plus libre , & a bien une demie lieuë de large. On laisse ensuite sur la droite trois grandes Anses assez profondes , & c'est dans la troisiéme , qu'est bâti le Fort.

1721.

May.

Ce Fort est un quarré à quatre Bastions , bâti de pierres , & qui occupe un quart de lieuë de circuit. Sa situation a véritablement quelque chose de bien agréable. Les bords du Fleuve présentent de toutes parts un paysage bien varié , & il en est de même de l'entrée du Lac Ontario , qui n'en est qu'à une petite lieuë : elle est semée d'Isles de différentes grandeurs , toutes bien boisées , & rien ne termine l'horison de ce côté-là. Ce Lac a porté quelque tems le nom de *Saint Louis* , on lui donna ensuite celui de *Frontenac* , aussi-bien qu'au Fort de Catarocoui , dont le Comte de Frontenac fut le Fondateur : mais insensiblement le Lac a repris son ancien nom , qui est Huron , ou Iroquois , & le Fort , celui du lieu , où il est bâti.

Description  
du Fort de Ca-  
tarocoui.

Le Terrain depuis la Galette jusqu'ici paroît assez stérile , mais ce n'est que sur la lisière : il est très-bon au-delà. Il y a vis-à-vis du Fort une Isle fort jolie au milieu du Fleuve. On y avoit mis des Cochons , qui y ont multiplié , & elle en porte le nom. De deux autres plus petites , qui sont au-dessous , à une demie lieuë de distance l'une de l'autre , l'une se nomme l'*Isle aux Cédres* , & l'autre l'*Isle aux Cerfs*. L'Anse de Catarocoui est double , c'est à-dire , que presque dans son milieu il y a une pointe , qui avance beaucoup , & sous laquelle il y a un fort bon mouillage pour les grandes Barques. M. de la Sale , si célèbre par

1721.

May.

ses découvertes & par ses malheurs, qui a été Seigneur de Catarocoui, & Gouverneur du Fort, y en avoit deux ou trois, qu'on y a coulées à fond, & qui y sont encore. Derrière le Fort il y a un Marais, où le gibier foisonne; c'est une douceur & une occupation pour la Garnison. Il se faisoit autrefois ici un très-grand commerce, sur-tout avec les Iroquois, & c'étoit pour les attirer chez nous, pour les empêcher de porter leurs Pelleteries aux Anglois, & pour les tenir eux-mêmes en respect, qu'on avoit bâti le Fort: mais ce commerce n'a pas duré longtemps, & le Fort n'a pas empêché ces Barbares de nous faire bien du mal. Ils y ont actuellement encore quelques Familles en-dehors de la Place, & il y en a aussi quelques-unes de *Missisaguez*, Nation Algonquine, qui a encore une Bourgade sur le bord Occidental du Lac Ontario, une autre à Niagara, & une troisième dans le Détroit.

Je trouve ici, Madame, une occasion pour envoyer mes Lettres à Quebec; je vais profiter de quelques heures de loisir pour remplir celle-ci de ce qui me reste à vous dire sur la différence des Langues du Canada. Ceux, qui les ont étudiées à fond, prétendent que les trois, dont je vous ai parlé, ont tous les caractères des Langues primitives; & il est certain qu'elles n'ont pas une origine commune. La seule prononciation suffiroit pour le prouver. Le Siou sifle en parlant; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne sçauroit prononcer, parle du gosier, & aspire presque toutes les syllabes; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Je n'ai pu rien apprendre de particulier de

de la premiere de ces trois Langues ; mais nos anciens Missionnaires ont beaucoup travaillé sur les deux autres, & sur les principales de leurs Dialectes : voici ce que j'en ai oui dire aux plus habiles.

1721.

May.

Caractere de  
la Langue  
Huronne.

La Langue Huronne est d'une abondance, d'une énergie, & d'une noblesse, qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune des plus belles, que nous connoissons, & ceux, à qui elle est propre, quoiqu'ils ne soient plus qu'une poignée d'Hommes, ont encore dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majesté de leur Langage, qu'avec le triste état, où ils sont réduits. Quelques-uns ont cru y trouver des rapports avec l'Hebreu ; d'autres en plus grand nombre ont prétendu qu'elle avoit la même origine, que celle des Grecs ; mais rien n'est plus frivole, que les preuves, qu'ils en apportent. Il ne faut point sur-tout compter sur le Vocabulaire du Frere Gabriel SAGHARD, Récollet, qu'on a cité pour soutenir ce sentiment : encore moins sur ceux de Jacques Cartier & du Baron de la Hontan. Ces trois Auteurs avoient pris à la volée quelques termes, les uns du Huron, les autres de l'Algonquin, qu'ils avoient mal retenus, & qui souvent signifioient toute autre chose, que ce qu'ils croyoient. Et combien d'erreurs n'ont pas causées de pareilles méprises de quantité de Voyageurs ?

La Langue Algonquine n'a pas autant de force, que la Huronne, mais elle a plus de douceur & d'élégance. Toutes deux ont une richesse d'expressions, une variété de tours, une propriété de termes, une régularité, qui étonnent : mais ce qui surprend encore da-

Caractere de  
la Langue Al-  
gonquine.

1721.

May.

vantage, c'est que parmi des Barbares, qu'on ne voit point s'étudier à bien parler, & qui n'ont jamais eu l'usage de l'écriture, il ne s'introduit point un mauvais mot, un terme impropre, une construction vicieuse, & que les Enfans mêmes en conservent, jusques dans le discours familier, toute la pureté. D'ailleurs la maniere, dont ils animent tout ce qu'ils disent, ne laisse aucun lieu de douter qu'ils ne comprennent toute la valeur de leurs expressions, & toute la beauté de leur Langue. Les Dialectes, qui sont dérivées de l'une & de l'autre, n'en ont pas conservé toutes les graces, ni la même force. Les Tsonnouthouans, par exemple, c'est un des cinq Cantons Iroquois, passent parmi les Sauvages pour avoir un Langage grossier.

Particularités de la Langue Huronne.

Dans le Huron tout se conjugue; un certain artifice, que je ne vous expliquerai pas bien, y fait distinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbes, &c. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisièmes personnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces Langues; à sçavoir, le genre noble, & le genre ignoble. Pour ce qui est des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences, que dans le Grec. Par exemple, pour raconter un Voyage, on s'exprime autrement, si on l'a fait par Terre, ou si on l'a fait par Eau. Les verbes actifs se multiplient autant de fois, qu'il y a de choses, qui tombent sous leur action; comme le verbe, qui signifie *manger*, varie autant de fois, qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose ani-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XII. 291  
mée, & d'une chose inanimée : ainsi voir un  
Homme, & voir une pierre, ce sont deux  
verbes. Se servir d'une chose, qui appartient  
à celui, qui s'en sert, ou à celui, à qui on  
parle, ce sont autant de verbes differens.

1721.

May.

Il y a quelque chose de tout cela dans la  
Langue Algonquine, mais la maniere n'en est  
pas la même, & je ne suis nullement en état  
de vous en instruire. Cependant, Madame,  
si du peu, que je viens de vous dire, il s'en suit  
que la richesse & la variété de ces Langues les  
rendent extrêmement difficiles à apprendre,  
la difette & la stérilité, où elles sont tombées,  
ne causent pas un moindre embarras. Car,  
comme ces Peuples, quand nous avons com-  
mencé à les fréquenter, ignoroient presque  
tout ce dont ils n'avoient pas l'usage, ou qui  
ne tomboit pas sous leurs sens, ils man-  
quoient de termes pour les exprimer, ou les  
avoient laissé tomber dans l'oubli. Ainsi  
n'ayant point de culte réglé, ne se formant  
de la Divinité, & de tout ce qui a du rapport  
à la Religion, que des idées confuses, ne fai-  
sant presque aucune réflexion, que sur les  
choses sensibles, ou ne concernoit point leurs  
affaires, qui étoient très-bornées, n'étant pas  
accoutumés à discourir des vertus, des pas-  
sions, & de beaucoup d'autres sujets de nos  
entretiens ordinaires; ne cultivant ni Arts,  
que ceux, qui leur étoient nécessaires, & qui  
se réduisoient à un très-petit nombre; ni au-  
cune Science, n'observant que ce qui étoit à  
leur portée, & pour la vie n'ayant rien de su-  
perflu, ni aucun raffinement; quand il a été  
question de leur parler de toutes ces choses, on  
a trouvé un grand vuide dans leurs Langues, &

Particulari-  
tés de la Lan-  
gue Algon-  
quine.

1721.

May.

il a fallu, pour se rendre intelligible, les remplir de circonlocutions embarrassantes, & pour eux, & pour nous : de sorte qu'après avoir appris d'eux leur Langage, on a été obligé de leur en enseigner un autre, composé en partie de leurs propres termes, & en partie des nôtres travestis en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caractères, ils n'en avoient point, & ils y supplétoient par des especes d'hiéroglyphes. Rien ne les a plus surpris que de nous voir nous expliquer aussi aisément par écrit, que par parole.

Que si on me demande à quoi on a reconnu que le Sien, le Huron, & l'Algonquin sont plutôt les Langues Meres, que quelques-unes de celles, que nous regardons comme leurs Dialectes, je répondrai qu'on ne peut guères s'y méprendre, & je n'en veux point d'autre preuve, que les paroles de M. l'Abbé Dubos, que j'ai déjà citées (a) ; mais enfin, comme nous ne pouvons juger ici que par comparaison, si de ces réflexions on peut bien conclure que les Langues de tous les Sauvages du Canada sont dérivées des trois, que j'ai marquées, j'avouë qu'elles ne prouvent pas absolument que celles-ci sont primitives, & de la premiere institution des Langues. J'ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs discours un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées, & c'est peut-être ce qui a persuadé à quelques-uns qu'ils tiroient leur origine de l'Asie, ce qui est d'ailleurs assez vraisemblable.

Non-seulement les Peuples de la Langue

(a) Page 38.

Huronne se sont toujours plus occupés que les autres de la culture des Terres ; ils se sont aussi beaucoup moins étendus , ce qui a produit deux effets ; car en premier lieu ils se sont mieux établis , mieux logés , mieux for-  
 rifiés , il y a toujours eu parmi eux plus de police , & une forme de gouvernement plus marquée. La qualité de Chef , au moins chez les vrais Hurons , qui sont les *Tionnontatis* , est héréditaire. En second lieu , jusqu'aux guerres des Iroquois , dont nous avons été les témoins , leur Pays étoit plus peuplé , quoique la Polygamie n'y eût jamais été en usage. Ils ont aussi la réputation d'être plus laborieux , plus industrieux , plus habiles dans leurs affaires , & plus mesurés dans leurs démarches , ce qu'on ne sçauroit attribuer , qu'à l'esprit de société , qu'ils ont mieux conservé que les autres. Ceci se remarque sur-tout dans les Hurons , qui ne faisant presque plus un corps de Nation , & réduits à deux Villages médiocres , fort éloignés l'un de l'autre , ne laissent pas d'être encore l'ame de tous les conseils , quand il s'agit des affaires générales. Il est vrai que malgré cette diversité , qui ne se remarque pas du premier coup d'œil , il y a bien de la ressemblance dans le caractère d'esprit , les mœurs , & les coutumes de tous les Sauvages du Canada ; mais c'est une suite du commerce , qu'ils ont continuellement ensemble depuis bien des siècles.

Ce seroit ici le lieu de vous parler du gouvernement de ces Peuples , de leurs coutumes & de leur Religion ; mais je n'y vois encore qu'un cahos , qu'il ne m'est pas possible de débrouiller. Vous ne voudriez pas sans doute

1721.

May.

Différence

des Peuples  
 des Nations  
 Huronnes , &  
 de ceux des  
 Nations Al-  
 gonquines.

1721.

May.

qu'à l'exemple de certains Voyageurs, qui ne font point difficulté de remplir leurs Journaux de tout ce qu'ils entendent dire, sans s'embarraſſer de rien vérifier, je vous débitaſſe toutes les extravagances, qu'on a miſes ſur le compte de nos Sauvages, ou qu'on a tirées, comme on a pu, de leurs Traditions. Ces Traditions d'ailleurs ſont ſi peu ſûres, & ſe contredisent preſque toujours ſi groſſièrement, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'y rien démêler de certain & de ſuivi. En effet comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu ſe tranſmettre bien fidèlement ce qui s'eſt paſſé parmi eux depuis tant de ſiècles, n'ayant eu aucun ſecours pour ſoulager leur mémoire ? & peut-on concevoir que des Hommes, qui penſent ſi peu à l'avenir, ſe ſoient jamais aſſez occupés du paſſé, pour en conſerver un ſouvenir fidèle ? Auſſi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on eſt encore à ſçavoir quelle étoit la ſituation du Canada, lors que nous en fîmes la première découverte vers le milieu du ſeizième ſiècle.

Origine de la guerre que les Algonquins & les Hurons ont eu à ſoutenir contre les Iroquois.

Le ſeul point de leur Hiſtoire, qui ſoit venu juſqu'à nous revêtu de quelque vraieſſemblance, eſt l'origine de la guerre, que M. de Champlain trouva fort allumée entre les Iroquois d'une part, & les Hurons & les Algonquins de l'autre, & dans laquelle il s'engagea beaucoup plus qu'il ne convenoit à nos véritables intérêts. Je n'en ai pû même découvrir l'époque, mais je ne la crois pas fort ancienne. Je vais, Madame, finir par-là cette Lettre : mais je vous avertis d'avance que je ne garantis point la vérité de ce trait hiſtorique, quoique je le tiens d'aſſez bon endroit.

Les Algonquins, comme je l'ai déjà observé, occupoient toute cette étendue de Pays, qui est depuis Quebec, & peut-être même depuis Tadoussac jusqu'au Lac de Nipissing, en suivant la rive Septentrionale du Fleuve Saint Laurent, & en remontant la grande Riviere, qui se décharge dans le Fleuve au-dessus de l'Isle de Montreal. Cela peut faire juger que cette Nation étoit alors assez nombreuse, & il est certain qu'elle a fait longtemps une très-grande figure dans cette partie de l'Amérique, où les seuls Hurons étoient en état de leur disputer la prééminence sur toutes les autres. Par rapport à la Chasse, ils n'avoient point d'égaux, & pour la Guerre, ils ne reconnoissoient point de supérieurs. Le peu, qui en reste aujourd'hui, n'a point dégénéré de l'antique valeur de cette Nation, & leur malheur ne leur a point fait perdre encore leur réputation.

Les Iroquois avoient fait avec eux une espèce de confédération, fort utile aux uns & aux autres; mais qui, dans l'idée des Sauvages, chez qui un grand Chasseur & un grand Guerrier vont de pair, donnoit aux Algonquins une vraie supériorité sur les Iroquois. Ceux-ci, presque uniquement occupés de la culture des Terres, s'étoient engagés à faire part de leurs récoltes aux Algonquins, qui de leur côté devoient partager avec eux le fruit de leur Chasse, & les défendre contre quiconque entreprendroit de les inquiéter. Ces deux Nations vécutent ainsi assez longtemps en bonne intelligence; mais une hauteur mal placée de la part des uns; un dépit, auquel on ne s'attendoit point de la part des autres, rompirent

1721.

May.

cette union, & brouillerent irréconciliablement ces deux Peuples.

Comme l'Hyver est le tems de la grande Chasse, & qu'alors la terre couverte de néges ne fournit pas d'occupation à ceux, qui la cultivent, les Sauvages des deux Nations confédérées se joignoient ensemble pour hiverner dans les Bois; mais les Iroquois pour l'ordinaire laissoient chasser les Algonquins, & se contentoient d'écorcher les Bêtes, de faire sécher les viandes, & d'accommoder les peaux. C'est présentement par-tout l'ouvrage des Femmes; peut-être qu'alors ce n'étoit pas encore l'usage: quoiqu'il en soit, les Iroquois ne s'en faisoient pas une peine. De tems en tems néanmoins il prenoit envie à quelques-uns d'entr'eux de s'essayer à la Chasse, & les Algonquins ne s'y opposoient pas; en quoi ils furent mauvais politiques. Il arriva pendant un Hyver, qu'une troupe des deux Nations s'arrêta dans un endroit, où ils avoient compté de faire bonne Chasse; & six jeunes Algonquins, accompagnés d'autant d'Iroquois de même âge, furent détachés pour la commencer.

Ils apperçurent d'abord quelques Elans, & tous se préparèrent aussi-tôt à courir dessus; mais les Algonquins ne voulurent pas permettre aux Iroquois de les suivre, & leur firent entendre qu'ils auroient assez à faire pour écorcher toutes les Bêtes, qu'ils alloient tuer. Par malheur pour ces Rodomons, trois jours se passerent, sans qu'ils pussent abbatre un seul Original, quoiqu'il s'en présentât un grand nombre. Ce peu de succès les mortifia, & ne fit apparemment pas de déplaisir aux Iroquois,

qui firent instance pour avoir la permission d'aller d'un autre côté, où ils se flattoient d'être plus heureux. Leur proposition fut reçue des Algonquins, comme le fut autrefois des Freres de David, celle que fit ce jeune Berger d'aller combattre le Géant Goliath : on leur dit qu'ils étoient bien vains de prétendre avoir plus d'habileté que des Algonquins : que leur fait étoit de remuer la terre, & qu'ils devoient laisser la Chasse à ceux, à qui elle convenoit mieux.

May.

Les Iroquois outrés de cette réponse ne repliquerent point, mais la nuit suivante ils partirent secrètement pour la Chasse. Les Algonquins furent surpris à leur réveil de ne les point voir, mais leur étonnement se changea bientôt en un chagrin extrême. Car dès le soir du même jour ils apperçurent les Iroquois, qui revenoient chargés de viandes d'Original. Il n'est point d'Hommes au monde, qui soient plus susceptibles d'un dépit, & qui le portent plus loin, que les Sauvages. L'effet de celui des Algonquins fut prompt : à peine les Iroquois furent endormis, qu'ils eurent tous la tête cassée. Un tel assassinat ne pouvoit pas demeurer lontems caché, & quoique les corps eussent été enterrés secrètement, on en fut bientôt informé dans la Nation. Elle fit d'abord ses plaintes avec modération, mais elle voulut avoir justice des Meurtriers. On la méprisoit trop, pour la lui accorder : on ne voulut pas même s'abaisser jusqu'à lui faire la moindre satisfaction.

Les Iroquois au désespoir prirent une ferme résolution de se venger du mépris, qu'on fai- Les suites de cette guerre.  
oit d'eux, & qui les piquoit encore plus que

1721.

May.

l'assassinat, dont ils se plaignoient. Ils jurèrent de périr tous jusqu'au dernier, ou d'en avoir raison ; mais comme ils ne se sentoient pas encore en état de se mesurer avec les Algonquins, dont le nom seul tenoit en respect presque toutes les autres Nations, ils s'éloignerent d'eux, allèrent essayer leurs armes contre des Ennemis moins redoutables, qu'ils se firent de gayeté de cœur, & quand ils se crurent suffisamment aguerris, ils tombèrent tout-à-coup sur les Algonquins, & commencerent une guerre, dont nous n'avons vû que la fin, & qui a embrasé tout le Canada. Elle s'est continuée de la part des Iroquois avec une férocité d'autant plus terrible, qu'elle étoit plus réfléchie, & qu'elle n'avoit rien de cette fureur précipitée, qui empêche de bien prendre ses mesures, & qui se ralentit d'abord. D'ailleurs les Sauvages ne se croient jamais bien vengés, que par la destruction entière de leurs Ennemis ; & cela est encore plus vrai des Iroquois, que des autres. On dit communément, d'eux, qu'ils viennent en Renards, qu'ils attaquent en Lions, & qu'ils fuyent en Oiseaux. Ainsi ils agissent presque toujours à coup sûr, & cette conduite leur a si bien réussi, que sans les François il ne seroit peut-être plus mention aujourd'hui d'aucune des Nations, qui ont osé s'opposer à ce torrent.

Les plus maltraités de tous ont été les Hurons, qui se sont trouvés engagés dans cette guerre, comme alliés, ou voisins des Algonquins, ou parce qu'ils se rencontroient sur le chemin des uns & des autres. On a vû avec étonnement une Nation des plus nombreuses,

& des plus guerrieres de ce continent, & la plus estimée de toutes pour sa sagesse & pour son esprit, disparoître presque entierement en assez peu d'années. On peut dire même qu'il n'en est aucune dans cette partie de l'Amérique, à laquelle il n'en ait coûté beaucoup de ce qu'on a forcé les Iroquois à prendre les armes, & je ne connois dans tout le Canada, que les Abénaquis, qu'ils n'ont osé inquieter chez eux. Car depuis qu'ils ont goûté de la guerre, ils ne sçauroient demeurer tranquilles, semblables aux Lions, dont la vûë & le goût du sang ne fait qu'augmenter la soif insatiable, qu'ils en ont. On auroit peine à croire jusqu'où ils sont allés chercher des Hommes, pour les combattre. Cependant à force de faire la guerre, comme ils n'ont pas laissé de recevoir de tems en tems d'assez grands échecs; ils se sont trouvés eux-mêmes extrêmement diminués, & sans les Esclaves, qu'ils ont amenés de toutes parts, & dont ils ont adopté le plus grand nombre, leur situation ne seroit guères aujourd'hui plus heureuse, que celle des Peuples, qu'ils ont subjugués.

Ce qui est arrivé en cela aux Iroquois, on peut le dire à plus forte raison de tous les autres Sauvages de ce Pays, & il ne faut pas s'étonner si, comme je l'ai déjà remarqué, ces Nations diminuent tous les jours d'une manière bien sensible. Car encore que leurs guerres ne paroissent pas d'abord aussi meurtrieres que les nôtres, elles le sont beaucoup plus à proportion. La plus nombreuse de ces Nations n'a peut-être jamais été de plus de soixante mille ames, & de tems en tems il se passe

1721.

May.

entr'elles des actions, où il y a bien du sang répandu. Une surprise ou un coup de main, détruit quelquefois une Bourgade entiere; souvent la crainte d'une irruption fait désertter tout un canton, & alors ces Fugitifs, pour éviter de mourir par le fer de leurs Ennemis, ou dans les supplices, s'exposent à périr de faim & de misere dans les Forêts, ou sur les Montagnes, parce que rarement ils ont le loisir, ou la précaution d'y porter des vivres. Cela est arrivé le siècle précédent à un très-grand nombre de Hurons & d'Algonquins, dont on n'a pu sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Je suis, &amp;c.

---

## TREIZIÈME LETTRE.

*Description du Pays jusqu'à la Riviere des Onnontagués. Du Flux & du Reflux dans les grands Lacs du Canada. Maniere, dont les Sauvages chantent la guerre. Du Dieu de la Guerre chez ces Peuples. De la Déclaration de la Guerre. Des Coliers de Porcelaine & du Calumet, & de leurs usages pour la Paix & pour la Guerre.*

A l'Anse de la Famine, ce 16 de May, 1721.

### MADAME,

Départ de  
Catacoui.  
Route jusqu'à  
l'Anse de la

ME voici dégradé par un vent contraire; qui a bien la mine de durer lontems, & de me retenir plus d'un jour dans le plus mauvais

endroit du monde. Je vais me défennuyer à vous écrire. Il passe ici sans cesse des armées entieres de ces Pigeons, que nous appellons Tourtes; si quelqu'une vouloit se charger de mes Lettres, vous sçauriez peut-être de mes nouvelles, avant que je sorte d'ici: mais les Sauvages ne se sont point avisés de dresser ces Oiseaux à ce manége, comme faisoient, dit-on, autrefois les Arabes, & beaucoup d'autres Peuples.

Je m'embarquai le quatorze précisément à l'heure même, à laquelle j'étois arrivé la veille à Catarocoui. Je n'avois que six lieues à faire pour gagner l'Isle aux Chevreuils, où il y a un joli Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais mes Canadiens n'avoient pas visité leur Canot, dont le Soleil avoit fait fondre la gomme en plusieurs endroits, il faisoit eau de toutes parts, & il me fallut perdre deux heures entieres pour le réparer dans une des Isles, qui sont à l'entrée du Lac Ontario. Nous naviguâmes ensuite jusqu'à dix heures du soir, sans pouvoir gagner l'Isle aux Chevreuils, & il nous fallut passer le reste de la nuit au coin d'une Forêt.

J'apperçus là pour la premiere fois des Vignes dans le Bois. Il y en avoit presqu'autant de Seps, que d'Arbres, à la cime desquels ils s'élevent. Je n'avois pas encore fait cette remarque, parce que je m'étois toujours arrêté jusques-là dans des endroits découverts; mais on m'assûre que c'est par-tout la même chose jusqu'au Mexique. Ces Vignes ont le pied fort gros, & portent beaucoup de Raisins. Mais les grains n'en sont guères que de la grosseur d'un Pois; & cela ne peut être autrement, les

1721.

May.

Famine. Description du Pays.

Des Vignes du Canada.

1721.

May.

Vignes n'étant point taillées ni cultivées. Quand ils sont mûrs, c'est une bonne manne pour les Ours, qui vont les chercher au haut des plus grands Arbres. Ils n'ont pourtant que le reste des Oiseaux, qui ont bientôt vendangé des Forêts entières.

Je partis le lendemain de bonne heure, & à onze heures du matin je m'arrêtai à l'*Isle aux Gallots*, trois lieuës par-delà l'*Isle aux Chevres*, par les quarante-trois degrés trente-trois minutes. Je me rembarquai un peu après midi; & je fis une traverse d'une lieuë & demie pour gagner *la pointe de la Traverse*: si pour venir là du lieu, où j'avois passé la nuit, il m'avoit fallu côtoyer la Terre ferme, j'aurois eu plus de quarante lieuës à faire, & l'on est bien obligé de prendre ce parti, quand le Lac n'est pas bien calme; car pour peu qu'il soit agité, les vagues y sont aussi grosses qu'en pleine Mer. Il n'est pas même possible de ranger la Côte, quand le vent vient du large.

De la pointe de l'*Isle aux Gallots* on voit à l'Ouest la Riviere de *Chouguen*, autrement appelée la Riviere d'*Onnontagué*, qui en est éloignée de quatorze lieuës. Comme le Lac étoit tranquille, qu'il n'y avoit nulle apparence de mauvais tems, & que nous avions un petit soufle de vent d'Est, qui suffisoit à peine pour porter la voile, je résolus de tirer droit sur cette Riviere, afin d'épargner quinze ou vingt lieuës de circuit. Mes Conducteurs, plus expérimentés que moi, jugeoient l'entreprise hasardeuse; mais par complaisance ils déférerent à mon avis. La beauté du Pays, que je laissois à ma gauche, ne me tenta point, non plus que les Saumons & quantité d'autres

Poissons excellens , qu'on pêche dans six belles Rivieres, qui sont à deux ou trois lieues les unes des autres (a). Nous prîmes donc le large , & jusqu'à quatre heures nous n'eumes pas lieu de nous en repentir : mais alors le vent força tout-à-coup , & nous aurions bien voulu être plus près de Terre. Nous tournâmes vers la plus proche , dont nous étions encore à trois lieues , & nous eumes bien de la peine à la gagner. Enfin à sept heures du soir nous abordâmes à l'Anse de la Famine , ainsi nommée depuis que M. de la Barre , Gouverneur Général de la Nouvelle France , pensa y perdre toute son Armée par la faim & par les maladies , en allant faire la guerre aux Iroquois.

1721.

May.

Il étoit tems que nous arrivassions ; le vent étoit fort , & les vagues si grosses , qu'on n'auroit pas osé passer la Seine à Paris vis-à-vis du Louvre par le tems , que nous avons. Au reste cet endroit est tout propre à faire perir une Armée , qui auroit compté sur la Chasse & sur la Pêche , pour subsister , outre que l'air y paroît fort mal sain. Mais rien n'est plus beau que les Forêts , qui couvrent tous les bords du Lac. Les Chênes blancs & rouges s'y élèvent jusqu'aux nuës , on y voit encore un Arbre de la plus grande espee , dont le Bois dur , mais cassant , ressemble beaucoup à celui du Plane , & dont la feuille à cinq

Description  
de l'Anse de la  
Famine.

(a) La Riviere de l'As-  
sompion , à une lieue de  
la pointe de la Traverse :  
celle des Sables , trois  
lieues plus loin : celle de  
la Planche , deux lieues  
au-delà : celle de la Gran-  
de Famine , à deux autres  
lieues : celle de la Petite  
Famine , à une lieue : celle  
de la Grosse Ecorce , à une  
lieue.

1721.

May.

pointes, de médiocre grandeur, est d'un très-beau verd en-dedans, & blanchâtre en-dehors. On lui a donné le nom de *Cotonnier*, parce que dans une coque de la grosseur à peu près de celle du Maronnier d'Inde, il porte une espece de Cotton, qui paroît pourtant n'être bon à rien.

Du Flux & du Reflux des Lacs.

En me promenant sur le bord du Lac, j'ai observé qu'il perd sensiblement de ce côté-ci. On le reconnoît en ce que dans l'espace d'une demie lieuë en profondeur le Terrain est beaucoup plus bas & plus sablonneux qu'au-delà. J'ai aussi remarqué que dans ce Lac, & on m'assûre que la même chose arrive dans tous les autres, une espece de Flux & de Reflux presque momentané, des Rochers, qui sont assez près du Rivage, se couvrant & se decouvrant plusieurs fois dans l'espace d'un quart d'heure, quoique la surface du Lac fût fort calme, & qu'il ne fit presque point de vent. Après y avoir réfléchi quelque tems, j'imaginai que cela peut venir des Sources, qui se trouvent au fond des Lacs, & du choc de ces Courans avec celui des Rivieres, qui s'y déchargent de toutes parts, & qui produisent ces mouvemens intermittans.

Pourquoi les Arbres n'ont pas encore de feuilles au mois de Mai.

Mais croiriez-vous bien, Madame, que dans la saison, où nous sommes, & par les quarante-trois degrés de latitude, il n'y a pas encore une feuille aux Arbres, quoique nous ayions quelquefois des chaleurs telles, que vous en avez au mois de Juillet? Cela vient sans doute de ce que la Terre, qui a été couverte de neiges pendant plusieurs mois, n'est pas encore assez échauffée pour ouvrir les pores des racines, & faire monter la sève. Au reste la

Grande & la Petite Famine méritent bien peu le nom de Rivieres : ce ne sont que des Ruiffeaux , sur-tout la dernière , mais elles sont assez poissonneuses. Il y a ici des Aigles d'une grosseur prodigieuse , mes Gens viennent d'en abattre un Nid , où il y avoit la charge d'une Charrette de bois , & deux Aiglons , qui n'avoient pas encore de Plumes , & qui étoient plus gros que les Poules d'Inde les plus grandes. Ils les ont mangés , & les ont trouvés fort bons. Je reviens à Catarocoui , où la nuit , que j'y passai , je fus témoin d'une scene assez curieuse.

1721.

May.

Vers les dix ou onze heures du soir , comme j'étois sur le point de me retirer , j'entendis un cri , qu'on me dit être un cri de guerre , & peu de tems après je vis une Troupe de Missisaguez , qui entroient dans le Fort en chantant. Depuis quelques années ces Sauvages se sont laissés engager dans la guerre , que les Iroquois font aux Cheraquis , Peuple assez nombreux , qui habite un très-beau Pays au Sud du Lac Erié ; & depuis ce tems-là les points demangent à leurs jeunes Gens. Trois ou quatre de ces Braves , équipés comme s'ils avoient voulu faire une mascarade , le visage peint de maniere à inspirer de l'horreur , & suivis de presque tous les Sauvages , qui demeurent aux environs du Fort , après avoir parcouru les Cabannes en chantant leurs chansons de guerre , au son du Chichikoué (a) , venoient faire la même chose dans tous les appartemens du Fort , par honneur pour le Commandant & pour les Officiers.

Maniere de  
chanter la  
Guerre parmi  
les Sauvages.

(a) C'est une espee de Calebasse remplie de petits Cailloux.

1721.

May.

Je vous avouë, Madame, que cette Cérémonie a quelque chose, qui inspire de l'horreur, quand on la voit pour la première fois, & que je n'avois pas encore senti jusques-là, comme je fis alors, que j'étois parmi des Barbares. Leur chant a toujours quelque chose de lugubre & de sombre; mais ici j'y trouvai je ne sçai quoi d'effrayant, causé peut-être uniquement par l'obscurité de la nuit, & par l'appareil de la Fête; car c'en est une pour les Sauvages. C'est aux Iroquois, que s'adressoit cette invitation; mais ceux-ci, à qui la guerre des Cheraquis commence à devenir à charge, ou qui n'étoient pas en humeur, demandèrent du tems pour délibérer, & chacun retourna chez soi.

Du Dieu de  
la Guerre.

Il paroît, Madame, que dans ces Chansons on invoque le Dieu de la Guerre, que les Hurons appellent *Areskouï*, & les Iroquois *Agreskoué*. Je ne sçai pas quel nom on lui donne dans les Langues Algonquines. Mais n'est-il pas un peu étonnant que dans le mot Grec *Αρης*, qui est le *Mars* & le Dieu de la Guerre dans tous les Pays, où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine, d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Huronne & Iroquoise, qui ont rapport à la Guerre? *Aregouen* signifie faire la Guerre, & se conjugue ainsi: *Garego*, je fais la Guerre; *Sarego*, tu fais la Guerre; *Arego*, il fait la Guerre. Au reste, *Areskouï* n'est pas seulement le Mars de ces Peuples, il est encore le Souverain des Dieux, ou, comme ils s'expriment, le Grand Esprit, le Créateur & le Maître du Monde. le Génie, qui gouverne tout; mais c'est principalement pour les expé-

ditions militaires, qu'on l'invoque, comme si la qualité, qui lui fait le plus d'honneur, étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est le Cri de Guerre avant le Combat, & au fort de la Mêlée: dans les Marches même on le répète souvent, comme pour s'encourager, & pour implorer son assistance.

Lever la Hache, c'est déclarer la Guerre: tout Particulier a droit de le faire, sans qu'on puisse y trouver à redire; si ce n'est parmi les Hurons & les Iroquois, où les Meres de Famille ordonnent & défendent la Guerre, quand il leur plaît: nous verrons en son lieu jusqu'où s'étend leur autorité dans ces Nations. Mais si une Matrone veut engager quelqu'un, qui ne dépend point d'elle, à lever un Parti de Guerre, soit pour appaiser les Manes de son Mari, de son Fils, ou de son proche Parent, soit pour avoir des Prisonniers, qui remplacent dans sa Cabanne ceux, que la mort, ou la captivité lui a enlevés; il faut qu'elle lui présente un Colier de Porcelaine, & il est rare qu'une telle invitation soit sans effet.

Quand il s'agit d'une Guerre dans les formes entre deux ou plusieurs Nations, la façon de s'exprimer est, *suspendre la Chaudiere sur le feu*; & elle a sans doute son origine dans la coûtume barbare de manger les Prisonniers, & ceux, qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. On dit même tout simplement qu'on va *manger une Nation*, pour signifier qu'on veut lui faire la Guerre à toute outrance, & il est rare qu'on la fasse autrement. Quand on veut engager son Allié dans sa querelle, on lui envoie une Porcelaine,

1721.

May.

De la Déclaration de la Guerre.

1721.

May.

c'est-à-dire, une grande Coquille, pour l'inviter à boire le sang, ou, comme portent les termes dont on use, du bouillon de la chair de ses Ennemis. Après tout, cette pratique pourroit être très-ancienne, sans qu'on puisse en inferer que ces Peuples ont toujours été Anthropophages. Ce n'étoit peut-être dans les premiers tems, qu'une façon de parler allégorique, telle que l'écriture même nous en fournit plusieurs. David n'avoit apparemment pas à faire à des Ennemis, qui fussent dans l'usage de manger de chair humaine, lorsqu'il disoit : *Dum appropriant super me nocentes ut edant carnes meas.* (a). Dans la suite certaines Nations devenuës Sauvages & Barbares, auront substitué la réalité à la figure.

Digression  
sur la Porcelaine  
du Canada.

J'ai dit que les Porcelaines de ces Pays sont des Coquilles : elles se trouvent sur les Côtes de la Nouvelle Angleterre, & sur celles de la Virginie : elles sont cannelées, allongées, un peu pointuës, sans oreilles & assez épaisses. La chair du Poisson renfermé dans ces Coquillages ; n'est pas bonne à manger ; mais le dedans est d'un si beau verni, & a des couleurs si vives, que l'Art ne peut rien faire qui en approche. Quand les Sauvages alloient tout nuds, ils en faisoient l'usage auquel nos premiers Peres employeroient les feuilles de Figuier, quand ils s'apperçurent de leur nudité, & qu'elle leur causa de la honte. Ils les pendoient aussi à leur cou, comme la chose la plus précieuse qu'ils eussent, & c'est encore aujourd'hui une de leurs plus grandes richesses, & leurs plus belles parures ; en un mot, ils en ont la même idée que nous avons de

(a) Pseume 26. 2.

l'Or, de l'Argent & des Pierreries : en cela d'autant plus raisonnables, qu'ils n'ont, pour ainsi dire, qu'à se baisser pour se procurer des trésors aussi réels que les nôtres ; puisque tout cela dépend de l'opinion. Jacques Cartier parle dans ses Mémoires d'une espèce de Coquillage fait en Cornibot, qu'il trouva, dit-il, dans l'Isle de Montreal : il le nomme *Efurgni*, & assure qu'il avoit la vertu d'arrêter le saignement du nez. Peut-être est-ce la même, dont il s'agit ici ; mais on n'en ramasse point sur les bords de l'Isle de Montreal, & je n'ai pas ouï dire que les Coquillages de Virginie ayent la propriété dont parle Cartier.

Il y en a de deux sortes, ou pour parler plus juste, de deux couleurs, l'une blanche & l'autre violette. La première est plus commune, & peut-être pour cela même, moins est mée. La seconde paroît avoir le grain un peu plus fin, quand elle est travaillée. Plus sa couleur est foncée, & plus elle est recherchée. On fait de l'une & de l'autre de petits Grains cylindriques ; on les perce, & on les enfile ; c'est de quoi on fait *les Branches & les Coliers de Porcelaine*. Les Branches ne sont autre chose, que quatre ou cinq fils, ou petites lanières de peaux d'environ un pied de long, où sont enfilés les Grains de Porcelaine. Les Coliers sont des manières de bandeaux, ou de diadèmes formés de ces Branches, assujetties par des fils, qui en font un tissu de quatre, cinq, six ou sept rangées de Grains, & d'une longueur proportionnée ; cela dépend de l'importance de l'affaire, qu'on veut traiter, & de la dignité des personnes, à qui on présente le Colier.

1721.

May.

Des Branches &amp; des Coliers de Porcelaine.

1721.

May.

Par le mélange des Grains de différentes couleurs, on y forme telle figure & tel caractère, que l'on veut, ce qui sert souvent à distinguer les affaires, dont il est question. On peint même quelquefois les Grains: du moins est-il certain qu'on envoie souvent des Coliers rouges, quand il s'agit de la Guerre. Ces Coliers se conservent avec soin, & non-seulement ils composent en partie le Trésor public, mais ils sont encore comme les Registres & les Annales, que doivent étudier ceux, qui sont chargés des Archives, lesquels sont déposés dans la Cabanne du Chef. Quand il y a dans un Village deux Chefs d'une autorité égale, ils gardent tour à tour le Trésor & l'Archive pendant une nuit; mais cette nuit, du moins à présent, est une année entière.

De leur usage.

Il n'y a que les affaires de conséquence, qui se traitent par des Coliers; pour les moins importantes, on se sert de Branches de Porcelaines, de Peaux, de Couvertures, de Maiz, ou en Grains, ou en Farine, & d'autres choses semblables: car il entre de tout cela dans le Trésor public. Quand il s'agit d'inviter un Village, ou une Nation, à entrer dans une Ligue, quelquefois au lieu de Colier, on envoie un Pavillon teint de sang: mais cet usage est moderne, & il y a bien de l'apparence que les Sauvages en ont pris l'idée à la vûe des Pavillons blancs des François, & des Pavillons rouges des Anglois. On dit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, lorsqu'il est question de déclarer la Guerre.

Le Calumet n'est pas moins sacré parmi

ces Peuples, que le Colier de Porcelaine : il a même, si on les en croit, une origine Céleste ; car ils tiennent que c'est un présent que le Soleil leur a fait. Il est plus en usage chez les Nations Meridionales & Occidentales, que dans celles du Nord & de l'Est, & on l'employe plus souvent pour la Paix, que pour la Guerre. *Calumet* est un mot Normand, qui veut dire *Chalumeau* ; & le Calumet des Sauvages est proprement le tuyau d'une Pipe ; mais on comprend sous ce nom la Pipe même & son tuyau. Dans les Calumets de parade, le tuyau est fort long, & la Pipe a la figure de nos anciens Marteaux d'Armes : elle est ordinairement faite d'une espece de Marbre rougeâtre, fort aisé à travailler, & qui se trouve dans les Pays des *Aiouez*, au-delà du Micissipi. Le tuyau est d'un bois léger, peint de différentes couleurs, & il est orné de têtes, de queue & de plumes des plus beaux Oiseaux ; ce qui, selon toutes les apparences, n'est qu'un pur ornement.

L'usage est de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte, & il est peut-être sans exemple qu'on ait jamais violé l'engagement, que l'on a pris par cette acceptation. Les Sauvages sont du moins persuadés que le Grand Esprit n'en laisseroit pas l'infraction impunie. Si au milieu d'un combat l'Ennemi présente un Calumet, il est permis de le refuser ; mais si on le reçoit, il faut mettre sur le champ les Armes bas. Il y a des Calumets pour tous les différens Traités. Dans le Commerce, quand on est convenu de l'échange, on présente un Calumet pour le cimenter, ce qui le rend en quelque sorte sacré. Quand il s'agit de la Guer-

1721.

May.

Du Calumet  
& de son usage.

1721,

May.

De son Ori-  
gine.

re, non-seulement le tuyau, mais les plumes même, dont il est orné, sont rouges : quelquefois ils ne le sont que d'un côté, & on prétend que suivant la manière, dont les plumes sont disposées, on reconnoît d'abord à quelle Nation en veulent ceux, qui les présentent.

On ne peut guères douter que les Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux, dont ils recherchent l'alliance, ou le commerce, n'ayent intention de prendre le Soleil pour témoin, & en quelque façon pour garant de leurs Traités ; car ils ne manquent jamais de pousser la fumée vers cet Astre : mais que de cette pratique, & de l'usage ordinaire des Calumets on doive inferer, comme ont fait quelques-uns, que cette Pipe pourroit bien dans son origine être le Caducée de Mercure, c'est ce qui me paroît d'autant moins vraisemblable, que ce Caducée n'avoit aucun rapport au Soleil, & que dans les Traditions des Sauvages on n'a rien trouvé, qui puisse faire juger qu'ils ayent jamais eu aucune connoissance de la Mythologie des Grecs. Il seroit, à mon avis, beaucoup plus naturel de penser que ces Peuples, instruits par leur expérience que la fumée de leur Petun abbat les vapeurs du cerveau, rend la tête plus libre, réveille les esprits, & nous met plus en état de traiter d'affaires, en ont pour cette raison introduit l'usage dans les Conseils, où effectivement ils ont sans cesse la Pipe à la bouche, & qu'après avoir mûrement délibéré & pris leur parti, ils n'ont pas cru pouvoir trouver de symbole plus propre pour mettre le sceau à ce qu'ils ont arrêté, ni de gage plus capable d'en assurer l'exécution, que l'instrument, qui a eu tant  
de

de part à leurs délibérations. Peut-être même vous paroîtra-t'il plus simple, Madame, de dire que ces Peuples n'ont point imaginé de signes plus naturels pour marquer une étroite union, que de fumer dans la même Pipe, surtout si la fumée, qu'on en tire, est offerte à une Divinité, qui y mette le sceau de la Religion. Fumer donc dans la même Pipe en signe d'alliance, est la même chose, que de boire dans la même Coupe, comme il s'est de tout tems pratiqué dans plusieurs Nations. Ce sont-là de ces usages, qui viennent trop naturellement à l'esprit, pour y chercher du mystere.

La grandeur & les ornemens des Calumets, qui se présentent aux personnes de distinction, & dans les occasions importantes, n'ont rien non plus, dont il faille chercher bien loin les motifs. Pour peu que les hommes ayent de commerce entr'eux, & se respectent mutuellement, ils s'accoutument à avoir certains égards les uns pour les autres, principalement dans les occasions, où il s'agit d'affaires publiques, ou quand on veut gagner la bienveillance de ceux, avec qui l'on traite, & de-là le soin, qu'on apporte, pour donner plus de décoration aux présens, qu'on leur fait. Au reste c'est aux *Panis*, Nation établie sur les bords du Missouri, & qui s'étend beaucoup vers le Nouveau Mexique, qu'on prétend que le Calumet a été donné par le Soleil. Mais ces Sauvages ont apparemment fait comme beaucoup d'autres Peuples. Ils ont voulu relever par le merveilleux un usage, dont ils étoient les auteurs; & tout ce qu'on peut conclure de cette Tradition, c'est que les *Panis* rendent au Soleil un culte plus ancien, ou plus marqué

1721.

May.

que les autres Nations de cette partie du continent de l'Amérique, & qu'ils se sont avisés les premiers de faire du Calumet un symbole d'alliance. Enfin si le Calumet étoit dans son institution le Caducée de Mercure, il ne seroit employé, que pour la Paix, ou pour le Commerce; & il est constant qu'il est d'usage dans les Traités, qui ont la Guerre pour objet.

Ces notions, Madame, m'ont paru nécessaires pour vous donner une connoissance parfaite de ce qui regarde la Guerre des Sauvages, dont je vous entretiendrai dans mes Lettres, jusqu'à ce que j'aye épuisé ce sujet, ou, si ce sont des digressions, elles ne sont pas tout-à-fait étrangères à mon sujet. D'ailleurs un Voyageur tâche de placer le moins mal qu'il peut tout ce qu'il apprend sur sa route.

Je suis, &c.



1721.

May.

QUATORZIÈME LETTRE.

*Description du Pays depuis l'Anse de la Famine jusqu'à la Riviere des Sables. Motifs des Guerres des Sauvages. Départ des Guerriers, & tout ce qui précède leur départ. Leurs Adieux. Leurs Armes offensives & défensives. Le soin, qu'ils ont de porter avec eux leurs Dieux Tutélaires. Particularités du Pays jusqu'à Niagara.*

A la Riviere des Sables, ce 19 May, 1721.

MADAME,

ME voici encore dégradé par un vent contraire, qui vient de se lever au moment que nous étions le plus en train d'avancer. Il nous a même surpris si brusquement, que nous aurions été fort en peine, si nous n'eussions très-à-propos rencontré cette petite Riviere, pour nous y réfugier. Vous m'avouerez, Madame, qu'il y a bien des désagrémens & des incommodités à esluyer dans un voyage tel que celui-ci. Il est fort triste de faire cent, & quelquefois deux cent lieuës, sans trouver une Maison, ni rencontrer un Homme; de ne pouvoir s'engager dans une traverse de deux ou trois lieuës, pour éviter d'en faire vint inutilement, sans risquer sa vie par le caprice des vents; de se voir arrêté, comme il arrive quelquefois, des semaines entieres, sur une

Désagrémens & incommodités de ces Voyages.

1721.

May.

pointe, ou sur un rivage stérile, où, si la pluye survient, il faut rester sous un Canot, ou sous une Tente : si le vent est impétueux, il faut chercher un abry dans le Bois, où l'on n'est pas sans danger d'être écrasé par la chute d'un Arbre. On auroit paré à une partie de ces inconvéniens, en construisant des Barques pour naviger sur les Lacs ; mais il faudroit pour cela que le Commerce en valût un peu plus la peine.

Description  
de la Côte.

Nous sommes ici sur la lisiere des cantons Iroquois, & c'est un fort beau Pays. Nous nous embarquâmes hier de grand matin par le plus beau tems du monde. Il ne faisoit pas un soufle de vent, & le Lac étoit uni comme une Glace. Vers les neuf ou dix heures, nous passâmes devant l'Embouchure de la Riviere d'Onnontagué, & elle me parut avoir un arpent de large. Les terres y sont un peu basses, mais très-bien boisées. Presque toutes les Rivieres, qui arrosent les cantons Iroquois, se déchargent dans celle-ci, dont la Source est un fort joli Lac, appelé *Gannentaha*, sur le bord duquel il y a des Salines. Vers les onze heures & demie un petit vent de Nord-Est nous fit mettre la voile, & nous poussa en peu d'heures jusqu'à la *Baye des Goyogouins*, qui est à dix lieues de la Riviere d'Onnontagué. Toute la Côte dans cet espace est variée de Marais & de Terres hautes, un peu sablonneuses, couvertes de très-beaux Arbres, & sur-tout de chênes, qui semblent avoir été plantés à la main.

Un vent de Terre violent, qui nous cueillit par le travers de la Baye des Goyogouins, nous obligea de nous y réfugier. C'est

un des plus beaux endroits, que j'aye jamais vû. Une presqu'Isle bien boisée s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. Sur la gauche en entrant, on apperçoit dans un enfoncement une petite Isle, qui cache l'entrée d'une Riviere, par où les Goyogouins descendent dans le Lac. Le vent ne dura point; nous nous remîmes en route, & nous fîmes encore trois ou quatre lieuës. Ce matin nous sommes embarqués avant le Soleil levé, & nous avons fait cinq ou six lieuës. Je ne sçai combien le vent du Nord-Ouest nous retiendra ici. En attendant, je vais reprendre mon récit sur les Guerres des Sauvages, où je l'ai interrompu.

Motif, qui engagent les Sauvages à faire la guerre.

Il est rare, Madame, que ces Barbares refusent de s'engager dans une Guerre, quand ils y sont invités par leurs Alliés. Ils n'ont pas même besoin pour l'ordinaire d'invitation pour prendre les Armes; le moindre motif, un rien souvent les y détermine. La vengeance sur-tout: ils ont toujours quelque injure ancienne ou nouvelle à venger; car le tems ne referme point ces sortes de playes, quelque legeres qu'elles soient. Aussi ne doit-on jamais compter que la Paix soit solidement établie entre deux Nations, qui ont été lontems ennemies; d'autre part le desir de remplacer des morts par des Prisonniers, ou d'appaier leurs ombres; le caprice d'un particulier; un songe, qu'on explique à sa façon, & d'autres raisons, ou prétextes aussi frivoles, font qu'on voit souvent partir pour la Guerre une troupe d'Aventuriers, qui ne songeoient à rien moins le jour précédent.

Il est vrai que ces petites expéditions, sans

1721.

May..

l'aveu du Conseil, sont ordinairement sans conséquence, & comme elles ne demandent pas de grands préparatifs, on y fait peu d'attention; mais généralement parlant, on n'est pas trop fâché de voir la jeunesse s'exercer & se tenir en haleine, & il faudroit avoir de grandes raisons pour s'y opposer; encore y employe-t-on rarement l'autorité, parce que chacun est le maître de ses démarches: mais on tâche d'intimider les uns par de faux bruits, qu'on fait courir; on sollicite sous main les autres; on engage par des présens les Chefs à rompre la partie, ce qui est fort aisé; car il ne faut pour cela qu'un songe vrai, ou prétendu. Dans quelques Nations la dernière ressource est de s'adresser aux Matrones, & elle est presque toujours efficace, mais on n'y a recours, que quand l'affaire est d'une grande conséquence.

De quelle maniere on s'y résout. Une Guerre, qui interesse toute la Nation, ne se conclut pas si aisément: on en balance avec beaucoup de maturité les inconveniens & les avantages, & tandis qu'on délibere, on apporte un très-grand soin à écarter tout ce qui pourroit donner à l'Ennemi le moindre sujet de soupçonner qu'on veut rompre avec lui. La Guerre une fois résolüe, on pense d'abord aux provisions & à l'équipage des Guerriers, & cela ne demande pas beaucoup de tems. Les danses, les chants, les festins, quelques cérémonies superstitieuses, qui varient beaucoup, selon les différentes Nations, en demandent beaucoup davantage.

Préparatifs du Chef.

Celui qui doit commander ne songe point à lever des Soldats, qu'il n'ait jeûné plusieurs jours, pendant lesquels il est barbouillé de

noir, n'a presque point de conversation avec personne, invoque jour & nuit son Esprit tutelaire, observe sur tout avec soin ses songes. La persuasion, où il est, suivant le génie présomptueux de ces Barbares, qu'il va marcher à une victoire certaine, ne manque guères de lui causer des rêves selon ses desirs. Le jeûne fini, il assemble ses Amis, & un Colier de Porcelaine à la main, il leur parle en ces termes : « Mes Freres, le Grand Esprit autorise ces mes sentimens, & m'a inspiré ce que je dois faire. Le sang d'un tel n'est point essuyé, son corps n'est point couvert, & je veux m'acquitter envers lui de ce devoir ». Il expose de même les autres motifs, qui lui font prendre les Armes. Puis il ajoûte : « Je suis donc résolu d'aller en tel endroit lever des Chevelures, ou faire des Prisonniers; ou bien je veux manger telle ou telle Nation. Si je pérís dans cette glorieuse Entreprise, ou si quelqu'un de ceux, qui voudront bien m'accompagner, y perd la vie, ce Colier servira pour nous recevoir, afin que nous ne demeurions pas cachés dans la poussiere, ou dans la bouë ». C'est-à-dire, apparemment, qu'il sera pour celui, qui aura soin d'ensevelir les morts.

En prononçant ces dernieres paroles, il met le Colier à terre, & celui qui le ramasse, se déclare par-là son Lieutenant; puis il le remercie du zèle, qu'il témoigne pour venger son Frere, ou pour soutenir l'honneur de la Nation. On fait ensuite chauffer de l'eau, on débarbouille le Chef, on lui accommode les cheveux, & on les graisse, ou on les peint. On lui met différentes couleurs au visage, & on le revêt de la plus belle Robe. Ainsi paré,

1721.

May.

il chante d'une voix sourde la Chançon de mort ; ses Soldats, c'est-à-dire, tous ceux, qui se sont offerts à l'accompagner, ( car on ne contraint personne ) entonnent ensuite l'un après l'autre leur Chançon de Guerre ; car chacun a la sienne, qu'il n'est permis à nul autre de chanter : il y en a aussi d'affectées à chaque famille.

Délibération  
du Conseil.

Après ce préliminaire, qui se passe dans un lieu écarté, & souvent dans une Etuve, le Chef va communiquer son projet au Conseil, lequel en délibere, sans jamais admettre à cette délibération l'Auteur de l'Entreprise. Dès que son projet a été accepté, il fait un festin ; dont le principal & quelquefois l'unique mets doit être un Chien. Quelques-uns prétendent que cet animal est offert au Dieu de la Guerre, avant que d'être mis dans la Chaudiere, & peut-être qu'on le pratique ainsi parmi quelques Nations. Je suis même bien aise de vous avertir ici, Madame, que dans ce que je vous dirai sur cet article, je ne garantis pas que tout soit d'un usage général parmi toutes les Nations. Mais il paroît certain que dans l'occasion, dont il s'agit ici, on fait quantité d'invocations à tous les Esprits bons & mauvais, & sur-tout au Dieu de la Guerre.

Mesures,  
qu'on prend  
pour avoir  
des Prison-  
niers.

Tout cela dure plusieurs jours, ou plutôt se réitere plusieurs jours de suite : mais quoique tout le monde semble uniquement occupé de ces Fêtes, chaque Famille prend ses mesures pour avoir sa part des Prisonniers, qu'on fera, afin de réparer ses pertes, ou de venger ses Morts. Dans cette vûë, on fait des présents au Chef, qui de son côté donne la parole

& des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des Chevelures, & cela est plus aisé à obtenir. En quelques endroits, comme chez les Iroquois, dès qu'une Expédition Militaire est résolüe, on met sur le feu la Chaudiere de Guerre, & on avertit ses Alliés d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'Entreprise, & qu'ils y prendront part.

Tous ceux, qui s'enrôlent, donnent aussi au Chef, pour signe de leur engagement, un morceau de Bois avec leur marque, & qui-conque après cela retireroit sa parole, ne seroit pas en sûreté de sa vie; du moins il resteroit deshonoré pour toujours. Le Parti étant formé, le Chef de Guerre prépare un nouveau Festin, où tout le Village doit être invité, & avant qu'on touche à rien, il dit, ou un Orateur pour lui & en son nom: » Mes Freres, je sçai que je ne suis pas encore un Homme; mais vous n'ignorez pourtant pas que j'ai vû quelquefois l'Ennemi d'assez près. Nous avons été tués; les os de tels & de tels sont encore découverts, ils crient contre nous, il faut les satisfaire. C'étoient des Hommes; comment avons-nous pu sitôt les oublier & demeurer si lontems tranquilles sur nos Nattes? Enfin l'Esprit, qui s'intéresse à ma gloire, m'a inspiré de les venger. Jeunesse, prenez courage, rafraîchissez vos cheveux, peignez-vous le visage, remplissez vos Carquois, faisons retentir nos Forêts de Chants Militaires, desennuyons nos Morts, & apprenons-leur qu'ils vont être vengés.

Après ce discours, & les applaudissemens, dont il ne manque pas d'être suivi, le Chef

1721.

May.

Chants &amp; Danfes &amp; Fes-

1721.

May.

tin des Guer-  
riers.

s'avance au milieu de l'Assemblée, le Casse-tête à la main, & chante; tous les Soldats lui répondent en chantant, & jurent de le bien seconder, ou de mourir à la peine. Tout cela est accompagné de gestes très-expressifs pour faire entendre qu'ils ne reculeront pas devant l'Ennemi; mais il est à remarquer qu'il n'échappe à aucun des Soldats aucune expression, qui dénote la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre d'agir avec beaucoup d'union & de concert. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent, exige de grands retours de la part des Chefs. Par exemple, à chaque fois que dans les Danfes publiques un Sauvage frappant de sa hache un poteau dressé exprès, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, comme il arrive toujours; le Chef, sous la conduite duquel il les a faites, est obligé de lui faire un présent, du moins parmi quelques Nations.

Idée, que  
ces Peuples  
ont du cou-  
rage.

Les Chants sont suivis de Danfes; quelquefois ce n'est qu'une démarche fiere, mais en cadence; d'autres fois ce sont des mouvemens assez vifs, figurés & représentatifs des opérations d'une Campagne, & toujours cadencés. Enfin le Festin termine la cérémonie. Le Chef de Guerre n'en est que spectateur, la pipe à la bouche; c'est même assez l'ordinaire dans tous les Festins d'appareil, que celui, qui en fait les honneurs, ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe bien des choses, dont le récit n'a rien d'intéressant, & qui ne sont pas même d'une pratique uniforme & constante: mais je ne dois pas oublier une coûtume assez singulière, dont les Iroquois sur-tout ne se

dispensent jamais : elle paroît avoir été imaginée pour connoître ceux, qui ont l'esprit bien fait, & sçavent se commander à eux-mêmes ; car ces Peuples, que nous traitons de Barbares, ne conçoivent pas qu'on puisse avoir un véritable courage, si l'on n'est pas maître de ses passions, & si on ne sçait pas souffrir ce qui peut arriver de plus sensible. Voici de quoi il s'agit.

Les plus anciens de la Troupe Militaire font aux jeunes Gens, principalement à ceux, qui n'ont pas encore vu l'Ennemi, toutes les avanies, dont ils peuvent s'aviser. Ils leur jettent des cendres chaudes sur la tête ; ils leur font les reproches les plus sanglans ; ils les accablent d'injures, & poussent ce jeu jusqu'aux plus grandes extrémités. Il faut endurer tout cela avec une insensibilité parfaite ; donner dans ces occasions le moindre signe d'impatience, c'en seroit assez pour être jugé indigne de porter jamais les armes : mais quand cela se pratique entre Gens de même âge, comme il arrive assez souvent, il faut que l'Agresseur soit bien assuré de n'avoir rien sur son compte, sans quoi, le jeu fini, il seroit obligé de réparer l'insulte par un présent. Je dis le jeu fini, car tout le tems qu'il dure, il faut tout souffrir sans se fâcher, quoique le badinage aille souvent à se jeter des tisons de feu à la tête, & à se donner de grands coups de bâton.

Comme l'esperance de guerir de ses blessures, si on a le malheur d'en recevoir, ne contribue pas peu à engager les plus braves à s'exposer aux plus grands périls, après ce que je viens de dire, on prépare les drogues, dont

1721.

May.

Epreuves ;  
où l'on met  
les Guerriers.

Précautions  
pour les blessés.

1721.

May.

les *Jongleurs* sont chargés. Je vous dirai une autre fois quelle sorte de gens sont ces *Jongleurs*. Toute la Bourgade étant assemblée, un de ces *Charlatans* déclare qu'il va communiquer aux Racines & aux Plantes, dont il a fait bonne provision, la vertu de guérir toutes sortes de playes, & même de rendre la vie aux morts. Aussi-tôt il se met à chanter; d'autres *Jongleurs* lui répondent, & l'on suppose que pendant le concert, qui ne vous paroîtroit pas fort mélodieux, & qui est accompagné de beaucoup de grimaces de la part des Acteurs, la vertu médicinale se répand sur les drogues. Le principal *Jongleur* les éprouve ensuite: il commence par se faire saigner les lèvres; il y applique son remede; le sang, que l'imposteur a soin de succer adroitement, cesse de couler, & on crie: *miracle*. Après cela il prend un Animal mort, il laisse aux Assistans tout le loisir de bien s'assurer qu'il est sans vie, puis par le moyen d'une canule, qu'il lui a insérée sous la queue, il la fait remuer, en lui soufflant des herbes dans la gueule, & les cris d'admiration redoublent. Enfin toute la Troupe des *Jongleurs* fait le tour des Cabannes en chantant la vertu des remedes. Ces artifices dans le fond n'en imposent à personne, mais ils amusent la multitude, & il faut suivre l'usage.

Pratiques propres aux *Miamis* pour se préparer à la Guerre. En voici un autre, qui est particulier aux *Miamis*, & peut être à quelques autres Nations du voisinage de la *Louyane*. Je l'ai tiré des Mémoires d'un François, qui en a été témoin. Après un festin solennel on plaça, dit-il, sur une espee d'Autel des figures de *Pagode*, faites avec des Peaux d'Ours, dont

la tête étoit peinte de couleurs vertes. Tous les Sauvages passerent devant cet Autel, en faisant des genuflexions, & les Jongleurs conduisoient la Bande, en tenant à la main un sac, où étoient renfermées toutes les choses, dont ils ont accoutumé de se servir dans leurs évocations. C'étoit à qui feroit plus de contorsions, & à mesure que quelqu'un s'y distinguoit, on lui applaudissoit par de grands cris. Quand on eut ainsi rendu ses premiers hommages aux Idoles, tout le monde dansa avec beaucoup de confusion, au son du Tambour & du Chichikoué, & pendant ce tems-là les Jongleurs faisoient semblant d'enforcer divers Sauvages, qui paroissoient expirer: puis en leur mettant d'une certaine poudre sur les lèvres, ils les faisoient revivre.

Quand cette farce eut duré quelque tems; celui, qui présidoit à la Fête, ayant à ses côtés deux Hommes & deux Femmes, parcourut toutes les Cabannes, pour avertir que les Sacrifices alloient commencer. Lorsqu'il rencontroit quelqu'un en son chemin, il lui mettoit les deux mains sur la tête, & celui-ci lui embrassoit les genoux. Les victimes devoient être des Chiens, & l'on entendoit de toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorgeoit, & les Sauvages, qui hurloient de toutes leurs forces, sembloient leur faire paroli. Dès que les viandes furent cuites, on les offrit aux Pagodes, puis on les mangea, & on brûla les os. Cependant les Jongleurs ne cessoient point de resusciter de prétendus morts, & le tout finit par la distribution, qui fut faite à ces Charlatans de ce qui se trouva le plus à leur bienfaisance dans toute la Bourgade.

1721.

May.

Description  
des Raquettes  
pour marcher  
sur la neige,  
& des Traînes  
pour porter  
le Bagage.

Depuis la résolution prise de faire la guerre jusqu'au départ des Guerriers, toutes les nuits on chante, & les jours se passent à faire les préparatifs. On députe des Guerriers pour aller chanter la guerre chez les Voisins & les Alliés, qu'on a souvent eu soin de disposer, par des négociations secrettes. Si la marche se doit faire par eau, on construit, ou l'on répare les Canots: si c'est l'hiver, on se fournit de Raquettes & de Traînes. Les Raquettes, dont il faut nécessairement se servir pour marcher sur la neige, ont environ trois pieds de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur figure est ovale, à cela près, que l'extrémité de derriere se termine en pointe; de petits bâtons de traverse, passés à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les rendre plus fermes, & celui, qui est sur le devant, est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on met le pied, qu'on y assujettit avec des courroyes. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir de la largeur de deux lignes, & le contour est d'un bois leger durci au feu. Pour bien marcher sur ces Raquettes, il faut tourner un peu les genoux en-dedans, & tenir les jambes écartées. Il en coûte d'abord pour s'y accôutumer; mais quand on y est fait, on marche avec facilité & sans se fatiguer davantage, que si on n'avoit rien aux pieds. Il n'est pas possible d'user de ces Raquettes avec nos souliers ordinaires; il faut prendre ceux des Sauvages, qui sont des especes de chaussons de peaux boucannées, plissés en-dessus à l'extrémité du pied & liés avec des cordons.

Les Traînes, qui servent à porter le bagage

ge , & dans un besoin , les Malades & les Blessés , sont deux petites planches fort minces de la largeur d'un demi-pied chacune , sur six ou sept de long. Les devans en sont un peu relevés , & les côtés sont bordés de petites bandes , où l'on attache des courroyes pour assujettir ce qui est sur la Traîne. Quelque chargées que soient ces voitures , un Sauvage les peut tirer sans peine , à l'aide d'une longue bande de cuir , qu'il fait passer sur sa poitrine , & qu'on appelle Coliers. On en use aussi pour porter des fardeaux , & les Meres s'en servent pour porter leurs Enfans avec leurs berceaux ; mais alors c'est sur le front , & non pas sur la poitrine qu'ils sont appuyés.

Tout étant prêt , & le jour du départ venu , les adieux se font avec de grandes démonstrations d'une véritable tendresse. Chacun veut avoir quelque chose , qui ait été à l'usage des Guerriers , & leur donne des gages de son amitié , & des assurances d'un souvenir éternel. Ils n'entrent dans presque aucune Cabanne , qu'on ne leur prenne leur robe , pour leur en donner une autre meilleure , ou du moins aussi bonne. Enfin tous se rendent chez le Chef. Ils le trouvent armé comme le premier jour , qu'il leur a parlé ; & comme il a toujours paru en public depuis ce tems-là. Eux-mêmes se font peints le visage , chacun suivant son caprice , & tous ordinairement de manière à faire peur. Le Chef leur fait une courte harangue , puis il sort de sa Cabanne , en chantant sa chanson de mort. Tous le suivent à la file , gardant un profond silence , & la même chose se pratique tous les matins , quand on se remet en marche. Ici les Femmes

1721.

May.

Adieux des Guerriers.

1721.

May.

prennent les devans avec les provisions , & quand les Guerriers les ont jointes , ils leur remettent en main toutes leurs hardes , & restent presque nuds : autant néanmoins , que la saison le peut permettre.

Leurs armes  
offensives &  
défensives.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc , la Flèche , & une espee de Javelot , l'une & l'autre armées de pointes d'os travaillées en différentes façons , & le Casse-tête : c'étoit une petite Massuë d'un bois très-dur , dont la tête , de figure ronde , avoit un côté trenchant. La plupart n'avoient aucune arme défensive , mais lorsqu'ils attaquoient un Retranchement , ils se couvroient tout le corps de petites planches légères. Quelques-uns ont une maniere de Cuirasse faite d'un tissu de jonc , ou de petites baguettes pliantes , assez proprement travaillées. Ils avoient même anciennement des Cuissarts & des Brassarts de même matiere ; mais comme cette armure ne s'est point trouvée à l'épreuve des armes à feu , ils y ont renoncé , & n'ont rien mis à la place. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours des Boucliers de peaux de Bœufs , qui sont fort légers , & que les balles de fusil ne percent pas. Il est assez étonnant que les autres Nations n'en usent point.

Quand ils font usage de nos épées , ce qui est très-rare , ils s'en servent comme d'Espontons : mais quand ils peuvent avoir des fusils , de la poudre & du plomb , ils laissent là leurs Flèches , & tirent très-juste. On n'est pas à se repentir de leur en avoir donné , mais ce n'est pas nous , qui avons commencé : les Iroquois en ayant reçu des Hollandois , alors Possesseurs de la Nouvelle York , ç'a été pour

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIV. 329  
nous une nécessité d'en faire prendre à nos  
Alliés. Ils ont des especes d'Enseignes pour  
se reconnoître & se rallier ; ce sont de petits  
morceaux d'écorce coupées en rond , qu'ils  
mettent au bout d'une perche , & sur lesquels  
ils ont tracé la marque de leur Nation , ou  
de leur Village. Si le Parti est nombreux ,  
chaque Famille ou Tribu a son Enseigne avec  
sa marque distinctive. Les armes sont aussi  
ornées de différentes figures , & quelquefois  
de la marque particuliere du Chef de l'Expédi-  
tion.

1721.

May.

Mais ce que l'on oublieroit encore moins  
que les armes , & ce que l'on conserve avec  
le plus grand soin , dont les Sauvages sont  
capables , ce sont les *Manitous* , j'en parlerai  
ailleurs plus amplement , il suffit ici de dire  
que ce sont les symboles , sous lesquels cha-  
cun se représente son esprit familier. On les  
met tous dans un sac fait de joncs , & peint  
de différentes couleurs ; & souvent pour faire  
honneur au Chef , on place ce sac sur le devant  
de son Canot. S'il y a trop de Manitous , pour  
tenir dans un seul sac , on les distribue dans  
plusieurs , qui sont confiés à la garde du Lieu-  
tenant & des Anciens de chaque Famille.  
Alors on y joint les présens , qui ont été faits  
pour avoir des Prisonniers , avec les langues  
de tous les Animaux , qu'on a tués pendant la  
Campagne , & dont on doit faire au retour un  
sacrifice aux Esprits.

Du soin ,  
qu'ils ont de  
porter leurs  
Dieux.

Dans les marches par terre , le Chef porte  
lui-même son sac , qu'on appelle *sa Natte* ;  
mais il peut se décharger de ce fardeau sur  
qui bon lui semble , & il ne doit pas craindre  
que personne refuse de le soulager , parce

1721.

May.

qu'on y a attaché une distinction : c'est comme un droit de survivance pour le Commandement, au cas que le Chef & son Lieutenant meurent pendant la Campagne. Mais tout en vous écrivant, Madame, me voici arrivé dans la Riviere de Niagara, où je vais trouver bonne Compagnie, & où je resterai quelques jours. Je partis de la Riviere des Sables le vint-unième avant le Soleil levé ; mais le vent nous contrariant toujours, nous fumes obligés d'entrer à dix heures dans la Baye des Tonnonthouans. A moitié chemin de la Riviere des Sables à cette Baye, il y a une petite Riviere, que je n'aurois pas manqué de visiter, si j'avois été plutôt instruit de ce qu'elle a de singulier, & de ce que je viens d'apprendre en arrivant ici.

Description  
de la Riviere  
de *Casconchiagon*, & de  
deux Fontaines  
singulieres.

On l'appelle *Casconchiagon*, & elle est fort étroite, & peu profonde à sa décharge dans le Lac. Un peu plus haut elle a deux arpens de large, & on prétend que les plus grands Vaisseaux y pourroient être à flot. A deux lieuës de son embouchure on est arrêté par une Chute, qui paroît bien avoir soixante pieds de haut, & deux arpens de large ; une portée de fusil au-dessus, on en trouve une seconde de même largeur, mais moins haute des deux tiers ; & une demie lieuë plus loin, une troisième de cent pieds de haut bien mesurés, & de trois arpens de large. On rencontre après cela plusieurs Rapides, & après avoir encore navigué cinquante lieuës, on aperçoit une quatrième Chute, qui ne cede en rien à la troisième. Le cours de cette Riviere est de cent lieuës, & quand on l'a remontée environ soixante lieuës, on n'en a que dix

à faire par terre, en prenant à droite, pour arriver à *l'Ohio*, surnommé *la belle Riviere*. Le lieu, où on la joint, s'appelle *Ganos*, où un Officier digne foi (a), & le même, de qui je tiens tout ce que je viens de vous dire, m'a assuré avoir vu une fontaine, dont l'eau est comme de l'huile, & a le goût de fer. Il m'a ajoûté qu'un peu plus loin, il y en a une autre toute semblable, & que les Sauvages se servent de son eau, pour appaiser toutes sortes de douleurs.

1721.

May.

La Baye des Tsonnonthouans est un lieu charmant : une jolie Riviere y serpente entre deux belles Prairies bordées de Côteaux, entre lesquelles on découvre des Vallées, qui s'étendent fort loin, & tout cela forme le plus beau point de vûë du monde, borné par une grande Forêt de haute Futaye : mais le terrein me paroît un peu léger & sablonneux. Nous nous remîmes en route à une heure & demie, & nous voguâmes jusqu'à dix heures du soir. Nous avions dessein de nous retirer dans une petite Riviere, qu'on appelle *la Riviere aux Bœufs* ; mais nous en trouvâmes l'entrée bouchée par les Sables, ce qui arrive souvent aux petites Rivieres, qui se déchargent dans ses Lacs, par la raison qu'elles entraînent beaucoup de sable avec elles : car quand le vent vient du large, ces sables sont arrêtés par les vagues, & forment peu à peu une digue si haute & si forte, que le courant des Rivieres ne la sçauroit franchir, si ce n'est quand les eaux grossissent par la fonte des neiges.

Description  
de la Baye des  
Tsonnon-  
thouans.De la Riviere  
de Niagara.

Je fus donc obligé de passer le reste de la

(a) M. de Joncaire, au- | les Troupes de la Nou-  
jourd'hui Capitaine dans | velle France.

1721.

May.

nuit dans mon Canot, où j'essuyai une assez forte gelée. Aussi à peine voyoit-on les Arbres feux bourgeonner. Tous les Arbres étoient comme dans le milieu de l'hyver. Nous partîmes de-là à trois heures & demie du matin, le vint-deux, jour de l'Ascension, & j'allai dire la Messe à neuf heures dans ce qu'on appelle *le Grand Marais*. C'est une Baye assez semblable à celle des Tsonnonthouans, mais où les Terres m'ont paru meilleures. Vers les deux heures après midi, nous entrâmes dans la Riviere de *Niagara*, formée par la grande Chute, dont je vous parlerai bientôt, ou plutôt c'est le Fleuve Saint Laurent, qui sort du Lac Erié, & passe par le Lac Ontario, après quatorze lieuës de détroit. On l'appelle Riviere de *Niagara* depuis la Chute, & cet espace est de six lieuës. On fait le Sud en y entrant. Quand on y a fait trois lieuës, on trouve sur la main gauche quelques Cabannes d'Iroquois Tsonnonthouans & de Missisaguez, comme à Catarocoui. Le Sieur de Joncaire, Lieutenant dans nos Troupes, y a aussi sa Cabanne, à laquelle on donne par avance le nom de Fort (a) : car on prétend bien qu'avec le tems elle sera changée en une véritable Forteresse.

J'ai trouvé ici plusieurs Officiers, qui doivent retourner dans quelques jours à Quebec. C'est ce qui m'oblige à fermer cette Lettre, que j'enverrai par la même voye. Pour moi,

(a) Le Fort a été bâti depuis à l'entrée de la Riviere de *Niagara*, du même côté, & précisément à l'endroit, où M. de Dé- nonville en avoit bâti un, qui n'a pas subsisté longtemps. Il commence même à s'y former une Bourgade Française.

D'UN VOYAGE DEL'AMER. LET. XIV. 333  
je prévois que j'aurai après leur départ le tems  
de vous en écrire encore une, & le lieu même  
me fournira presque de quoi la remplir, avec  
ce que je pourrai apprendre d'ailleurs des Offi-  
ciers, dont je viens de parler.

1721,

May.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Niagara, ce vingt-trois May, 1721.*

---

## QUINZIE'ME LETTRE.

*Ce qui se passe entre les Tsonnonthouans & les  
Anglois à l'occasion de notre Etablissement à  
Niagara. Description du Pays. Danse du  
Feu; Histoire à cette occasion. Description  
du Sault de Niagara.*

Au Sault de Niagara, ce vingt-six May, 1721.

MADAME,

J'AI déjà eu l'honneur de vous dire que nous avons ici un projet d'Etablissement: pour bien entendre ce qui y a donné lieu, il faut sçavoir que les Anglois prétendent, en vertu du Traité d'Utrecht, avoir la Souveraineté sur tout le Pays Iroquois, & par conséquent n'être bornés de ce côté-là, que par le Lac Ontario; cependant on a compris que, si leur prétention avoit lieu, il ne tiendrait bien-tôt plus qu'à eux de s'établir puissamment dans le centre de la Colonie Française, ou du moins d'en ruiner absolument le Commerce. On a donc jugé à propos de parer à cet inconve-

Projet d'un  
Etablissement  
à Niagara.

1721.

May.

nient, en évitant néanmoins de donner atteinte au Traité, & on n'a rien trouvé de mieux, que de nous placer en un lieu, qui nous assurât la communication libre des Lacs, & où les Anglois ne fussent pas les maîtres de s'opposer à notre établissement. La Commission en a été donnée à M. DE JONCAIRE, lequel ayant été dans sa jeunesse Prisonnier des Tsonnonthouans, gagna si bien les bonnes grâces de ces Sauvages, qu'ils l'adoptèrent, & que même dans le plus fort des Guerres, que nous avons eues contr'eux, & quoiqu'il y ait très-bien servi, il a toujours joui des privilèges attachés à son adoption.

Dès qu'il eut reçu ses ordres pour l'exécution du Projet, dont je vous ai parlé, il se rendit chez eux, assembla les Chefs, & après les avoir assurés qu'il n'avoit point de plus grand plaisir au monde que de vivre avec ses Freres, il ajouta qu'il les visiteroit bien plus souvent, s'il avoit chez eux une Cabanne, où il pût se retirer, quand il voudroit être en liberté. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient jamais cessé de le regarder comme un de leurs Enfans; qu'il étoit le maître de se loger partout, où bon lui sembleroit, & qu'il pouvoit choisir le lieu, qu'il jugeroit le plus commode. Il n'en demandoit pas davantage, il vint aussi-tôt ici, choisit pour son emplacement le bord de la Riviere, qui termine le canton de Tsonnonthouan, & y dressa une Cabanne. La nouvelle en fut bientôt portée dans la Nouvelle York, & elle y causa d'autant plus de jalousie, que les Anglois n'avoient jamais pu obtenir dans aucun canton Iroquois ce qui venoit d'être accordé au Sieur de Joncaire,

May.

Opposition  
inutile des  
Anglois à  
cet Etablisse-  
ment.

Ils se plainquirent avec hauteur, & leurs plaintes appuyées de présens, mirent d'abord les quatre autres Cantons dans leurs interêts : mais ils n'en furent pas plus avancés, parce que les cantons Iroquois sont indépendans les uns des autres, & fort jaloux de cette indépendance. Il falloit donc encore gagner celui de Tsonnonthouan, & les Anglois n'omirent rien pour y réussir ; mais ils s'apperçurent bientôt qu'ils ne viendroient jamais à bout de déloger Joncaire de Niagara. Alors ils se réduisirent à demander, qu'au moins il leur fût permis d'avoir aussi une Cabanne au même lieu : mais cela leur fut encore refusé. » No-

tre Terre est en paix, leur dirent les Tsonnonthouans, les François & vous n'y pourriez pas demeurer ensemble, sans la troubler. Au reste, ajoutèrent-ils, c'est sans conséquence, que Joncaire y demeure : il est Enfant de la Nation, il jouit de son droit, & il ne nous est pas permis de l'en frustrer. »

Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a guères que le zèle du bien public, qui puisse engager un Officier, à demeurer dans un Pays tel que celui-ci, il n'est pas possible d'en voir un plus sauvage & plus affreux. D'un côté on voit sous ses pieds, & comme dans le fond d'un abîme, un grand Fleuve à la verité, mais qui en cet endroit, ressemble plus à un torrent par sa rapidité, & par les tourbillons, qu'y forment mille Rochers, au travers desquels il a bien de la peine à trouver passage, & par l'écume, dont il est toujours couvert : de l'autre, la vûë est masquée par trois Montagnes posées les unes sur les autres, & dont la dernière se perd dans les nuës. C'est bien-là que

Description  
du Pays de  
Niagara.

1721.

May.

les Poëtes auroient pû dire, que les Titans avoient voulu escalader le Ciel. Enfin de quelque part que les yeux se tournent, ils ne découvrent rien, qui n'inspire une secrette horreur.

Il est vrai qu'il ne faut pas aller bien loin pour voir un grand changement. Derriere ces Montagnes incultes & inhabitables, on aperçoit un Terrain gras, des Forêts magnifiques, des Côteaux agréables & fertiles; on respire un air pur, & on jouit d'un Climat temperé, entre deux Lacs, dont le moindre (a) a deux cent cinquante lieües de circuit. Il me paroît que, si de bonne heure on avoit eu la précaution de s'assurer par une bonne Fortresse, & par une Peuplade raisonnable, d'un Poste de cette importance: toutes les forces des Iroquois & des Anglois jointes ensemble, ne seroient pas aujourd'hui capables de nous en chasser; que nous serions nous-mêmes en état de donner la Loi aux Premiers, & d'empêcher la plûpart des Sauvages, de porter leurs Pelleteries aux Seconds, comme ils font impunément tous les jours.

La Compagnie, que j'ai trouvée ici avec M. de Joncaire, étoit composée du Baron de Longueil, Lieutenant de Roy de Montreal (a), du Marquis de CAVAGNAL, fils du Marquis de Vaudreuil, actuellement Gouverneur Général de la Nouvelle France, de M. DE SENNEVILLE, Capitaine, & du Sieur DE LA CHAUVIGNERIE, Enseigne, & Interpréte du Roy pour la Langue Iroquoise: ces Messieurs vont négocier un accommode-

(a) Le Lac Ontario. | (b) Il est mort Gouverneur de cette Ville.

ment avec le canton d'Onnontagué, & avoient ordre de visiter l'Etablissement du Sieur de Joncaire, dont ils ont été très-contens. Les Tsouventhouans leur ont renouvelé la parole, qu'ils avoient donnée de le maintenir. Cela s'est fait dans un Conseil, où Joncaire, à ce qu'ils m'ont dit, a parlé avec tout l'esprit d'un François, qui en a beaucoup, & la plus sublime éloquence Iroquoise.

1721.

May.

La veille de leur départ, c'est-à-dire, le viut-quatre, un Missisagué nous régala d'une Fête, qui a quelque chose d'assez singulier. Il étoit tout-à-fait nuit quand elle commença; & en entrant dans la Cabanne de ce Sauvage, nous trouvâmes un feu allumé, auprès duquel un Homme battoit en chantant, sur une espee de Tambour: un autre secouoit sans cesse son Chichicoué, & chantoit aussi: cela dura deux heures, & nous ennuya beaucoup, car ils disoient toujours la même chose, ou plutôt ils formoient des sons à demi articulés, qui ne varioient point. Nous priâmes le Maître du Logis de ne point pousser plus loin ce prélude, & il eut bien de la peine à nous donner cette marque de complaisance.

Description  
de la Danse  
du Feu.

Nous vîmes alors paroître cinq ou six Femmes, qui se rangeant côte à côte sur une même ligne, se tenant fort serrées, & ayant les bras pendans, danserent & chanterent; c'est-à-dire, que sans rompre la ligne, elles faisoient quelques pas en cadence, tantôt en avant, & tantôt en arriere. Quand elles eurent fait ce manége environ un quart d'heure, on éteignit le feu, qui seul donnoit du jour à la Cabanne, & on n'apperçut plus rien, qu'un Sauvage, qui avoit dans la bouche un charbon

1721.

May.

allumé, & qui dançoit. La Symphonie du Tambour & du Chichicoué, ne discontinuoit point; les Femmes reprenoient de tems en tems leurs danses & leur chant: le Sauvage dançoit toujours, mais comme on ne le distinguoit, qu'à la lueur du charbon allumé, qu'il avoit dans la bouche, il paroissoit un spectre, & faisoit horreur à voir. Ce mélange de danses, de chants, d'instrumens, & ce feu, qui ne s'éteignoit point, avoient quelque chose de bizarre & de sauvage, qui nous amusa une demie heure, après quoi nous sortîmes de la Cabanne; mais le jeu dura jusqu'au jour: & voilà, Madame, tout ce que j'ai vû de la *Danse du feu*, je n'ai pû sçavoir ce qui se passa le reste de la nuit. La Musique, que j'entendis encore quelque tems, étoit beaucoup plus supportable de loin, que de près. Le contraste des voix d'Hommes & de Femmes, faisoit à une certaine distance, un assez bel effet; & on peut dire, que si les Femmes Sauvages avoient de la méthode, il y auroit bien du plaisir à les entendre chanter.

Histoire à ce  
sujet.

J'avois fort envie de sçavoir, comment un homme pouvoit tenir si longtemps un charbon allumé dans sa bouche, sans la brûler, & sans s'éteindre; mais tout ce que j'en ai pû apprendre, c'est que les Sauvages connoissent une Plante, qui rend insensible au feu la partie, qui en est frottée, & qu'ils n'en ont jamais voulu donner la connoissance aux Européens. Nous sçavons que l'Ail & l'Oignon peuvent produire le même effet, mais pour très-peu de tems (a). D'ailleurs, comment ce charbon

(a) On prétend que la feuille de la Plante de l'Anemone de Canada d'ailleurs fort caustique, a cette vertu.

Peut-il rester si longtems allumé ? Quoiqu'il en soit, je me souviens d'avoir lû dans les Lettres d'un de nos anciens Missionnaires du Canada une chose, qui a quelque rapport à ceci, & qu'il avoit appris d'un autre Missionnaire, lequel en avoit été témoin. Celui-ci lui montra un jour une Pierre, qu'un Jongleur avoit jetée dans le feu en sa présence, & y avoit laissée jusqu'à ce qu'elle en fût toute pénétrée. Après quoi entrant dans une espece de fureur, il l'avoit prise entre ses dents, & la portant toujours ainsi, étoit allé voir un Malade, où le Missionnaire l'avoit suivi : en entrant dans la Cabanne, il jeta la Pierre par terre, & le Pere l'ayant ramassée, il y trouva empreintes, les marques des dents du Sauvage, dans la bouche duquel il n'apperçut aucun indice de brûlure. Il ne dit point ce que le Charlatan fit ensuite, pour soulager le Malade ; mais voici en ce même genre un fait, qui vient de la même source, & dont vous porterez tel jugement, qu'il vous plaira.

Une Femme Huronne, après une vision vraie, ou imaginaire, fut attaquée d'un tour-

Autre fait  
singulier d'u-  
ne Guérison.

noyement de tête, & d'une contraction de nerfs presque générale. Comme depuis le commencement de cette maladie elle ne s'endormoit jamais, qu'elle n'eût quantité de rêves, qui la fatiguoient beaucoup ; elle y soupçonna du Mystere, & se mit dans l'esprit, qu'elle guériroit par le moyen d'une Fête, dont elle régla elle-même le cérémonial, suivant qu'elle se souvenoit, disoit-elle, de l'avoir vû pratiquer autrefois. Elle voulut d'abord qu'on la portât dans le Village, où elle étoit née, & les Anciens qu'elle fit avertir de

1721.

May.

son dessein, exhorterent tout le monde à l'y accompagner. En un moment, sa Cabanne se trouva remplie de gens, qui venoient lui offrir leurs services; elle les accepta, les instruisit de ce qu'ils devoient faire, & aussi-tôt les plus vigoureux la mirent dans une espee de hotte, & la porterent tour à tour, en chantant de toutes leurs forces.

Quand on la scût proche du Village, on y assembla un grand conseil, & par honneur on y invita les Missionnaires, qui firent inutilement tous leurs efforts, pour dissuader une chose, où ils soupçonnoient avec raison aiant de superstition, que de folie. On écouta tranquillement tout ce qu'ils voulurent dire à ce sujet; mais quand ils eurent cessé de parler, un des Chefs du conseil entreprit de réfuter leurs discours, il n'y gagna rien non plus, puis laissant là les Missionnaires, il exhorta tout le monde à s'acquitter exactement de tout ce qui seroit prescrit, & à maintenir les anciens usages. Comme il parloit encore, deux Députés de la Malade entrèrent dans l'Assemblée, donnerent avis qu'elle alloit arriver, & prièrent de sa part qu'on envoyât au devant d'elle deux jeunes Garçons & deux jeunes Filles, parés de Robes & de Coliers, avec des présens, qu'elle marquoit, ajoutant qu'elle déclareroit ses intentions à ces quatre personnes.

Tout cela fut executé sur le champ, & peu de tems après, les quatre jeunes gens revinrent les mains vuides, & presque nuds; la Malade s'étant fait donner tout ce qu'ils avoient, jusqu'à leurs Robes. Ils entrèrent en cet état dans le conseil, qui étoit toujours al-

semblé, & y exposèrent les demandes de cette Femme; elles contenoient vint-deux articles, parmi lesquels étoit une Couverture bleuë, qui devoit être fournie par les Missionnaires; & il falloit que toutes ces choses fussent livrées à l'heure même: on mit tout en usage pour obtenir la Couverture, mais elle fut constamment refusée, & il fallut s'en passer. Dès que la Malade eut reçu les autres présens, elle entra dans le Village, toujours portée, comme j'ai dit. Sur le soir un Crieur public avertit par son ordre, de tenir des feux allumés dans les Cabannes, parce qu'elle devoit les visiter toutes, ce qu'elle fit, dès que le Soleil fut couché, soutenue par deux hommes, & suivie de tout le Village. Elle passa au milieu de tous les feux, les pieds & les jambes nus, & ne sentit aucun mal; tandis que ses deux supports, quoiqu'ils s'écartassent du feu, autant qu'il leur étoit possible, en souffroient beaucoup; car il fallut la conduire ainsi, au travers de plus de trois cent brasiers: pour elle, on ne l'entendit jamais se plaindre, que du froid; & à la fin de cette course elle déclara qu'elle se sentoit soulagée.

Le lendemain au lever du Soleil, on commença, par son ordre encore, une espece de bacchanale, qui dura trois jours. Le premier jour tout le monde courut par les Cabannes brisant & renversant tout; & à mesure que le bruit & le désordre augmentoient, la Malade assûroit que ses douleurs diminoient. Les deux autres jours furent employés à parcourir tous les foyers, par où elle avoit passé, & à proposer ses désirs en termes énigmatiques; il falloit les deviner, & les accomplir sur le

1721,

May.

1721.

May.

champ. Il y en avoit d'une obscenité à faire horreur. Le quatrième jour la malade fit une seconde visite de toutes les Cabannes, mais bien différente de la première. Elle étoit au milieu de deux bandes de Sauvages, qui marchoient à la file d'un air triste & languissant, & gardoient un profond silence. Il n'étoit permis à personne de se trouver sur son chemin, & ceux, qui avoient la tête de son escorte, avoient soin d'écarter tous ceux, qu'ils rencontroient. Dès que la Malade étoit entrée dans une Cabanne, on la faisoit asseoir, on se plaçoit autour d'elle; elle soupiroit, faisoit le récit de ses maux d'un ton de voix fort touchant, & donnoit à entendre que sa guérison parfaite dépendoit de l'accomplissement d'un désir, sur lequel elle ne s'expliquoit point, & qu'il falloit deviner. Chacun y faisoit de son mieux; mais ce désir étoit fort compliqué; il comprenoit beaucoup de choses; à mesure qu'on en nommoit une, il falloit la lui donner, & pour l'ordinaire elle ne sortoit point d'une Cabanne, qu'elle n'en eût presque tout enlevé.

Lorsqu'elle voyoit qu'on ne pouvoit rencontrer juste, elle s'exprimoit un peu plus clairement, & quand on eut tout deviné, elle fit rendre tout ce qu'elle avoit reçu. Alors on ne douta plus qu'elle ne fût guérie; on en fit une Fête, qui consista en des cris, ou plutôt des hurlemens affreux, & des extravagances de toutes les sortes. Enfin elle fit ses remerciemens, & pour mieux témoigner sa reconnaissance, elle visita une troisième fois toutes les Cabannes, mais sans aucune cérémonie. Le Missionnaire témoin de cette ridicule scène,

it que la Malade ne fut pas entierement guérie ; mais qu'elle se portoit beaucoup mieux : cependant une personne saine & robuste y auroit péri. Ce Pere eut grand soin de faire observer que son prétendu Génie lui avoit promis une guérison parfaite , & ne lui avoit pas tenu parole. On lui répondit que dans une si grande quantité de choses commandées , il étoit bien difficile qu'on n'en eût omis quelque-une. Il s'attendoit qu'on insisteroit principalement sur le refus de la Couverture bleüe ; à la vérité on lui en dit un mot , mais on ajouta qu'après ce refus le Génie s'étoit fait voir pendant la nuit à la Malade , & lui avoit assuré que cet incident ne lui causeroit aucun préjudice , parce que les François n'étant pas naturels du Pays , les Génies n'avoient aucun pouvoir sur eux. Je reviens à mon voyage.

Messieurs nos Officiers étant partis , je montai ces affreuses Montagnes , dont je vous ai parlé , pour me rendre au fameux Sault de Niagara , au-dessus duquel je devois m'embarquer. Ce voyage est de trois lieuës ; il étoit autrefois de cinq , parce qu'on passoit de l'autre côté de la Riviere , c'est-à-dire , à l'Occident , & qu'on ne se rembarquoit , qu'à deux lieuës au-dessus de la chute. Mais on a trouvé sur la gauche , à un demi quart de lieuë de cette cataracte , une Anse , où le courant n'est pas sensible , & où par conséquent on peut s'embarquer sans péril. Mon premier soin , en arrivant , fut de visiter la plus belle Cascade , qui soit peut-être dans la nature ; mais je reconnus d'abord que le Baron de la Hontan s'étoit trompé , sur sa hauteur & sur sa figure , de maniere à faire juger qu'il ne l'avoit point vûë.

1721.

May.

Description  
du Sault de  
Niagara.

1721.

May.

Il est certain que, si on mesure sa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cent pieds, que lui donne la Carte de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce paradoxe, que sur la foi du Baron de la Hontan, & du Pere Hennepin : mais après que je fus arrivé au sommet de la troisième Montagne, j'observai que dans l'espace des trois lieues, que je fis ensuite jusqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus descendre, & c'est à quoi ces Voyageurs paroissent n'avoir pas fait assez d'attention. Comme on ne peut approcher la Cascade que de côté, ni la voir que de profil, il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les instrumens ; on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir souvent réitéré cette maniere, on n'a trouvé que cent quinze, ou six vingt pieds de profondeur : mais il n'est pas possible de s'assurer si la perche n'a pas été arrêtée sur quelque Rocher, qui avançoit : car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, aussi-bien qu'un bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau, qui se précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir considérée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à son aise, j'estime qu'on ne sauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à sa figure, elle est en fer à cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence ; mais précisément dans son milieu, elle est partagée en deux par une Isle fort

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 345  
étroite, & d'un demi-quart de lieuë de long,  
qui y aboutit. Il est vrai que ces deux parties  
ne tardent pas à se rejoindre. Celle, qui étoit  
de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a  
plusieurs pointes, qui avancent, mais celle,  
que je découvrois en face, me parut fort unie.  
Le Baron de la Hontan y ajoûte un Torrent,  
qui vient de l'Ouest, mais s'il n'a pas été in-  
venté par cet Auteur, il faut dire que dans le  
tems de la fonte des néges, des eaux sauvages  
viennent se décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-  
dessus de cette chute la Riviere se ressent  
lontems d'une si rude secousse; aussi n'est-elle  
navigable qu'au bout de trois lieuës, & préci-  
sément à l'endroit, où M. de Joncaire s'est  
placé. Elle ne devoit pas être moins impra-  
tiquable au-dessus, puisque le Fleuve y tombe  
perpendiculairement dans toute sa largeur.  
Mais outre l'Isle, qui la divise en deux, plu-  
sieurs écueils semés çà & là à côté & au-dessus  
de cette Isle, ralentissent beaucoup la rapidité  
du courant. Il est néanmoins si fort malgré  
cela, que dix ou douze Outaouais ayant un  
jour voulu traverser à l'Isle, pour éviter des  
Iroquois, qui les poursuivoient, furent en-  
traînés dans le précipice, quelque effort qu'ils  
fissent pour se soutenir.

J'avois oui dire que les Poissons, qui se  
trouvoient engagés dans ce Courant, tom-  
boient morts dans la Riviere, & que des Sau-  
vages établis dans ces quartiers-là en faisoient  
leur profit; mais je n'ai rien vû de semblable.  
On m'avoit encore assuré que les Oiseaux, qui  
s'avisent de voler par-dessus, se trouvoient  
quelquefois enveloppés dans le tourbillon, que

1721.

May.

Observations  
sur cette Cas-  
cade.

1721.

May.

formoit dans l'air la violence de ce Rapide ; mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vû de petits Oiseaux voltiger assez bas directement au-dessus de la chute , & s'en tirer fort bien.

C'est sur un Roc , que cette nappe d'eau est reçûë , & deux raisons me persuadent qu'elle y a trouvé , & peut-être creusé avec le tems une Caverne , qui a quelque profondeur. La premiere est que le bruit , qu'elle fait , est fort sourd , & comme d'un tonnerre éloigné. A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire , & peut-être même ce qu'on y entend n'est que les bouillonnemens causés par les Rochers , qui remplissent le lit de la Riviere jusques-là. D'autant plus qu'au-dessus de la Cataracte , on ne l'entend pas à beaucoup près de si loin. La seconde est qu'il n'a jamais rien reparu , dit-on , de tout ce qui y est tombé , pas même les débris du Canot des Outaouais, dont je parlois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en soit, Ovide nous donne la description d'une semblable Cataracte , qu'il dit être dans la délicieuse Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays de Niagara soit aussi beau, mais je crois sa Cataracte beaucoup plus belle (a).

Au reste je n'ai apperçu de brouillard au-dessus , que par derriere ; de loin on le prendroit pour une fumée , & il n'est personne ,

(a) *Est Nemus Hæmonia, prærupta quod undique claudis*

*Sylva, vocant Tempé, per quæ Penæus ab imo Effusus Pindo spumosis volvitur Undis.*

*Dejectisque gravi tennes agitantia Fumos*

*Nubila conducit, summisque aspergine Sylvas*

*Impluit, & sonitu plusquam vicina fatigat.*

*Métamorp. Liv. 1.*

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 347  
qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûe de  
l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit  
une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

1721.

May.

Le terrain des trois lieuës, que j'ai faites à  
pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Por-  
tage de Niagara*, ne paroît pas bon; il est  
même assez mal boisé, & l'on n'y sçauroit  
faire dix pas, sans marcher sur une fourmi-  
liere, & sans rencontrer des Serpens à Son-  
nettes, sur-tout pendant la chaleur du jour.  
Je crois, Madame, vous avoir dit que les  
Sauvages mangent par délices la chair de ces  
Reptiles. En général les Serpens ne causent  
point d'horreur à ces Peuples: il n'est aucun  
Animal, dont on voye plus souvent la figure  
marquée sur leur visage, & sur d'autres en-  
droits de leur corps, & ils ne leur donnent or-  
dinairement la chasse, que pour les manger.  
Les os & les peaux des Serpens servent aussi  
beaucoup aux Jongleurs & aux Sorciers pour  
faire leurs prestiges, & ils se font des ban-  
deaux & des ceintures de leurs peaux. Il est  
encore vrai qu'ils ont le secret de les enchan-  
ter, ou, pour parler plus juste, de les engour-  
dir; qu'ils les prennent tout vivans, les ma-  
nient, les mettent dans leur sein, sans qu'il  
leur en arrive aucun mal, & que c'est ce qui  
contribuë davantage à leur donner le crédit  
qu'ils ont sur ces Peuples.

J'allois fermer cette Lettre, lorsque l'on  
m'est venu dire que nous ne partirions pas  
demain, comme je m'y attendois. Il faut bien  
prendre patience, & mettre le tems à profit:  
je vais donc reprendre l'article des guerres des  
Sauvages, qui ne sera pas si tôt épuisé. Dès  
que tous les Guerriers sont embarqués, les

Circonstan-  
ces de la Mar-  
che des Guer-  
riers.

I 7 2 I.

May.

Canots s'éloignent d'abord un peu , & se tiennent fort serrés sur une même ligne ; ensuite le Chef se leve & tenant en main son Chichikoué , il entonne sa chanson de guerre , & ses Soldats lui répondent par un triple hé , tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil , qui sont relés sur le Rivage , exhortent alors les Guerriers à bien faire leur devoir , & sur-tout à ne pas se laisser surprendre. C'est de tous les avis , qu'on peut donner aux Sauvages , le plus nécessaire , & celui , dont , pour l'ordinaire , ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef , qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens & leurs Amis de ne les point oublier , puis poussant tous ensemble des hurlemens affreux , ils partent de la main , & nagent avec une telle vîtesse , qu'on les voit disparaître dans l'instant.

Les Hurons & les Iroquois ne se servent point du Chichikoué , mais ils en donnent à leurs Prisonniers , de sorte que cet instrument , qui est pour les autres un instrument de guerre , semble être parmi eux une marque d'esclavage. Les Guerriers ne font presque jamais de petites journées , sur-tout quand ils sont en grande troupe. D'ailleurs ils tirent des présages de tout ; & les Jongleurs , à qui il appartient de les expliquer , avancent & retardent les marches comme il leur plaît. Tant qu'on n'est point en Pays suspect , on ne prend aucune précaution , & souvent on ne trouveroit pas deux ou trois Guerriers ensemble , chacun étant de son côté à chasser ; mais quelque éloigné que l'on soit de la route , tous se

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XV. 349  
rendent ponctuellement au lieu & à l'heure  
marqués pour se réunir.

1721.

May.

On campe lontems avant le Soleil couché,  
& pour l'ordinaire on laisse devant le Camp  
un grand espace environné d'une Palissade,  
ou plutôt d'une espece de Treillis, sur lequel  
on place les Manitous, tournés du côté, où  
l'on veut aller. On les y invoque pendant une  
heure, & on en fait autant tous les ma-  
tins, avant que de décamper. Après cela on  
croit n'avoir rien à craindre, on suppose que  
les Esprits se chargent de faire seuls la senti-  
nelle, & toute l'Armée dort tranquillement  
sous leur sauve-garde. L'expérience ne dé-  
trompe point ces Barbares, & ne les tire point  
de leur confiance présomptueuse. Elle a sa  
source dans une indolence & dans une paresse,  
que rien ne peut vaincre.

Du Campes-  
ment,

Tout est Ennemi sur le chemin des Guer-  
riers. Si néanmoins ils rencontrent de leurs  
Alliés, ou des Partis à peu près de force égale  
de Gens, avec qui ils n'ont rien à démêler,  
on se fait amitié de part & d'autre. Si les Al-  
liés, qu'on rencontre, étoient en guerre con-  
tre les mêmes Ennemis, le Chef du Parti le  
plus fort, ou de celui, qui a armé le premier,  
donne à l'autre quelques chevelures, dont on  
ne manque jamais de faire provision pour ces  
occasions - là, & lui dit : « Vous avez coupé  
ici, c'est-à-dire, vous avez satisfait à votre  
engagement, votre honneur est à couvert,  
vous pouvez vous en retourner. » Mais cela  
s'entend, lorsque la rencontre est fortuite,  
qu'on ne s'est pas donné le mot, & qu'on n'a  
pas besoin de renfort.

De la rencon-  
tre des diffé-  
rens Partis de  
Guerre.

Quand on est sur le point d'entrer dans le

1721.

May.

De l'entrée  
dans le Pays  
ennemi.

Pays Ennemi, on s'arrête pour une cérémonie, qui a quelque chose d'assez singulier. Le soir on fait un grand festin, après lequel on s'endort. Dès que tous sont éveillés, ceux, qui ont eu des rêves, vont de feu en feu, chantant leur chanson de mort, dans laquelle ils font entrer leurs songes d'une manière énigmatique. Chacun se met l'esprit à la torture pour les deviner, & si personne n'en peut venir à bout, il est permis à ceux, qui ont rêvé de s'en retourner chez eux. Voilà qui donne beau jeu aux Poltrons. On fait ensuite de nouvelles invocations aux Esprits, on s'anime plus que jamais à faire merveille: on jure de se secourir mutuellement; enfin on se remet en marche: & si on est venu jusques-là par eau, on quitte les Canots, qu'on a grand soin de bien cacher. Si tout ce qui est prescrit dans ces occasions s'observoit exactement, il seroit difficile de surprendre un Parti de guerre, qui est entré dans le Pays Ennemi. On ne doit plus faire de feu, plus de cris, plus de chasse; il ne faut plus même se parler, que par signes. Mais ces loix sont mal gardées. Tout Sauvage est né présomptueux, & incapable de se gêner le moins du monde. On ne néglige pourtant guères d'envoyer tous les soirs des Coureurs, qui employent deux ou trois heures à aller de côté & d'autre. S'ils n'ont rien vû, on s'endort tranquillement, & on abandonne encore la garde du Camp aux Manitous.

Des appro-  
ches, & de  
l'attaque.

Si-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on envoie le reconnoître, & sur le rapport de ceux, qu'on a envoyés, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement au point du jour. C'est

le tems, où l'on suppose que l'Ennemi est dans son plus profond sommeil, & toute la nuit on se tient couché sur le ventre, sans remuer. Les approches se font dans la même posture en se traînant sur ses pieds & sur ses mains jusqu'à la portée du Trait. Alors tous se levent, le Chef donne le signal par un petit cri, auquel toute la Troupe répond par de vrais hurlemens, & fait en même tems sa premiere décharge : puis sans laisser à l'Ennemi le tems de se reconnoître, elle fond sur lui le Casse - tête à la main. Depuis qu'aux Casse-têtes de bois ces Peuples ont substitué de petites haches, auxquelles ils ont donné le même nom, les mêlées sont plus sanglantes. Le combat fini, on leve les chevelures des Morts & des Mourans, & on ne songe à faire des Prisonniers, que quand l'Ennemi ne fait plus aucune résistance.

Mais si on l'a trouvé sur les gardes, ou trop bien retranché, on se retire, pourvû qu'il en soit encore tems. Sinon, on prend résolument le parti de se bien battre, & il y a quelquefois beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Un Camp forcé est l'image de la fureur même, la férocité barbare des Vainqueurs, & le désespoir des Vaincus, qui savent à quoi ils doivent s'attendre, s'ils tombent vifs entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts, qui passent tout ce qu'on en peut dire. La figure des Combattans, tous barbouillés de noir & de rouge, augmente encore l'horreur du combat, & l'on feroit sur ce modele un portrait bien naturel de l'Enfer. Quand la victoire n'est plus douteuse, les Victorieux se dé-

1721.

May.

font d'abord de tous ceux, qu'ils auroient trop de peine à emmener, & ne cherchent plus qu'à laisser les autres, dont ils veulent faire des Prisonniers.

Leur manie-  
re de combat-  
re.

Les Sauvages sont naturellement intrépides, & malgré leur férocité brutale, ils conservent toujours dans l'action même, beaucoup de sang froid. Cependant ils ne se mêlent, & ne combattent en rase campagne, que quand ils ne peuvent l'éviter. Leur raison est qu'une victoire teinte du sang des Vainqueurs n'est pas proprement une victoire, & que la gloire du Chef consiste principalement à ramener tout son Monde sain & sauve. J'ai oui dire que quand deux Ennemis, qui se sont connus, se rencontrent dans le combat, il se fait entr'eux des dialogues assez semblables à ceux des Heros d'Homere. Je ne crois pas que cela arrive dans le fort de la mêlée, mais il se peut faire que dans de petites rencontres, ou bien avant que de passer un ruisseau, ou de forcer un retranchement, on se dise quelques mots pour se défier, ou pour se rappeler quelqu'autre rencontre semblable.

Leur instinct  
pour connoître  
les traces  
de leurs Enne-  
mis.

La guerre se fait presque toujours par surprise, & elle réussit assez ordinairement; car autant que les Sauvages sont accoutumés à négliger les précautions nécessaires pour n'être point surpris, autant sont-ils alertes & habiles pour surprendre. D'ailleurs ces Peuples ont un talent admirable, je dirois volontiers un instinct, pour connoître si l'on a passé par quelque endroit. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces, & par la façon, dont elles sont tournées, par la figure

des pieds, par la maniere, dont ils sont écartés, ils distinguent, dit-on, les vestiges des Nations différentes, & ceux des Hommes d'avec ceux des Femmes. J'ai lontems cru qu'il y avoit de l'exageration dans ce qu'on en racontoit, mais le rapport de tous ceux, qui ont vécu avec les Sauvages, est si unanime sur cela, que je ne vois aucun lieu d'en soupçonner la sincerité. Si parmi les Prisonniers il s'en trouve, que leurs blessures mettent hors d'état d'être transportés, on les brûle d'abord, & comme cela se fait dans le premier emportement, & qu'on est souvent pressé de faire retraite, ils en sont pour la plupart quittes à meilleur marché, que les autres, qu'on réserve à un supplice plus lent.

L'usage est parmi quelques Nations, que le Chef du Parti vainqueur laisse sur le champ de bataille son Casse-tête, sur lequel il a eu soin de tracer la marque de sa Nation, celle de sa famille, & son portrait, c'est-à-dire, un ovale, avec toutes les figures, qu'il a au visage. D'autres peignent toutes ces marques sur le tronc d'un arbre, ou sur une écorce, avec du charbon pilé & broyé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoute des caracteres hiéroglyphiques, par le moyen desquels les passans peuvent apprendre jusqu'aux moindres circonstances, non-seulement de l'action, mais encore de tout ce qui s'est passé pendant la campagne. On y reconnoît le Chef du Parti par toutes les marques, dont je viens de parler; le nombre de ses exploits, par autant de nattes; celui de ses Soldats, par des lignes; celui des Prisonniers, qu'il emmene, par de petits Marmouzets, qui portent un bâton, ou

1721.

May.

Des signes,  
qu'on laisse  
de la victoire.

1721.

May.

un Chichikoué; celui des Morts, par des figures humaines sans tête, avec des différences, qui font distinguer les Hommes, les Femmes, & les Enfans. Mais ce n'est pas toujours si près du lieu, où s'est passé l'action, qu'on trouve ces écriteaux, car quand un Parti craint d'être poursuivi; il les place hors de sa route, afin de dépayser ceux, qui le cherchent.

Précautions  
pour assurer  
la retraite, &  
pour garder  
les Prison-  
niers.

Jusqu'à ce que les Vainqueurs soient en pays de sûreté, ils font assez de diligence; & de crainte que les Blessés ne les retardent dans leur retraite, ils les portent tour à tour sur des Brancarts, ou ils les tirent sur une Trainee, si on est en Hyver. En rentrant dans leurs Canots, ils font chanter leurs Prisonniers, & la même chose se pratique chaque fois qu'ils rencontrent de leurs Alliés; honneur, qui coûte un festin à ceux, qui le reçoivent, & quelque chose plus, que la peine de chanter, aux malheureux Captifs: car on invite les Alliés à les *caresser*, & caresser un Prisonnier, c'est lui faire tout le mal, dont on peut s'aviser, ou le mutiler de maniere, qu'il en demeure estropié. Il y a pourtant des Chefs, qui ménagent assez ces Misérables, & ne souffrent pas qu'on les maltraite trop. Mais rien n'égale l'attention, avec laquelle on les garde. Le jour ils sont liés par le cou & par les bras à une des barres du Canot. Quand on va par Terre, il y a toujours quelqu'un, qui les tient; & la nuit ils sont étendus à terre tout nus, des cordes attachées à des crochets plantés en terre leur tiennent les jambes, les bras, & le cou si serrés, qu'ils ne sçauroient remuer, & de longues cordes leur serrent en-

core les mains & les pieds de telle façon, qu'ils ne peuvent faire le moindre mouvement sans éveiller les Sauvages, qui sont couchés sur ces cordes.

Quand les Guerriers sont arrivés à une certaine distance du Village, d'où ils étoient partis, ils s'arrêtent, & le Chef y envoie donner avis qu'il est proche. Parmi quelques Nations, dès que l'Envoyé est à portée d'être entendu, il fait differens cris, qui donnent une idée générale des principales aventures, & du succès de la campagne. Il marque d'abord le nombre des Hommes, qu'on y a perdus, par autant de cris de mort. Aussitôt les Jeunes Gens se détachent pour avoir des connoissances plus circonstanciées : souvent même tout le Village y court, mais un seul Homme aborde l'Envoyé, apprend de lui tout le détail des nouvelles, dont il est porteur ; à mesure que celui-ci lui raconte un fait, il le répète tout haut en se tournant vers ceux, qui l'ont accompagné, & ils lui répondent par des acclamations, ou par des cris lugubres, suivant que la nouvelle est funeste ou agréable.

L'Envoyé est ensuite conduit dans une Cabanne, où les Anciens lui font les mêmes questions, qu'on lui a déjà faites ; après quoi un Crieur public invite toute la Jeunesse à aller à la rencontre des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchissemens. Ailleurs on ne songe d'abord qu'à pleurer ceux, qu'on a perdus. L'Envoyé ne fait que des cris de mort. On ne va point au-devant de lui ; mais à son entrée dans le Village il trouve tout le monde assemblé, raconte en peu de mots tout ce qui s'est passé, puis se retire dans sa Cabanne, où

1721.

May.

Comment  
on annonce la  
victoire dans  
les Villages.

1721.

May.

on lui porte à manger, & pendant quelque tems on n'est occupé qu'à pleurer les morts.

Ce tems expiré, on fait un autre cri pour annoncer la victoire. Alors chacun essuye ses larmes, & il n'est plus question que de se réjouir. Quelque chose d'assez semblable se pratique au retour des Chasseurs : les Femmes, qui sont demeurées au Village, vont au-devant d'eux, dès qu'elles sont averties qu'ils approchent, & avant que de s'informer du succès de la Chasse, elles leur annoncent par leurs larmes les morts, qui sont arrivées depuis leur départ. Pour revenir aux Guerriers, le moment, où les Femmes les joignent, est à proprement parler le commencement du supplice des Prisonniers : aussi lorsque quelques-uns ont d'abord été destinés à être adoptés, ce qu'il n'est pas permis de faire chez toutes les Nations, leurs futurs Parens, qu'on a soin d'avertir, les vont prendre un peu plus loin, & les conduisent à leurs Cabannes par des chemins détournés. Pour l'ordinaire les Captifs ignorent lontems quel doit être leur sort, & il en est peu, qui échappent aux premières fureurs des Femmes. Mais cet article me meneroit trop loin, & nous partons demain de grand matin.

Je suis, &c.



1721,

May.

## SEIZIÈME LETTRE,

*Première Réception des Prisonniers. Triomphe des Guerriers. Distribution, qu'on fait des Captifs : Comment on décide de leur sort, & ce qui arrive ensuite. Avec quelle inhumanité on traite ceux, qui sont destinés à la mort. Courage, qu'ils font paroître. Des Négociations des Sauvages.*

A l'entrée du Lac Erié, ce 27. May, 1721.

MADAME,

JE suis parti ce matin du Sault de Niagara; j'avois environ sept lieues à faire pour gagner le Lac Erié, & je les ai fait sans peine. Nous comptons bien de ne pas coucher ici cette nuit; mais tandis que mes Gens nageoient de toutes leurs forces, j'ai bien avancé une nouvelle Lettre, & pendant qu'ils prennent un peu de repos je vais l'achever, pour la donner à des Canadiens, que nous avons rencontrés ici, & qui vont à Montreal. Je reprends mon récit, où j'en étois demeuré dans ma dernière.

Tous les Prisonniers, qui sont destinés à la mort, & ceux, dont le sort n'est point encore décidé, sont, comme je vous l'ai déjà dit, Madame, abandonnés à la fureur des Femmes, qui vont au-devant des Guerriers, & il est étonnant qu'ils résistent à tous les maux, qu'elles leur font souffrir. Si quelqu'une sur-

Première ré-  
ception des  
Prisonniers.

1721.

May.

tout a perdu à la Guerre, ou son Fils, ou son Mari, ou quelqu'autre personne, qui lui étoit chere, y eût-il trente ans passés, qu'elle eût fait cette perte, c'est une furie, qui s'attache au premier, qui lui tombe sous la main, & l'on n'imagineroit pas jusqu'où sa rage l'emporte. Elle n'a nul égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur, & à chaque coup, qu'elle lui porte, on croiroit qu'il va tomber mort à ses pieds, si on ne sçavoit pas combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les supplices les plus inouis. Toute la nuit se passe de la sorte au campement des Guerriers.

*Triomphe des Guerriers.* Le lendemain est le jour du triomphe des Vainqueurs. Les Iroquois & quelques autres affectent une grande modestie, & un plus grand désintéressement encore dans ces rencontres. Les Chefs entrent d'abord seuls dans le Village, sans aucune marque de victoire, gardant un profond silence, & se retirent dans leurs Cabannes, sans témoigner avoir la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations il n'en est pas de même; le Chef marche à la tête de sa Troupe avec un air de Conquéran; son Lieutenant vient après lui, & il est précédé d'un Crieur, qui est chargé de recommencer les cris de mort. Les Guerriers suivent deux à deux, les Prisonniers au milieu, couronnés de fleurs, le visage & les cheveux peints, tenant un bâton d'une main & le Chichikoué de l'autre, le corps presque nud, les bras liés au-dessus du coude, avec une corde, dont les Guerriers tiennent les bouts, & chantent sans cesse leur Chanson de mort au son du Chichikoué.

*Bravades des Prisonniers.* Ce chant a quelque chose de lugubre & de

fier tout ensemble, & le Captif n'a point du tout l'air d'un Homme, qui souffre, & qui est vaincu. Voici à peu près le sens de ces Chansons : » Je suis brave & intrépide, je ne crains point la mort, ni aucun genre de tortures : ce ceux qui les redoutent, sont des lâches, ils ce sont moins que des Femmes : la vie n'est rien ce pour quiconque a du courage : que le déses- ce poir & la rage étouffent tous mes Ennemis : ce que ne puis-je les dévorer, & boire leur sang ce jusqu'à la dernière goutte ce ! De tems en tems on les arrête, on s'attroupe autour d'eux, on danse & on les fait danser : ils paroissent le faire de bon cœur, ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux, qu'ils ont tués, ou brûlés. Ils font sur-tout remarquer ceux, auxquels les Assistans doivent plus s'intéresser : on diroit qu'ils ne cherchent qu'à animer de plus en plus contr'eux les Arbitres de leur sort. Ces bravades en effet font entrer en fureur tous ceux, qui les entendent, & leur vanité leur coûte cher. Mais de la manière, dont ils reçoivent les plus durs traitemens, on diroit que c'est leur faire plaisir, que de les tourmenter.

Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées de Sauvages armés de pierres & de bâtons, & qui donnent sur eux, comme s'ils vouloient les assommer du premier coup. Il n'arrive pourtant jamais qu'ils y succombent, tant on observe, lors même qu'il semble qu'on frappe à l'aveugle, & que la seule fureur conduit le bras, de ne point toucher aux endroits, où il y auroit du risque pour la vie. Dans cette marche chacun a droit de les arrêter ; il leur est aussi permis de se défendre,

1721.

May.

Ce qu'on leur fait souffrir à leur entrée dans le Village.

1721.

May.

mais ils ne seroient pas les plus forts. Dès qu'ils sont arrivés au Village, on les conduit de Cabanne en Cabanne, & par-tout on leur fait payer leur bien-venuë. Ici on leur arrache un ongle; là on leur coupe un doigt, ou avec les dents, ou avec un méchant couteau, dont on se sert comme d'une scie. Un Vieillard leur déchire la chair jusqu'aux os; un Enfant avec une alene les perce, où il peut; une Femme les fouette impitoyablement jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude; mais aucun des Guerriers ne met la main sur eux, quoiqu'ils soient encore leurs Maîtres. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement: à cela près, on a toute liberté de les faire souffrir, & si on les promene dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, soit de ses Voisins, ou de ses Alliés, qui l'ont souhaité; par-tout ils sont reçus de même.

Distribution  
qu'on en fait.

Après ces préludes, on travaille à la répartition des Captifs, & leur sort dépend de ceux, à qui ils sont livrés. Au sortir du Conseil, où on a délibéré de leur sort, un Crieur invite tout le monde à se trouver dans la Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Enfans, ou leurs Maris à la Guerre, sont ordinairement partagées les Premières. On satisfait ensuite aux engagements pris avec ceux, dont on a reçu des Coliers; s'il ne se trouve pas assez de Captifs pour tout cela, on y supplée par des Chevelures, dont ceux, à qui on les donne, se parent aux jours de réjouissance. Le reste du tems elles demeurent suspenduës à la porte de la Cabanne. Si au contraire

1721.  
May.

contraire le nombre des Prifonniers excède celui des Prétendans, on envoie le furplus aux Villages des Alliés. D'ailleurs un Chef ne se remplace que par un Chef, ou par deux ou trois autres Efclaves, qui font toujours brûlés, quand bien même ceux, qu'ils remplaceroient, feroient morts de maladie. Les Iroquois ne manquent jamais de deftiner quelques Prifonniers pour le Public, & alors le Conseil en difpofe, comme il le juge à propos. Mais les Meres de Famille peuvent encore casser leur Sentence, & font Maîtresses de la vie & de la mort de ceux mêmes, qui avoient été condamnés, ou absous par le Conseil.

Comment on décide de leur fort.

Dans quelques Nations les Guerriers ne se dépouillent pas entierement du droit de difpofe des Captifs, & ceux, en faveur defquels le Conseil en avoit difpofé, font obligés de les remettre entre leurs mains, s'ils l'exigent; mais ils le font rarement, & lorsqu'ils le font, ils font obligés de rendre les gages, qu'ils avoient reçus de ceux, à qui on les avoit donnés. Si en arrivant ils ont déclaré leurs intentions à ce fujet, on ne s'y oppofe pas pour l'ordinaire. En général le plus grand nombre des Prifonniers de guerre est condamné à la mort, ou à un efclavage bien dur, & qui ne les affûre jamais de la vie. Quelques-uns font adoptés, & dès-lors leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation; ils entrent dans tous les droits de ceux, dont ils occupent la place, & fouvent ils prennent tellement l'efprit de la Nation, dont ils font devenus membres, qu'ils ne font nulle difficulté d'aller en guerre contre leurs propres Compatriotes. Les Iroquois ne fe font guéres

1721.

May.

soûtenus jusqu'ici, que par cette politique ; toujours en guerre depuis un tems infini contre toutes les Nations, ils seroient aujourd'hui presque réduits à rien, s'ils n'avoient eu l'attention de naturaliser une bonne partie de leurs Prisonniers de guerre.

Il arrive quelquefois qu'au lieu d'envoyer dans d'autres Villages l'excédent des Captifs, on en donne à des Particuliers, qui n'en avoient pas demandé, & pour lors, ou bien ils n'en font pas tellement les Maîtres, qu'ils ne soient tenus de consulter les Chefs du Conseil pour sçavoir ce qu'ils en feront : ou bien on les oblige de les adopter. Dans le premier cas, celui, à qui on fait présent d'un Esclave, l'envoie chercher par quelqu'un de sa Famille ; il le fait ensuite attacher à la porte de sa Cabanne ; puis il assemble les Chefs du Conseil, à qui il déclare quelle est son intention, & demande leur avis. Pour l'ordinaire cet avis est conforme à ce qu'il désire. Dans le second cas, le Conseil en remettant le Prisonnier à celui, à qui on l'a destiné, lui dit :

» Il y a lontems que nous sommes privés d'un  
 » tel, ton Parent, ou ton Ami, & qui étoit le  
 » soûtien de notre Village. Ou bien, nous regrettons l'esprit d'un Tel, que tu as perdu, &  
 » qui par sa sagesse maintenoit la tranquillité  
 » publique ; il faut qu'il reparoisse aujourd'hui ;  
 » il nous étoit trop cher, & trop précieux,  
 » pour differer davantage à le faire revivre :  
 » nous le remettons sur sa Natte en la personne  
 » de ce Prisonnier.

Il y a néanmoins des Particuliers, plus considérés apparemment que les autres, à qui on fait présent d'un Captif sans aucune condi-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 363  
tion, & avec une pleine liberté d'en faire ce  
qu'ils jugeront à propos, & le Conseil alors  
s'exprime en ces termes, en le remettant en-  
tre les mains : » Voici de quoi réparer la perte  
d'un Tel, & de nétoyer le cœur de son Pere,  
de sa Mere, de sa Femme & de ses Enfans ;  
soit que tu veuilles leur faire boire du bouil-  
lon de cette chair, ou que tu aimes mieux re-  
mettre le défunt sur sa Natte en la personne  
de ce Captif. Tu peux en disposer à ton gré.

Dès qu'un Prisonnier est adopté, on le con-  
duit à la Cabanne, où il doit demeurer, & on  
commence par lui ôter ses liens. On fait en-  
suite chauffer de l'eau pour le laver : on pansé  
ses playes, s'il en a, & fussent-elles toutes  
pleines de Vers, il est bientôt guéri : on n'o-  
met rien pour lui faire oublier les maux, qu'il  
a soufferts, on lui donne à manger, on l'ha-  
bille proprement. En un mot, on ne feroit  
pas plus pour l'Enfant de la Maison, ni pour  
celui, qu'il *résuscite*, c'est ainsi qu'on s'expri-  
me. Quelques jours après on fait un festin,  
pendant lequel on lui donne solennellement  
le nom de celui, qu'il remplace, & dont, non-  
seulement il acquiert dès-lors tous les droits,  
mais il contracte aussi toutes les obligations.

Parmi les Hurons & les Iroquois, ceux,  
qui sont destinés au feu, quelquefois ne sont  
pas bien moins traités d'abord, & même jus-  
qu'au moment de l'exécution, que ceux, qui  
ont été adoptés. Il semble que ce soit des vic-  
times, qu'on engraisse pour le Sacrifice, & ils  
sont effectivement immolés au Dieu de la  
Guerre : la seule difference, qu'on met en-  
tr'eux & les autres, c'est qu'on leur noircit  
entièrement le visage. A cela près, on leur

1721  
May.

De l'adop-  
tion d'un Cap-  
tif.

De ceux,  
qui sont desti-  
nés au feu.

721.

14y.

fait la meilleure chere, qu'il est possible ; on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, ou de Neveux, suivant la Personne, dont ils doivent par leur mort appaiser les mânes : on leur abandonne même quelquefois des Filles, pour leur servir comme de Femmes pendant tout le tems, qu'il leur reste à vivre. Mais lorsqu'ils sont instruits de leur sort, il les faut bien garder, si on ne veut pas qu'ils s'échappent. Aussi le leur cache-t'on souvent.

Comment  
ils reçoivent  
l'Arrêt de leur  
condamna-  
tion.

Quand ils ont été livrés à une Femme, au moment qu'on l'avertit que tout est prêt pour l'exécution, ce n'est plus une Mere, c'est une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de la rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui, qu'elle veut venger. » Approche, lui dit-elle, tu vas être apaisée ; je te prépare un Festin, bois à longs traits de ce bouillon, qui va être versé pour toi ; reçois le sacrifice, que je te fais, en immolant ce Guerrier ; il sera brûlé & mis dans la Chaudiere ; on lui appliquera les Haches ardentes ; on lui enlèvera la Chevelure ; on boira dans son crâne ; ne fais donc plus de plaintes ; tu seras parfaitement satisfaite «.

Cette formule, qui est proprement la Sentence de mort, varie beaucoup pour les termes, mais quant à la substance, elle est à peu près toujours la même. Un Crieur fait ensuite sortir le Captif de la Cabanne, déclare à haute voix les intentions de celui, ou de celle, à qui il appartenoit, & finit par exhorter les Jeunes Gens à bien faire. Un autre survient, qui adresse la parole au Patient, & lui dit : *Mon Frere, prends courage, tu vas être brûlé ; &*

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 365  
il répond froidement : *cela est bien , je te remercie.* Il se fait aussi-tôt un cri dans tout le Village , & le Prisonnier est conduit au lieu destiné à son supplice.

1721.

May.

Ordinairement on le lie à un Poteau par les deux mains & par les pieds , mais de maniere , qu'il puisse aisément tourner tout autour. Quelquefois néanmoins , quand l'exécution se fait dans une Cabanne , d'où il n'y a pas de danger qu'il se sauve , on ne le lie point , & on le laisse courir d'un bout à l'autre. Avant que l'on commence à le brûler , il chante pour la dernière fois sa Chanson de mort , puis il fait le récit de ses prouesses , & presque toujours de la maniere la plus insultante pour ceux , qu'il apperçoit autour de lui. Il les exhorte ensuite à ne le pas épargner , & à se souvenir qu'il est Homme , & Guerrier. Je suis bien trompé au reste , ou ce qui doit le plus étonner dans ces scenes tragiques & barbares , n'est pas qu'un Patient chante à pleine tête , qu'il insulte & qu'il défie ses Bourreaux , comme ils font ordinairement tous jusqu'au dernier soupir ; car il y a là une fierté , qui élève l'esprit , qui le transporte , qui le distrait un peu de la pensée de ce qu'il souffre , & qui l'empêche même de marquer trop de sensibilité. D'ailleurs les mouvemens , qu'ils se donnent , font diversion , émoussent le sentiment , produisent le même effet , & quelque chose de plus , que les cris & les larmes. Enfin on sçait qu'il n'y a point de grace à esperer , & le desespoir donne des forces , & inspire de la hardiesse.

Cette espèce d'insensibilité n'est pourtant pas aussi universelle , que bien des gens l'ont

Principe de la barbarie,

1721.

May.

qu'on exerce  
en ces occa-  
sions.

cru. Il n'est point rare de voir pousser à ces Misérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs ; mais qui n'ont d'autre effet, que de réjouir les Acteurs & les Assistans. Quant à ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité, dont on n'auroit jamais cru que des Hommes fussent capables, je crois qu'ils y sont parvenus par degrés, que l'usage les y a accoutumés insensiblement ; que l'envie de voir faire une lâcheté à son Ennemi, les insultes, que les Patiens ne cessent point de faire à leurs Bourreaux, le désir de la vengeance, qui est la passion dominante de ces Peuples, & qu'ils ne croient pas suffisamment assouvie, tandis que le courage de ceux, qui en sont l'objet, n'est point abbatu ; la superstition enfin, y entrent pour beaucoup : car quels excès n'enfante point un faux zèle guidé par tant de passions.

Je ne vous ferai point, Madame, le détail de tout ce qui se passe dans ces horribles exécutions. Il m'engageroit trop loin, parce qu'il n'y a point sur cela d'uniformité, ni d'autres regles, que la férocité & le caprice. Souvent on y voit autant d'Acteurs que de Spectateurs, c'est-à-dire, que d'Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, & chacun fait du pis qu'il peut. Il n'y a que ceux de la Cabanne, à laquelle le Prisonnier avoit été livré, qui s'abstiennent de le tourmenter, au moins est-ce la pratique de plusieurs Nations. Communément on commence par brûler les pieds, puis les jambes, & ainsi en remontant jusqu'à la tête ; & quelquefois on fait durer le supplice une semaine entiere, comme il est arrivé à un Gentilhomme Canadien parmi les Iroquois.

Les moins épargnés sont ceux, qui ayant déjà été pris, & adoptés, ou mis en liberté, sont repris de nouveau. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont fait la guerre à leurs Parens, ou à leurs Bien-facteurs, & on ne leur fait aucune grace. Il arrive quelquefois que le Patient, lors même qu'il n'est point exécuté dans une Cabanne, n'est point lié, & qu'il lui est permis de se défendre, ce qu'il fait, bien moins dans l'espérance de sauver sa vie, que pour venger par avance sa mort, & pour avoir la gloire de mourir en Brave. On a vû dans ces occasions combien de force & de courage ces passions peuvent inspirer : en voici un exemple, qui a pour garans des témoins oculaires & dignes de foi.

Un Capitaine Iroquois, du Canton d'On-  
neyouth, avoit mieux aimé s'exposer à tout,  
que de se déshonorer par une fuite, qu'il ju-  
gea d'une conséquence dangereuse pour les  
Jeunes Gens, qui étoient sous ses ordres. Il se  
battit lontems en Homme, qui vouloit mou-  
rir les armes à la main, mais les Hurons, qu'il  
avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & il fut  
pris. Par bonheur pour lui & pour ceux, qui  
furent faits Prisonniers avec lui, on les mena  
dans une Bourgade, où il y avoit des Missio-  
naires, qui eurent toute liberté de les entrete-  
nir. Ces Peres les trouverent d'une docilité,  
qu'ils regarderent comme un commencement  
de la grace de leur conversion ; ils les instrui-  
rent, & les baptiserent : ils furent tous brûlés  
peu de jours après, & témoignèrent jusqu'à la  
mort une sorte de constance, que les Sauvages  
ne connoissoient pas encore, & que les Infir-

1721.

May.

Courage d'un  
Capitaine On-  
neyouth brû-  
lé par les Hu-  
rons.

dées mêmes attribuerent à la vertu du Sacrement.

1721.

May.

Le Capitaine Onneyouth crut néanmoins qu'il lui étoit encore permis de faire à ses Ennemis tout le mal , qu'il pourroit , & de reculer sa mort autant qu'il lui seroit possible. On l'avoit fait monter sur une espèce de Théâtre , où l'on commença à le brûler par-tout le corps sans aucun ménagement , & il parut d'abord aussi insensible , que s'il n'eût rien souffert ; mais comme il crut appercevoir un de ses Compagnons , qu'on tourmentoit assez près de lui , donner quelque marque de foiblesse , il en témoigna une très-grande inquiétude , & il n'omit rien de ce qui pouvoit l'encourager à la patience , par l'esperance du bonheur , qui les attendoit dans le Ciel , & il eut la consolation de le voir expirer en Brave & en Chrétien.

Alors tous ceux , qui avoient fait mourir celui-ci , retomberent sur lui , avec tant d'acharnement , qu'on auroit cru qu'ils alloient le mettre en pièces. Il n'en parut pas plus ému , & on ne sçavoit plus par où il pouvoit être sensible , lorsqu'un de ses Bourreaux lui cerna tout autour la peau de la tête , & la lui arracha avec violence. La douleur le fit tomber sans connoissance , on le crut mort , & chacun se retira. Un moment après il revint de son évanouissement , & ne voyant autour de lui , que le cadavre de son Compagnon , il prend un tison des deux mains , quoiqu'il les eût toutes écorchées & brûlées , rappelle ses Bourreaux , & les défie de s'approcher. Sa résolution les effraya , ils poussèrent des cris affreux , s'armerent , les uns de tisons embra-

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 369  
fés , les autres de fers rougis dans le feu , &  
fondirent tous ensemble sur lui : il les reçut  
en Brave & les fit reculer. Le feu , dont il  
étoit environné lui servoit de retranchement ;  
il s'en fit un autre avec les Echelles , dont on  
s'étoit servi pour monter sur l'Echafaut , &  
cantonné ainsi dans son propre Bucher , de-  
venu le théâtre de sa valeur , armé des instru-  
mens de son supplice , il fut quelque tems la  
terreur d'une Bourgade entiere , personne n'o-  
sant approcher d'un Homme plus qu'à demi  
brûlé , & à qui le sang découloit de toutes les  
parties de son corps.

Un faux pas , qu'il fit en voulant éviter un  
tison , qu'on lui lançoit , le livra de nouveau  
à ses Meurtriers , & il n'est pas nécessaire de  
vous dire qu'ils lui firent payer bien cher la  
frayeur , qu'il venoit de leur causer. Après  
s'être lassés de le tourmenter , ils le jetterent  
au milieu d'un grand brasier , & l'y laisserent ,  
ne pouvant se persuader qu'il s'en relevât : on  
fut trompé ; lorsqu'on y pensoit le moins , on  
le vit , armé de tisons , courir vers le Villa-  
ge , comme s'il eût voulu y mettre le feu. Tout  
le monde étoit glacé d'effroi , & personne n'eut  
l'assurance de se présenter devant lui pour l'ar-  
rêter : mais comme il approchoit des premie-  
res Cabannes , un bâton , qu'on lui jetta entre  
les jambes , le fit tomber , & on fut sur lui ,  
avant qu'il eût pu se relever. On lui coupa d'a-  
bord les pieds & les mains , on le roula en-  
suite sur les charbons embrasés ; enfin on le  
jeta sous un tronc d'Arbre , qui étoit en feu.  
Alors tout le Village se rangea autour de lui ,  
pour goûter le plaisir de le voir brûler.

Le sang , qu'il perdoit , éteignoit presque le

1721.

May,

1721.

May.

feu ; mais on n'appréhendoit plus aucun effort de sa part. Il en fit pourtant un dernier , qui épouvanta les moins timides. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux avec un air menaçant & une vigueur , qui écarta les plus proches , plus à la vérité d'étonnement , que de crainte ; car que pouvoit-il leur faire , mutilé comme il étoit ? Dans ce moment les Missionnaires , qui ne l'avoient point perdu de vûe , s'étant approchés , & lui ayant remis devant les yeux les vérités éternelles , dont il avoit été si pénétré d'abord ; il rentra en lui-même , & ne parut plus occupé que de son salut. Quelque tems après un Huron le prit à son avantage , & lui coupa la tête.

Habileté de ces Peuples dans leurs Négociations.

Cependant , Madame , si ces Peuples font la guerre en Barbares , il faut convenir que dans leurs Traités de paix , & généralement dans toutes leurs négociations , ils font paroître une habileté , & une noblesse de sentimens , qui feroient honneur aux Nations les plus policées. Il ne s'agit point entr'eux de conquérir , & d'étendre leur domination. Plusieurs Nations mêmes ne connoissent point de domaine proprement dit , & celles , qui ne se sont point éloignées de leur Pays , & qui se regardent comme les Maîtresses de leurs Terres , n'en sont point jalouses jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir , pourvu qu'on n'entreprenne point de les inquiéter. Il n'est donc question dans leurs Traités , que de se faire des Alliés contre des Ennemis puissans , de mettre fin à une guerre , qui devient onéreuse aux deux Partis , ou plutôt de suspendre les hostilités , car j'ai déjà observé que les guerres sont éternelles parmi les Sauvages

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XVI. 371  
quand elles sont de Nation à Nation. Aussi ne  
faut-il pas compter sur un Traité de paix,  
tant qu'une des deux Parties peut donner de la  
jalousie à l'autre.

1721.  
May.

Tout le tems qu'on négocie, & avant même  
que d'entrer en négociation, le principal soin  
est de ne point paroître faire les premières dé-  
marches, ou du moins de persuader à son En-  
nemi, que ce n'est ni par crainte, ni par né-  
cessité, qu'on les fait; & cela est manié avec  
la plus grande dextérité. Un Plénipotentiaire  
ne rabat rien de sa fierté, lors même que les  
affaires de sa Nation, sont dans le plus mau-  
vais état; & il réussit souvent à persuader ceux,  
avec qui il traite, qu'il est de leur intérêt de  
mettre fin aux hostilités, quoique vainqueurs.  
Aussi y va-t'il de tout pour lui, d'y employer  
tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si  
ses Propositions ne sont pas agréées, il faut  
qu'il se tienne bien sur ses gardes. Il n'est  
point rare qu'un coup de Hache soit l'uni-  
que Réponse, qu'on lui fait. Il n'est pas mê-  
me hors de danger, quand il a évité la pre-  
mière surprise, il doit s'attendre à être pour-  
suivi, & à être brûlé, s'il est pris, & qu'une  
telle violence puisse être colorée de quelque  
prétexte, comme de represailles. Cela est arri-  
vé à quelques François, chez les Iroquois,  
où ils avoient été envoyés de la part du Gou-  
verneur Général; & pendant bien des années,  
les Jésuites, qui demeuroient parmi ces Bar-  
bares, quoiqu'ils y fussent sous la sauve-garde  
publique, & en quelque façon, les Agents or-  
dinaires de la Colonie, se trouvoient tous les  
jours à la veille d'être sacrifiés à un ressenti-  
ment, ou d'être les victimes d'une intrigue

1721.

May.

Enfin il est surprenant que des Peuples, qui ne font nullement la guerre par intérêt, & qui portent même le désintéressement jusqu'au point que les Guerriers ne se chargent jamais des dépouilles des Vaincus, ne touchent pas même aux habits des Morts, & s'il rapportent quelque butin, l'abandonnent au premier, qui veut s'en emparer; en un mot, qui ne prennent les armes, que pour la gloire, ou pour se venger de leurs Ennemis: il est, dis-je, étonnant de les voir aussi exercés, qu'ils le sont dans le manège de la plus fine politique, & entretenir des Pensionnaires chez leurs Ennemis. Ils ont même, par rapport à ces sortes de Ministres, une coûtume, qui paroît d'abord assez bizarre, mais qu'on peut néanmoins regarder comme l'effet d'une grande prudence: c'est qu'ils ne font jamais aucun fond sur les avis, qu'ils reçoivent de leurs Pensionnaires, si ceux-ci ne les accompagnent de quelque présent. Ils ont compris sans doute, que pour pouvoir sagement compter sur de pareils avis, il faut, non-seulement que celui, qui les donne n'ait rien à espérer; mais qu'il lui en coûte même pour les donner, afin que le seul intérêt du bien public puisse l'y engager, & qu'il ne le fasse pas trop légèrement.

Je suis, &amp;c.



## DIX-SEPTIÈME LETTRE.

*Description du Lac Erié. Voyage jusqu'au Détroit. Projet d'un Etablissement en ce lieu-là. Ce qui l'a fait manquer. Conseil chez le Commandant du Fort de Pontchartrain, & de quoi il s'agissoit. Des Jeux des Sauvages.*

Au Fort de Pontchartrain du Détroit, ce  
huit Juin, 1721.

MADAME,

JE partis le vint-sept de l'entrée du Lac Erié, après avoir fermé ma dernière Lettre, & quoiqu'il fût fort tard, je fis encore trois lieues ce jour-là, à la faveur d'un bon vent, & du plus beau tems du monde. La route est en côtoyant la côte du Nord, & elle est de cent lieues. Depuis Niagara, en prenant par le Sud, elle est beaucoup plus agréable, mais plus longue de moitié. Le Lac Erié a cent lieues de longueur de l'Est à l'Ouest. Sa largeur du Nord au Sud est de trente, ou environ. Le nom, qu'il porte, est celui d'une Nation de la Langue Huronne, qui étoit établie sur ses bords, & que les Iroquois ont entièrement détruite. *Erié* veut dire Chat, & les Eriés sont nommés dans quelques Relations *la Nation du Chat*. Ce nom vient apparemment de la quantité de ces Animaux, qu'on trouve dans le Pays. Ils sont plus gros que les

Description  
du Lac Erié.

1721.

Juin.

nôtres, & leurs peaux sont fort estimées. Quelques Cartes modernes ont donné au Lac Erié le nom de *Conti*; mais ce nom n'a pas fait fortune, non plus que ceux de *Condé*, de *Tracy*, & d'*Orleans* donnés au Lac Huron, au Lac Supérieur, & au Lac Michigan.

De la Côte  
Septentrion-  
nale.

Le vint-huit je fis dix-neuf lieuës, & je me trouvai vis-à-vis de la *Grande Riviere*, qui vient de l'Est, par les quarante-deux degrés quinze minutes. Cependant les grands Arbres n'étoient point encore verts. A cela près, le Pays me parut fort beau. Nous fîmes peu de chemin le vint-neuf, & point du tout le trente. Nous nous embarquâmes le lendemain avant le lever du Soleil, & nous avançâmes beaucoup. Le premier de Juin, jour de la Pentecôte, après avoir remonté pendant une heure une jolie Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & coule entre deux belles Prairies, nous fîmes un *Portage* d'environ soixante pas, pour éviter de faire le tour d'une Pointe, qui avance quinze lieuës dans le Lac; on la nomme *la Longue Pointe*, elle est fort sablonneuse, & porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours suivans je ne vis rien de remarquable, mais je côtoyai un Pays charmant, caché de tems en tems par des rideaux assez désagréables, mais de peu de profondeur. Partout, où je mis pied à terre, je fus enchanté de la beauté & de la variété d'un Paysage, terminé par les plus belles Forêts du monde. Avec cela, le gibier d'eau y foisonne par-tout; je ne vous dirai pas si la Chasse est aussi abondante dans le Bois: mais je sçai que du côté du Sud il y a une quantité prodigieuse de Bœufs sauvages.

Si l'on voyageoit toujours, comme je faisois alors, avec un Ciel serein, & un climat charmant, sur une eau claire, comme la plus belle Fontaine; qu'on rencontrât par-tout des campemens sûrs & agréables, où l'on pût avoir à peu de frais le plaisir de la Chasse, respirer à son aise un air pur, & jouir de la vûe des plus belles Campagnes, on pourroit être tenté de voyager toute sa vie. Je me rappellois ces anciens Patriarches, qui n'avoient point de demeure fixe, habitoient sous des Tentes, étoient en quelque façon les Maîtres de tous les Pays, qu'ils parcouroient, & profitoient paisiblement de toutes leurs productions, sans avoir les embarras inévitables dans la possession d'un véritable domaine. Combien de Chênes me representoient celui de Mambré? Combien de Fontaines me faisoient souvenir de celle de Jacob? Chaque jour nouvelle situation à mon choix: une Maison propre & commode, dressée & meublée du nécessaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches sur un beau tapis verd: de toutes parts des beautés simples & naturelles, que l'art n'a point altérées, & qu'il ne sçauroit imiter. Si ces agrémens souffrent quelque interruption, ou par le mauvais tems, ou par quelque accident imprévu, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparoissent.

Agrément de  
ces Voyages.

Si je voulois moraliser, j'ajouterois que ces alte natives de plaisirs & de contretems, que j'ai déjà assez esluyés, depuis que je suis en route, sont bien propres à faire sentir qu'il n'est point de genre de vie plus capable de nous remettre sans cesse devant les yeux que

1721.

Juin.

nous sommes sur la terre comme des Pèlerins ; que nous ne pouvons user , qu'en passant , des biens de ce Monde ; qu'il faut peu de choses à l'homme , pour le rendre content , & que nous devons prendre en patience les maux , qui surviennent à la traverse , puisqu'ils passent également , & avec la même rapidité. Enfin combien de choses nous y rendent sensible la dépendance , où nous vivons d'une Providence divine , qui ne se sert point , pour ce mélange de bien & de mal , des passions des Hommes , mais de la vicissitude des Saisons , qu'on peut prévoir , & du caprice des Elemens , auquel on doit s'attendre : par conséquent quelle facilité , & combien d'occasions n'y a t'on pas de mériter par la confiance & la résignation aux volontés de Dieu ? on dit ordinairement que les longs voyages ne sanctifient pas ; rien ne seroit pourtant plus capable de sanctifier , que la vie , qu'on y mène.

Des Cedres  
blancs & rou-  
ges.

Le quatrième , nous fûmes arrêtés une bonne partie du jour sur une Pointe , qui court trois lieues Nord & Sud , & qu'on appelle la *Pointe Pélée*. Elle est cependant assez bien boisée du côté de l'Ouest , mais celui de l'Est n'a sur un terrain sablonneux que des Cedres rouges , assez petits , & en médiocre quantité. Le Cedre blanc est d'un plus grand usage , que le rouge , dont le bois se casse aisément , & dont on ne peut faire que de petits Meubles. On prétend ici que les Femmes enceintes n'en doivent point user pour leurs Buscs. La verdure de ce Cedre n'a point d'odeur , mais le bois en a. C'est tout le contraire du blanc. Il y a beaucoup d'Ours dans ce Pays , & l'hiver dernier il en fut tué sur la seule Pointe Pélée plus de quatre cent.

Le cinquième, vers les quatre heures du soir, nous apperçûmes la Terre du Sud, & deux petites Isles, qui en sont très-proches. On les nomme les *Isles des Serpens à Sonnettes*, & on assure qu'elles sont tellement remplies de ces Animaux, que l'air en est infecté. Nous entrâmes dans le Détroit une heure avant le Soleil couché, & nous passâmes la nuit au-dessus d'une très belle Isle, appelée l'*Isle du Bois Blanc*. Depuis la longue Pointe jusqu'au Détroit, la route ne vaut guères que l'Ouest: depuis l'entrée du Détroit jusqu'à l'*Isle de Sainte Claire*, qui est à cinq ou six lieuës, & de-là jusqu'au Lac Huron, elle prend un peu de l'Est, par le Sud. Ainsi tout le Détroit, qui a trente deux lieuës de long, est entre les quarante-deux Degrés, douze ou quinze Minutes, & les quarante-trois & demi de Latitude-Nord. Au-dessus de l'Isle de Sainte Claire, le Détroit s'élargit, & forme un Lac, qui a reçu son nom de l'Isle, ou qui lui a donné le sien. Il a environ six lieuës de long, sur autant de large en quelques endroits.

On prétend que c'est ici le plus bel endroit du Canada, & véritablement, à en juger par les apparences, la Nature ne lui a rien refusé de ce qui peut faire un Pays charmant: Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois de Futaye, Ruisseaux, Fontaines, Rivieres, tout cela est d'une si bonne qualité, & dans un assortiment si heureux, qu'on ne sçait presque rien désirer de plus. Les Terres n'y sont pourtant pas également bonnes pour toutes sortes de Grains, mais la plûpart sont d'une fertilité admirable, & j'en ai vû, qui ont porté dix

1721.

Juin.

Arrivée au  
Détroit.

De la nature  
du Pays.

1721.

Juin.

Des Sauvages établis auprès du Fort.

huit ans de suite du Froment, sans avoir été fumées. D'ailleurs toutes sont bonnes à quelque chose. Les Isles semblent y avoir été placées à la main, pour l'agrément de la vûë; le Fleuve & le Lac sont fort poissonneux, l'air pur, & le climat temperé, & fort sain.

Avant que d'arriver au Fort, qui est sur la main gauche, une lieuë au-dessous de l'Isle de Sainte Claire, on trouve sur la même main deux Villages assez nombreux, & qui sont fort proches l'un de l'autre. Le premier est habité par des Hurons Tionnontatez, les mêmes, qui après avoir lontems erré de côté & d'autre, se sont fixés d'abord au Sault Sainte Marie, & ensuite à Michillimakinac. Le second l'est par des Pouteouatamis. Sur la droite, un peu plus haut, il y en a un troisième d'Outaouais, Compagnons inséparables des Hurons, depuis que les Iroquois ont obligé les uns & les autres, à abandonner leur Pays. Il n'y a point de Chrétiens parmi eux, s'il y en a parmi les Pouteouatamis, ils sont en très-petit nombre: les Hurons le sont tous, mais ils n'ont point de Missionnaires. On dit qu'ils n'en veulent point, mais cela se réduit à quelques-uns des Principaux, qui n'ont pas beaucoup de Religion, & qui empêchent qu'on n'écoute tous les autres, lesquels en demandent depuis lontems (a).

Il y a lontems que la situation, encore plus que la beauté du Détroit, a fait souhaiter qu'on y fit un Etablissement considérable; il étoit assez bien commencé, il y a quinze ans, mais des raisons, qu'on ne dit point, l'ont

(a) On leur en a enfin donné un depuis plusieurs années.

1721.  
Juin.

réduit à très-peu de choses. Ceux qui ne lui ont pas été favorables, disent : 10. Qu'il approcheroit trop les Pelleteries du Nord des Anglois, qui donnant leurs Marchandises aux Sauvages à meilleur marché que nous, attireroient tout le Commerce dans la Nouvelle York. 20. Que les Terres du Détroit ne sont pas bonnes, que toute leur superficie, jusqu'à neuf ou dix pouces de profondeur, n'est que de sable; & que sous ce sable, il y a une terre glaise si dure, que l'eau ne la scauroit pénétrer; d'où il arrive, que les Plaines & l'intérieur des Bois, sont toujours noyés; qu'on n'y voit que de petits Chênes mal tournés, & des Noyers durs, & que les Arbres ayant toujours le pied dans l'eau, les fruits y mûrissent fort tard. Mais ces raisons n'ont pas été sans réplique. Il est vrai qu'aux environs du Fort Pontchartrain les Terres sont mêlées de sable, & que dans les Forêts voisines, il y a des fonds presque toujours pleins d'eau. Cependant ces mêmes Terres ont porté du Froment dix-huit années de suite, sans être jamais fumées, & il ne faut pas aller bien loin pour en trouver, qui sont excellentes. Pour ce qui est des Bois, sans trop m'éloigner du Fort, j'en ai vû en me promenant, qui ne le cedent en rien à nos plus belles Forêts.

Quant à ce qu'on dit, qu'en s'établissant au Détroit, on mettroit les Anglois trop à portée de faire le Commerce des Pelleteries du Nord; il n'est Personne en Canada, qui ne convienne qu'on ne réussira jamais à empêcher les Sauvages de leur porter leurs Marchandises, en quelque lieu qu'ils soient établis, & quelque précaution qu'on prenne, &

1721.

Juin.

Conseil de  
trois Nations  
Sauvages  
chez le Com-  
mandant du  
Détroit.

on ne leur fait trouver avec nous les mêmes avantages, qu'ils trouvent dans la Nouvelle York. J'aurois sur cela, Madame, bien des choses à vous dire, mais ces discussions me meneroient trop loin. Nous en causerons quelque jour à loisir.

Le septième de Juin, qui étoit le lendemain de mon arrivée au Fort, M. de TONTI, qui y commande, assembla les Chefs des trois Villages, dont je vous ai parlé, pour leur communiquer les Ordres, qu'il venoit de recevoir du Marquis de Vaudreuil. Ils l'écoutèrent tranquillement, & sans l'interrompre; & quand il eut fini, l'Orateur Huron lui dit en peu de mots, qu'ils alloient délibérer sur ce qu'il leur avoit proposé, & qu'ils lui feroient réponse dans peu. C'est la coutume de ces Peuples, de ne jamais répondre sur le champ, lorsqu'il s'agit d'affaires de quelque importance. Deux jours après ils se rassemblèrent en plus grand nombre chez le Commandant, qui souhaita que je fusse présent à ce Conseil, avec les Officiers de la Garnison. SASTERATSI, que nos François appellent *le Roi des Hurons*, & qui est en effet le Chef Héréditaire des *Tionnontatez*, lesquels sont les vrais Hurons, s'y trouva ce jour-là; mais comme il est encore Mineur, il n'y vint que pour la forme: son Oncle, qui gouverne pour lui, & qu'on a nommé *le Régent*, porta la parole, en qualité d'Orateur de la Nation: & l'honneur de parler pour tous est ordinairement déferé aux Hurons, quand il s'en trouve dans un Conseil. Le premier coup d'œil de ces Assemblées n'en donne pas une idée bien avantageuse. Imaginez-vous, Madame, une dou-

zaine de Sauvages presque nuds, les cheveux accommodés en autant de manieres différentes, & toutes ridicules: quelques-uns un chapeau bordé par-dessus, tous la pipe à la bouche, & dans la contenance de gens, qui ne pensent à rien. C'est beaucoup, si quelqu'un laisse échapper un mot en un quart d'heure, & si on lui répond par un Monosyllabe. Nulle marque de distinction, nulle préséance, mais on change bien de sentiment, lorsqu'on voit le résultat de leurs Délibérations.

Il s'agissoit ici de deux points, que le Gouverneur Général avoit fort à cœur. Le premier étoit de faire trouver bon aux trois Villages établis au Détroit qu'on ne leur vendît plus d'eau-de-vie, dont le Conseil de Marine avoit défendu absolument la Traite. Le second étoit d'engager toutes les Nations à s'unir avec les François, pour détruire les *Outagamis*, communément appelés *les Renards*, auxquels on avoit fait grace quelques années auparavant, & qui recommençoient leurs brigandages. M. de Tonti fit d'abord répéter en peu de mots par ses Interprètes ce qu'il avoit exposé plus au long dans la premiere Assemblée, & l'Orateur Huron répondit au nom des trois Villages. Il ne fit point d'Exorde, & alla droit au fait. Il parla lontems, & posément, s'arrêtant à chaque article, pour donner moyen à l'Interprète, d'expliquer en François, ce qu'il venoit de dire en sa Langue.

Son air, le son de sa voix, & son action, quoiqu'il ne fit aucun geste, me parurent avoir quelque chose de noble & d'imposant, & il falloit que ce qu'il disoit fût bien éloquent, puisque dépouillé dans la bouche de

E 7 2 I.

Juin.

l'Interprète, qui étoit un Homme ordinaire, de tous les ornemens du Langage, nous en fûmes tous charmés. Je vous avouë même, que quand il auroit parlé deux heures, je ne me serois pas ennuyé un moment. Une autre preuve, que les beautés de son Discours ne venoient point de l'Interprète, c'est que jamais cet Homme n'eût osé prendre sur soi, tout ce qu'il nous dit. Je fûs même un peu surpris, qu'il osât répéter si fidèlement, qu'il faisoit, certaines choses, qui ne devoient pas plaire au Commandant. Quand le Huron eut fini, ONANGUICE, Chef & Orateur Pouteouatami, reprit en peu de mots, & d'une maniere très-ingénieuse, tout ce que le Premier avoit exposé plus au long, & conclut comme lui. Les Outaouais ne parlerent point, & parurent approuver ce qu'avoient dit les autres.

Quel en fut  
le résultat.

La conclusion fut, que les François étoient les Maîtres de ne plus vendre d'eau-de-vie aux Sauvages; qu'ils auroient très-bien fait de ne leur en avoir jamais vendu, & il ne se peut rien imaginer de plus fort, que ce que dit l'Orateur Huron, en exposant les désordres, qu'a causés cette boisson, & le tort, qu'elle a fait à toutes les Nations Sauvages. Le plus zélé Missionnaire n'en auroit pas dit davantage: mais il ajoûta qu'ils y étoient tellement accoutumés, qu'ils ne pouvoient plus s'en passer; d'où il étoit aisé de juger, qu'au défaut des François, ils s'adresseroient aux Anglois. Quant à ce qui concernoit la guerre des Outagamis, il déclara, qu'on ne pouvoit rien résoudre, que dans un Conseil Général de toutes les Nations, qui recon-

noissent Ononthio (a) pour leur Pere ; qu'elles conviendroient sans doute de la nécessité de cette guerre , mais qu'elles auroient bien de la peine à se fier une seconde fois aux François ; qui les ayant déjà réunies , pour les aider à exterminer l'Ennemi commun , lui avoient accordé la paix , sans consulter leurs Alliés , & sans qu'on pût sçavoir les raisons d'une telle conduite.

En quelle disposition l'Auteur trouve les Hurons du Détroit.

Le jour suivant j'allai visiter les deux Bourgades Sauvages , qui sont voisines du Fort , & je commençai par les Hurons. Je trouvai toutes les Matrones , parmi lesquelles étoit l'Ayeule de Sasteratsi , fort affligées de se voir si lontems privées des secours spirituels. Bien des choses , que j'appris en même tems , me confirmèrent dans la pensée , où j'étois déjà , que des interêts particuliers étoient les seuls obstacles à ce que désiroient ces bonnes Chrétiennes. Il faut esperer que les derniers ordres du Conseil de la Marine leveront toutes ces oppositions. M. de Tonti m'assura qu'il alloit y travailler efficacement. (b).

Ceux , qui m'avoient conduit dans ce Village , m'assurèrent que sans les Hurons les autres Sauvages du Détroit mourroient de faim. Ce n'est certainement pas la faute du Terrain , qu'ils occupent ; pour peu qu'ils voulussent le cultiver , ils y trouveroient au moins le nécessaire : la seule Pêche leur en fourniroit une bonne partie , & elle ne demande pas un grand travail. Mais depuis

(a) C'est le nom , que les Sauvages donnent au Gouverneur Général. | troit ont enfin obtenu un Missionnaire , qui a renouvelé parmi eux leur premiere ferveur,  
(b) Les Hurons du Dé-

1721.

Juin.

qu'on leur a fait goûter de l'eau-de-vie, ils ne songent plus qu'à amasser des Pelleteries pour avoir de quoi s'enivrer. Le Huron plus sage, plus industrieux, plus laborieux, plus prévoyant, & plus accoutumé à la culture des Terres, pense plus au solide, & par son travail est en état, non-seulement de subsister, sans avoir besoin de personne, mais encore de faire subsister les autres: ce qu'il ne fait pas à la vérité gratuitement, car parmi ses bonnes qualités il ne faut pas compter le désintéressement.

Réception, Je fus encore mieux reçu des Pouteouata-  
qu'on lui fait mis Infidèles, que des Hurons Chrétiens. Ces  
chez les Pou- Sauvages sont les plus beaux Hommes du Ca-  
teouaramis. nada, ils sont d'ailleurs d'un naturel fort  
doux, & nous les avons toujours eu pour  
Amis. Onanguicé, leur Chef, me traita avec  
une politesse, qui me donna bien aussi bonne  
opinion de son esprit, que le discours, qu'il  
nous avoit fait dans le Conseil. Il est vérita-  
blement Homme de mérite, & tout-à-fait  
dans nos intérêts.

En repassant par un Quartier du Village  
des Hurons, j'aperçus une troupe de ces  
Sauvages, qui paroissoient fort animés au  
jeu; je m'approchai & je vis qu'ils jouoient  
*au Plat*. C'est celui de tous les jeux, qui atta-  
che le plus ces Peuples: ils en perdent quel-  
quefois le repos, & en quelque maniere la  
raison: ils y risquent tout ce qu'ils ont, &  
plusieurs ne le quittent, qu'après s'être mis  
presque tout nus, & après avoir perdu tout  
ce qu'ils avoient dans leurs Cabannes. On en  
a vû y engager leur liberté pour un tems.  
Cela prouve bien la passion, car il n'est point  
d'Hommes

d'Hommes au monde plus jaloux de leur liberté, que nos Sauvages.

Le jeu du *Plat*, qu'on appelle aussi le jeu des *Osselets*, ne se joue qu'entre deux personnes. Chacun a six ou huit *Osselets*, que je pris d'abord pour des noyaux d'Abricots : ils ont la figure, & sont de même grandeur : mais en les regardant de près, je m'aperçus qu'ils étoient à six faces inégales, dont les deux principales sont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc tirant sur le jaune. On les fait sauter en l'air, en frappant la terre, ou la table, avec un plat rond & creux, où ils sont, & qu'on fait pirouetter auparavant. Quand on n'a point de plat, on se contente de jeter en l'air les *Osselets* avec la main ; si tous en tombant présentent la même couleur, celui, qui a joué, gagne cinq points, la partie est en quarante, & on défalque les points gagnés, à mesure que l'adversaire en gagne de son côté. Cinq *Osselets* d'une même couleur ne donnent qu'un point pour la première fois, mais à la seconde on fait raffe de tout. En moindre nombre on ne gagne rien.

Celui, qui gagne la partie, continué de jouer ; le Perdant cède sa place à un autre, qui est nommé par les Marqueurs de sa partie. Car on se partage d'abord, & souvent tout le Village s'intéresse au jeu : quelquefois même un Village joue contre un autre. Chaque partie choisit son Marqueur, mais il se retire quand il veut, ce qui n'arrive, que quand la chose tourne mal pour les Siens. A chaque coup, que l'on joue, surtout, si c'est un coup décisif, il s'éleve de grands cris : les Joueurs paroissent comme des forcenés, & les Specta-

I 7 2 1.

Juin.

Du Jeu du  
Plat ou des  
*Osselets*.

1721.

Juin.

teurs ne sont pas plus tranquilles. Les uns & les autres font mille contorsions, apostrophent les Osselets, chargent d'imprécations les Génies de la partie adverse, & tout le Village retentit de hurlements. Si tout cela ne fait pas revenir la chance, les Perdans peuvent remettre la partie au lendemain, il ne leur en coûte que de faire à toute l'Assistance un repas de peu de valeur.

On se prépare ensuite pour retourner au combat, chacun invoque son Génie, & jette en son honneur du tabac dans le feu. On lui demande sur-tout des rêves heureux. Dès que le jour paroît, on se remet au jeu; mais si les Perdans se sont mis dans la tête que ce sont les meubles de leur Cabanne, qui leur ont porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes parties durent ordinairement cinq ou six jours, & souvent la nuit même ne les interrompt pas. Cependant, comme tous les Assistans, du moins ceux, qui sont intéressés au jeu, sont dans une agitation, qui les met hors d'eux-mêmes, qu'on se querelle, qu'on se bat, ce qui n'arrive jamais parmi les Sauvages, que dans ces occasions, & dans l'ivresse, on peut juger, si à la fin de la partie les uns & les autres ont besoin de repos.

Usage superstitieux de ce jeu pour la guérison des Malades.

Il arrive quelquefois que ces parties de jeu se font par ordonnance du Médecin, ou à la prière d'un Malade; il ne faut pour cela qu'un rêve de l'un, ou de l'autre; ce rêve est toujours pris pour un Commandement de quelque Génie; & alors on se prépare au jeu avec un très-grand soin. On s'assemble pendant plusieurs nuits pour s'essayer, & voir qui a la

main plus heureuse. On consulte son Génie, on jeûne, les Personnes mariées gardent la continence, & le tout pour obtenir un songe favorable. Tous les matins on raconte ceux, qu'on a eus, & de toutes les choses, qu'on a rêvées, & qu'on s'imagine pouvoir porter bonheur, on en fait un amas, & on les met dans de petits sachets, qu'on porte sur soi. Si quelqu'un a la réputation d'être heureux, c'est - à - dire, dans le sens de ce Peuple, d'avoir un Génie familier plus puissant, & plus enclin à faire du bien, on ne manque point de le faire approcher de celui, qui tient le plat. On va même quelquefois le chercher bien loin, & si la vieillesse, ou quelque infirmité ne lui permettoit pas de marcher, on le porteroit sur les épaules.

On a souvent pressé les Missionnaires de se trouver à ces jeux, dans la persuasion où l'on est, que leurs Génies tutélaires sont les plus puissans de tous. Il arriva un jour dans un Village Huron qu'une Malade ayant fait appeller un Jongleur, ce Charlatan lui ordonna le jeu du plat, & marqua un autre Village que le sien pour jouer. Elle envoya aussitôt demander au Chef de ce Village son agrément: il fut accordé, on joua, & le jeu fini, la Malade fit aux Joueurs de grands remerciemens de la guérison, qu'ils lui avoient, disoit-elle, procurée. Il n'en étoit pourtant rien, au contraire elle étoit plus mal, mais il faut toujours paroître content, lors même qu'on a moins sujet de l'être.

La mauvaise humeur de cette Femme & de ses Parens tomba sur les Missionnaires, qui avoient refusé d'assister au jeu, quelque

1721.

Juin.

instance, qu'on leur eût faite pour les y engager, & dans le chagrin de leur peu de complaisance en cette occasion, on leur reprocha que depuis leur arrivée dans ce Pays, les Génies des Sauvages n'avoient plus aucun pouvoir. Ces Religieux ne manquèrent pas de profiter de cet aveu pour faire sentir à ces Infidèles la foiblesse de leurs Divinités, & la supériorité du Dieu des Chrétiens; mais outre que dans ces rencontres il est rare qu'on soit assez bien disposé pour entendre raison, ces Barbares répondent froidement: « Vous avez vos Dieux, & nous avons les nôtres: c'est un malheur pour nous, qu'ils ne soient pas aussi puissans que les vôtres.

Le Détroit est une des Contrées du Canada, où un Botaniste pourroit faire plus de découvertes. J'ai déjà observé que tout le Canada produit une grande quantité de Simples, qui ont de grandes vertus. On ne doute pas que les neiges n'y contribuent beaucoup, mais il y a ici une variété de terroir, qui jointe à la douceur du Climat, & à la liberté, qu'a le Soleil plus qu'ailleurs d'y échauffer la Terre, parce que le Pays est plus découvert, bon lieu de croire que les Plantes y ont plus de force, qu'en aucun autre endroit.

De l'herbe  
à la Puce, &  
de ses effets.

Un de mes Conducteurs éprouva dernièrement la vertu d'une Herbe, qu'on rencontre par-tout, & dont la connoissance est des plus nécessaires aux Voyageurs, non pas pour ses bonnes qualités, car je ne lui en ai encore vû attribuer aucune, mais parce qu'on ne sçauroit trop l'éviter. On l'appelle l'Herbe à la Puce, mais ce nom n'est pas assez expressif pour marquer les effets, qu'elle produit. Ces

effets sont plus ou moins sensibles, selon le tempéramment de ceux, qui la touchent: il en est même, sur qui elle ne fait rien: mais les uns, en la regardant seulement, sont attaqués d'une fièvre violente, qui dure plus de quinze jours, & qui est accompagnée d'une gale fort incommode, & d'une grande démangeaison par tout le corps. Elle n'opere sur d'autres, que quand ils la touchent; & alors la partie attaquée paroît comme toute couverte de lépre. On en a vû, qui en avoient les mains toutes perduës. On n'y connoît point encore d'autre remede, que la patience; au bout de quelque tems tout se dissipe.

Il croît aussi au Détroit des Citronniers en plein sol, dont les fruits ont la forme & la couleur de ceux de Portugal, mais ils sont plus petits, & d'un goût fade: ils sont excellens confits. La racine de cet Arbre est un poison mortel & très-subtil, & en même tems un antidote souverain contre la morsure des Serpens. Il faut la piler & l'appliquer à l'instant sur la playe: ce remede est prompt & immanquable. Des deux côtés du Détroit le Pays conserve, dit-on, toute sa beauté jusqu'environ dix lieuës dans la profondeur, après quoi on trouve moins d'Arbres fruitiers, & moins de Prairies. Mais au bout de cinq ou six lieuës, en tirant vers le Lac Erié au Sud-Ouest, on découvre d'immenses Prairies, qui s'étendent plus de cent lieuës en tout sens, & qui nourrissent une quantité prodigieuse de ces Bœufs, dont je vous ai déjà parlé plus d'une fois.

Je suis, &c.

R ij}

1721

Juin.

Des Citrons  
du Détroit.

1721.

Juin.

## DIX-HUITIÈME LETTRE.

*Plusieurs traits du caractère, des usages, & du Gouvernement des Sauvages.*

Au Détroit, ce quatorzième de Juin, 1721.

MADAME,

APRÈS avoir fermé ma dernière Lettre ; & l'avoir remise à une Personne, qui descendoit à Quebec, je me dispoisois moi-même à poursuivre mon Voyage, & je m'embarquai en effet le lendemain. Mais je n'ai pas été bien loin, & par le peu de précautions de ceux, qui me conduisent, me voici de retour au Fort de Pontchartrain, où je crains beaucoup d'être obligé de rester encore plusieurs jours. Ce sont de ces contretems, auxquels il faut s'attendre avec les Voyageurs Canadiens, ils ne sont jamais pressés, & sont fort négligens à prendre leurs mesures. Mais comme il faut tirer parti de tout, je vais profiter de ce retardement, pour commencer à vous entretenir du Gouvernement des Sauvages, & de leur façon de se conduire dans les affaires. Cette connoissance vous mettra plus en état de comprendre bien des choses, que j'aurai occasion de vous dire dans la suite.

Je m'étendrai pourtant le moins que je pourrai sur ce sujet : premièrement, parce que tout n'y est pas fort intéressant; en second lieu, parce que je ne veux rien vous écrire,

qui ne soit appuyé sur de bons témoignages , & qu'il n'est pas aisé de trouver des personnes, dont la sincérité soit hors de toute atteinte, au moins d'exagération ; ou qu'on ne puisse soupçonner d'avoir trop légèrement ajouté foi à tout ce qu'on leur a débité ; ou qui ayent enfin assez de discernement , pour saisir les choses dans leur vrai point de vûë ; ce qui demande un long séjour dans le Pays , & une longue habitude avec ses Habitans. Je ne vous dirai donc rien de moi sur cet article , & cela m'empêchera de mettre beaucoup de suite dans ce que je dirai : mais il ne vous sera pas difficile de rassembler , & de faire un tout assez régulier des traits , dont je parlerai mes Lettres , à mesure , que j'en serai instruit.

Il faut convenir, Madame , que plus on voit nos Sauvages de près , & plus on découvre en eux de qualités estimables. La plupart des principes , qui servent à regler leur conduite, les maximes générales , sur lesquelles ils se gouvernent , & le fond de leur caractère , n'ont presque rien , qui sente le Barbare. D'ailleurs les idées , quoiqu'entièrement confuses , qui leur sont restées d'un premier Etre, les vestiges presque effacés du Culte Religieux , qu'ils paroissent avoir autrefois rendu à cette Divinité suprême ; & les foibles traces , qu'on remarque , jusques dans leurs actions les plus indifférentes , de l'ancienne Croyance , & de la Religion primitive , peuvent les remettre plus facilement qu'on ne croit , dans le chemin de la Vérité , & donner à leur conversion au Christianisme des facilités , qu'on ne rencontre pas , ou qui sont

1721.

Juin.

Les Sauvages du Canada sont plus aisés à convertir , que les Nations les plus policées.

1721.

Juin.

contre-balancées par de plus grands obstacles ; dans les Nations les plus civilisées. En effet l'expérience ne nous apprend-elle pas , que la politesse , les lumieres , les maximes d'Etat , forment dans celle-ci un attachement & une prévention pour leur fausse croyance ; que toute l'habileté , & tout le zele des Ouvriers Evangéliques , ont bien de la peine à détruire , qu'il faut que la Grace agisse plus puissamment sur des Infidèles éclairés , que leur présomption aveugle presque toujours , que sur ceux , qui ne lui opposent que des lumieres bornées.

Idée générale de leur Gouvernement.

La plûpart des Peuples de ce Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique , dont la forme varie presque à l'infini. Car encore que chaque Bourgade ait son Chef indépendant de tous les autres de la même Nation , & de qui les Sujets dépendent en très-peu de choses , néanmoins il ne se conclut aucune affaire de quelque importance , que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie , les *Sagamos* étoient plus absolus , & il ne paroît pas qu'ils fussent obligés , comme les Chefs le sont presque par-tout ailleurs , de faire des libéralités aux Particuliers. Au contraire , ils tiroient une espece de tribut de leurs Sujets , & ne mettoient nullement leur grandeur , à ne se rien réserver pour eux. Mais il semble , que la dispersion de ces Sauvages Acadiens , & peut-être aussi leur Commerce avec les François , ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne façon de se gouverner , dont **LESCARBOT** & **CHAMPLAIN** sont les seuls , qui nous ayent donné quelque détail.

Plusieurs Nations ont chacune trois Familles, ou Tribus principales, aussi anciennes, à ce qu'il paroît, que leur Origine. Elles ont néanmoins une même Souche, & il y en a du moins une, qui est regardée comme la première, qui a une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres, ceux de cette Tribu; au lieu qu'entr'elles, on ne se traite que de Cousins. Ces Tribus sont mêlées, sans être confonduës, chacune a son Chef séparé dans chaque Village; & dans les affaires, qui interessent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal, & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque, ou si l'on veut ses armoiries. On ne signe point autrement les Traités, qu'en traçant ces figures, si ce n'est que des raisons particulieres en fassent substituer d'autres.

Ainsi la Nation Huronne, est la Nation du *Porc-Epi*: sa première Tribu porte le nom de l'*Ours*, ou du *Chevreuil*, les Auteurs varient sur cela; les deux autres ont pris pour leurs Animaux le *Loup* & la *Tortuë*; enfin chaque Bourgade a aussi le sien, & c'est apparemment cette variété, qui a désorienté les Auteurs des Relations. D'ailleurs il est bon d'observer qu'outre ces distinctions de Nations, de Tribus, de Bourgades par les Animaux, il y en a encore d'autres, qui ont leur fondement dans quelque usage, ou dans quelque événement particulier. Par exemple, les Hurons *Tionnontatez*, qui sont de la première Tribu, s'appellent ordinairement la Nation du *Petun*, & nous avons un Traité, où ces

I 7 2 1.

Juin.

Division des Nations en Tribus.

1721.

Juin.

Observation  
sur les noms  
des Chefs.

Sauvages, qui étoient alors à Michillimakinac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor.

La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux, que la Huronne, dont elle paroît être une Colonie, avec cette différence néanmoins, que la Famille de la Tortuë y est divisée en deux, qu'on appelle *la grande & la petite Tortuë*. Le Chef de chaque Famille en porte le nom, & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre. Il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais outre ce nom, qui n'est, pour ainsi dire, que de représentation, ils en ont un autre, qui les distingue plus particulièrement, & qui est comme un titre de dignité. Ainsi l'un est appelé *le plus noble*, l'autre, *le plus ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisième, qui leur est personnel. Mais je croirois assez que cela n'est en usage que dans les Nations, où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes cérémonies; le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui, qui le représente, doit faire un festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il y a néanmoins tel nom personnel si célèbre, que nul n'ose se l'approprier, ou qui est du moins fort lontems sans être relevé; quand on le fait, cela s'appelle resusciter celui, qui le portoit.

De la Succession & de l'Élection des Chefs.

Dans le Nord, & par-tout, où regne la Langue Algonquine, la dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'installation se réduit à des festins, accompagnés de danses & de chants.

Le Chef élu ne manque aussi jamais de faire le panégyrique de celui, dont il prend la place, & d'invoquer son Génie. Parmi les Hurons, où cette dignité est héréditaire, la succession se continuë par les Femmes, en sorte qu'à la mort du Chef, ce n'est pas son Fils, qui lui succede, mais le Fils de sa Sœur, ou à son défaut, son plus proche Parent en ligne féminine. Si toute une Branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation choisit le Sujet, qui lui plaît davantage, & le déclare Chef.

Il faut avoir un âge mûr pour gouverner, & si le Chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du Mineur. En général ces Chefs ne reçoivent pas de grandes marques de respect, & s'ils sont toujours obéis, c'est qu'ils sçavent jusqu'où ils doivent commander. Il est vrai même qu'ils prient, ou proposent plutôt qu'ils ne commandent, & que jamais ils ne sortent des bornes du peu d'autorité, qu'ils ont. Ainsi c'est la raison, qui gouverne, & le gouvernement est d'autant plus efficace, que l'obéissance est plus libre, & qu'on n'a pas à craindre qu'il ne dégénere en tyrannie.

Il y a plus, chaque Famille a droit de se choisir un Conseiller, & un Assistant du Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans l'avis duquel le Chef ne sçautoit rien entreprendre. Ces Conseillers sont sur tout obligés d'avoir l'œil sur le trésor public, & c'est particulièrement à eux, qu'il appartient d'en marquer l'emploi. Leur réception se fait dans un Conseil général; mais on n'en donne point

1721.

Juin.

De leur pouvoir.

Des Assistans  
ou Conseillers.

1721.

Juin.

avis aux Alliés, comme on le fait aux élections, & aux installations des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes, qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur Sexe.

Du Corps des  
Anciens.

Ce Corps de Conseillers, ou Assistans, est le premier de tous; le second est celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux, qui ont atteint l'âge de maturité. Je n'ai pu savoir quel est précisément cet âge. Le dernier est des Guerriers. Il comprend tous ceux, qui sont en état de porter les armes. Ce Corps a souvent à sa tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il faut qu'auparavant il se soit distingué par quelque action de valeur; sinon il est obligé de servir en qualité de Subalterne, c'est-à-dire, de simple Soldat, car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages.

Des Chefs  
de Guerre.

A la vérité un grand Parti peut avoir plusieurs Chefs, parce qu'on donne ce titre à tous ceux, qui ont déjà commandé; mais ils n'en sont pas moins soumis au Commandant du Parti, espece de Général sans caractère, sans autorité réelle, qui ne peut ni récompenser, ni punir, que ses Soldats peuvent quitter, quand il leur plaît, sans qu'il ait rien à leur dire, & qui néanmoins n'est presque jamais contredit: tant il est vrai que parmi des Hommes, qui se conduisent par la raison, & qui sont guidés par l'honneur & le zèle de la Patrie, l'indépendance ne détruit point la subordination, & que souvent l'obéissance libre & volontaire est toujours celle, sur laquelle on peut plus sûrement compter. Au reste les qualités requises pour un Chef de

Guerre sont d'être heureux, brave, & désintéressé. Il n'est pas étonnant, qu'on obéisse sans peine à un Homme, en qui l'on reconnoît ces trois caractères.

1721.

Juin.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, si on en excepte le Canton Iroquois d'Onneyouth, où elle est alternative entre les deux Sexes. Mais si tel est le droit, la pratique y est rarement conforme. Dans le vrai les Hommes ne parlent aux Femmes, que de ce qu'ils veulent bien qu'elles sçachent, & rarement une affaire importante leur est communiquée, quoique tout se fasse en leur nom, & que les Chefs ne soient que leurs Lieutenans. Ce que je vous ai dit, Madame, de l'Ayeule du Chef héréditaire des Hurons du Détroit, qui n'avoit jamais pu obtenir un Missionnaire pour sa Bourgade, est une bonne preuve que l'autorité réelle des Femmes se réduit à bien peu de chose. On m'a pourtant assuré que ce sont encore elles, qui délibèrent les premières sur ce qu'on propose dans le Conseil, & qu'elles donnent ensuite le résultat de leur délibération aux Chefs, qui en font le rapport au Conseil Général, composé des Anciens; mais il y a bien de l'apparence que tout cela se fait pour la forme & avec les restrictions, que je viens de dire. Les Guerriers consultent aussi entr'eux sur tout ce qui est de leur ressort, mais ils ne peuvent rien conclure d'important, ni qui intéresse la Nation ou la Bourgade. Tout doit être examiné & arrêté dans le Conseil des Anciens, qui juge en dernière instance.

Pouvoir des Femmes dans quelques Nations.

Il faut convenir qu'on procède dans ces Assemblées avec une sagesse, une maturité, ces Conseils.

Sagesse de ces Conseils.

1721.

Juin.

une habileté, je dirai même communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athènes & au Sénat de Rome, dans les plus beaux jours de ces Républiques. C'est qu'on n'y conclut rien avec précipitation, & que les grandes passions, qui ont si fort altéré la politique, même parmi les Chrétiens, n'ont point encore prévalu dans ces Sauvages sur le bien public. Les Intéressés ne laissent pas de faire jouer bien des ressorts, & d'employer un manège, dont on auroit peine à croire capable des Barbares, pour venir à bout de leurs desseins. Il est encore vrai qu'ils ont tous au souverain degré le grand art de cacher leur marche: mais pour l'ordinaire la gloire de la Nation, & les motifs d'honneur sont les principaux mobiles de toutes leurs Entreprises. Ce qu'on ne peut excuser en eux, c'est que le plus souvent ils mettent leur honneur à se venger, & qu'ils ne donnent point de bornes à leur vengeance. Défaut, que le seul Christianisme peut bien corriger, & que toute notre politesse & notre Religion ne corrige pas toujours.

Des  
ours.

Ora- Chaque Tribu a son Orateur dans chaque Bourgade, & il n'y a guères que ces Orateurs, qui ayent droit de parler dans les Conseils publics, & dans les Assemblées générales. Ils parlent toujours bien, & à propos. Outre cette éloquence naturelle, que nul de ceux, qui les ont pratiqués, ne leur conteste, ils ont une connoissance parfaite des intérêts de ceux, qui employent leur ministère, & une dextérité à mettre leur bon droit dans tout son jour, qui ne peut aller plus loin. En quelques occasions les Femmes ont un Ora-

teur, qui parle en leur nom, & comme s'il étoit uniquement leur Interprète.

1721.

Juin.

Des Peuples, qu'on peut dire ne posséder rien, ni en public, ni en particulier, & qui n'ont point l'ambition de s'étendre, devroient, ce semble, avoir peu de choses à démêler les uns avec les autres. Mais l'esprit de l'Homme naturellement inquiet ne sçauroit demeurer sans action, & il est ingénieux à se procurer de quoi s'occuper. Ce qui est certain, c'est que nos Sauvages négocient sans cesse, & qu'ils ont toujours quelque affaire sur le tapis. Ce sont des Traités à conclure, ou à renouveler, des offres de service, des civilités réciproques, des alliances, qu'on ménage, des invitations à la guerre, des complimens sur la mort d'un Chef, ou d'une Personne considérable. Tout cela se fait avec une dignité, une attention, j'ose même dire, une capacité digne des affaires les plus importantes; & elles le sont quelquefois plus qu'il ne paroît; car ceux, qu'on députe pour cela, ont presque toujours des instructions secrètes, & le motif apparent de leur députation n'est qu'un voile, qui en cache un autre plus sérieux.

Des intérêts de ces Peuples.

La Nation du Canada, qui depuis deux siècles y fait la première figure, est l'Iroquoise. Ses succès à la guerre lui ont donné sur la plûpart des autres une supériorité, qu'aucune d'elle n'est plus en état de lui disputer, & de pacifique qu'elle étoit autrefois, elle est devenuë fort inquiète & fort intrigante. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable, que l'avantage de sa situation, qu'elle sçut bientôt reconnoître, & dont elle

Politique des Iroquois.

1721.

Juin.

a très-bien sçu profiter. Placée entre nous & les Anglois, elle a compris d'abord que les uns & les autres seroient obligés de la ménager, & il est vrai que la principale attention des deux Colonies, depuis leur Etablissement, a été de la gagner, ou de l'engager au moins à demeurer neutre. Persuadée de son côté que si l'une de ces deux Nations prévaloit sur l'autre, elle en seroit bientôt opprimée, elle a trouvé le secret de balancer leurs succès, & si l'on fait réflexion que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille Combattans, & que depuis lontems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y suppléer que par beaucoup d'habileté & d'adresse.

Du gouver-  
nement des  
Villages.

Pour ce qui est des Particuliers, & de l'intérieur des Bourgades, les affaires s'y réduisent à très-peu de choses, & sont bientôt terminées. L'autorité des Chefs ne s'étend point, ou s'étend rarement jusques-là, & généralement parlant ceux, qui ont quelque crédit, ne sont occupés que du Public. Une seule affaire, quelque peu importante qu'elle soit, est lontems en délibération: tout se traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne se décide, qu'on n'ait entendu tous ceux, qui veulent y entrer. Si l'on a fait sous main quelque présent à un Ancien pour s'assurer de son suffrage, on est sûr de l'obtenir, dès que le présent est accepté. Il est presque inoui qu'un Sauvage ait manqué à un engagement de cette sorte, mais il ne le prend pas aisément, & jamais il ne reçoit des deux mains. Les jeunes Gens entrent de bonne heure en connoissance des affaires, ce qui

les rend sérieux & mûrs dans un âge, où nous sommes encore enfans ; cela les intéresse dès leur première jeunesse au bien public, & leur inspire une émulation, qu'on a grand soin de fomenteur, & dont il n'est rien, qu'on ne puisse se promettre.

1721.

Juin.

Le plus grand défaut de ce Gouvernement, c'est qu'il n'y a presque point de Justice Criminelle parmi ces Peuples ; à la vérité, ce défaut n'a point dans ce Pays les mêmes suites, qu'il auroit parmi nous ; le grand ressort de nos passions, & la source principale des désordres, qui troublent le plus la Société Civile, c'est-à-dire, l'intérêt, n'ayant presque point de force sur des Gens, qui ne songent point à thésauriser, & s'embarassent fort peu du lendemain.

Ses défauts.

On peut encore leur reprocher avec justice la manière, dont ils élèvent leurs Enfans : ils ne savent ce que c'est, que de les châtier ; tant qu'ils sont petits, on dit qu'ils n'ont point de raison, & les Sauvages ne sont point dans le principe, que la punition fait venir le Jugement ; quand ils sont dans un âge à pouvoir raisonner, on prétend qu'ils sont maîtres de leurs actions, & qu'ils n'en doivent répondre à personne. On pousse ces deux maximes, jusqu'à se laisser maltraiter par des yvrognes, sans même se défendre, de peur de les blesser : *Pourquoi leur faire du mal, disent-ils, quand on veut leur montrer le ridicule de cette conduite, ils ne savent ce qu'ils font.*

En un mot, ces Américains sont parfaitement convaincus, que l'Homme est né libre, qu'aucune Puissance sur la Terre n'a

1721.

Juin.

droit d'attenter à sa liberté, & que rien ne pourroit le dédommager de sa perte. On a même eu bien de la peine à détromper sur cela les Chrétiens, & à leur faire entendre, que par une suite de la corruption de notre nature, qui est l'effet du péché, la liberté effrenée de faire le mal diffère peu d'une espèce de nécessité de le commettre, vû la force du penchant, qui nous y porte; & que la Loi, qui nous retient, nous rapproche de notre première liberté, en paroissant nous la ravir. Heureusement pour eux, l'expérience ne leur fait pas sentir sur bien des articles essentiels toute la vivacité de ce penchant, qui produit ailleurs tant de crimes. Leurs connoissances étant plus bornées que les nôtres, leurs desirs le sont aussi davantage: réduits au simple nécessaire, auquel la Providence a suffisamment pourvu, à peine ont-ils l'idée du superflu.

Après tout, c'est un grand désordre que cette tolérance, & cette impunité; c'en est un aussi, que ce défaut de subordination, qui se remarque dans le Public, & encore plus dans le Domestique, où chacun fait ce qu'il veut; où le Pere, la Mere, & les Enfans vivent souvent comme des personnes rassemblées par hazard, & qu'aucun lien n'unit entr'eux; où de jeunes gens traitent des affaires de la Famille, sans en rien communiquer à leurs Parens, non plus que si c'étoient des Etrangers; où les Enfans sont élevés dans une indépendance entière; & où on s'accoutume de bonne heure à n'écouter, ni la voix de la nature, ni les plus indispensables devoirs de la Société.

Si dans les Nations les plus sagement gouvernées, & qui sont retenues par le frein d'une Religion toute sainte, on ne laisse pas de voir quelquefois de ces Monstres, qui deshonoreroient l'humanité, ils y font du moins horreur, & les Loix les répriment, mais ce qui n'est que le crime d'un Particulier, quand il est suivi du châtiment, devient le crime de la Nation, qui le laisse impuni, comme le parricide même l'est, parmi les Sauvages; y fut-il encore plus rare, qu'il ne l'est, cette impunité est une tache, que rien ne peut laver, & qui sent tout-à-fait la Barbarie. Il y a pourtant en tout ceci quelques exceptions, dont je parlerai bientôt; mais en général, l'esprit de nos Sauvages est tel.

Non-seulement ils sont persuadés qu'une Personne, qui n'est pas en son bon sens, n'est point répréhensible, ou du moins ne doit pas être punie; mais ils s'imaginent encore, qu'il est indigne d'un Homme, de se défendre contre une Femme, ou contre un Enfant; bien entendu apparemment, lorsqu'il n'y va point de la vie; ou qu'il n'y a point de risque d'être estropié, encore prend-on alors, s'il est possible, le parti de fuir. Mais qu'un Sauvage en tuë un autre de sa Cabanne, s'il étoit yvre, & souvent fait-on semblant de l'être, quand on veut faire de semblables coups, on se contente de plaindre & de pleurer le mort; c'est un malheur, dit-on, le Meurtrier ne sçavoit pas ce qu'il faisoit.

S'il étoit de sang froid, on suppose aisément, qu'il avoit de bonnes raisons, pour en venir à cette extrémité. S'il est évident qu'il n'en avoit point, c'est à ceux de sa Cabanne,

1721.

Juin.

Principes,  
sur quoi elle  
est établie.

1721.

Juin.

comme les seuls intéressés, à le châtier; ils peuvent le faire mourir, mais ils le font rarement, & s'ils le font, c'est sans aucune forme de Justice; de sorte que sa mort a moins l'air d'une punition légitime, que d'une vengeance d'un Particulier; quelquefois un Chef sera bien aise de profiter de l'occasion de se défaire d'un mauvais Sujet. En un mot, le crime n'est point puni d'une manière, qui satisfasse à la Justice, & qui établisse la sûreté & la tranquillité publiques.

Un assassinat, qui intéresseroit plusieurs Cabannes, auroit cependant toujours des suites fâcheuses, souvent il n'en faut pas davantage pour mettre en combustion toute une Bourgade, & même toute une Nation. C'est pourquoi dans ces rencontres le Conseil des Anciens ne néglige rien pour accommoder de bonne heure les Parties, & s'il en vient à bout, c'est ordinairement le Public, qui fait les présens, & toutes les démarches nécessaires auprès de la Famille offensée. La prompt punition du Coupable finiroit d'abord toute l'affaire, & si les Parens du Mort peuvent l'avoir en leur Puissance, il leur est permis d'en faire ce qu'ils veulent; mais la Cabanne croit qu'il n'est pas de son honneur de le sacrifier, & souvent le Village, ou la Nation ne juge pas à propos de l'y contraindre.

De quelle  
manière les  
Hurons punissent l'Assassinat.

J'ai lû dans une Lettre du P. de Brebeuf; qui a lontems vécu parmi les Hurons, que ces Sauvages avoient accoutumé de punir les assassins en cette manière. Ils étendoient le corps mort sur des Perches, au haut d'une Cabanne, & le Meurtrier étoit obligé de se tenir plusieurs jours de suite immédiatement

au-dessous, & de recevoir tout ce qui décou-  
loit de ce Cadavre, non-seulement sur soi,  
mais encore sur son manger, qu'on mettoit  
auprès de lui, à moins que par un présent  
considérable, fait à la Cabanne du Deffunt,  
il n'obtînt de garantir ses vivres de ce poison.  
Mais le Missionnaire ne dit point, si cela se  
faisoit par autorité publique, ou si c'étoit  
seulement une représaille, dont usoient les  
Intéressés, quand ils pouvoient avoir l'Assassin  
en leur puissance.

Quoiqu'il en soit, le moyen le plus usité  
parmi tous les Sauvages pour dédommager  
les Parens d'un Homme, qui a été assassiné,  
c'est de le remplacer par un Prisonnier de  
Guerre: alors ce Captif est presque toujours  
adopté: il entre dans tous les droits du Dé-  
funt, & fait bientôt oublier celui, dont il  
occupe la place. Il est néanmoins quelques  
crimes odieux, qui sont sur le champ punis  
de mort, du moins parmi quelques Nations,  
tels sont les Maléfices.

Quiconque en est soupçonné, n'est en  
sûreté nulle part; on lui fait même subir,  
quand on s'est saisi de lui, une sorte de ques-  
tion, pour l'obliger à nommer ses Complices,  
après quoi il est condamné au supplice des  
Prisonniers de Guerre; mais on demande au-  
paravant le consentement de sa Famille, qui  
n'oseroit le refuser. Les moins criminels sont  
assommés, avant que d'être brûlés. On traite  
à peu près de même ceux, qui deshonnorent  
leurs Familles, & pour l'ordinaire, c'est la  
Famille même, qui en fait justice.

Parmi les Hurons, qui étoient fort enclins  
à dérober, & qui le faisoient avec une dex-  
sèss trouvées,

1721,

Juin.

Punition des  
Magiciens.Reglement  
pour les cho-

1721.

Juin.

terité, dont nos plus habiles Filoux se feroient honneur, il étoit permis, quand on avoit découvert le Voleur, non-seulement de lui reprendre ce qu'il avoit pris, mais encore d'enlever tout ce qui étoit dans sa Cabanne, & de le dépouiller tout nud, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils pussent faire la moindre résistance. D'ailleurs, pour éviter toutes les contestations, qui pouvoient naître à ce sujet, on étoit convenu de certains points, dont on ne s'écartoit jamais. Par exemple, toute chose trouvée, n'y eût-il qu'un instant, qu'elle eût été perdue, étoit à celui, qui l'avoit trouvée, pourvû que celui, à qui elle étoit auparavant, ne l'eût point déjà réclamée. Mais pour peu qu'on remarquât de la supercherie de la part du Premier, on l'obligeoit de restituer; ce qui occasionnoit quelquefois des dissensions assez difficiles à terminer: voici un trait assez singulier en ce genre.

Trait singulier à l'occasion d'une chose trouvée.

Une bonne Vieille n'avoit pour tout bien au monde, qu'un collier de Porcelaine, qui valoit environ dix écus de notre monnoye, & elle le portoit partout avec elle, enfermé dans un petit sac. Un jour qu'elle travailloit aux Champs, elle avoit suspendu son sac à un Arbre; une autre Femme, qui s'en aperçut, & qui avoit grande envie de lui escamoter son collier, crut l'occasion favorable de s'en saisir, sans qu'on pût l'accuser de vol: elle ne le perdit point de vûe, & au bout d'une heure ou deux, la Vieille étant passée dans le Champ voisin, elle courut à l'Arbre, prit le sac, & se mit à crier, qu'elle avoit fait une bonne trouvaille. La Vieille à ce cri tourna la tête, & dit que ce sac lui appartient;

que c'est elle , qui l'a suspendu à un Arbre , qu'elle ne l'a ni perdu , ni oublié , & que son intention étoit de le reprendre à la fin de son travail ; la Partie lui répond , qu'on ne juge pas des intentions , & qu'étant sortie de son Champ , sans avoir repris son sac , elle étoit censée l'avoir oublié.

1721.

Juin.

Après bien des contestations entre ces deux Femmes , qui ne se dirent pourtant pas un mot désobligeant , l'affaire fut portée devant un Arbitre , qui fut le Chef du Village , & dont voici quelle fut la décision : « A Juger dans la rigueur , dit-il , le sac appartient à celle , qui l'a trouvée ; mais les circonstances sont telles , que si cette Femme ne veut pas être taxée d'avarice , elle le doit rendre à celle , qui le reclame , & se contenter de quel que petit présent , que celle-ci ne peut se dispenser de lui faire . Les deux Parties acquiescerent à ce Jugement ; & il est bon d'observer que la crainte d'être notée d'avarice a bien autant de pouvoir sur l'esprit des Sauvages , qu'en auroit la crainte du châtement , & qu'en général ces Peuples se conduisent beaucoup plus par les principes d'honneur , que par tout autre motif.

Ce que je vais vous ajoûter , Madame , vous en donnera une nouvelle preuve J'ai dit plus haut que pour empêcher les suites d'un meurtre , le Public se charge de faire les soumissions pour les coupables , & de dédommager les Intéressés : croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces désordres , que les Loix les plus séveres ? Rien n'est pourtant plus vrai : car comme ces satisfactions coûtent beaucoup à des Hommes ,

Combien les Sauvages sont sensibles au point d'honneur.

1721.

Juin.

dont la fierté passe tout ce qu'on en peut dire; le Criminel est plus sensible à la peine, où il voit le Public à son sujet, qu'il ne le seroit à la sienne propre, & le zèle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puissamment ces Barbares, que ne pourroit faire la crainte de la mort & des supplices.

D'ailleurs il est certain que l'impunité n'a pas toujours régné parmi eux, autant qu'elle a fait depuis, & nos premiers Missionnaires ont encore trouvé des traces de l'ancienne rigueur, avec laquelle ils sçavoient réprimer les crimes. Le vol en particulier a toujours été regardé comme une tache, qui deshonoreroit une Famille, & chacun étoit en droit d'en effacer la honte avec le sang du Coupable. Le Pere de Brebeuf apperçut un jour un jeune Huron, qui assommoit une Fille; il courut à lui pour l'arrêter, & lui demanda ce  
 » qui le portoit à cette violence. » C'est ma  
 » Sœur, lui répondit le Sauvage, elle a volé,  
 » je veux expier par sa mort l'affront, qu'elle  
 » m'a fait, & à toute notre Famille » On me  
 demande ma Lettre, & je fais en vous assu-  
 rant que je suis, &c.



LETTRE

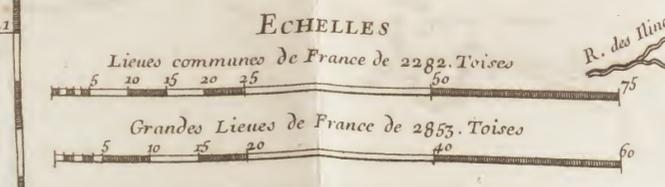


Ce Canton est entièrement inconnu

Ce Canton étoit habité par les Eriés ou Nation du Chat qui a été détruite par les Iroquois

**CARTE DES LACS DU CANADA**

Dressée sur les Manuscrits du Depost des Cartes, Plans et Journaux de la Marine et sur le Journal du RP. de Charlevoix. Par N. BELLIN Ingenieur et Hydrographe de la Marine 1744.



Longitude Occidentale du Meridien de Paris

## DIX-NEUVIÈME LETTRE.

*Voyage du Détroit à Michillimakinac. Description du Pays. Du Mariage des Sauvages.*

A Michillimakinac, ce 30. Juin, 1721.

MADAME,

CE fut le dix-huitième de ce mois que je partis enfin tout de bon du Fort de Pontchartrain du Détroit, un peu avant le coucher du Soleil. A peine avois-je fait une lieuë, qu'un orage accompagné d'un déluge de pluye, me contraignit de gagner la Terre bien mouillé, & nous passâmes la nuit fort mal à notre aise : le lendemain tout ce que je pus faire, fut de traverser le Lac de Sainte Claire, cette traversée n'est cependant que de quatre lieuës. Le Pays me parut bon des deux côtés. A moitié chemin on laisse sur la gauche une Riviere, qui a bien un arpent de large à son embouchure ; on l'a nommée *la Riviere des Hurons*, parce que des Sauvages de cette Nation s'y réfugièrent pendant la guerre des Iroquois. Sur la droite, & presque vis-à-vis il y en a une autre, dont l'entrée est une fois plus large, & qu'on remonte quatre vint lieuës sans rencontrer aucun Rapide, ce qui est rare dans les Rivieres de ce Pays : on n'a pu me dire son nom.

La route depuis le Fort du Détroit jusqu'à

1721.

Juin.

la fin de la traverse, est Est-Nord-Est : de-là on tourne au Nord par l'Est jusqu'au Sud pendant quatre-lieuës, au bout desquelles on trouve à main droite un Village de Missisaguez, placé sur un terrain fertile, à l'entrée de très-belles Prairies, & dans la plus agréable situation, qui se puisse voir. De-là jusqu'au Lac Huron, on compte douze lieuës, & le Pays est toujours charmant. C'est un Canal magnifique, tiré au cordeau, bordé de Bois de hautes Futayes, séparées par de belles Prairies, & semé d'îles, dont quelques-unes sont assez grandes. On y fait toujours le Nord-quart Nord-Est, & à l'entrée du Lac Huron la route est au Nord pendant douze autres lieuës.

Soin, que  
les jeunes Sau-  
vages pren-  
nent de se pa-  
rer.

En faisant la traverse du Lac de Sainte Claire, j'avois dans mon Canot un jeune Sauvage, fort & vigoureux, & sur les bras duquel j'avois fort compté, en lui accordant le passage, qu'il me demandoit : mais il ne me fut que d'un médiocre secours. En récompense il me divertit beaucoup, jusqu'à ce qu'un orage, qui s'éleva sur notre tête, commença à m'inquiéter. Ce jeune-Homme s'étoit mis à sa toilette, avant que de s'embarquer, & il ne donnoit pas trois coups d'aviron, qu'il ne prît son miroir, pour voir si le mouvement de ses bras n'avoit rien dérangé dans l'économie de son ajustement, ou si la sueur n'avoit pas altéré les traits, qu'il s'étoit formés sur son visage avec le rouge, & les autres couleurs, dont il l'avoit peint.

Je ne sçai s'il esperoit d'arriver au Village des Missisaguez avant la nuit, pour s'y trouver à quelque Fête ; mais nous ne pûmes pas

aller si loin. L'orage creva, comme nous touchions presque à une Isle, où se termine la traverse du Lac, & il fallut y rester. Le jeune Sauvage ne parut pourtant pas fort déconcerté de ce contretems, car ces Gens-là se consolent aisément de tout. Peut-être aussi n'avoit-il prétendu que se montrer à nous dans toute sa beauté; mais si c'étoit la son dessein, il avoit bien perdu sa peine, je l'avois vû dans son naturel peu de jours auparavant, & je l'avois trouvé beaucoup mieux, qu'avec ce bisarre assortiment de couleurs, qui lui avoit tant coûté. On voit ici peu de Femmes se peindre le visage, mais les Hommes, & surtout les jeunes Gens, sont fort curieux de cette parure; il y en a, qui employent une demie journée à se farder ainsi, uniquement pour aller de porte en porte se faire regarder, & qui s'en retournent ensuite fort contents d'eux-mêmes, quoiqu'on ne leur ait pas dit un mot.

Nous entrâmes dans le Lac Huron le vingt-unième vers les dix heures du matin, & nous y eûmes d'abord le divertissement de la Pêche de l'Esturgeon. Le lendemain, malgré le Tonnerre, qui gronda tout le jour, mais qui se contenta de nous menacer, j'avançai jusqu'à près de vingt-cinq lieues dans le Lac, mais le vingt-troisième une brume épaisse, qui nous empêchoit de voir à quatre pas devant notre Canot, nous obligea d'aller plus lentement, parce que nous navigions sur un Banc de Roche, qui en bien des endroits n'est pas couvert d'un demi pied d'Eau: il s'étend beaucoup loin au large, & il a dix lieues de long: nos Canadiens l'ont appelé *les Pays Plats*.

1721.

Juin.

Situation de  
Michillima-  
kinac.

Le jour suivant nous gagnâmes la *Baye du Saguinam*, laquelle a cinq ou six lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Les Outaouais ont un Village dans le fond de cette Baye, que l'on assure être un très-beau Pays. De-là jusqu'à Michillimakinac on ne voit rien de beau, plus de Vignes, mauvais Bois, fort peu de Chasse. Dix lieues au-dessus de la Baye du Saguinam on apperçoit deux Rivieres assez grandes à une lieue l'une de l'autre, & quatre ou cinq lieues plus loin l'*Anse au Tonnerre*, qui a trois lieues d'ouverture, & assez peu de profondeur.

Michillimakinac (a) est par les quarante-trois degrés trente minutes de latitude Nord, & la route, qui est de cent lieues depuis la sortie du Détroit, en côtoyant la Rive Occidentale du Lac Huron, vaut presque le Nord. J'arrivai le vint-huit dans ce Poste, qui est bien déchû, depuis que M. de la Motte Cadillac a attiré au Détroit la meilleure partie des Sauvages, qui y étoient établis, & surtout les Hurons. Plusieurs Outaouais les y ont suivis. D'autres se sont dispersés dans les *Isles du Castor*, il n'en reste plus ici qu'un médiocre Village, où il se fait néanmoins encore un assez grand commerce de Pelleteries, parce que c'est le passage, ou le rendez-vous de quantité de Nations Sauvages.

On y a conservé le Fort, & la Maison des Missionnaires, qui n'y sont pas présentement fort occupés, n'ayant jamais trouvé beaucoup de docilité parmi les Outaouais; mais la Cour

(a) Quelques-uns prononcent *Misillimakinac*, ce qui a trompé M. de LA

MARTINIÈRE, lequel en fait deux endroits différens.

juge leur présence nécessaire dans un lieu, où il faut souvent traiter avec nos Alliés, pour exercer leur ministère auprès des François, qui s'y rendent en grand nombre. On m'assure que depuis l'Etablissement du Détroit, & la dispersion des Sauvages, qu'il a occasionnée, plusieurs Nations du Nord, qui avoient accoutumé d'apporter ici leurs Pelleteries, ont pris la route de la Baye d'Hudson par la Riviere Bourbon & y vont commercer avec les Anglois; mais M. de la Motte n'avoit garde de prévoir cet inconvénient, puisqu'alors nous étions en possession de la Baye d'Hudson.

La situation de Michillimakinac est très-avantageuse pour le commerce. Ce Poste est entre trois grands Lacs; le *Michigan*, qui a trois cent lieuës de circuit, sans parler de la grande Baye, qui s'y décharge: le *Lac Huron*, qui a trois cent cinquante lieuës de circonférence, & qui est en forme de triangle; & le *Lac Supérieur*, qui en a cinq cent. Tous trois sont navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers ne sont séparés, que par un petit Détroit, lequel a aussi assez d'eau, pour les mêmes Bâtimens, qui peuvent encore naviguer sans obstacle, dans tout le Lac Erié, jusqu'à Niagara. Il est vrai qu'il n'y a de communication entre le Lac Huron, & le Lac Supérieur, que par un Canal de vint-deux lieuës, fort embarrassé de Rapides; mais ces Rapides n'empêchent point les Canots, de venir décharger à Michillimakinac tout ce qu'on peut tirer du Lac Supérieur.

Ce Lac a deux cent lieuës de long de l'Est à l'Ouest, & en plusieurs endroits quatre-vint de largeur du Nord au Sud. Toute la Côte

Description  
du Lac Supérieur.

1721.

Juin.

Meridionale est sablonneuse, & assez droite; il seroit dangereux d'y être surpris d'un vent du Nord, la Rive Septentrionale est plus commode pour voyager, parce qu'elle est toute bordée de Rochers, qui forment de petits Havres, où il est très-aisé de se réfugier; & rien n'est plus nécessaire, quand on navige en Canot dans ce Lac, où les Voyageurs ont remarqué un Phénomène assez singulier.

Quand il doit s'y élever quelque tempête, disent-ils, on en est averti deux jours auparavant. D'abord on apperçoit un petit fremissement sur la surface de l'eau, & cela dure toute la journée, sans croître d'une manière sensible; le lendemain le Lac est couvert de lames assez grosses, mais elles ne se brisent pas de tout le jour, de sorte qu'on peut marcher sans crainte, & qu'on fait même beaucoup de chemin, si le vent est du bon côté; mais le troisième jour, lorsqu'on y pense le moins, le Lac est tout en feu; l'Océan, dans sa plus grande fureur, n'est pas plus agité, & il faut avoir à point nommé un asyle, pour se mettre en sûreté: c'est ce qu'on est assuré de trouver sur la Côte du Nord, au lieu que sur celle du Sud, il faut dès le second jour, camper assez loin du Rivage.

Fable des Sauvages du Lac Supérieur. Les Sauvages, par reconnoissance pour la quantité de Poissons, que leur fournit ce Lac; & par le respect, que leur inspire sa vaste étendue, en ont fait une espèce de Divinité, & lui offrent des Sacrifices à leur manière. Je pense néanmoins, que ce n'est point au Lac même, mais au Génie, qui y préside, qu'ils adressent leurs Vœux. Si on les en croit, l'origine du Lac a quelque chose de Divin:

R 117  
& alze  
rpe d'or  
bonne et  
quille de  
ment de  
se usage  
d'os au  
yapurs  
angier.  
leque rom  
ax jours au  
n petit fr  
ce d'au  
e maniere  
ouvet de  
le bien  
ur mar  
causap  
; mais  
e à m  
n, d'au  
agit, &  
pour le  
de  
sur cou  
amper  
force pen  
fournir ce  
chire la  
de Div  
en man  
it pour  
pelle,  
est en cou  
de Di

connu  
de son  
la Miss  
allé che  
liers, d  
Cuiyre



c'est *Michabou*, le Dieu des Eaux, qui l'a formé, pour prendre des Castors. Dans le Canal, par où il se décharge dans le Lac Huron, il y a un Rapide, causé par de gros Rochers; nos Missionnaires, qui y ont eu une très-florissante Eglise, l'ont nommé, *le Sault de Sainte Marie*: ces Rochers, selon la Tradition des Barbares, sont les restes d'une Chaussée, que le Dieu avoit construite, pour arrêter les Eaux des Rivieres, & celles du Lac *Alimipegon*, qui ont rempli ce grand Lac.

1721.

Juin.

Sur les bords, en quelques endroits, & autour de certaines Isles, on trouve de grosses pieces de Cuivre, qui sont encore l'objet du Culte superstitieux des Sauvages; ils les regardent avec vénération, comme un présent des Dieux, qui habitent sous les Eaux; ils en ramassent les plus petits fragmens, & les conservent avec soin, mais ils n'en font aucun usage. Ils disent qu'autrefois on voyoit s'élever beaucoup au-dessus de l'Eau un gros Rocher tout de la même matiere; & comme il ne paroît plus, ils prétendent que les Dieux l'ont transporté ailleurs; mais il y a bien de l'apparence, qu'avec le tems, les vagues du Lac l'ont couvert de sable & de limon; & il est certain, qu'on a découvert en plusieurs endroits une assez grande quantité de ce métal, sans être même obligé de creuser beaucoup. A mon premier Voyage en ce Pays, j'ai connu un de nos Freres, lequel étoit Orfévre de son métier, & qui, pendant qu'il étoit dans la Mission du Sault Sainte Marie, en étoit allé chercher là, & en avoit fait des Chandeliers, des Croix, & des Encensoirs, car ce Cuivre est souvent presque tout pur.

Mines de  
Cuivre.

1721.

Juin.

Suite des traditions des Sauvages sur Michillimakinac.

Lorsque Michabou, ajoutent les Sauvages, forma le Lac Supérieur, il demeuroit à Michillimakinac, où il étoit né; ce nom est proprement celui d'une petite Isle, presque ronde, fort haute, située à l'extrémité du Lac Huron, & il s'est étendu par l'usage, à tout le Pays d'alentour. L'Isle peut avoir trois ou quatre milles de circuit, & on la voit de douze lieux. Elle a deux autres Isles au Sud, dont la plus éloignée a cinq ou six lieux de long; l'autre est très-petite, & tout-à-fait ronde: toutes deux sont bien boisées, & les Terres y sont bonnes, au lieu que celle de Michillimakinac n'est qu'un Rocher tout-à-fait stérile, & à peine couvert d'un peu de mousse & d'herbes. Elle est cependant un des lieux du Canada des plus célèbres, & elle a été longtemps, selon quelques anciennes Traditions Sauvages, la principale demeure d'une Nation, qui portoit le même nom, & dont on a compte, dit-on, jusqu'à trente Bourgades, répandues aux environs de l'Isle. On prétend que ce sont les Iroquois, qui l'ont détruite, mais on ne dit pas en quel tems, ni à quelle occasion. Ce qui est certain, c'est qu'il n'en reste plus aucun vestige; j'ai lu quelque part que nos anciens Missionnaires en ont encore vû quelques restes (a).

Abondance de la Pêche dans ce Canton.

Les Michillimakinacs ne vivoient guères que de Pêche, & il n'y a peut être pas un seul endroit dans le monde, où elle soit plus abondante. Les Poissons les plus communs dans les trois Lacs, & dans les Rivieres, qui s'y

(a) Le nom de Michillimakinac signifie une grande quantité de Tor- tuës: mais je n'ai pas osé dire qu'on y en trouve aujourd'hui plus qu'ailleurs.

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 417  
déchargent, sont le Hareng, la Carpe, le  
Poisson doré, le Brochet, l'Ésturgeon, l'As-  
tikamegue, ou Poisson blanc, & surtout la  
Truite. On y en pêche de trois sortes, parmi  
lesquelles il y en a d'une grosseur monstreu-  
se, & en si grande quantité, qu'un Sauvage  
avec son Epée en darde quelquefois jusqu'à  
cinquante, en trois heures de tems ; mais le  
plus fameux de tous est le Poisson blanc : il  
est à peu près de la grosseur, & de la figure du  
Maquereau, à l'eau & au sel, rien n'est meil-  
leur en fait de Poisson. Les Sauvages racon-  
tent que ce fut Michabou, qui apprit à leurs  
Ancêtres à pêcher, qu'il inventa les Rêts, &  
que ce fût la toile d'Araignée, qui lui en don-  
na l'idée. Ces Peuples, comme vous voyez,  
Madame, ne font pas plus d'honneur à leur  
Dieu, qu'il n'en mérite, puisqu'ils ne crai-  
gnent point de l'envoyer à l'École d'un vil  
Insecte.

Tout ce qui paroît ici de Terres à la vûe,  
ne donne pas l'idée d'un bon Pays ; mais il ne  
faut pas aller bien loin, pour trouver des  
Terroirs propres à tout. Il faut dire la même  
chose des Islés du Castor, qu'on laisse à main  
gauche, peu de tems après qu'on est entré  
dans le Lac Michigan. Les Outaouais, qui s'y  
font retirés, y sement du Maïz, & ils ont  
pris cette bonne coûtume des Hurons, avec  
lesquels ils ont lontems vécu dans ces Quar-  
tiers-ci. Les Amikoués faisoient autrefois  
leur demeure dans ces Islés ; cette Nation est  
aujourd'hui réduite à un très-petit nombre de  
Familles, qui ont passé l'Isle *Manitoualin*,  
au Nord du Lac Huron ; elle est pourtant une  
des plus nobles du Canada, suivant les Sau-

1721.

Juin.

Des Islés du  
Castor, & de  
la Nation du  
Castor.

1721.

Juin.

vages, qui la croient descenduë du *Grand Castor*, lequel est après Michabou, ou le *Grand Lièvre*, leur principale Divinité, & dont elle porte le nom.

C'est lui, dit-on encore, qui a formé le *Lac Nipissing*; & tous les Rapides, qu'on rencontre dans la grande Riviere des Outaouais, qui en sort, sont des restes de Chaussée, qu'il avoit construites, pour venir à bout de son dessein. On ajoûte qu'il est mort au même endroit, & qu'il est enterré sur une Montagne, qu'on apperçoit sur le bord Septentrional du *Lac Nipissing*. Cette Montagne présente assez naturellement d'un certain côté, la figure d'un *Castor*; & c'est, sans doute, ce qui a donné lieu à faire tous ces contes; mais les Sauvages soutiennent que c'est le grand *Castor*, qui a donné cette forme à la Montagne, après l'avoir choisie pour le lieu de sa sépulture, & ils ne passent jamais par cet endroit, sans lui rendre leurs hommages, en lui offrant la fumée de leur *Tabac*.

Voilà, Madame, ce qui m'a paru digne d'observation sur ce Poste, si célèbre dans les Voyages & dans les Relations du Canada. Je reprends les Mœurs & les Coutumes des Sauvages, & après avoir parlé de ce qui concerne leurs Guerres, je vais vous entretenir de leurs Mariages.

De la pluralité des Femmes & des Mariages.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine, & il est assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs; cet usage est fondé sur ce qu'on se persuade, que des Sœurs s'accommoderont mieux entr'elles, que des Etrangères. Dans ce cas, toutes les Femmes sont sur le même

piéd, mais parmi les vrais Algonquins, il y en a de deux ordres, & celles du second sont les Esclaves des autres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les Quartiers, où ils doivent séjourner quelque tems pour la Chasse; & on m'a assuré que cet abus s'est introduit depuis quelque tems parmi les Peuples de la Langue Huronne, qui de tout tems s'étoient contentés d'une seule Femme. Mais il regne dans le Canton Iroquois de Tsonnonthouan un bien plus grand désordre encore, c'est la pluralité des Maris.

Pour ce qui est des degrés de Parenté, par rapport au Mariage, les Hurons & les Iroquois y sont fort scrupuleux; il faut chez eux n'être point du tout Parent pour s'épouser; l'adoption même est comprise dans cette Loi. Mais le Mari, si la Femme meurt la première, doit en épouser la sœur, ou à son défaut, celle que la Famille de la Défunte lui présentera: la Femme de son côté, est obligée à la même chose, à l'égard des Freres, ou des Parens de son Mari, si elle le perd sans en avoir eu d'enfans, & qu'elle soit encore en âge d'en avoir. Les raisons, qu'ils en apportent, est la même, qui est exprimée au Chapitre 23. du Deuteronomie (a). Le Mari, qui refuseroit d'épouser la Sœur, ou la Parente de la Femme, dont il est veuf, s'exposeroit à tous les outrages, que lui voudroit faire la Personne, qu'il auroit rejeitée, & il faudroit qu'il les souffrît en silence. Quand faute de Sujets, on permet à une Veuve de se pourvoir ailleurs, on doit lui faire des présens; c'est un témoignage, que l'on rend à sa

1721.

Juin.

Des degrés  
de l'arenté.(a) *Suscitabit Semen Fratris sui*, 25, 9.

1721.

Juin.

Loix particulières pour les Mariages.

bonne conduite, & qu'elle a droit d'exiger, si véritablement elle s'est bien comportée tout le tems qu'a duré son premier Mariage.

Il y a dans toutes les Nations, certaines Familles considérables, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles, sur-tout parmi les Algonquins. Communément la stabilité des Mariages est sacrée dans ce Pays, & la plûpart regardent comme un vrai désordre ces conventions, que quelques-uns font de rester ensemble autant de tems, qu'ils s'en trouveront bien, & de se séparer, quand ils se laisseront l'un de l'autre. Un Mari, qui abandonneroit sa Femme sans un sujet légitime, devoit s'attendre à bien des avanies de la part de ceux, à qui elle appartient; & une Femme, qui quitteroit son Mari, sans y être forcée par sa mauvaise conduite, passeroit encore plus mal son tems.

Chez les Miamis le Mari est en droit de couper le nez à sa Femme fugitive: mais chez les Iroquois & les Hurons on peut se quitter de concert. Cela se fait sans bruit, & les Parties ainsi séparées peuvent prendre de nouveaux engagements. Ces Sauvages ne peuvent pas même concevoir qu'il puisse y avoir  
 » sur cela aucune difficulté: » Nous ne pou-  
 » vions pas vivre en bonne intelligence ma Fem-  
 » me & moi «, disoit l'un d'eux, à un Mission-  
 » naire, qui tâchoit de lui faire comprendre  
 » l'indécence de cette séparation. « Mon Voisin  
 » étoit dans le même cas, nous avons changé  
 » de Femmes, & nous sommes tous quatre con-  
 » tens: quoi de plus raisonnable, que de se ren-  
 » dre mutuellement heureux, quand il en coûte  
 » si peu, & qu'on ne fait tort à personne ».

Toutefois cet usage, ainsi que je l'ai déjà remarqué, est regardé comme un abus, & n'est pas ancien, au moins dans la Nation Iroquoise.

1721.

Juin.

Ce qui trouble plus communément la paix des Ménages parmi les Peuples du Canada, c'est la jalousie, qui est égale des deux côtés. Les Iroquois se vantent de ne point donner dans ce travers ; mais ceux, qui les ont le plus pratiqués, assurent qu'ils sont jaloux à l'excès. Quand une Femme a découvert que son Mari a une inclination, sa Rivale doit bien se tenir sur ses gardes, d'autant plus que l'infidèle Epoux ne peut ni la défendre, ni prendre en aucune manière son parti. Un Homme, qui maltraiteroit sa Femme pour ce sujet, seroit déshonoré.

Jalousie des Sauvages.

C'est uniquement entre les Parens, que se traitent les Mariages : les Parties intéressées n'y paroissent point du tout, & s'abandonnent aveuglément aux volontés de ceux, dont ils dépendent. Mais admirez la bizarrerie de ces Barbares, qui ne se rendent dépendans de leurs Parens, que dans la chose même, où il leur seroit plus permis de n'en point dépendre. On ne conclut pourtant rien sans leur consentement, mais ce n'est qu'une formalité. Les premières démarches doivent être faites par les Matrones ; mais il n'est pas ordinaire qu'il se fasse aucune avance du côté des Parens de la Fille. Ce n'est pas que, si quelqu'une tarde trop à être recherchée, sa Famille n'agît sous main pour faire penser à elle, mais on y apporte de grands ménagemens. En quelques endroits les Filles ne sont pas pressées de se marier, parce qu'il leur est

De quelle manière se traitent les Mariages.

1721.

Juin.

permis de faire autant qu'elles veulent, l'essai du Mariage, & que la cérémonie des nœces ne change leur condition, que pour la rendre plus dure.

Ordinairement on remarque beaucoup de pudeur dans la maniere, dont les jeunes Gens se comportent, tandis qu'on traite de leur Mariage, & l'on dit que c'étoit encore toute autre chose dans les premiers tems. Mais ce qui est presque incroyable, & qui est néanmoins attesté par de bons Auteurs, c'est qu'en plusieurs endroits les nouveaux Epoux sont ensemble une année entiere, vivant dans une parfaite continence: c'est, dit-on, pour faire voir qu'ils se sont épousés par amitié, & non point pour satisfaire leur passion. On montreroit même au doit une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses nœces.

Après cela on doit avoir moins de peine à croire ce qui se raconte de la maniere, dont les jeunes Gens se comportent pendant la recherche dans les lieux, où il leur est permis de se voir en particulier. Car quoique l'usage leur accorde de très-grandes privautés, toutefois dans le plus pressant danger, où puisse être exposée la pudeur, & sous les voiles mêmes de la nuit, on prétend qu'il ne se passe rien contre les regles de la plus austere bienséance, & qu'il ne se dit pas une parole, qui puisse tant soit peu blesser la modestie. Vous trouverez bon, sans doute, Madame, que je n'entre pas ici dans le détail, où sont entrés quelques Auteurs; il vous seroit paroître la chose encore moins vraisemblable.

Des cérémonies du Mariage. Je trouve dans tout ce qu'on a écrit des préliminaires & des cérémonies du Mariage

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XIX. 423  
de ces Peuples bien des variétés ; soit qu'elles  
viennent des différentes Coûtumes des Na-  
tions diverses , ou du peu de soin , que les  
Auteurs des Relations ont eu de s'en instruire  
exactement : d'ailleurs tout m'y a paru si peu  
digne de votre curiosité , que je n'ai pas cru  
devoir m'y arrêter beaucoup. C'est au futur  
Epoux à faire les présens , & en cela , comme  
dans tout le reste , il ne se peut rien ajoûter  
aux manieres respectueuses & à la discrétion ,  
qu'il fait paroître à l'égard de sa future Epouse :  
dans quelques endroits le jeune Homme se  
contente d'aller s'asseoir à côté de la Fille dans  
sa Cabanne , & si elle le souffre , & reste à sa  
place , on le prend pour son consentement ,  
& le Mariage est fait. Mais à travers ces dé-  
férences & ces respects il ne laisse pas de faire  
sentir qu'il sera bientôt le Maître.

En effet parmi les présens , qu'elle reçoit ,  
il y en a , qui doivent moins être regardés  
comme des témoignages d'amitié , que com-  
me des symboles & des avertissemens de l'es-  
clavage , où elle va être réduite : tels sont le  
collier (a) , la chaudiere & une buche , qui se  
portent dans sa Cabanne. C'est pour lui faire  
entendre que ce sera à elle à porter les far-  
deaux , à faire la cuisine , & à fournir la pro-  
vision de bois.

La coûtume est même en quelques endroits  
qu'elle porte d'avance dans la Cabanne , où  
elle doit demeurer après ses nôces , tout le  
bois , dont on aura besoin pour l'hyver sui-  
vant. Et il est à remarquer qu'en tout ce que

(a) Ce Collier est ce | longue & large bande de  
lui , dont j'ai parlé ail- | Cuir , qui sert à porter les  
leurs , c'est - à - dire , une | fardeaux.

1721.

Juin.

je viens de dire, il n'y a aucune différence entre les Nations, où les Femmes ont toutz l'autorité, & celles, où elles n'entrent pour rien dans le gouvernement: ces mêmes Femmes, qui sont en quelque façon les Maîtresses de l'État, du moins pour la forme, & qui en font le Corps principal, quand elles sont parvenues à un certain âge, & qu'elles ont des Enfans en état de les faire respecter, n'ont avant cela nulle considération, & sont dans le domestique les Esclaves de leurs Maris.

Avantages des Meres sur les Peres, En général il n'est peut-être point de Peuples au Monde, qui méprisent plus le Sexe. Traiter un Sauvage de Femme, c'est le plus sanglant affront, qu'on puisse lui faire. Cependant, & cela est encore bien bizarre, les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoissent qu'elle. Le Pere est toujours comme Etranger par rapport à eux, tellement néanmoins, que s'il n'est pas regardé comme Pere, il est toujours respecté comme le Maître de la Cabanne. Je ne sçai au reste si tout cela est universel parmi tous les Peuples, que nous connoissons en Canada, non plus que ce que j'ai encore trouvé dans de bons Mémoires, que les jeunes Femmes, outre ce que leurs Maris ont droit d'exiger d'elles pour le service de la Cabanne, sont encore obligées de fournir à tous les besoins de leurs propres Parens, ce qui doit apparemment s'entendre de ceux, à qui il ne reste plus personne pour leur rendre ces services, & qui ne sont plus en état, à raison de leur âge, ou de leurs infirmités, de s'aider eux-mêmes.

Quoiqu'il en soit, le nouveau Marié ne laisse pas d'avoir aussi ses charges: outre la

Chasse & la Pêche, dont l'obligation dure autant que sa vie, il doit d'abord faire une Nante pour sa Femme, lui bâtir une Cabanne, ou réparer celle, qu'ils doivent habiter, & tandis qu'il demeure avec son Beau-Pere & sa Belle-Mere, faire porter chez eux le produit de sa Chasse. Parmi les Iroquois la Femme ne sort jamais de sa Cabanne, parce qu'elle est censée en être la Maîtresse, ou du moins l'héritière. Dans d'autres Nations elle va au bout d'un ou deux ans de Mariage loger avec sa belle-Mere.

1721.

Juin.

Les Femmes Sauvages pour l'ordinaire, accouchent sans peine, & sans aucun secours. Il s'en trouve pourtant quelquefois, qui sont lontems en travail, & souffrent beaucoup. Quand cela arrive, on avertit la Jeunesse, qui tout d'un coup, & lorsque la Malade y pense le moins, vient faire de grands cris à la porte de sa Cabanne, & la surprise lui cause un saisissement, qui lui procure sur le champ sa délivrance. Ce n'est jamais dans leurs propres Cabannes, que les Femmes font leurs couches; plusieurs sont surprises, & accouchent en travaillant, ou en voyage: aux autres, dès qu'elles se sentent près de leur terme, on dresse une petite Hutte hors du Village, & elles y restent quarante jours après qu'elles sont accouchées. Je crois pourtant avoir oui dire que cela ne se pratique, que pour les premières couches.

Des Accouchemens, &amp; de leurs suites.

Ce terme expiré, on éteint tous les feux de la Cabanne, où elles doivent retourner; on en secouë toutes les hardes, & à leur rentrée on allume un nouveau feu. On observe à peu près les mêmes formalités à l'égard de

1721.

Juin.

toutes les personnes du Sexe dans le tems de leurs Ordinaires ; & non-seulement tant que durent ces incommodités, mais encore pendant qu'une Femme est enceinte ou nourrice, & elles nourrissent pour l'ordinaire trois ans, leurs Maris ne les approchent point. Rien ne seroit plus louable que cette coûtume, si l'un & l'autre se gardoient alors la fidélité, qu'ils se doivent ; mais souvent on y manque de part & d'autre. Telle est la corruption du cœur de l'Homme, que les plus sages Réglemens sont souvent l'occasion des plus grands désordres. On prétend même que l'usage de quelques Simples, qui ont la vertu d'empêcher dans les Femmes les suites de leur infidélité, est assez familier dans ce Pays.

Du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans.

Il ne se peut rien imaginer au-delà du soin, que les Meres prennent de leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau ; mais du moment qu'elles les ont sevrés, elles les abandonnent absolument à eux-mêmes ; non par dureté, ou par indifférence, car elles ne perdent qu'avec la vie la tendresse, qu'elles ont pour eux ; mais parce qu'elles sont persuadées qu'il faut laisser faire la nature, & ne la gêner en rien. L'acte, qui termine la premiere enfance, est l'imposition du nom, qui est pour ces Peuples une affaire importante.

De l'imposition du nom.

La cérémonie s'en fait dans un festin, où il ne paroît que des personnes du même Sexe, que l'Enfant, qu'on doit nommer. Pendant le repas cet Enfant est sur les genoux de son Pere ou de sa Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, sur-tout à celui, qui doit être son Génie tutélaire, car chacun a le sien, mais il ne l'a point en naissant. On

ne crée jamais de nouveaux noms, chaque Famille en conserve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Quelquefois même on en change avec l'âge, & il y en a, qui ne peuvent être portés au-delà de certain âge, mais je ne crois pas que cela se pratique partout; & comme parmi quelques Peuples, en prenant un nom, on se met à la place de celui, qui l'a porté le dernier, il arrive quelquefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-Pere par celui, qui pourroit être le sien.

1721.

Juin.

On n'appelle jamais un Homme par son nom propre, quand on lui parle dans le discours familier, ce seroit une impolitesse; on lui donne toujours la qualité, qu'il a à l'égard de celui, qui lui parle; mais quand il n'y a entre les deux ni Parenté, ni affinité, on se traite de Freres, d'Oncles, de Neveux, ou de Cousins, suivant l'âge de l'un & de l'autre, ou selon l'estime, qu'on fait de la Personne, à qui on adresse la parole.

Observations  
sur les noms.

Au reste ce n'est pas tant pour rendre les noms immortels, si j'ose ainsi m'exprimer, qu'on les relève, que pour engager ceux, à qui on les donne, ou à imiter les belles actions de ceux, qui les ont portés, ou à les venger, s'ils ont été tués ou brûlés, ou enfin à soulager leurs Familles. Ainsi une Femme, qui a perdu son Mari, ou son Fils, & ne se trouve plus appuyée de personne, differe le moins qu'elle peut à faire passer le nom de celui, qu'elle pleure, sur quelqu'un, qui puisse lui en tenir lieu. Enfin on change encore de nom en plusieurs autres occasions, qu'il seroit trop long de détailler: il suffit pour cela d'un songe, ou d'une ordonnance

418 JOURNAL HISTORIQUE  
du Médecin, ou de quelque raison aussi frivole. Mais en voilà assez sur cette matiere, & voici un Voyageur, qui vient me demander si je ne veux point le charger de quelque commission pour Quebec. Je vais donc fermer ma Lettre pour la lui donner.

Je suis, &c.

---

## VINTIÈME LETTRE.

*Voyage à la Baye. Description de la route, & de la Baye. Irruption des Espagnols vers les Missouris, & leur défaite. Danses des Sauvages.*

A Michillimakinac, ce 21 de Juillet, 1721.

MADAME,

DEPUIS ma dernière Lettre écrite, j'ai fait un voyage à la Baye, éloignée de ce poste d'environ quatre-vingt lieues. Je profitai pour cela de l'occasion de M. de MONTIGNY, Capitaine d'une Compagnie des Troupes, que le Roy entretient en Canada, Chevalier de Saint Louis, & dont le nom est célèbre dans les Fastes de la Colonie, mais pour le moins aussi estimable pour sa probité, & son caractère plein de droiture & de franchise, que pour sa valeur & ses exploits de guerre.

De la Baye des Noquets. Nous nous embarquâmes le deux de Juillet après midi, nous cotoyâmes pendant trente lieues une Langue de terre, qui sépare le Lac

Michigan du Lac Supérieur; elle n'a en bien des endroits que quelques lieuës de large, & il n'est guères possible de voir un plus mauvais Pays; mais il est terminé par une jolie Riviere nommé *la Manistie*, fort poissonneuse, & qui abonde sur-tout en Esturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Ouest, on entre dans un grand Golphe, dont l'entrée est bordée d'Isles, on le nomme *le Golphe*, ou *la Baye des Noquets*. C'est une très-petite Nation, venuë des bords du Lac Supérieur, & dont il ne reste plus que quelques Familles dispersées çà & là, sans avoir de demeure fixe.

1721.

Juillet.

La Baye des Noquets n'est séparée de la Isles des Poutouatamis. Grande Baye, que par les *Isles des Poutouatamis*, & j'ai déjà remarqué que c'est là l'ancienne demeure de ces Sauvages. La plupart sont très-bien boisées; mais la seule, qui soit encore peuplée, n'est ni la plus grande, ni la meilleure, il n'y reste même qu'un assez petit Village, où, malgré que nous en eussions, il nous fallut passer la nuit: nous ne pûmes jamais le refuser aux instances des Habitans. Aussi n'y a-t-il point en Canada de Nation, qui ait toujours été plus sincèrement attachée aux François.

Le sixième nous fûmes arrêtés presque tout le jour par les vents contraires, mais le soir le calme étant revenu, nous nous embarquâmes un peu après le coucher du Soleil par un très-beau clair de Lune, & nous marchâmes vingt-quatre heures de suite, n'ayant fait qu'une très-petite pause pour dire la Messe, & pour dîner. Le Soleil étoit si ardent, & l'eau de la Baye si chaude, que la Gomme de

1721.

Juillet.

notre Canot se fondit en plusieurs endroits. Pour comble de disgrâce, l'endroit, où nous nous arrêtàmes pour camper se trouva tellement infecté de Maringouins (a) & de Brulots (b), qu'il ne nous fut pas possible de fermer l'œil, quoique nous n'eussions pas dormi depuis deux jours; & comme le tems étoit beau, & que la Lune nous éclairoit, nous nous remîmes en route dès les trois heures du matin.

Des Malhomines, ou folles Avoines.

Après avoir fait cinq ou six lieuës, nous nous trouvâmes par le travers d'une petite Isle, qui n'est pas loin de la Côte Occidentale de la Baye, & qui nous cachoit l'entrée d'une Riviere, sur laquelle est le Village des *Malhomines*, que nos François ont appelé *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture ordinaire de ce Légume. Toute la Nation consiste dans ce Village, qui n'est pas même fort nombreux. C'est dommage, car ce sont de très-beaux Hommes, & des mieux faits du Canada. Ils sont même plus grands que les Pouteouatamis. On m'a assuré qu'ils avoient la même origine, & à peu près la même langue, que les Noquets & les Sauteurs. Mais on ajoûte qu'ils ont encore un langage particulier, qu'ils ne communiquent à personne. On m'a fait aussi sur leur compte certains récits, comme d'un Serpent, lequel va tous les ans dans leur Village, & y est reçu avec de grandes cérémonies, qui me font croire qu'ils se mêlent un peu de sortilèges.

(a) Ce sont des Coufins un peu plus gros que les nôtres.

(b) Moucherous beau-

coup plus petits, & dont la piqure met tout le corps en feu.

Un peu au-dessous de l'Isle, dont je viens de parler, le Pays change tout-à-coup de face, & d'assez sauvage, qu'il est jusques-là, il devient le plus charmant du Monde. Il a même quelque chose de plus riant, que le Détroit, mais quoiqu'il soit par-tout couvert de très beaux Arbres, il est beaucoup plus sablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on appelle communément les *Puans*, demouroient autrefois sur les Bords de la Baye, dans une très-charmante situation; ils y furent attaqués par les Illinois, qui en tuerent un très-grand nombre; les autres se réfugierent dans la Riviere des Outagamis, qui se décharge dans le fond de la Baye.

Ils s'y placerent sur les bords d'une espece de Lac; & je ne sçai, si ce n'est pas là, que vivant de Poissons, dont le Lac leur fournissoit une grande abondance, on leur donna le nom de *Puans*, parce que tout le long du Rivage, où étoient bâties leurs Cabannes, on ne voyoit que Poissons pourris, dont l'air étoit infecté. Il paroît du moins que c'est là l'origine de ce nom, que les autres Sauvages leur avoient donné avant nous, & qui s'est communiqué à la Baye, dont ils ne se sont jamais écartés beaucoup. Quelque tems après qu'ils eurent quitté leur ancien Poste, ils voulurent avoir leur revanche de l'échec, qu'ils avoient reçu des Illinois, mais cette Entreprise leur causa une nouvelle perte, dont ils ne se sont point relevés. Six cent de leurs meilleurs Hommes s'étoient embarqués pour aller chercher l'Ennemi; mais comme ils traversoient le Lac Michigan, ils furent surpris d'un furieux coup de vent, qui les fit tous périr.

1721.

Juillet.

Des Peuples  
appelés  
*Puans*.

1721.

Juillet.

Du Fort, &  
de la Mission  
de la Baye.

Nous avons dans la Baye un Fort, qui est placé sur la Rive Occidentale de la Riviere des Outagamis, à une demie lieuë de son Embouchure; & avant que d'y arriver, on laisse à main droite un Village de *Sakis*. Les Otchagras sont venus depuis peu se placer auprès de nous, & ont bâti leurs Cabannes tout-autour du Fort. Le Missionnaire, qui est logé assez près du Commandant, espere, quand il aura appris leur Langue, de les trouver plus dociles que les *Sakis*, auprès desquels il travaille assez infructueusement. Les uns & les autres paroissent de très-bonnes Gens, sur-tout les Premiers, dont le plus grand défaut est d'être un peu Voleurs. Leur Langue est fort differente de toutes les autres, ce qui me fait croire qu'elle ne tient à aucune de celles du Canada. Aussi ont-ils toujours eu plus de commerce avec les Peuples Occidentaux, qu'avec ceux, que nous connoissons en ce Pays.

Des *Sakis*. Les *Sakis*, quoiqu'en petit nombre, sont divisés en deux Factions, dont l'une est attachée aux Outagamis, & l'autre aux Poutouatamis. Ceux, qui sont établis dans ce Poste, sont pour la plûpart de ce dernier parti, & par conséquent dans nos intérêts. Ils reçurent le nouveau Commandant avec de grandes démonstrations de joye: dès qu'ils le sçurent près d'arriver, ils se rangerent en armes sur le Rivage, & au moment qu'ils le virent paroître, ils le saluerent d'une décharge de leurs fusils, qu'ils accompagnerent de grands cris d'allegresse. Ensuite quatre des Principaux entrerent dans la Riviere, où ils eurent bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture; abor-

derent

son Canot, & le reçurent dans une grande Robe composée de plusieurs Peaux de Chevreuils bien cousuës ensemble, dont ils tenoient chacun un bout. Ils le porterent ainsi jusqu'à son Logis, où ils le complimenterent, & lui dirent des choses extrêmement flatteuses.

Le lendemain, les Chefs des deux Nations me rendirent visite, & un Otchagra me présenta un Pistolet Catalan, une paire de Souliers Espagnols, & je ne sçai quelle Drogue, qui me parut une espece d'Onguent. Il avoit reçu tout cela d'un *Aiouez*, & voici à quelle occasion ces choses étoient tombées entre les mains de celui ci.

Il y a environ deux ans, que des Espagnols, venus, dit-on, du Nouveau Mexique, à dessein de pénétrer jusqu'aux Illinois, & d'en chasser les François, qu'ils voyoient avec une extrême jalousie s'approcher si fort du Missoury, descendirent ce Fleuve, & attaquèrent deux Villages d'*Octotatas*, Peuples Alliés des *Aiouez*, dont on prétend même qu'ils tirent leur origine. Comme ces Sauvages n'avoient point d'armes à feu, & qu'ils furent surpris, les Espagnols en eurent bon marché, & en firent un grand carnage. Un troisième Village de la même Nation, & qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti de ce qui se passoit, & ne doutant point que ces Conquérens ne vinsent à eux, leur dressa une embuscade, où les Espagnols donnerent étourdimement. D'autres disent, que les Sauvages ayant sçû, que les Ennemis s'étoient presque tous enyvrés, & dormoient profondément, tombèrent sur eux pendant la nuit; & ce qui est

1721.

Juillet.

Espagnols  
défaits par les  
Sauvages du  
Missoury.

434 JOURNAL HISTORIQUE  
certain, c'est qu'ils les égorgerent presque  
tous.

1721.

Juillet.

Il y avoit dans ce Parti deux Aumôniers, dont l'un fut tué d'abord, & l'autre se sauva chez les *Missourites*, qui le retinrent Prisonnier, mais il leur échappa fort adroitement. Il avoit un très-beau Cheval, & les *Missourites* prenoient plaisir à lui voir faire le Manège, où il étoit fort habile; il profita de leur curiosité pour se tirer de leurs mains. Un jour qu'il caracolait en leur présence, il s'éloigna insensiblement, puis piquant des deux tout-à-coup, il disparut bientôt. Comme on n'avoit point fait d'autre Prisonnier, on n'a point sçu au juste, ni de quel endroit du Nouveau Mexique étoient partis ces Espagnols, ni quel étoit leur dessein: car ce que je vous en ai dit d'abord, n'étoit fondé que sur des bruits de Sauvages, qui peut être ont voulu nous faire leur cour, en publiant que par cette défaite ils nous avoient rendu un grand service.

Tout ce qu'on m'apporta, étoit de la dépouille de l'Aumônier, qui avoit été tué, & on lui trouva encore un Livre de Prières, que je n'ai point vû: c'étoit apparemment son Bréviaire. J'achetai le Pistolet: les Souliers ne valoient rien; & le Sauvage ne voulut jamais se défaire de l'Onguent, s'étant mis dans la tête, que c'étoit un remède souverain contre toutes sortes de maux. Je fus curieux de sçavoir comment il prétendoit s'en servir, & il me répondit, qu'il suffisoit d'en avaler un peu, & que de quelque Maladie qu'on fût attaqué, on étoit guéri sur le champ; il ne m'assura pourtant pas qu'il en eût encore

D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 435  
fait l'expérience, & je lui conseillai de ne la  
point faire. On commence ici à trouver les  
Sauvages bien grossiers; il s'en faut beaucoup  
qu'ils soient aussi spirituels, ou du moins qu'ils  
ayent l'esprit aussi ouvert que ceux, qui ont  
plus de commerce avec nous.

Le jour suivant les Sakis vinrent en assez  
grand nombre chez le Missionnaire, avec  
qui je logeois, & me firent prier de me trou-  
ver à une espece de Conseil, qu'ils vouloient  
tenir. J'y consentis, & quand tout le monde  
eut pris sa place, le Chef mit un Collier à  
terre devant moi, & l'Orateur prenant la pa-  
role, me pria au nom de tous d'engager le  
Roy (a) à les prendre sous sa protection, à  
purifier l'air, qui depuis quelque tems, di-  
soient-ils, étoit corrompu; ce qui paroissoit  
par le grand nombre de Malades, qu'ils avoient  
dans leurs Villages, & à les défendre contre  
leurs Ennemis.

Je leur répondis, que le Roy étoit bien  
puissant, & peut-être plus qu'ils ne croyoient,  
mais que son pouvoir ne s'étendoit pas sur les  
Elemens; & que quand les Maladies, ou d'au-  
tres accidens semblables désoloient ses Pro-  
vinces, il s'adressoit, pour les faire cesser,  
au grand Esprit, qui a créé le Ciel & la Terre,  
& qui seul est le Maître Souverain de la Na-  
ture: qu'ils en fissent de même, & qu'ils s'en  
trouveroient bien; mais que pour mériter d'en  
être exaucé, il falloit commencer par le re-  
connoître, & lui rendre le culte & les hom-  
mages, qu'il a droit d'attendre de toutes les  
Créatures raisonnables: qu'ils ne pouvoient

(a) Ces Sauvages prononcent toujours le nom de  
Roi en François.

1721.

Juillet.

Conseil des  
Sakis, & à  
quel sujet.

1721.

Juillet.

rien faire de mieux, ni de plus agréable au Roi, que d'écouter le Pere (a), que sa Majesté leur avoit envoyé, & de se rendre dociles à ses instructions; que c'étoit un Homme cheri du Ciel; que la maniere, dont il vivoit parmi eux, ne pouvoit manquer de leur avoir fait concevoir une grande estime pour lui; & que sa charité envers les Malades, & tous ceux, qui ont eu besoin de son secours, devoit les avoir convaincus de la rendre & sincere amitié, qu'il leur portoit: enfin que je ne recevois point leur Collier, qu'auparavant ils ne m'eussent promis de se comporter à l'égard de ce Missionnaire tout autrement, qu'ils n'avoient fait par le passé, & de lui ôter désormais tout sujet de se plaindre de leur indocilité.

Quant à la protection du Roy, que vous demandez, & à la priere, que vous me faites de l'engager à prendre votre défense contre vos Ennemis; ce grand Prince a prévenu vos souhaits, il a donné sur cela de bons ordres à *Ononchio* (b), déjà porté de lui-même à les exécuter avec un zele & une affection de Pere (c). C'est de quoi vous ne sçauriez douter, si vous faites attention au Commandant, qu'il vous envoie. Il n'est pas possible que vous ignoriez, & vous me paroissez en effet bien instruits, que parmi les Capitaines François il y en a peu, qui l'égalent en valeur,

(a) Le Pere PIERRE CHARDON, Jésuite.

(b) C'est le nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Général, il veut dire, *Grande Montagne*, & vient du Cheya-

lier de Montmagny, qui a été le second Gouverneur du Canada.

(c) Ils appellent toujours les Gouverneurs & les Commandans leurs Peres

& vous l'aimerez bientôt encore plus, que vous ne l'estimez déjà. Cette réponse parut les contenter, & ils me promirent beaucoup plus, qu'apparemment ils me tiendront. Cependant je pris leur collier, & le Missionnaire se flatta que cette action produiroit un bon effet.

L'après-midi du même jour, les deux Nations nous donnerent l'une après l'autre, le divertissement de la Danse du Calumet dans une grande Esplanade, sur laquelle donne le Logis du Commandant. Il y eut quelque différence dans la maniere, dont les uns & les autres exécuterent cette Danse; mais elle ne fut pas considérable. Elle me fit seulement connoître que ces Fêtes varient beaucoup: ainsi il n'est pas possible d'en donner une Description, qui convienne à toutes. Les Otchagras diversifierent un peu davantage leur Jeu, & firent paroître une agilité extraordinaire; aussi sont-ils mieux faits, & plus lestes que les Sakis.

Cette action est proprement une Fête militaire: les seuls Guerriers y sont Acteurs; & l'on diroit qu'elle n'a été instituée, que pour leur donner occasion de publier leurs beaux faits d'armes. Je ne suis pas l'Auteur de cette opinion, laquelle ne cadre pas bien avec le sentiment de ceux, qui ont soutenu que le Calumet tiroit son origine du Caducée de Mercure, & que dans son institution il fut regardé comme un symbole de Paix. Tous ceux, que je vis danser, chanter, & jouer du Tambour & du Chichikoué; étoient de jeunes Gens équipés, comme quand ils se préparent à marcher en Guerre; ils s'étoient

Les Sauvages de la Baye dansent le Calumet.

Description de cette Danse.

1721.  
Juillet.

peint le visage de toutes sortes de couleurs ; leurs têtes étoient ornées de plumes, & ils en tenoient à la main en guise d'éventails : le Calumet en étoit aussi paré, & on l'avoit placé dans le lieu le plus apparent : l'Orchestre & les Danseurs étoient tout-au-tour, les Spectateurs répandus çà & là par petites troupes, les Femmes séparées des Hommes, tous assis à terre, & parées de leurs plus belles Robes ; ce qui faisoit d'un peu loin un assez beau coup d'œil.

Entre l'Orchestre & le Commandant, qui étoit assis devant la porte de son Logis, on avoit dressé un poteau, auquel, à la fin de chaque Danse, un Guerrier venoit donner un coup de sa hache d'arme ; à ce signal il se faisoit un grand silence, & cet Homme racontoit à haute voix quelques unes de ses prouesses ; il en recevoit ensuite les applaudissemens, puis alloit se remettre à sa place, & le jeu recommençoit. Cela dura deux bonnes heures pour chacune des deux Nations, & je vous avouë, Madame, que je n'y pris pas grand plaisir, non-seulement à cause de la Monotonie, & du peu d'agrément de la Musique, mais parce que tout se réduisoit dans les Danses à des contorsions, qui, à ce qu'il me sembloit, n'exprimoient rien, & n'avoient rien de divertissant.

La Fête se faisoit en l'honneur du nouveau Commandant ; toutefois on ne lui fit aucun des honneurs, dont parlent quelques Relations. On ne vint pas le prendre, pour le mettre sur une Natte neuve ; on ne lui fit point de présent, au moins que je sçache ; on ne lui passa point de plumages sur la tête ; je

ne lui vis point présenter le Calumet ; & il n'y eut point d'Hommes absolument nuds, peints par tout le corps, parés de Plumes & de Porcelaines, & tenant un Calumet à la main. Peut-être que ce n'est point l'usage de ces Peuples, ou que M. de Montigny les avoit exemptés de ce cérémonial. Je remarquai seulement que de tems en tems toute l'assistance jettoit de grands cris pour applaudir aux Danseurs, principalement durant la Danse des Otchagras, qui, au jugement des François, eurent tout l'honneur de cette journée.

J'aurois apparemment eu plus de plaisir à voir la Danse de la *Découverte*. Elle a plus d'action, & on y exprime beaucoup mieux, que dans la précédente, la chose, dont elle est le sujet & la figure. C'est une représentation au naturel de tout ce qui se fait dans une Expédition de Guerre ; & comme j'ai déjà observé que les Sauvages ne cherchent ordinairement qu'à surprendre leurs Ennemis, c'est sans doute pour cette raison, qu'ils ont donné à cet exercice le nom de *la Découverte*.

Quoi qu'il en soit, un Homme y danse toujours seul, & d'abord il s'avance lentement au milieu de la place, où il demeure quelque tems immobile, après quoi il représente tout de suite le départ des Guerriers, la marche, les campemens ; il va à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, puis tout-à-coup il entre en fureur, & on diroit qu'il veut tuer tout le monde ; revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Assemblée, comme s'il le faisoit Prisonnier de Guerre ; il fait semblant de casser la tête à un autre ; il couche un troi-

1711.

Juillet.

Danse de la  
Découverte.

1721.

Juillet.

sième en jouë ; enfin il se met à courir de toute sa force. Il s'arrête ensuite, & reprend ses sens : c'est la retraite, d'abord précipitée, puis plus tranquille. Alors il exprime par divers cris les différentes situations, où s'est trouvé son esprit pendant sa dernière Campagne, & finit par le récit de toutes les belles actions, qu'il a faites à la Guerre.

Des Traités.  
qui se font  
par le moyen  
de la Danse  
du Calumet.

Quand la Danse du Calumet a pour objet, comme c'est l'ordinaire, la conclusion d'une Paix, ou d'un Traité d'alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur le manche ou tuyau de la pipe ; & l'on met à côté une planche, où sont représentés deux Hommes des deux Nations confédérées, ayant sous les pieds l'Ennemi, désigné par la marque de sa Nation. Quelquefois à la place du Calumet, on met un Casse-tête. Mais s'il ne s'agit que d'une simple alliance, on représente deux Hommes se tenant d'une main, portant de l'autre un Calumet de paix, & ayant chacun à ses côtés la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités on se donne mutuellement des gages, comme des Colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves : quelquefois des Peaux de Cerfs & d'Elan, bien passées, ornées de figures faites avec du poil de Porc-Epy ; & alors c'est sur ces Peaux, que sont représentées les choses, que j'ai dites, soit avec le poil du Porc-Epy, soit avec de simples couleurs.

Autres Dan-  
ses.

Il y a d'autres Danses plus simples, où l'on n'a eu en vûë que de donner aux Guerriers les occasions de raconter leurs belles actions. C'est toujours ce que les Sauvages font le plus volontiers, & ils ne s'en lassent jamais. Celui,

qui donne la Fête, y fait inviter tout le Village au son du Tambour; & c'est dans sa Cabane, qu'on s'assemble, si elle peut contenir tous les Conviés. Les Guerriers y dansent successivement, puis frappent sur un poteau; on fait silence, ils disent tout ce qu'ils veulent, & s'arrêtent de tems en tems pour recevoir les félicitations des Auditeurs, qui ne les épargnent point. Mais si on s'aperçoit que quelqu'un se vante à faux, il est permis à quiconque de prendre de la terre, ou des cendres, de lui en frotter la tête, ou de lui faire quelque autre avanie, qu'il voudra. Ordinairement on lui noircit le visage, en lui disant: Ce que j'en fais, c'est pour cacher ta honte, & car la première fois que tu verras l'Ennemi, & tu pâleras. » C'est ainsi que tous les Peuples sont persuadés que c'est le propre des Poltrons, que de se vanter. Celui, qui a ainsi puni ce Fanfaron, prend sa place, & s'il tombe dans la même faute, l'autre ne manque pas de lui rendre la pareille. Les plus grands Chefs n'ont sur cela aucun privilège, & il ne faut point se fâcher. Cette Danse se fait toujours pendant la nuit.

Dans les Quartiers Occidentaux il y en a une autre, qu'on appelle la *Danse du Bœuf*. Dans le Bœuf. du

Les Danseurs forment plusieurs cercles, & la Symphonie, toujours composée du Tambour & du Chichikoué, est au milieu de la place. On y observe de ne point séparer ceux d'une même Famille; on ne se tient point par la main, & chacun porte à la main ses armes & son bouclier. Tous les cercles ne tournent pas du même côté; & quoiqu'on saute beaucoup, & qu'on s'éleve extrêmement haut, on ne

1721.

Juillet.

fort jamais de mesure ni de cadence.

De tems en tems un Chef de Famille présente son Bouclier : tous frappent dessus, & à chaque fois il rappelle le souvenir de quelqu'un de ses beaux faits : il va ensuite couper un morceau de Tabac à un poteau, où l'on a eu soin d'en attacher une certaine quantité, & il le donne à un de ses Amis. Si quelqu'un peut prouver qu'il a fait de plus belles actions que lui, ou qu'il a eu part à celles, dont il vient de se vanter, il est en droit d'aller prendre le morceau de Tabac, dont celui-ci vient de faire un présent, & de le donner à un autre. Cette Danse est suivie d'un Festin ; mais je ne vois pas bien d'où lui est venu le nom, qu'elle porte, si ce n'est à cause des Boucliers, sur lesquels on frappe, & qui sont couverts de Peaux de Bœuf.

Danses ordonnées par les Médecins.

Il y a des Danses ordonnées par les Jongleurs pour la guérison des Malades ; mais elles sont ordinairement fort lascives. Il y en a de pur divertissement, & qui n'ont rapport à rien. Elles se font presque toujours en rond, au son du Tambour & du Chichikoué, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Ceux ci y dansent les armes à la main, & quoiqu'on ne se tienne point, on ne rompt jamais le cercle. Pour ce qui est de ce que j'ai déjà dit, qu'on ne sort point de mesure, cela ne doit point être difficile à croire, parce que la Musique des Sauvages n'a que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse. Aussi s'ennuie-t-on beaucoup à ces Fêtes, dès la première fois qu'on y assiste, parce qu'elles durent longtemps, & qu'on entend toujours la même chose.

Comme les Nations voisines de la Baye, si on en excepte les Pouteouatamis, sont beaucoup plus grossières que les autres, elles donnent aussi beaucoup plus dans toutes sortes de superstitions. Le Soleil & le Tonnerre sont leurs principales Divinités, & elles semblent être plus persuadées que celles, que nous fréquentons davantage, que chaque espèce d'Animal a un Génie, qui veille à sa conservation. Un François ayant un jour jetté une Souris, qu'il venoit de prendre, une petite Fille la ramassa pour la manger: le Pere de l'Enfant, qui l'apperçut, la lui arracha, & se mit à faire de grandes caresses à l'Animal, qui étoit mort: le François lui en demanda la raison: » C'est, répondit-il, pour appaiser le Génie des Souris, afin qu'il ne tourmente pas ma Fille, quand elle aura mangé celle-ci. » Après quoi il rendit l'Animal à l'Enfant, qui le mangea.

Ils ont sur-tout beaucoup de vénération pour les Ours: Dès qu'ils en ont tué quelqu'un, ils font un Festin accompagné de cérémonies assez singulieres. La tête de l'Ours peinte de toutes sortes de couleurs est placée pendant le repas sur un lieu élevé, & y reçoit les hommages de tous les Convives, qui célèbrent en chantant les louanges de l'Animal, tandis qu'ils mettent son corps en pièces, & s'en régalent. Non-seulement ces Sauvages ont comme tous les autres, la coûtume de se préparer aux grandes Chasses par des jeûnes, que les Outagamis poussent même jusqu'à dix jours de suite; mais encore, tandis que les Chasseurs sont en campagne, on oblige souvent les Enfans de jeûner, on observe les son-

1721.

Juillet.

Superstitions  
des Peuples  
voisins de la  
Baye.

1721.

Juillet.

ges, qu'ils ont pendant leur jeûne, & on en tire de bons ou de mauvais augures pour le succès de la Chasse. L'intention de ces jeûnes est d'appaiser les Génies tutélaires des Animaux, qu'on doit chasser; & l'on prétend qu'ils font connoître par les rêves, s'ils s'opposeront, ou s'ils seront favorables aux Chasseurs.

La Nation, qui depuis vingt ans a plus fait parler d'elle dans ces Pays Occidentaux, est celle des *Outagamis*. La férocité naturelle de ces Sauvages, aigrie par plusieurs mauvais traitemens, qu'on leur a faits, quelquefois assez mal à propos, & leur alliance avec les Iroquois, toujours disposés à nous susciter de nouveaux Ennemis, les ont rendus redoutables. Ils se sont encore depuis étroitement unis avec les Sioux, Nation nombreuse, qui s'est aussi aguerrie peu à peu; & cette union nous rend aujourd'hui presque impraticable la navigation de tout le haut du *Micissipi*. Il n'y a pas même trop de sûreté à naviguer sur la Rivière des Illinois, à moins qu'on ne soit en état de ne pas craindre une surprise; ce qui fait beaucoup de tort au Commerce réciproque des deux Colonies.

Diverses Nations au Nord & à l'Ouest du Canada.

J'ai rencontré à la Baye quelques Sioux, que j'ai fort questionnés sur les Pays, qui sont à l'Ouest, & au Nord-Ouest du Canada; & quoique je sçache qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre tout ce que disent les Sauvages, en comparant ce que ceux-ci m'ont rapporté, avec ce que j'ai oui dire à plusieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce Continent des Espagnols, ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord,

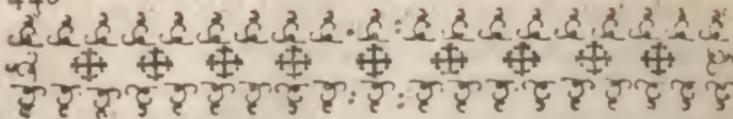
D'UN VOYAGE DE L'AMER. LET. XX. 445  
que ce que nous connoissons du Nouveau Me-  
xique & de la Californie, & qu'en remontant  
le Missouri aussi loin, qu'il est possible d'y  
naviguer, on trouve une grande Riviere,  
qui coule à l'Ouest, & se décharge dans la  
Mer du Sud. Indépendamment même de cette  
découverte, que je crois plus facile par-là,  
que par le Nord, je ne puis douter, vû les  
indices, que j'ai eus de plusieurs endroits, &  
qui sont assez uniformes, qu'en essayant de  
pénétrer jusqu'à la source du Missouri,  
on trouvera de quoi se dédommager des frais  
& des fatigues, que demande une telle En-  
treprise.

Je suis, &c.

*Fin du cinquième Tome.*

1721.

Juillet.



# T A B L E

D E S

## PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce cinquième Volume.

A

- A**Bénaquis : du Village de ces Sauvages à Beckancourt , 164. du Village des Abénaquis de S. François , 178. des Nations Abénaquises , 273. 274.
- A**igles de deux especes en Canada , 227.
- A**lgonquins : de la Langue Algonquine , 273. Algonquins inférieurs , 274. Algonquins supérieurs , 275. Caractère de la Langue Algonquine , 289. 290. particularités de cette Langue 291. 292. différence des peuples des Nations Huronnes , & de ceux des Nations Algonquines , 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois , 294. *Œ suiv.* les suites de cette Guerre , 297. *Œ suiv.*
- A**méricains , dissertation sur leur origine : sentimens de plusieurs sçavants Auteurs , qui ont traité plus au long cette question , 1. *Œ suiv.* A quoi se peut réduire la question proposée , & comment on y peut répondre , 51. *Œ suiv.*
- A**nglois : différence des Colonies Angloises & Françoises , 118. Opposition inutile des Anglois à un établissement sur la Riviere de Niagara , 335.
- A**nguilles : de la pêche des Anguilles en Canada , 250. 251.
- A**nticosty , Isle : sa description , 93.
- A**rbres particuliers au Canada , 239. pourquoi en Canada les Arbres n'ont point encore de feuilles au mois de Mai , 304.
- A**rmes offensives & défensives des Sauvages , 328.
- A**ssassinat : de quelle maniere les Hurons le punissent , 404. 405.
- A**ssiniboils , Sauvages ; leur caractere : du Lac des Assiniboils , 271. *Œ suiv.*

B

**B**Aie d'Hudson : des peuples de ses environs, 265.

*Et suiv.* autres Sauvages de cette Baie, 276. 277.

Baie des Tsonnonthouans : sa description, 331

Baie des No jets, 429.

Baie des puants, ou simplement, la Baie : Fort, & Mission en ce lieu; 432 les Sauvages de cette Baie dansent le Calumet; 437.

Baleine : son Combat avec l'Espadon, 80 de la pêche des Baleines dans le Fleuve S. Laurent, 219.

Banc ( le grand ) de Terre-Neuve : sa description, 71. *Et suiv.* causes des Vents & des Brumes qui y regnent, 73. *Et suiv.*

Beckancourt : situation de ce lieu, 161. Riviere de même nom : d'où lui étoit venu celui de Riviere puante, 162 163. Village des Abénaquis de Beckancourt, 164.

**B**œuf : de la Chasse du Bœuf en Canada, 192. description de cet Animal, 193,

Bœuf musqué : description de cet Animal, 194.

Bois du Canada, 234. *Et suiv.*

Boussole : observation sur ses déclinaisons, 101.

C

**C**alumet; du Calumet des Sauvages, & de son usage, 311. de son origine, 312.

*Et suiv.* Description de la danse du Calumet, 437.

*Et suiv.* Traités qui se font

par le moyen de cette danse, 440.

Canada; idées fausses qu'on s'en est fait en France, 125.

126. fautes qu'on a faites dans son établissement,

129. *Et suiv.* mauvaise conduite par rapport au

commerce de Pelleteries,

129. *Et suiv.* des Congées & de leurs abus, 131. *Et*

*suiv.* divers changemens dans les Monnoies, 134.

*Et suiv.* différence du Castor de ce pays d'avec celui

de l'Europe, 139. 140. Seigneuries du Canada : le

droit de patronage n'y est point attaché : le commerce

permis aux Gentils-Hommes du pays, 160. 161. on

ne le connoît en France que par son mauvais côté : excès

du froid qui y regne, 241. *Et suiv.* Heureuse

condition de ses habitans, 252. son étendue, 269.

des Vignes de ce pays, 301.

302. pourquoi les Arbres n'y ont pas encore des feuilles

au mois de Mai, 304.

Canadiens, Créoles du Canada : leur condition

heureuse, 252. plusieurs ne savent pas en profiter,

253. bonnes & mauvaises qualités de ces Créoles. 253. *Et*

*suiv.*

Canots : description des Canots d'écorce, 284. 285.

Carcajou, ou Quincajou ; comment il donne la chasse

aux Originaux, 189. 190.

Cardinaux, espèce d'Oiseaux en Canada, 230.

Caribou : description de ce



des Traités qui se font par le moyen de la danse du Calumet, 440. autres danses, 440. 441. danse du Bœuf, 441. 442. danses ordonnées par les Médecins, 442.

Description, du grand Banc de Terre-Neuve, 71. *Et suiv.* d'une Tempête, 75. *Et suiv.* de l'Isle d'Anticosty, 93 de Quebec, 103. *Et suiv.* de la Mission de Lorette, 120. *Et suiv.* de la Ville des trois Rivieres, 166. de l'Original, 186. 187. du Bœuf Sauvage, & du Bœuf musqué, 193. 194. de l'Isle & de la Ville de Montréal, 202. *Et suiv.* du Loup Marin, 214. des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285. des Canots d'Ecorce, 283. 284. du Fort de Catarocouy, 287. 288. de la Côte du Sud du Lac Ontario, 316. 317. des Raquettes pour marcher sur la neige, & des Traînes pour porter le bagage, 326. 327. de la Riviere de Casconchiagon, 330. de la Baie des Tsonnonthouans, 331. de la Riviere de Niagara, 332. du pays des environs de cette Riviere, 335. 336. de la Danse du Feu, 337. 338. du Sault de Niagara, 343. *Et suiv.* du Lac Erié, 373. du Lac Supérieur, 413. 414. de la Danse du Calumet, 437. *Et suiv.*

Détroit : arrivée au Détroit : nature de ce pays, 377. Sauvages établis auprès du

Fort du Détroit, 378.

## E

**E**Rable : de l'eau & du Sucre d'Erable, 179. *Et suiv.* Erable mâle, & Erable femelle, 237.

Erié : description du Lac Erié, 373. de la Côte Septentrionale de ce Lac, 374.

Eskimaux, Sauvages ; leur caractère & leurs coutumes, 263. *Et suiv.*

Espadon : description de ce poisson, & de son combat avec la Baleine, 80.

Espagnols ; un de leurs partis est défait par les Sauvages de Missouri, 433. 434.

Esturgeon : maniere dont on le pêche, 225. 226.

## F

**F**Amine : route de Catarocouy à l'Anse de la Famine, 301. *Et suiv.* description de ce lieu, 303.

Femmes : leur pouvoir dans quelques Nations Sauvages, 397. Avantages des Meres sur les Peres, 424. des accouchements, & de leurs suites, 425. du soin qu'elles prennent de leurs enfants, 426.

Feu : description de la Danse du Feu : Histoire à ce sujet, 337. *Et suiv.*

Flettan : description de ce poisson, 81.

Fontaines singulieres, 331.

François : différence des Colonies Françaises & Angloises, 119.

Frènes du Canada, 238.

Froid : excès du froid en Canada, 242. 243. inconvéniens qui en résultent, 244.

Réflexions sur les causes de ce grand froid, 245. *Œ suiv.*

G

**G**aspé, ou Gachepé: Baie & pointe de ce nom, 90.

Goberge : description de ce poisson, 223.

Gouffre à la place d'une Montagne déracinée, 98.

Grotius : ses démêlés avec Jean de Laët sur l'origine des Amériquains, 17. *Œ suiv.*

**G**uerre : manière de chanter la Guerre parmi les Sauvages, 305. du Dieu de la Guerre, 306. de la déclaration de la Guerre, 307. motifs qui engagent les Sauvages à faire la Guerre, 317. 318. de quelle manière on s'y résout : préparatifs du Chef, 318. 319. délibération du Conseil : mesures qu'on prend pour avoir des prisonniers, 320. 321. Chants, Danfes & Festins des Guerriers, 322. épreuves où l'on met les Guerriers: précautions pour les blessés, 323. 324. adieux des Guerriers, 327. leurs armes offensives & défensives, 328. du soin qu'ils ont de porter leurs Dieux, 329. circonstances de la marche des Guerriers, 347. 348. du Campement: de la rencontre des differents partis de Guerre, 349. de l'en-

trée dans le pays ennemi: des approches, & de l'attaque, 350. 351. leur manière de combattre: leur instinct pour connoître les traces de leurs ennemis, 352. des signes qu'on laisse de la victoire: précautions pour assurer la retraite, & pour garder les prisonniers, 353. 354. comment on annonce la victoire dans les Villages, 355. Triomphe des Guerriers, 358.

H

**H**erbe à la puce : ses effets, 388. 389.

Hêtres du Canada, 238. 239. Hontan ( le Baron de la ) Calomnie qu'il débite au sujet de la Foire de Montréal, 210.

Hornn ( George de ) son sentiment sur l'origine des Amériquains, 35. *Œ suiv.*

**H**urons, Nation Sauvage : des peuples de la Langue Huronne, 278. 279. Caractere de la Langue Huronne, 289. particularités de cette Langue, 290. différence des peuples des Nations Huronnes, & de ceux des Nations Algonquines, 293. origine de la Guerre qu'ils ont eu à soutenir contre les Iroquois, 294. *Œ suiv.* les suites de cette Guerre, 297. *Œ suiv.* maladie extraordinaire d'une Huronne: manieres ridicules qu'elle employe pour sa guérison, 339. *Œ suiv.* en quelle disposition l'Au-

voir trou  
Deroit,  
maniere i  
salinat,  
ment pa  
pour le  
vait sing  
bon, 405

Écrits: d  
Collège 2  
112.

in: du jeu  
Offelets,  
superstie  
la guerise  
116. 387.  
mons, N  
leur orig  
me que c  
118.

monis du  
de la a  
etes que  
la traite  
117. Œ  
leur étab  
A. Louis  
rent des  
tand de ce  
117. polie  
116. 400  
es aux C  
de aux C  
117. 98  
de Orlé  
de Ric  
117. 400  
de Jesta  
des de Sai

V  
Vianpo  
P. 116.

teur trouve les Hurons du Détroit, 383. de quelle maniere ils punissent l'Assassinat, 404. 405. Reglement parmi ces peuples pour les choses trouvées : trait singulier à cette occasion, 405. & *suiv.*

## I

**J**ésuites : description de leur Collège à Quebec, 111. 112.

Jeu : du jeu du plat, ou des Osselets, 385. 386. usage superstitieux de ce jeu pour la guérison des malades, 386. 387.

Illinois, Nation Sauvage ; leur origine paroît la même que celle des Miamis, 278.

Iroquois du Sault S. Louis, & de la Montagne : désordres que cause parmi eux la traite de l'Eau-de-vie, 207. & *suiv.* origine de leur établissement au Sault S. Louis, 258. 259. ferveur des premiers Habitans de cette peuplade, 260. 261. politique des Iroquois, 399. 400.

Isles aux Oiseaux, 89. 90.

Isle aux Coudres : sa situation, 98.

Isle d'Orléans, 101. 102.

Isles de Richelieu & de Saint François, 177.

Isle de Jesus, 205. 206.

Isles de Saint Pierre, 87.

## K

**K**icapous, Nation Sauvage, 276.

## L

**L**ac de Saint Pierre, 165. 166.

Lac des Assiniboils, 271. & *suiv.*

Lacs : Flux & Reflux de ceux du Canada, 304.

Lac Supérieur : sa description, 413. 414. Fable des Sauvages touchant ce Lac : Mines de Cuivre sur ses bords, 414. 415.

Laët ( Jean de ) ce qu'il pense du sentiment du P. d'Acosta, de ceux de Lescarbot, de Breverood, & de Grotius, sur l'origine des Américains, 12. & *suiv.* ses démêlés avec Grotius sur ce sujet, 17. & *suiv.* son sentiment particulier sur cette question, 29. & *suiv.* ce qu'il dit de celui de Morætz, 34.

Langues du Canada : Langue Huronne : Langue Algonquine : caractère & particularités de ces deux Langues, 288. & *suiv.*

Lencernet : description de ce poisson ; maniere de le prendre, 223.

Lorette, Village en Canada ; description de la Mission qui y est établie ; ferveur des Sauvages de ce lieu, 120. & *suiv.*

Loup Marin : de la pêche du Loup Marin, 211. description de cet Animal ; ses diverses especes, 212. 213. usage de sa chair & de sa peau, 214. particularités de ces Animaux, 215. 216.

Loups Serviers. *Voyez*, Serviers.

## M

**M**agdeleine : Cap de la Magdeleine, 168.

Magiciens : punition des Magiciens parmi les Sauvages, 405.

Malhomines, ou Folles Avoines, Nation Sauvage, 430.

Marées du Fleuve Saint Laurent, 100. 101. espèce de Marée des Lacs du Canada, 304.

Mariages des Sauvages : de la pluralité des femmes & des maris : des degrés de parenté, 418. 419. Loix particulieres pour le mariage, 420. de quelle maniere se traitent les Mariages, 421. 422. cérémonies qui s'y pratiquent, 423.

Mariouins de Deux couleurs : usage de leurs peaux, 216. 217. de la pêche de ces poissons, 218. 219.

Mascoutins, Nation Sauvage, 277.

Merisier du Canada, 237. 238.

Miamis, Sauvages, paroissent avoir la même origine que les Illinois, 278. pratiques qui leur sont propres pour se préparer à la Guerre, 324. 325.

Michillimakinac : situation de ce poste, 412. 413. Traditions des Sauvages sur Michillimakinac:abondance de la pêche dans ce Canton, 415. 417.

Missouri : les Sauvages de Missouri défont un parti Espagnol, 433. 434.

Monnoyes : divers changemens dans celles du Canada, 134. *& suiv.*

Montagne : Village Iroquois de la Montagne, 208.

Montréal : différence du Pays de Quebec & de celui de Montréal, 201. description de l'Isle & de la Ville de Montréal, 202. *& suiv.* des environs de cette Isle, 206. 207, de la Foire de Montréal, 209. 210.

Morues (des) & de la pêche de ce poisson, 77. *& suiv.*

## N

**N**iagara, Riviere : sa description, 332. projet d'un établissement sur cette Riviere : opposition inutile des Anglois, 333. *& suiv.* description du Pays de Niagara, 335. 336. description du Sault de Niagara : observations sur cette Cascade, 343. *& suiv.*

Nom : observation sur les noms des Chefs des Sauvages, 394. de la cérémonie de l'imposition du nom parmi ces peuples : observations à ce sujet, 426. 427.

Noquets, Sauvages : Baie des Noquets, 429.

Noyers du Canada, 238.

## O

**O**iseaux : des principales especes d'oiseaux qu'on voit en Canada, 228. *& suiv.* Oiseau-Mouche du Canada : en quoi il differe du Co-

B  
 des  
 nario : c  
 Côte du C  
 10, 316.  
 Inevcuth  
 Capitain  
 le par  
 & suiv.  
 Original,  
 non de  
 186. en  
 le chaf  
 maniere  
 188. 189  
 capu lu  
 189. 19  
 Ornes de  
 nada, 2  
 Ours : pre  
 tuions  
 la chaf  
 189. &  
 mois C  
 manie  
 l'Ours  
 le, qu  
 on a  
 mox  
 fait ar  
 resour  
 partic  
 174.  
 Outagar  
 Outaou.  
 P  
 Elle  
 duit  
 merc  
 & p  
 pelle  
 196.  
 Verit  
 Can  
 fins de  
 à,

- libry des Isles, 231- 232.
- Ontario : description de la Côte du sud du Lac Ontario, 316. 317.
- Onneyouth : courage d'un Capitaine Onneyouth brûlé par les Hurons, 367. *& suiv.*
- Orignal, ou Elan : description de cet Animal, 185. 186. en quel temps il faut le chasser, 187. diverses manieres dont on le chasse, 188. 189. comment le Carcajou lui donne la chasse, 189. 190.
- Ormes de deux especes en Canada, 239.
- Ours : préparatifs & superstitions des Sauvages pour la chasse de cet Animal, 169. *& suiv.* il passe six mois sans manger, 172. maniere dont on chasse l'Ours : cérémonie ridicule, qui se pratique quand on a tué un de ces Animaux : réception que l'on fait aux Chasseurs à leur retour, 173. 174. quelques particularités sur les Ours, 174. 175.
- Otagamis, Sauvages, 277.
- Otaouais, Sauvages, 275.
- P
- Pelleteries : mauvaise conduite par rapport au commerce des Pelleteries, 129. *& suiv.* de ce qu'on appelle la menue Pelleterie, 196. *& suiv.*
- Perdrix de trois especes en Canada, 227. 228.
- Pins de deux especes en Canada, 236.
- Plie de Mer : maniere de pêcher ce poisson, 223. 224.
- Poissons : de ceux qui se trouvent dans le Golphe & dans le Fleuve S. Laurent, 222. *& suiv.* poissons particuliers au Canada, 226. 227.
- Poisson armé : sa description, 224. comment il chasse aux Oiseaux, 225.
- Porcelaine du Canada, 308. des Branches & des Coliers de Porcelaine : leur usage, 309. 310.
- Poste : maniere de courir la poste en Traîne, 159.
- Pouteouatamis, Sauvages, 277. réception qu'ils font à l'Auteur, 384. Isles des Pouteouatamis, 429.
- Prisonniers de Guerre parmi les Sauvages : premiere réception qu'on leur fait, 357. 358. leurs Bravades. 359. ce qu'on leur fait souffrir à leur entrée dans le Village, 359 360. distribution qu'on en fait, 360. comment on décide de leur sort, 361. *& suiv.* de ceux qui sont adoptés : de ceux qui sont destinés au feu, 363. comment ils reçoivent l'Arrêt de leur condamnation, 364 365. principes de la barbarie qu'on exerce envers eux, 366.
- Provençal ; aventure singuliere d'un Navire Provençal, 119. 120.
- Puants, Sauvages ainsi appelés, 431. Fort, & Mission de la Baie des puants, 432.
- Q
- Quebec : origine du nom

de cette Ville, 103. sa situation, 104. 105. description de cette Ville & de ses principaux édifices, 105. *Et suiv.* l'Evêché, 107. 108. la Cathédrale & le Séminaire, 108. 109. du Fort, & du Cap aux Diamants, 109. 110. des Récollets & des Ursulines, 110, du Collège des Jésuites, 111. 112. l'Hôtel - Dieu, 112. 113. de l'Hôpital Général, 113. 114. des Fortifications, 114. 115. des Habitans de cette Ville, 116. 117. différence du pays de Quebec & de celui de Montréal, 201.

## R

**R**apide ; description des Rapides du Fleuve S. Laurent, 281. 282. 285.  
 Rapide, ou Sault de Niagara : sa description ; observations sur cette Cascade, 343. *Et suiv.*  
 Raquettes ; description des Raquettes pour marcher sur la neige, 326.  
 Rat musqué ; sa description, 157. 158.  
 Raze ( Cap de ) sa situation, 86.  
 Récollets : description de leur maison à Quebec, 110.  
 Renards du Canada, 196.  
 Richelieu : Isles de Richelieu, 177. 200. Fort de Richelieu, 182.  
 Riviere de Beckancourt : d'où lui étoit venu le nom de Riviere puante, 162. 163.  
 Riviere des Prairies, 206.

Rosiers : Cap des Rosiers, 99.

## S

**S**aguenay, Riviere, 96.  
 Saint Laurent : du Golphe de ce nom, 89.  
 Saint Laurent : de l'entrée du Fleuve de ce nom, 90. 91. de ses Marées, & de la déclinaison de la Bouffole, 100. 101. poissons qui s'y trouvent, 222. *Et suiv.* description des Rapides de ce Fleuve, 281. 282. 285.  
 Saint François : Isles & Village de Saint François, 177. 178. Lac de S. François, 284. 285.  
 Saint Paul ( Baie de ) 93.  
 Saint Pierre, Isles qui portent ce nom, 87. Lac de S. Pierre, 165. 166.  
 Sakis, Nation Sauvage, 432. 433. Conseil de ces peuples, & à quel sujet, 435. 436.  
 Sapins de quatre especes en Canada, 236.  
 Sault de Niagara. *Voyez*, Rapide.  
 Sault de Montmorenci, 104.  
 Sault au Récollet, 206.  
 Sault S. Louis : Bourgade Iroquoise du Sault S. Louis, 207. 208. origine de cet établissement, 258. 259. ferveur de ses premiers Habitans, 260. 261.  
 Sauvages : ferveur des Sauvages Chrétiens de Lorette, 121. 122. préparatifs & superstitions des Sauvages pour la Chasse de l'Ours, 169. *Et suiv.* maniere dont ils font cette Chasse : céré

monie  
 tique c  
 Ours :  
 fait au  
 retour  
 chiens  
 marié  
 de s'err  
 tete de  
 de la E  
 Et suiv  
 Nord  
 tres S  
 d'Hud  
 niere  
 parmi  
 306  
 gent à  
 318.  
 Sauvage  
 coura  
 la bar  
 enven  
 Guer  
 dans  
 370.  
 vage  
 Fort  
 feil  
 chez  
 ce P  
 réfol  
 Sauvag  
 quol  
 cour  
 polis  
 rale  
 392  
 en T  
 tion  
 de l  
 lexi  
 leur  
 des  
 lers  
 des

monie ridicule, qui se pratique quand on a tué un Ours : réception que l'on fait aux chasseurs à leur retour, 173. 174. de leurs chiens de Chasse, 176. ils marient la Seine avant que de s'en servir, 225. caractere de ceux des environs de la Baie d'Hudson, 265. *& suiv.* des Sauvages du Nord de Canada, 274. autres Sauvages de la Baie d'Hudson, 276. 277. maniere de chanter la Guerre parmi les Sauvages, 305. 306. motifs qui les engagent à faire la Guerre, 317. 318. *Voyez*, Guerre.

Sauvages : idée qu'ils ont du courage, 323. principes de la barbarie qu'ils exercent envers les prisonniers de Guerre, 366. leur habileté dans leurs négociations, 370. *& suiv.* Nations Sauvages établies auprès du Fort du Détroit, 378. Conseil de ces trois Nations chez le Commandant de ce Fort : quel en fut le résultat, 380. *& suiv.*

Sauvages du Canada : pourquoi ils sont plus aisés à convertir que les Nations policées, 391. idée générale de leur Gouvernement, 392. division des Nations en Tribus, 393. Observation sur les noms des Chefs : de la succession & de l'élection de ces Chefs, & de leur pouvoir, 394. 395. des Assistans ou Conseillers : du Corps des Anciens : des Chefs de Guerre, 395.

396. pouvoir des Femmes dans quelques Nations, 397. sagesse de leurs Conseils : leurs Orateurs, 397. 398. intérêts de ces peuples, 399. du Gouvernement des Villages : ses défauts : principes de ces défauts, 400. *& suiv.* combien ils sont sensibles au point d'honneur, 407. 408. soin que les jeunes Sauvages prennent de se parer, 410. 411. Fable des Sauvages touchant le Lac Supérieur, 414. 415. leurs Traditions sur Michillimakinac, 416. leurs Mariages, 418. *& suiv.* jalousie des Sauvages, 421. de l'imposition du nom parmi eux : observations à ce sujet, 426. 427. les Sauvages de la Baie dansent le Calumet, 437. superstitions des Sauvages voisins de la Baie, 443. 444. diverses Nations au Nord & à l'Ouest du Canada, 444. 445.

Seine : les Sauvages marient ce filet avant que de s'en servir, 225.

Serpent à sonnettes : sa description : remede contre sa morsure, 233. 334.

Serviers : des Loups, ou Chats Serviers du Canada, 195.

Sioux, Sauvages ; leur maniere de vivre, 269. *& suiv.*

**T** Adouffac : Port de ce nom, 96. 97.

Terre-Neuve : des Habitants de cette Isle, 162.

Tonihata, Isle : sa situation ,  
286.

Tortues : ce qu'elles ont de  
singulier en Canada & en  
Acadie, 224.

Tourtes, espece de Ramiers :  
leur passage en Canada ,  
251. 252.

Traînes: description des Traî-  
nes pour porter le bagage ,  
327.

Traite de l'Eau-de-vie : dé-  
fordres qu'elle cause parmi  
les Iroquois du Sault Saint  
Louis & de la Montagne,  
208. 209.

Trois Rivieres ; Ville de ce  
nom : sa situation , 165.

description de cette Ville ,  
166. origine de son établis-  
sement , 167.

## V

Vaches Marines: leur des-  
cription , & comment on  
les pêche , 216.

Vercheres ( Madame & Ma-  
demoiselle de ) belles ac-  
tions de ces deux Dames  
Canadiennes, 183. *ſuiv.*

Voyages : désagrémens &  
incommodités des voyages  
en Canada, 315. 316. agré-  
mens de ces voyages, 375.

Urfulines de Quebec, 110.

*Fin de la Table du cinquième Volume.*

E.  
cripture de  
originaire  
ent, 197.

V

ches Marins  
don, & com  
pche, 21)  
ères (Mans)  
selle de  
ns de ces  
nadiques, 11.  
ges : de  
ommes de  
Canada, 31) (1  
ents de ces  
anes de Q

sième Volume.

